

Fo Guang Shan
International Translation Center

Fo Guang Shan
International Translation Center

LE SÛTRA DE L'ESTRADE
COMMENTAIRE

六祖壇經講話

(法文版)

LE SŪTRA DE L'ESTRADE
COMMENTAIRE

Vénérable Maître Hsing Yun

Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Edité par Fo Guang Shan International Translation Center,
Los Angeles

Table des matières

© 2021 Fo Guang Shan International Translation Center

Par le Vénérable Maître Hsing Yun
Traduit par Le-Binh Tran et Claude Merny
Graphisme de la couverture : Gigi Wang and Yin Chiu
Mise en page : Yin Chiu

Fo Guang Shan International Translation Center
3456 Glenmark Drive,
Hacienda Heights, CA 91745, U.S.A.
Tel: (626) 330-8361
Fax: (626) 330-8363
E-mail: info@fgsitc.org
Website: www.fgsitc.org

Protégé par la loi sur la protection des droits d'auteur, suivant le Code de l'Union Internationale des droits d'auteur. Toute reproduction intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, photographie, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, du texte et/ou de la nomenclature contenus dans le présent ouvrage sans l'autorisation de l'Editeur, est strictement interdite.

Imprimé à Taiwan.

Avant-propos		1
Chapitre 1	Les circonstances de mon illumination	29
Chapitre 2	Le Prajñā	63
Chapitre 3	La résolution des doutes	100
Chapitre 4	La concentration et la sagesse	136
Chapitre 5	La méditation assise	168
Chapitre 6	La repentance	205
Chapitre 7	Les opportunités et les circonstances	248
Chapitre 8	Le subitisme et le gradualisme	300
Chapitre 9	La protection du Dharma	328
Chapitre 10	Les recommandations	353

Remerciement

Nous tenons à exprimer notre gratitude envers tous ceux qui ont aidé à la réalisation de ce livre, en particulier, le Vénérable Tzu Jung, Chef Exécutif du Fo Guang Shan International Translation Center (F.G.S.I.T.C.), le Vénérable Yi Chao, Directeur du F.G.S.I.T.C. et le Vénérable Hui Dong, Premier abbé du Hsi Lai Temple, pour leur soutien et leurs conseils; Madame Le-Binh Tran et Monsieur Claude Merny pour la traduction ; Madame Yin Chiu pour la mise en page ; et Mademoiselle Gigi Wang pour le graphisme de la couverture. Notre reconnaissance va également à tous ceux qui ont contribué à ce projet, de sa conception à sa publication.

Avant-propos

Les anciens disaient :

*La chose la plus heureuse dans la vie c'est,
Allumer la lampe dans la nuit, pour lire le Sūtra de l'Estrade.*

Dans l'énorme collection des écrits de l'école Chan, le *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique du sixième patriarche*, est considéré comme un ultime et précieux ouvrage, possédant la capacité de continuer le passé et de promouvoir l'avenir de la pensée bouddhiste chinoise. Les propos des néo-confucianistes des dynasties Song et Ming, ont, eux aussi, été profondément influencés par le *Sūtra de l'Estrade*. Ainsi, non seulement ce sūtra occupe une place très importante dans le bouddhisme, mais le grand érudit contemporain Qian Mu l'a encore classé, au même titre que *Analectes*, *Meng-zi (Mencius)*, etc. comme un des ouvrages de recherche, indispensables à une bonne connaissance de la culture chinoise. Le *Sūtra de l'Estrade* est encore le premier ouvrage littéraire en langue vernaculaire et enfin, c'est un des chefs d'œuvre de l'étude du Chan. Pour sa part, Alan Watts le définit comme étant « Le plus grand chef d'œuvre de la littérature spirituelle orientale ».

En ce jour où nous entrons dans le vingt-et-unième siècle, la pratique de la méditation est devenue une tendance mondialement suivie :

Ainsi, aux Etats-Unis, « Chan (la méditation) » est l'un des cours que doivent suivre les astronautes. Car, une fois dans l'espace, ils doivent y rester pendant des périodes relativement longues et, sans la force du *Dhyāna*, il est difficile de supporter la solitude et la monotonie.

Qu'est-ce que le Chan ? Le Chan, c'est : « Pas d'écrits », « Pas de paroles », « Le visage d'origine venu naturellement », notre « Nature propre »... Le Chan n'est pas la propriété exclusive des monastiques : il n'y a pas que les vieux moines enfermés dans les anciennes pagodes au fond des montagnes, qui puissent pratiquer la méditation et la concentration, car le Chan est aussi la Nature de Bouddha, c'est pourquoi, tout le monde peut le pratiquer.

Le Chan a d'innombrables significations, d'innombrables contenus et d'innombrables états. Si nous possédons tous un tant soit peu de la qualité de Chan, cela nous aidera énormément dans l'élargissement de notre état d'âme, la transcendance de notre esprit, la culture de notre personnalité et l'harmonie entre l'environnement et nous-mêmes. Ainsi, une parole difficile à supporter, une attitude embarrassante, un souvenir déplaisant..., tout peut disparaître sans laisser de trace dans l'élégance, l'humour, le détachement, et l'insouciance du Chan. Voilà pourquoi, dans la vie quotidienne de chacun, le Chan est un élément indispensable.

Le *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique du sixième patriarche*, est un ouvrage canonique majeur, qui décrit la nature propre de chaque homme et notre véritable vie. C'est pourquoi, il est aussi un livre précieux, rempli de sagesse de la vie.

Le *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique du sixième patriarche*, est composé de dix chapitres, dont voici les idées fondamentales :

1. Les circonstances de mon illumination : Le sixième patriarche y raconte sa vie et les différentes étapes de son apprentissage, son acquisition du dharma et la propagation qu'il lui a donnée. C'est aussi l'introduction de ce sūtra.

- 2. Le *prajñā*** : Dans ce chapitre, pour répondre à la demande du préfet Wei, le sixième patriarche, expose à l'assemblée la doctrine du *Mahā-prajñā-pāramitā* en expliquant que « comprendre la nature *prajñā*, c'est découvrir sa nature propre et devenir bouddha ». C'est le plus important chapitre du *Sūtra de l'Estrade*, celui qui développe de manière pénétrante la valeur et le sens du Chan.
- 3. La résolution des doutes** : Ici, le sixième patriarche explique au préfet Wei, pourquoi le patriarche Bodhidharma a dit à l'Empereur Liang que toutes ses actions – bâtir les temples, faire l'aumône – ne lui valaient aucun mérite. Le sixième patriarche répond aussi à la question du préfet portant sur la récitation du nom de Bouddha pour renaître à la Terre pure de l'Ouest. Enfin, le patriarche se sert du « Chant de la non-apparence », pour décrire les méthodes de pratique des laïcs.
- 4. La concentration et la sagesse** : Le sixième patriarche expose à l'assemblée le principe de non-dualité entre l'essence et l'application, entre « la concentration » et la « sagesse ». Ce chapitre montre que la doctrine pratiquée par l'école Cao Qi, est basée sur la concentration et la sagesse et qu'elles ne sont qu'une : la concentration est l'essence de la sagesse et la sagesse est l'application de la concentration. Quand la sagesse se manifeste, la concentration naît de la sagesse et, quand la concentration se manifeste, la sagesse est dans la concentration. Cette pratique considère la « *Wu-nian* (sans pensée) » comme principe fondamental, la « *Wu-xiang* (sans apparence) » comme essence et le « *Wu-zhu* (sans attachement) » comme base fondamentale.
- 5. La méditation assise** : Le sixième patriarche explique à l'assemblée que la pratique de la méditation ne doit pas

être centrée sur l'attachement du cœur, l'attachement du vide et l'immobilité. Il dit : Acquérir une liberté absolue et ne pas être perturbé par les circonstances extérieures, signifie Méditation. Garder l'esprit sain et réaliser la paix intérieure, signifie Concentration. Rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs, c'est la Méditation ; atteindre la paix intérieure, c'est la Concentration ; ensemble, c'est le Dhyāna. C'est pourquoi, nous devons percevoir, dans nos pensées, la pureté de notre nature propre et pratiquer, pour entrer nous-mêmes dans la Voie de Bouddha.

6. **La repentance** : Ce chapitre regroupe les explications sur « les cinq parfums du dharmakāya de la nature propre » (le parfum de la discipline, de la concentration, de la sagesse, de la libération et celui de la compréhension et de la vision libérée) et sur « la repentance sans attachement à l'apparence » (la repentance, les quatre vœux universels, les trois refuges, les préceptes...), explications que le sixième patriarche destine aux auditeurs, lettrés ou non, venus de Guangzhou et Shaozhou.
7. **Les opportunités et les circonstances** : Ce chapitre est le recueil des opportunités et des circonstances vécues par le sixième patriarche avec ses disciples et les érudits : Wujin Zang, Fahai, Fada, Zhitong, Zhichang, Zhidao, Xingxi, Huairang, Xuabjue, Zhihuang...
8. **Le subitisme et le gradualisme** : Dans ce chapitre, le sixième patriarche explique au maître Chan Zhicheng, disciple de Shenxiu, la différence entre les enseignements donnés par Shenxiu et lui-même (Huineng) sur la discipline, la concentration et la sagesse. L'idée fondamentale en est que « le Dharma n'est ni subit, ni graduel : c'est l'homme qui est plus ou moins vif ou plus ou moins obtus ». C'est pourquoi, on parle de « subitisme » et de « gradualisme ».

9. **La protection du Dharma** : Ce chapitre retrace les événements survenus en l'an 705, quand l'Impératrice Wu Zetian et l'Empereur Tang Zhongzong accueillirent et honorèrent le sixième patriarche. Il décrit aussi le respect que les autorités de l'époque témoignèrent envers le sixième patriarche et l'appui qu'ils apportèrent au bouddhisme.

10. **Les recommandations** : Ce chapitre raconte comment, à l'aube de son entrée au parinirvāna, le sixième patriarche enseigna à ses disciples comment se servir des « trois catégories de dharmas et des trente-six paires d'opposés » pour promouvoir le Dharma, sans pour autant altérer la tradition du subitisme de l'école Chan et il retrace également les événements survenus après la mort du patriarche.

Avant de commenter le contenu des dix chapitres du *Sūtra de l'Estrade*, je vais me baser sur l'origine de la pensée, la valeur historique, les versions existantes ..., pour exposer, analyser et résumer l'essence du *Sūtra de l'Estrade* en dix sections classées comme suit, pour offrir aux lecteurs une connaissance sommaire du sūtra.

1. Les origines de la pensée du *Sūtra de l'Estrade*
2. La valeur historique du *Sūtra de l'Estrade*
3. Les versions existantes du *Sūtra de l'Estrade*
4. Les concepts de pratique du *Sūtra de l'Estrade*
5. « Percevoir sa nature propre et devenir Bouddha »
6. Les bonnes conduites et les dures épreuves de Huineng
7. Shenhui – le ministre méritant de Huineng
8. Les caractéristiques du Chan de Huineng
9. Les héritiers de Huineng
10. Les « Cinq lignées-Sept écoles » de Huineng.

1. Les sources de la pensée du *Sūtra de l'Estrade*

Pour parler des sources de la pensée du *Sūtra de l'Estrade*, il est logique de commencer par évoquer les origines du Chan.

Un jour, sur le Mont de Vautours, Bouddha montra la fleur d'udumbara à la foule. A ce moment-là, la multitude de personnes présentes s'interrogeait du regard, à l'exception de Mahākāshyapa, qui aurait souri à Bouddha. Bouddha dit : « J'ai un trésor spirituel le plus précieux de tous, révélant la vraie doctrine du dharma, le prodigieux esprit du nirvana, l'indicibilité de la vérité intérieure. Il ne s'écrit pas, ne se divulgue pas en dehors de l'Ecole et je le confie à Mahākāshyapa ».

Bouddha alla devant le stupa, il demanda à Mahākāshyapa de s'asseoir avec lui et dit au Sangha de se ranger autour d'eux. Ensuite, il lui dit : « Je te confie le trésor spirituel qui révèle la vraie doctrine du dharma. Tu dois bien l'observer et le protéger, pour le transmettre à l'avenir. »

Ce célèbre Gong'an, relaté dans l'ouvrage « wu deng hui yuan 五燈會元 » et intitulé « le sourire face à la fleur d'udumbara », montre que la lignée Chan a pris source au Mont des Vautours, quand Bouddha a transmis le dharma à Mahākāshyapa. Le Chan passe donc de Bouddha à Mahākāshyapa sur le Mont des Vautours et, après plusieurs épisodes de communion-succession, illumine le Bodhidharma qui fut le vingt-huitième patriarche de la lignée de l'Inde. C'est lui qui l'a amené des Indes et transplanté en Chine. C'est pourquoi il est considéré comme le fondateur (le premier patriarche) de la doctrine Chan des Terres orientales. Par la suite, à l'époque du cinquième patriarche Hongren et sous l'impulsion de son disciple : le sixième patriarche Huineng, l'école du sud s'impose fortement. Après Huineng,

se développèrent successivement en Chine, cinq branches : Caodong, Linji, Yunmen, Weiyang et Fayen. A ces cinq branches, on peut ajouter les deux écoles Yangchi et Huanglong issues de la lignée de Linji. L'ensemble est, en général, appelé « Cinq lignées, Sept écoles ». Il réalise la prédiction du Bodhidharma : « Une fleur donnant cinq feuilles et le fruit naturellement mûri » et instaure ainsi l'époque dorée et impérissable de l'Ecole du Chan, des dynasties Sui et Tang.

De l'ouest à l'est, le Chan, confronté à des différences d'environnement, de cultures et de langages, a pris plusieurs visages et donné le jour à diverses appellations : Bodhi, Prajñā, Jñāna, Samādhi, Visage d'origine, Ultime Vérité, Nirvana, Parfaite joie permanente, Parfaite aisance, etc. Les noms sont multiples et différents, mais l'essence est unique. C'est comme l'or utilisé pour fabriquer les boucles d'oreilles, les bracelets, les bagues, les colliers... Les formes et les utilités diffèrent, mais la matière (l'or) est la même.

Des vingt-huit patriarches de l'Inde à ceux de la Chine, le Chan est, parfois aussi bienséant que la Terre qui donne naissance à tous les objets ; parfois aussi profond que le canyon, tranquille et agréable ; parfois aussi turbulent que l'océan, puissant et destructeur ; parfois aussi dense que la forêt, qui protège tous ses habitants. Cependant, l'enseignement transmis a toujours respecté l'intention première de Bouddha (« De cœur à cœur. Pas d'écrit. Ne pas transmettre aux étrangers à l'Ecole Chan »), et perpétué l'esprit « révélant la vraie doctrine du Dharma ».

Dans le chapitre « *les circonstances de mon illumination* », il est dit que le patriarche Huineng a entendu réciter le *Sūtra du Diamant*, puis le cinquième patriarche Hongren l'a instruit à nouveau de ce même sūtra. C'est en entendant la phrase « Il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur » qu'il comprit subitement qu'« aucun phénomène n'est jamais éloigné de la nature propre » et qu'il s'exclama : « Qui aurait pu dire que la nature propre est

intrinsèquement pure ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement dépourvue de naissance et d'extinction ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement autosuffisante ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement imperturbable ? Qui aurait pu dire que la nature propre pouvait donner naissance à tous les phénomènes ? »

Dans le chapitre « *le prajñā* », on lit : « L'homme ordinaire, c'est Bouddha ; l'affliction (*kleśa*), c'est le Bodhi. En vivant dans l'égarement de la pensée, on reste un homme ordinaire. Illuminé, on devient Bouddha ». « La nature propre en soi possède la sagesse de *prajñā* ». « Si nous comprenons notre cœur et connaissons notre nature propre, nous atteindrons la Voie de Bouddha ».

A l'époque, sous l'arbre Bodhi, Bouddha acquit l'Eveil, et s'exclama : « Comme c'est merveilleux ! Comme c'est merveilleux ! Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse et les vertus du Tathāgata mais, à cause de leurs attachements, ils ne peuvent les percevoir. » Et il ajouta : « La nature propre de tous les êtres englobe les infinis mérites des trois Joyaux. Tous les hommes possèdent la nature de Bouddha, la nature dharmique équivalente et indifférenciée, un cœur aimant la tranquillité, l'harmonie et la joie. »

Ces déclarations sont résumées dans l'expression chinoise : « Les partitions sont différentes mais la virtuosité est la même ».

Ainsi, si l'on recherche l'origine de la pensée du Sūtra de l'Estrade du sixième patriarche Huineng, on peut dire qu'elle prend source dans les intentions premières du Bouddha en personne.

2. La valeur historique du *Sūtra de l'Estrade*

En chinois, *sūtra* se traduit par « Texte bouddhique », transcrivant les vérités que Bouddha a enseignées aux hommes ou « Pacte adaptant les enseignements des bouddhas, aux capacités des hommes ».

Parmi tous les ouvrages bouddhistes et tous les textes bouddhiques, et hormis les sūtras venant du Bouddha lui-même, le seul qui ait bénéficié de l'appellation de *sūtra*, est ce « *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique du sixième patriarche* » que les fidèles récitent et observent depuis plus de mille ans.

S'agissant de la valeur du *Sūtra de l'Estrade*, elle peut être définie en partant de deux points de vue :

1. **Il est le roi des ouvrages canoniques de l'école Chan** : Dans l'école Chan, les maîtres talentueux sont nombreux. Les patriarches et les sages des différentes écoles, ont laissé d'importants ouvrages ou recueils. C'est pourquoi, la quantité des ouvrages de l'école Chan peut être qualifiée en disant qu'ils sont « assez nombreux pour faire transpirer les bœufs et remplir les salles jusqu'aux poutres du toit ». Parmi eux, le *Sūtra de l'Estrade* est le plus ancien. Le Vénérable Deyi, de la Dynastie Yuan disait : « Le patriarche a commencé à prêcher à Wuyang, et terminé à Caoqi et ce, durant trente-sept ans. Ceux qui ont reçu ses bienfaits et acquis sa sagesse sont innombrables (...) les lignes directrices des cinq écoles sont toutes issues du *Sūtra de l'Estrade*. » Le vénérable maître Chan Qisong, de la dynastie Bei Song, disait : « Quelle œuvre remarquable que le *Sūtra de l'Estrade* ! Son essence est juste, son enseignement est efficace, sa cause est vraie, ses effets sont loyaux. Les sages du passé et les sages du futur l'étudient tel qu'il est, l'enseignent de la sorte, et le perpétuent ainsi. Quelle majestueuse grandeur ! » Voilà pourquoi, le *Sūtra de l'Estrade* est une œuvre sacrée du bouddhisme, pouvant être comparée au noble et immense *Sūtra de l'Ornementation fleurie* et au clair et fluide *Sūtra du Lotus*, considérés comme les « Rois des sūtras ». C'est pourquoi il reçoit le respect des hommes qui le nomment le « Roi des ouvrages canoniques de l'école Chan », ouvrage riche de précieuses valeurs historiques.

2. Il réforme les modes de pensée de l'école Chan : Arrivant en Chine, le patriarche Bodhidharma enseigna aux gens à « contempler le mur » pour apaiser leur cœur, se libérer des attachements extérieurs et avoir un intérieur sans essoufflement, tel un mur lisse. Car c'est ainsi que l'on peut atteindre les Vérités du bouddhisme. Jusqu'à l'époque du sixième patriarche Huineng, grâce aux réformes des méthodes traditionnelles de pratique et des interprétations doctrinaires, le Chan chinois connut un développement tel, que l'on peut parler d'« époque Chan ». Ces réformes, on peut les percevoir à travers les lignes du *Sūtra de l'Estrade* :

- La pratique du *samādhi* : Dans le chapitre « Concentration et Sagesse », le sixième patriarche explique que la pratique du *samādhi*, c'est être capable de garder continuellement un cœur (un esprit) droit, partout et à tout instant, que l'on soit en mouvement, immobile, assis ou couché. Il s'opposa à l'idée, pour lui restrictive, de ceux qui pensaient que la pratique du *samādhi*, c'est : « s'asseoir sans bouger, pour que les illusions ne se lèvent pas ».

- Le *Dhyāna* : Avant, on enseignait à « surveiller le cœur » ou à « se concentrer intentionnellement » pour expliquer le *dhyāna*, d'où les expressions « regarder le cœur, contempler la tranquillité, sans bouger ». Pour réformer ce concept, Huineng lui a donné une nouvelle définition : « Rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs, c'est la Méditation ; atteindre la paix intérieure, c'est la Concentration ; ensemble, c'est le *Dhyāna*. » Selon lui, le Chan ne se limite pas à la simple méditation assise sur le coussin, elle doit transcender toutes les règles imposées. Régler le corps et pratiquer la méditation assise n'est plus la seule activité de la pratique : le but fondamental du Chan est de « percevoir son cœur et sa nature propre », « trouver sa nature propre et devenir Bouddha ».

- La relation entre les diverses pratiques de la concentration et de la sagesse : Certains prônaient « d'abord la concentration,

puis la sagesse », d'autres recherchaient « d'abord la sagesse, puis la concentration ». Pour Huineng, « la concentration et la sagesse ne font qu'un : La concentration est l'essence de la sagesse et la sagesse est l'application de la concentration. Quand la sagesse se manifeste, la concentration est dans la sagesse ; quand la concentration se manifeste, la sagesse est dans la concentration. » Il utilise la relation lampe/lumière pour expliquer la relation entre la concentration et la sagesse : « A quoi peut-on comparer la concentration et la sagesse ? On peut les comparer à la lampe et à la lumière qu'elle dispense. S'il y a la lampe, il y a potentiellement la lumière ; sans la lampe, c'est l'obscurité. La lampe est le support de la lumière, la lumière est l'application de la lampe ; bien qu'il y ait deux noms, l'essence est unique. Il est de même pour la concentration et la sagesse. »

- La méthode de pratique de l'école Jingtu : En général, la plupart des monastiques et laïcs récitent le nom d'Amitabha Bouddha et émettent le vœu de renaître dans la Terre pure de l'ouest. Dans le *Sūtra de l'Estrade*, il est dit : « Si le cœur ne recèle aucune pensée malsaine, la Terre pure de l'ouest est toute proche ; si le cœur nourrit des pensées malsaines, réciter le nom de Bouddha ne permettra pas d'y renaître. » Le patriarche Huineng est convaincu que la nature propre de l'homme est dotée de la bienveillance, de la compassion, de la joie, de l'équité et de l'égalité des trois saints de la Terre pure de l'ouest. C'est pourquoi, il préconise que l'homme réalise les cinq préceptes et les dix bons actes dans la vie quotidienne. Alors, à l'instant même et où qu'il soit, c'est l'Ouest et il vit déjà dans la Terre pure de la joie suprême.

Le *Sūtra de l'Estrade* transcende les doctrines du bouddhisme traditionnel, et des concepts révolutionnaires s'y trouvent partout. Il entraînera le splendide développement du Chan en Chine, et deviendra une importante théorie dharmique, capable d'apaiser le cœur des hommes d'aujourd'hui. Ainsi, on ne peut, en aucun cas, remettre en cause l'immense valeur historique du *Sūtra de l'Estrade*.

3. Les différentes versions du *Sūtra de l'Estrade*

Les versions du *Sūtra de l'Estrade*, de celle de Caoqi à celle de Dunhuang, ont fait l'objet de nombreuses corrections, rééditions et publications. Leurs contenus et leurs structures sont donc parfois bien différents.

On peut les classer en cinq familles : la version Dunhuang, la version Huixin, la version Qisong, la version Deyi, et la version Zongbao.

1. **La version Dunhuang** : C'est la version découverte au début du XXème siècle à Dunhuang, et datée de la période 780 – 800 de notre ère. Elle se compose d'un seul volume et porte le nom de : *Sūtra de l'estrade de l'enseignement, prodigué au temple Dàfàn à Sháozhōu, par le sixième patriarche Huìnéng. Le suprême sūtra Mahāyāna Mahāprajñāpāramitā de l'école du Subitisme du sud* (南宗頓教最上乘摩訶般若波羅蜜經六祖惠能大師於紹州大梵寺施法壇經), Elle est conservée actuellement au Musée National (British Museum) de Londres.

2. **La version Huixin** : C'est une version proche de celle de Dunhuang, que le moine Huixin de la fin de la dynastie Tang, a rééditée en s'inspirant de la première. Elle date des environs de 967, c'est à dire de l'époque Song. Selon « *jùn zhāi dú shū zhì* (郡齋讀書誌) » et « *wén xiàn tōng kǎo* (文獻通考) », ce que Huixin a réédité comportait seize chapitres répartis en trois volumes. Il reste actuellement onze chapitres en deux volumes, que Chao Zijian grava à Qizhou en 1131-1162, et qui, par la suite, furent emportés à Kyoto au Japon. La version Huixin d'aujourd'hui est celle qui est conservée au Temple Kōshō-ji (こうしょうじ) de Kyoto.

3. **La version Qisong** : En 1056, le maître Chan Qisong, ayant découvert la première version du *Sūtra de l'Estrade*, la collationna et

la fit imprimer. Entre la version Qisong et celle de Huixin, s'écoulèrent quatre-vingt-neuf ans. Du volume unique de la version Dunhuang, aux deux volumes - onze chapitres de Huixin, puis aux trois volumes - dix chapitres de Qisong, le mode de classement des chapitres du *Sūtra de l'Estrade* est pratiquement fixé et appliqué jusqu'à nos jours.

4. **La version Deyi** : Le moine Deyi, de la Dynastie Yuan, estima que les générations venues après la version Qisong, avaient trop simplifié le texte du *Sūtra de l'Estrade* et que le Chan du sixième patriarche avait, au fil des ans, perdu peu à peu sa forme originelle. Aussi, il passa trente ans à rechercher la version initiale pour, finalement, la trouver chez Tung Shangren. En 1290, cette version « de retour aux sources » vit le jour.

5. **La version Zongbao** : En 1291, le moine Zongbao du Temple Bao'en de Guangzhou, se procura trois versions du *Sūtra de l'Estrade*, comportant certaines différences entre elles. Il combina alors les trois et édita une nouvelle version de dix chapitres en un seul volume. De l'an 1372 à l'an 1403, le Tripitaka a été compilé et publié. Y figure la version Zongbao qui, depuis, s'est largement répandue.

De nombreuses querelles persistent à propos des versions et des contenus du *Sūtra de l'Estrade*, mais, depuis la dynastie Ming, la version Zongbao reste la plus courante.

4. Les concepts de pratique du *Sūtra de l'Estrade*

Le *Sūtra de l'Estrade* a profondément influencé la Pensée chinoise, les concepts de pratique qu'il a prônés ont rénové la pratique bouddhiste traditionnelle et permis à l'école Chan de connaître la prospérité.

1. **La pratique du *wu-zhu*¹ : suivre les affinités mais sans se laisser entraîner** : Dans le chapitre « les circonstances de mon illumination », il est dit : après avoir hérité de la robe et du bol, le patriarche Huineng arriva à Caoqi. Là, poursuivi par des méchants, il dut se réfugier au sein d'un groupe de chasseurs et vécut en leur compagnie. Il profita de toutes les occasions pour leur prêcher le Dharma. Les chasseurs l'avaient chargé de surveiller les trappes et il essayait toujours de relâcher les animaux quand il le pouvait. A l'heure des repas, il mettait des légumes dans les marmites pour pouvoir les manger après la cuisson de la viande. Ainsi vécut-il pendant quinze ans, en suivant les affinités. Finalement, un jour, il pensa que toutes les conditions pour prêcher le Dharma étaient remplies et, sans regret, quitta son refuge pour se rendre à Guangzhou.

2. **La pratique du *wu-nian*² : un cœur sans amour et sans haine** : Dans le chapitre « *le prajñā* », il est dit que « *wu-nian* » ne veut pas dire « ne penser à rien », mais « comprendre tous les dharmas sans s'y attacher », c'est aussi ne laisser apparaître aucun désir face aux circonstances extérieures.

Comment obtenir le *wu-nian* ? Le sixième patriarche Huineng disait : « il suffit de purifier notre cœur intrinsèque, afin que les six consciences se détachent de six organes de perception et restent pures au milieu des six objets de perception. Aller et venir librement et sans être bloqué, c'est là le *prajñā-samādhi*, l'insouciance et la libération. Voilà ce que l'on appelle la « pratique du *wu-nian* ». C'est pourquoi, il disait :

*Un vrai pratiquant de la Voie,
Ne voit pas les erreurs du monde.*

1. Le détachement total.

2. Ne s'attacher à aucune pensée venue à l'esprit.

*Si je vois la faute des autres,
J'ai déjà commis la mienne.
Les autres font des erreurs, je ne les fais pas,
Et si je les fais, je serai en faute.
Il suffit de cesser de chercher la faute des autres,
Et l'on pourra écarter l'obstacle du kleśa.
Lorsque l'on n'est plus attaché, ni à la haine, ni à l'amour,
On pourra dormir, les jambes allongées.*

Cette manière de se contempler et d'être exigeant envers soi-même, de réaliser par soi-même sans chercher ailleurs, cette vie d'autodiscipline, peut naturellement purifier notre intérieur, comme la lune reflétée à la surface de l'eau ou comme le soleil baignant dans le néant.

3. **La pratique du *wu-xiang*³ : égalité entre monastiques et laïcs** : Dans le chapitre « la résolution des doutes », il est dit : « Si vous voulez pratiquer, vous pouvez le faire à la maison, sans devoir aller dans un temple. Celui qui pratique à la maison, est comme une personne de l'est qui a le cœur bon ; par contre, celui qui ne pratique pas, même s'il vit dans un temple, est comme une personne de l'ouest⁴ qui a le cœur méchant. » Pour lui, être monastique ou laïque n'est pas une condition nécessaire pour acquérir la bouddhité, c'est pourquoi il est inutile de faire la différence sur la forme : l'important, c'est de « purifier ses pensées ».

« *Wu-nian, wu-xiang, wu-zhu* », sont des principes de pratique développés dans le *Sūtra de l'Estrade*. L'objectif est de guider l'homme à « percevoir son cœur et sa nature propre ». Ainsi, en pratiquant suivant ces concepts, on comprend que tout : bons ou mauvais, beaux

3. Ne pas s'attacher aux apparences.

4. Le monde de la joie suprême pour les pratiquants de l'école Jingtu.

ou laids, bienveillants ou haineux... offenses, critiques, oppressions, disputes... ne sont qu'illusoires apparences, ne devant inspirer aucune soif de vengeance. Alors, sous nos yeux, apparaît la Terre pure.

5. « Percevoir la nature propre et devenir Bouddha », dans le *Sūtra de l'Estrade*

L'idée fondamentale du *Sūtra de l'Estrade*, nous la trouvons quand il est dit : Le sixième patriarche a ouvert la séance au Temple Dafan, pour prêcher le *Mahā-prajñā-pāramitā* et enseigner les *préceptes de non-apparence*. Il l'a fait pour montrer aux hommes qu'ils possèdent tous la sagesse de *prajñā* et les trois joyaux de leur nature propre, établissant ainsi irrécusablement la signification particulière du Chan de l'école du sud quand il y est dit : « Bouddha ne se trouve pas à l'extérieur. »

Sur le fondement du « Ce cœur est Bouddha », le sixième patriarche éleva la bannière du « Percevoir la nature propre et devenir Bouddha », pour nous dire, de manière directe, que nous n'avons besoin d'aucune aide extérieure. Il confia la responsabilité de supprimer la souffrance et l'illusion aux pratiquants eux-mêmes, traçant ainsi le modèle d'un pratiquant Chan, possédant confiance en soi et respect de soi.

Dans le chapitre « Les opportunités et les circonstances », il est dit : « Une pensée est aussi appelée : changement. Pensez aux choses malsaines, le monde devient enfer ; pensez aux choses saines, il devient paradis. Voir toujours ses propres erreurs et ne pas critiquer les autres, c'est prendre refuge en soi-même. Il faut toujours rester modeste et respecter tout le monde ; alors la nature propre devient fluide et sans entraves et cela s'appelle prendre refuge en soi-même. » Et aussi : « Si la nature propre laisse apparaître une pensée malsaine, les bonnes causes acquises durant des milliers de kalpas disparaîtront, et

si la nature propre laisse apparaître une pensée saine, tous les péchés, fussent-ils aussi nombreux que les grains de sable du Gange, disparaîtront. »

Toutes ces admonestations, dures à entendre certes, mais inspirées par les bonnes intentions du sixième patriarche (« c'est l'homme qui est illusionné ou illuminé, c'est nous-mêmes qui sommes responsables de nos gains ou de nos pertes »), ont pour objectif de nous faire comprendre, par delà les illusions et les sensations contractées au contact du monde extérieur, que nous possédons tous, dans notre nature propre, un vrai bouddha qui n'est ni mauvais, ni ignorant, ni incohérent.

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, percevoir sa nature propre, c'est d'abord percevoir les pensées illusoires de ceux qui sont opposés à la Voie. Comme il est dit dans le chapitre « La résolution des doutes » : « L'autre et moi, sommes le Mont *Sumeru*, la pensée perverse est l'eau de la mer, les afflictions sont les vagues, la malveillance est le méchant dragon, l'illusion est le démon, les inquiétudes sont les poissons et les tortues, l'avidité et la colère constituent l'enfer, l'ignorance est le monde des animaux »... Ensuite, il faut éliminer les obstacles qui obstruent la nature propre, pénétrer directement dans le *dhyāna-samādhi*, « rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs et atteindre la paix intérieure », percevoir la nature propre Bodhi que l'on possède originellement et finalement, grâce à la pratique personnelle, acquérir soi-même la bouddhité et embarquer sur le grand navire du Dharma de l'illumination subite.

6. Les bonnes conduites et les dures épreuves de Huineng

Il est bien difficile de coucher sur le papier les liens de sympathie et les dures épreuves qu'a subies, tout au long de sa vie, le sixième patriarche Huineng. Non seulement, il fut un modèle pour le pratiquant

bouddhiste, mais encore un maître, qui brava tous les dangers pour atteindre son but. Sa vie ressemble à un conte plein de paix et de persévérance, qui encourage les hommes à se dépasser. Je vais revenir sur quatre points distincts, pour décrire sommairement sa bonne conduite.

1. Sa grande force de dévotion : Grâce aux donations d'An Daocheng, Huineng est parti de Guangdong, au sud de la Chine, pour gagner le district de Huangmei, dans la province de Hubei. Il a marché durant plus d'un mois, en traversant montagnes et rivières et finalement, il est arrivé devant le cinquième patriarche Hongren. Cependant, ce dernier ne lui adressa pas le moindre encouragement ; au contraire, il se moqua de lui en disant « Comment un tel rustre peut-il espérer devenir Bouddha ? » Sans la grande force de dévotion du Bodhisattva Samantabhadra, comment aurait-il pu endurer un tel mépris... de tels outrages ?

2. Sa grande force de compassion : De toute sa vie, jamais le sixième patriarche ne s'est laissé décourager par les multiples persécutions subies. Face aux méchants, il avait pour seule arme la compassion, qui lui permettait d'endurer tous ces tourments sans jamais se plaindre. Il fut instruit du *Sūtra du Diamant* par le cinquième patriarche et c'est à la phrase « il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur » qu'il fut subitement illuminé et perçut sa nature propre. A la suite de l'acquisition du Dharma, il fut traqué par des centaines de disciples du cinquième patriarche, désireux de lui reprendre la robe et le bol. De Huangmei à Caoqi et toujours pour les mêmes raisons, d'autres méchants se lancèrent à ses trousses et finalement, il dut se réfugier au sein d'un groupe de chasseurs. Quand il quitta ce monde à l'âge de soixante-seize ans, sa dépouille déposée dans un stupa, fut encore profanée plusieurs fois.

3. Sa grande force de sagesse : Durant sa vie, le sixième patriarche a dû se réfugier plusieurs fois parmi la foule, pour se tenir dans l'ombre et attendre le bon moment. Il passa plus de huit mois dans la remise pour couper le bois et moulinier le riz. C'était un dur labeur, mais son esprit était plein de sagesse, car il savait que Dharma et vie mondaine sont tout un.

Après ces huit mois de retraite, il reçut l'approbation du cinquième patriarche qui lui transmit la robe et le bol. Puis, pour éviter les poursuites des méchants, il se réfugia de nouveau dans la troupe des chasseurs où il demeura quinze ans. Là, il leur parlait du Dharma chaque fois qu'il en avait l'occasion et il se nourrissait de légumes cuits dans leurs marmites, en prenant la vie comme elle venait.

S'il n'avait possédé la grande force de sagesse du Bodhisattva Manjusri, comment aurait-il pu comprendre le sens profond de « causes et conditions accomplies » ? Comment aurait-il pu être à l'aise partout ? Comment aurait-il pu comprendre que la Terre pure est partout ?

4. Sa grande force de résolution : En 661, il a vingt-quatre ans quand il se rend à Huangmei et hérite de la robe, du bol et de la doctrine ancestrale. Il doit ensuite vivre caché durant quinze ans et c'est seulement en 676, alors qu'il a trente-neuf ans, qu'il rencontre le vénérable Yinzong, qui le tonsure. C'est donc seulement seize ans après avoir acquis le Dharma, qu'il est ordonné et commence à prêcher. Il va le faire durant presque quarante ans dans les provinces de Guangzhou et Shaozhou, où son prêche soulève de grands échos. La région du sud était, à cette époque, aussi sauvage que déserte, mais la doctrine du subitisme y résonna dans les quatre directions. Non seulement, elle influença la masse de la société, mais elle a aussi retenu l'attention du gouvernement et forcé son respect.

Enseigner le Dharma fut la tâche principale de sa vie. Il se voulait simplement un bon pratiquant du Chan et les faveurs de la famille royale n'étaient pour lui, que broutilles. Il ne pensait qu'à transmettre le subitisme de l'école du sud, afin que des millions et des milliards de gens puissent acquérir la compréhension de Bouddha et découvrir la nature propre qu'ils possèdent originellement.

Les adversités de la première moitié de sa vie et les honneurs de la seconde moitié, ne furent pour lui que rêves, illusions, bulles de savon et ombres... Tant il est vrai qu'à son sens, rien n'est réel.

7. Shenhui, ministre méritant de Huineng

Il avait treize ans, lorsque le vénérable Shenhui rencontra le sixième patriarche pour la première fois. Après avoir vécu quelques années à Caoqi, il voyagea beaucoup pour compléter ses études. Au parinirvāna du patriarche, il avait déjà quarante-six ans.

Vingt-et-un ans après la mort du sixième patriarche, le Chan de Caoqi sombra et l'école du sud disparut pratiquement. Le ministre méritant qui ressuscita le subitisme et consolida l'empreinte laissée par le patriarche Huineng, fut effectivement le vénérable Shenhui.

Selon les paroles du Maître Chan Zongmi, de Kueifeng :

Durant les vingt années qui ont suivi la mort du Vénérable maître Huineng, le subitisme de Caoqi a sombré à Jing-Wu et le gradualisme de Songyue a prospéré à Qing-Luo. Le maître Chan Puji, disciple de Shenxiu, se proclama septième patriarche. Il fut nommé chef du Dharma des deux cités impériales et servit trois empereurs. Toute la cour le respectait. Face à cette puissance, qui aurait osé la défier ? L'école de Lingnan se contentait donc de survivre en silence.

A l'époque, le disciple de Shenxiu était si puissant que personne n'aurait osé douter de sa souveraineté. Mais Shenhui ne se laissa corrompre ni par la puissance, ni par le pouvoir. Le 15 janvier 732, il organisa une « Grande assemblée des religieux et fidèles » au Temple Dayun de la Province de Henan, exposa les idées directrices de l'Ecole du sud, et affirma que l'héritier officiel de l'école Chan de Bodhidharma, était Huineng et non Shenxiu. Ce discours résonna comme le rugissement d'un lion et souleva d'immenses vagues dans le monde bouddhiste.

Sur l'estrade du Temple Dayun, le vénérable maître Shenhui raconta l'histoire de « l'Ecole du sud de Bodhidharma » et dit : « J'organise aujourd'hui la majestueuse assemblée des religieux et fidèles, non dans le but d'acquérir des mérites, mais uniquement pour indiquer les idées directrices aux pratiquants du monde, et pour les aider à distinguer le vrai du faux. »

Au moment où se tint l'assemblée, c'était déjà un vieil homme de soixante-sept ans. Il monta sur l'estrade et contesta vivement Puji, Grand maître impérial de l'époque, en faisant savoir aux disciples de Shenxiu, que leur lignée n'était que collatérale et que leurs moyens de parvenir à l'illumination ressortaient du gradualisme ». Le maître Chan Zongmi de Kueifeng, a défini ainsi le dynamisme de ce courage exceptionnel en disant que Shenhui avait : « bombé un torse couvert d'écailles de dragon et pourvu d'une queue de tigre (...) Qu'il s'était dévoué en s'oubliant lui-même ». Cette manifestation affaiblit notablement la puissance de l'Ecole du nord et constitua une grande révolution dans l'histoire du bouddhisme chinois. En même temps, elle rétablit la lignée dharmique du sixième patriarche Huineng et répandit la doctrine du subitisme, enseignée à l'Ecole du sud.

Maître Shenhui brandit l'arme tranchante du « subitisme » pour réfuter la pratique utopique du gradualisme, consistant à « se vider l'esprit et méditer, pour rechercher la bouddhité ». Dans son combat pour rétablir la légitimité de l'Ecole du sud, il subit, alors qu'il avait

quatre-vingt-six ans, de nombreuses persécutions menées par l'Ecole du nord et reçut quatre blâmes (dégradation et relégation en province) de la part du gouvernement. Dans sa « Biographie de Shenhui », Maître Zongmi, de Kueifeng, notait :

En l'an 12 de Tianbao (753), accusé de rassemblement illégal, il fut dégradé et relégué dans le District de Yiyang, puis dans celui de Wudang. Treize ans plus tard, il fut exilé à Xiangzhou. Au mois de juillet, il fut transféré de nouveau au Temple Kaiyuan de Jingzhou. Tous ces déplacements étaient dus aux intrigues, ourdies par les adeptes de l'Ecole du nord.

En novembre 755, le général An Lushan se révolta contre l'empereur Xuanzong et, peu après, Loyang et Chang'an tombèrent entre ses mains. Maître Shenhui, alors âgé de quatre-vingt-dix ans, se mobilisa : il réunit des fonds pour aider le peuple et la nation. Après la guerre et pour le remercier de ses efforts, l'empereur Suzong, fils de Xuanzong, l'accueillit au Palais et lui fit bâtir un temple Chan.

Shenhui passa ainsi trente années à lutter, pour faire reconnaître la légitimité de l'Ecole du sud et, finalement il y parvint. Le 13 mai 760, il dit adieu à ses disciples et mourut cette nuit-là. Trente-six ans après sa mort, le gouvernement lui conféra le titre de « Septième patriarche ». Dès lors, l'Ecole du sud occupa une position légitime incontestée, dans l'histoire de la Chine.

8. Les caractéristiques du Chan de Huineng

Le *Sūtra de l'Estrade*, qui relate les actes et la pensée du sixième patriarche Huineng durant toute sa vie, a toujours été un sujet important de discussions et de recherches parmi les érudits qu'ils soient ou non

bouddhistes. Ci-dessous, je me sers de quelques passages du sūtra pour décrire les caractéristiques du Chan du Grand maître.

Dans le chapitre « la Concentration et la Sagesse », il dit : « Cet enseignement dharmique qui m'est transmis par les patriarches précédents, prend le *wu-nian* comme objectif, le *wu-xiang* comme essence et le *wu-zhu* comme fondement. » *Wu-nian*, *wu-xiang*, *wu-zhu* sont des caractéristiques du Chan de Huineng, dont le but principal est de nous aider à nous débarrasser des afflictions qui nous perturbent, à quitter l'illusion pour l'illumination et à percevoir enfin, la nature propre *prajñā*... de nous aider à nous éloigner des égarements et des aberrations et nous libérer des souffrances de la vie. Ce qui est remarquable chez Huineng, c'est qu'il a compris que la vraie pratique doit être réalisée dans la vie quotidienne, car, pour lui « chercher le Bodhi en dehors de la vie, c'est comme vouloir trouver un lapin à cornes ». Le sixième patriarche est le grand révolutionnaire du bouddhisme chinois, il développe une vision pénétrante, il cherche à appliquer le merveilleux et profond Dharma dans le monde des hommes et l'usage du Chan, à l'origine vague et mystique, dans la vie réelle.

1. L'auto-délivrance : Dans le chapitre « le *Prajñā* », il dit : « Avec une pensée égarée, on est un homme ordinaire... Illuminé, on devient Bouddha. » Il nous confie la responsabilité de notre délivrance et veut que nous la prenions en charge nous-mêmes.

L'homme ordinaire et Bouddha se trouvent tous les deux dans cette pensée : une fois amorcée, elle ressemble à la lampe qui est capable d'éclairer une salle restée longtemps dans l'obscurité. Le sixième patriarche veut que le pratiquant affirme lui-même qu'il est l'acteur principal de sa vie et que personne ne peut le remplacer. On retrouve ici Bouddha qui à sa naissance, déclara : « Du ciel à la terre, seul, je suis honorable. »

2. **Prendre refuge auprès de soi-même** : Dans le chapitre « La résipiscence et la repentance », il dit : « En pratiquant le respect, universellement et avec détermination, on peut percevoir sa nature propre, libre et sans entraves. C'est aussi prendre refuge auprès de soi-même. » Nous prenons refuge auprès des trois joyaux mais, en réalité, Bouddha a-t-il besoin de notre prise de refuge et de nos révérences ? C'est pourquoi, nous devons prendre refuge auprès de nos trois propres joyaux et nourrir la certitude de posséder au complet les trois corps (*trikāya*)⁵. C'est là, la vraie compréhension de la prise de refuge.

Il n'est pas difficile de percevoir la nature propre : pouvoir se satisfaire d'une vie sobre, c'est comprendre la nature désintéressée des *śravaka* ; connaître la loi de la coproduction conditionnelle, c'est comprendre la nature tranquille des *pratyekabuddha* ; aider les êtres à se libérer de leurs afflictions sans protester, c'est comprendre la nature compatissante des *bodhisattvas* ; être capable des *wu-nian*, *wu-xiang*, *wu-zhu*, c'est comprendre la nature imperturbable des *tathāgata*. Il n'y a aucun secret dans la perception de la nature propre car, en réalité, toutes les paroles et pensées ésotériques sont déjà en nous-mêmes.

9. Les héritiers de Huineng

A la veille de son entrée au parinirvāna et pour éviter toute dispute entre les disciples à propos de la possession de la robe et du bol, le sixième patriarche leur adressa la recommandation suivante : « Le dharma que j'ai enseigné au Temple Dafan jusqu'à ce jour, vous devez le transcrire et le répandre et vous le nommerez *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique*. Vous le protégerez soigneusement et le transmettez à vos disciples pour en faire bénéficier tous les êtres. Voilà ce qui sera

appelé *le juste dharma*. Je vous enseigne le dharma et je ne vous transmets pas la robe. »

C'est parce qu'il ne se sert pas de la robe et du bol comme symboles de transmission, que son dharma va se répandre plus largement. Ceux qui ont hérité de sa doctrine sur le Chan, étaient au nombre de quarante-trois (voir le chapitre « les recommandations »). Dans la version de Dunhuang, il est dit que le patriarche Huineng avait, à la fin de sa vie, dix grands disciples : Fahai, Zhicheng, Fada, Zhichang, Zhitong, Zhiche, Zhidao, Fazhen, Faru et Shenhui. Leur principale contribution fut de rédiger le *Sūtra de l'Estrade*, décrivant la pensée et les actes de Huineng et de le promouvoir auprès des générations suivantes. Parmi eux, se détache la personnalité de Shenhui qui a, de plus, organisé la « grande Assemblée des religieux et fidèles » et défini la position légitime du subitisme de l'Ecole du sud. Ces disciples eurent des mérites incontestables dans la transmission de l'Ecole Chan du sud.

Un siècle après le parinirvāna du sixième patriarche, l'Ecole Chan du Sud se scinda en trois grandes branches :

1. L'Ecole Heze créée par Maître Shenhui
2. L'Ecole Shitou de Maître Xiqian
3. L'Ecole Hongzhou de Maître Daoyi.

Après la Dynastie Tang, l'école Heze déclina et l'Ecole Chan du sud fut partagée entre les deux écoles, Shitou et Hongzhou.

Les héritiers de Huineng sont éparpillés dans le monde entier. A comparer le présent au passé, il nous est impossible de ne pas admirer la sagesse du sixième patriarche qui n'a pas transmis la robe et le bol, permettant ainsi au Chan d'être comme l'eau libre, circulant à travers les continents, et au Dharma d'être comme la lumière et d'éclairer les trois mille mondes.

5. Dharmakāya, *saṃbhogakāya*, et *nirmāṇakāya*.

10. Les « Cinq lignées, Sept écoles » de Huineng

Le « Chan » a pris source au moment du « Sourire face à la fleur d'udumbara » de Bouddha au Mont des vautours, en Inde. Il s'est répandu glorieusement en Chine, grâce au subitisme de l'Ecole Chan du sud, enseigné par le sixième patriarche Huineng, de la Dynastie Tang. Ensuite. Il s'est développé peu à peu, pour, finalement, devenir l'immense Ecole Chan des « cinq lignées, sept écoles ». Certes, il y a cinq lignées, mais cela n'entraîne pas de grandes divergences sur la doctrine Chan, entre les pensées de chacune des lignées. Simplement, comme chaque patriarche de chaque lignée avait son propre caractère, leurs méthodes d'enseignement différaient selon qu'ils étaient « indulgent(s), sévère(s), lent(s), rapide(s)... », modelant ainsi les caractéristiques propres de chaque lignée.

Dans la *gāthā* laissé par le patriarche Bodhidharma et relaté dans le chapitre « les recommandations », il est dit :

*Je suis venu sur cette Terre,
Pour transmettre le Dharma et libérer les êtres égarés,
D'une fleur, cinq pétales se formeront,
Naturellement, les fruits pousseront.*

La fleur désigne la doctrine Chan, que le patriarche Bodhidharma avait apportée et transmise. Les cinq pétales annoncent le plein épanouissement des cinq lignées : Linji, Caodong, Weiyang, Yunmen et Fayan. Ci-dessous, je décris succinctement les caractéristiques de chacune d'elles, par ordre chronologique.

1. **L'Ecole Caodong** : Issue de la branche Shitou, c'est une école créée par le maître Chan Liangjie de Dongshan et son disciple, le maître Penji de Caoshan. De caractère méticuleux, elle insiste sur la

méthode d'enseignement par l'indulgence. Il est dit dans le volume III de *Ren Tian Yan Mu : L'école Caodong* : « Dans l'Ecole de Caodong, l'éducation est méticuleuse, les paroles et les actes concordent et l'on guide les gens avec dextérité, en fonction de leurs capacités. »

2. **L'Ecole Yunmen** : créée par le maître Chan Wenyan. Sa principale caractéristique est d'employer des paroles inattendues, pour couper les pensées illusoire et obstinées des disciples. L'expression « paroles inattendues » ne signifie pas stupidités assénées à tort et à travers : simplement, dans les brefs moments de questions et réponses, le maître cherche à casser le cadre de pensées préconçues du disciple. Il est dit dans le volume II de *Ren Tian Yan Mu : L'école Yunmen* : « L'objectif de Yunmen est de couper net le courant des pensées de l'autre et ne pas lui permettre de soumettre une quelconque proposition. L'homme ordinaire et le sage sont traités de la même manière, sans considération sentimentale. Le caractère de l'école Yunmen est solitaire, parfois dangereux et terrifiant. L'homme ne peut l'approcher facilement. »

3. **L'Ecole Fayan** : Son fondateur fut le maître Chan Wenyi de Qingliang. Sa caractéristique est d'« enseigner en fonction du talent ». Il est dit dans le volume 4 de *Ren Tian Yan Mu : L'école Fayan* : « A Fayan, on applique le remède approprié à chaque maladie, on pratique la couture sur mesure. En fonction de ses capacités, on élimine les attaches sentimentales du disciple. »

4. **L'Ecole Linji** : Parmi les cinq écoles, celle de Linji est la plus sévère. Elle fut créée par le maître Chan Yixuan, de Linji. L'éducation à coups de bâton et de cris, en est la grande particularité et « les quatre cris de Linji » constituent un sujet de conversation courant. Dans le volume II de *Ren Tian Yan Mu*, L'école Linji est ainsi décrite :

« Comme une épée à lame diamantée qui, d'un seul coup, tranche toutes les attaches sentimentales ; comme le lion accroupi au sol, qui rugit et terrorise tous les autres animaux dont le cerveau s'affole ; comme une perche ou un omble à l'affut dans l'herbe... elle sonde le niveau de compréhension du disciple. Un cri sans raison précise, rappelle au disciple sa juste place et lui enjoint de ne pas enfreindre la discipline. »

5. **L'École Weiyang** : Elle fut créée par le maître Chan Lingyou de Weishan et son disciple, le maître Chan Huiji de Yangshan. Elle se définit comme « douce et bienveillante ». Dans le volume IV de *Ren Tian Yan Mu : L'école Weiyang*, on peut lire : « A Weiyang, les pères sont tendres et les fils pieux, les ordres d'en haut sont respectés et suivis fidèlement. La bienveillance est constante : Tu veux manger, alors je te sers la soupe ; tu veux traverser la rivière, alors je te prépare la barque... La lucidité est aussi de mise : En voyant la fumée derrière la montagne, on sait tout de suite qu'il y a le feu ; en voyant les cornes au-dessus du mur, on sait tout de suite que c'est un bœuf qui passe là-dedans. »

Ajoutons que, de l'école Linji, naquirent deux autres écoles : Huanglong et Yangqi, qui, s'ajoutant aux cinq autres, constituent l'ensemble appelé « Les sept écoles ». Le fondateur de Huanglong est le maître Chan Huinan, l'école a hérité du caractère sévère de Linji. L'école Yangqi est plus modérée, mais ne fait pas fi de la violence de Linji, tout en conservant loyauté et aisance.

La « fleur donnant cinq pétales » de Huineng, a donné naissance à de nombreux éminents maîtres Chan, écrivant ainsi une page glorieuse de l'histoire du bouddhisme. Les écoles et branches, qu'elles soient détachées et réformées, ou liées et fusionnées, appartiennent finalement toutes à la lignée de Caoqi et convergent vers elle.

Chapitre 1

Les circonstances de mon illumination

A cette époque⁶, le Grand maître⁷ vint au temple Baolin. Le Préfet Wei de Shaozhou et ses adjoints s'y rendirent, afin de l'inviter au temple Dafan en ville, pour y donner des lectures de Dharma. Après que le maître eut pris place, le préfet et une trentaine de ses subordonnés, plus d'une trentaine d'érudits confucianistes et plus d'un millier de bhiksus, bhiksunis, monastiques et laïcs, lui rendirent hommage et émirent le vœu de l'écouter prêcher le Dharma.

Le Grand maître s'adressa à l'audience : « *Kalyāṇamitra*⁸ ! La nature propre de Bodhi est originellement pure. Il suffit de la suivre pour atteindre le fruit de bouddhité. *Kalyāṇamitra* ! Ecoutez les circonstances de mon illumination :

Mon père, natif de Fanyang, était officier gouvernemental. Il fut dégradé et banni vers Lingnan, dans le district de Xinzhou, où il vécut en simple citoyen. Pour ma grande infortune, mon père quitta ce monde prématurément en laissant femme et enfant. Puis ma mère et moi, nous déménageâmes vers la côte sud où nous connûmes une vie difficile et pauvre, subsistant en vendant du bois de chauffage sur le marché.

6. Selon la préface de Fahai, ce fut au printemps de l'an Yifeng II de l'empereur Tang Gaozhong (677)

7. Le sixième patriarche Huineng

8. Mot en Sanskrit pour désigner les personnes qui aident les autres à avancer sur le chemin de l'éveil.

Un jour, un client acheta du bois et demanda de le livrer à son magasin, ce que je fis. Le client prit la marchandise et me paya. En sortant, je vis devant la porte un homme qui récitait un sūtra. Dès que j'entendis les paroles du sūtra, je me sentis illuminé et je lui demandai : « Quel sūtra lisez-vous ? » L'homme répondit : « Le *Sūtra du Diamant* ». Ensuite, je lui redemandai : « D'où venez-vous, et pourquoi observez-vous ce sūtra ? » Il répondit : « Je viens du temple Dongchan, dans le district Huangmei, à Qizhou. Le cinquième patriarche Hongren en est le premier abbé, ses disciples sont plus d'un millier. J'y vais pour vénérer Bouddha et écouter ce sūtra. Le Grand maître le recommande souvent à ses disciples monastiques et laïques : Observez bien le « *Sūtra du Diamant* », vous découvrirez alors votre nature propre et deviendrez directement bouddhas. »

C'est grâce aux affinités de mes vies antérieures que j'ai pu avoir cette conversation. De plus, un client m'offrit dix taëls d'argent, ce qui me permit de préparer de la nourriture et des vêtements pour ma mère, avant de me rendre chez le cinquième patriarche, à Huangmei. Après avoir installé ma mère, je lui demandai congé, et j'arrivai à Huangmei plus de trente jours plus tard.

Le patriarche me demanda : « De quelle région viens-tu ? Que cherches-tu ? »

Je répondis : « Je suis citoyen de Xinzhou à Lingnan. Je suis venu pour présenter mes respects au Maître, je ne veux que devenir bouddha... Rien d'autre ! »

Le patriarche dit : « Tu viens de Lingnan et tu n'es qu'un sauvage ! Comment peux-tu espérer devenir bouddha ? »

Je répondis : « Il existe des hommes du nord et du sud, mais il n'existe pas de nord ni de sud dans la Nature de Bouddha. Le sauvage est certes différent du moine, mais qu'y a-t-il comme différences entre leurs natures propres ? »

Le cinquième patriarche voulait continuer la conversation, mais voyant les disciples se rassembler alentour, il m'ordonna de suivre les autres, pour travailler.

Je lui dis : « Je voudrais informer le maître : Dans mon esprit, se manifeste constamment la sagesse suprême. Ne pas s'écarter de sa nature propre, c'est l'accomplissement du champ de félicités. Quel genre de travail voulez-vous de plus, me faire faire ? »

Le patriarche dit : « Ce jeune sauvage est plus sage qu'il n'y paraît. Ne dis plus rien et rends-toi au moulin ! »

Je me retirai dans le bâtiment à l'arrière. Un monastique qui s'y trouvait, me chargea de couper le bois et de moudre le riz et cela dura plus de huit mois.

Un jour, le patriarche vint soudainement me voir et me dit : « Je pense que ta vision des choses est correcte, mais j'ai peur qu'il y ait des hommes méchants qui veuillent te faire du mal. C'est pourquoi, pour ne pas susciter leur jalousie, je dois m'abstenir de t'adresser la parole. Comprends-tu cela ? »

Je répondis : « J'ai compris l'intention du Maître, c'est pourquoi, je ne m'approcherai pas du bâtiment de devant. »

Un jour, le patriarche rassembla tous ses disciples et leur dit : « Ecoutez-moi ! La question sur la vie et la mort est, il est vrai, de la plus haute importance. Mais vous autres, toute la journée, vous ne cherchez que cultiver le champ de félicités, au lieu de chercher le moyen de vous libérer de la mer de souffrances de la vie et de la mort. Si l'on perd sa nature propre, comment le bonheur peut-il nous aider ? Servez-vous de votre sagesse et observez la nature Prajñā de votre intérieur ! Vous me présenterez chacun une *gāthā*⁹ : A celui qui aura trouvé l'illumination, je remettrai la robe et le dharma et je ferai de lui le sixième patriarche. Faites vite ! Ne traînez pas ! Car il est inutile de trop réfléchir... Celui qui sait voir sa nature propre, peut le faire dès qu'on en parle : Même sur un champ de bataille, il peut voir sa nature propre. »

9. Stance bouddhiste.

Après avoir reçu cette instruction, les disciples se retirèrent et se consultèrent : « Nous n'avons pas besoin de nous creuser la tête pour écrire la *gāthā* à présenter au Maître : à quoi cela servirait-il ? Le disciple aîné Shenxiu est actuellement notre instructeur, c'est sûrement lui qui l'aura et si nous autres présentons un mauvais travail, ce sera un gaspillage du temps et d'énergie. » Tous s'entendirent pour ne rien écrire et dirent : « Dorénavant, nous n'avons qu'à suivre la fêrule de notre aîné Shenxiu ; pourquoi chercher à composer la *gāthā* ? »

De son côté, Shenxiu réfléchit : « Si les autres ne veulent pas présenter la *gāthā*, c'est parce qu'ils pensent que je suis leur instructeur. C'est donc à moi de la présenter au Maître. Si je ne la présente pas, comment le Maître pourra-t-il connaître le degré de ma compréhension ? L'intention de présenter la *gāthā* pour connaître le Dharma est vertueuse mais si c'est uniquement pour être nommé patriarche, c'est une infamie : ce serait comme un roturier qui voudrait s'emparer du trône ! D'un autre côté, si je ne la présente pas, je n'obtiendrai jamais le Dharma. Quelle difficile décision ! Quel dilemme ! »

En face de la salle du cinquième patriarche, se trouvaient trois corridors dont les murs avaient été confiés à l'artiste impérial Luzhen, pour y peindre « *La transfiguration de l'assemblée recevant le Lankāvatāra-sūtra* » et « *La généalogie des cinq patriarches* » pour l'instruction et l'édification du public.

Quand il eut composé la *gāthā*, Shenxiu tenta plusieurs fois de la soumettre au patriarche, mais dès qu'il s'approchait de la salle, son cœur était si bouleversé que tout son corps se couvrait de sueur et qu'il n'osait pas aller plus loin. En l'espace de quatre jours, il fit treize tentatives sans oser la lui soumettre. Alors, une idée lui vint : « Peut-être vaut-il mieux que je l'écrive sur le mur du corridor pour qu'il la voit. S'il l'approuve, je lui rendrai hommage et lui dirai que j'en suis l'auteur ; s'il la désapprouve, toutes ces années que j'ai passées ici

seront du temps perdu. Dans ce cas, je ne mérite pas le respect des autres. Comment oserais-je encore parler de pratique ? »

Cette nuit-là, à minuit, sans rien dire à personne, une lampe à la main, il écrivit la *gāthā* sur le mur du corridor sud, traduisant comme suit, la perception de son cœur :

*Ce corps est l'arbre bodhi,
Ce cœur est comme un miroir brillant,
Sans cesse nous les époussetons et essuyons,
Afin de ne pas laisser s'y déposer la poussière.*

Dès qu'il eut fini d'écrire la *gāthā*, il retourna dans sa chambre et personne ne sut ce qu'il avait fait. De nouveau, il réfléchit : « Demain, quand le patriarche aura lu ma stance, s'il l'approuve, cela voudra dire que je suis en bonne affinité avec le Dharma ; s'il dit qu'elle ne vaut rien, ce sera le signe que je suis encore égaré, ou que mon karma antérieur est tellement obscur qu'il m'éloigne du Dharma. Comme c'est difficile d'imaginer la pensée du Maître ! » Et il continua à réfléchir ainsi jusqu'à l'aube, ne pouvant dormir ni se reposer.

Le patriarche savait que Shenxiu n'avait pas encore franchi la porte de l'illumination, ni connu sa nature propre. Au lever du jour, il fit venir l'artiste impérial Luzhen et se rendit avec lui dans le corridor sud, pour y faire peindre des tableaux sur les murs. En voyant la *gāthā*, il dit à l'artiste : « Je regrette de vous avoir dérangé en vous faisant venir de si loin, mais vous n'avez plus besoin de dessiner. Comme il est dit dans le sūtra : toutes les apparences sont illusoire. Gardons cette stance pour que les gens la récitent et l'observent. En pratiquant suivant cette *gāthā*, personne ne renaîtra dans les trois mauvais royaumes ; en pratiquant suivant cette *gāthā*, on obtiendra de grands intérêts. » Et il dit aux autres disciples de brûler l'encens en signe de respect et de réciter ces vers dans leur quête de leur nature

propre. Tous les disciples récitèrent la stance et s'exclamèrent : « Que c'est beau ! »

A minuit, le patriarche fit venir Shenxiu dans la salle et lui demanda : « Est-ce toi qui as écrit, cette *gāthā* ? » Shenxiu répondit : « C'est bien moi qui l'ai écrite. Je n'oserais pas briguer le siège patriarcal, je souhaite seulement que le Maître puisse me dire si j'ai acquis, oui ou non, un peu de sagesse. » Le patriarche lui dit : « La *gāthā* que tu as écrite ne laisse pas voir ta nature propre, tu es simplement au seuil de l'illumination : tu n'y es pas encore entré. Une telle compréhension ne permet pas d'acquérir l'Ultime Bodhi. L'*Anuttara-samyak-sambodhi*¹⁰ ne peut être obtenu intrinsèquement qu'à partir de ton propre esprit et de ta propre nature ; il est sans naissance et sans extinction. A tout moment, on peut distinguer parfaitement toutes les pensées, et tous les phénomènes sont parfaitement visibles. Dès que l'on voit une « vérité », on voit toutes les vérités et toutes les situations deviennent immuables. Ce cœur immuable, c'est la « Vérité ». Une telle compréhension, c'est la nature propre de l'ultime Bodhi. Va ! Réfléchis un jour ou deux et reviens avec une autre *gāthā*. Si je vois que tu as franchi la porte, je te transmettrai la Robe et le Dharma. » Shenxiu le salua et s'en alla. Quelques jours passèrent, sans qu'il ait su écrire la nouvelle stance ; il se sentait désemparé et mal à l'aise, vivant comme dans un cauchemar.

Deux jours plus tard, un novice passa à côté du moulin où je travaillais, en récitant à haute voix la *gāthā*. Dès que je l'eus entendu, je sus que l'auteur de ce poème n'avait pas encore pénétré sa nature propre. Pourtant personne ne m'en avait encore parlé, mais j'en avais déjà une idée générale. Je demandai au garçon : « Quel poème récitez-vous ? » Il répondit : « Toi, le sauvage, tu ne peux en avoir aucune idée. Je t'explique : le patriarche a dit : la question sur la vie et la mort est, en vérité, de la plus haute importance. Voulant transmettre la Robe et le Dharma, il a demandé à tous les disciples d'écrire une *gāthā*

pour tester leur compréhension. Celui qui a trouvé l'illumination aura la Robe et le Dharma et deviendra le sixième patriarche. Le vénérable Shenxiu a écrit cette *gāthā* sur le mur du corridor sud. Le Maître nous a dit de l'étudier et de le réciter. En pratiquant suivant cette *gāthā*, on ne renaîtra pas dans les trois mauvais royaumes ; en pratiquant suivant cette *gāthā*, on récoltera de grands intérêts. » Je lui dis : « J'ai broyé le riz ici depuis plus de huit mois, je ne suis pas encore allé dans la pièce de devant. Voulez-vous m'y conduire afin que je puisse aussi lui rendre hommage ? ». Le novice me conduisit devant la *gāthā*. Alors, je lui dis : « Je ne sais pas lire, voulez-vous le faire pour moi ? »

A ce moment, un officier de Jiangzhou nommé Zhang Riyong, le lut à haute voix. Dès qu'il eut fini, je lui demandai : « J'ai aussi une *gāthā*, je vous prie de l'écrire pour moi. » L'officier répondit : « Tu sais faire des *gāthā* ? Voilà qui est bien étonnant ! » Je lui dis : « Si l'on veut apprendre l'Ultime Bodhi, on ne doit pas sous-estimer les débutants. Les hommes de classe inférieure peuvent avoir l'esprit le plus subtil, cependant que les hommes de caste supérieure peuvent aussi manquer d'intelligence. Mépriser autrui est un péché incommensurable. » L'officier me répondit : « Récite ta *gāthā*, je vais l'écrire pour toi mais n'oublie pas : Si tu obtiens l'illumination, tu devras d'abord me guider en premier. » Je lui dis la *gāthā* :

*Il n'existe pas d'arbre bodhi,
Ni de cadre de miroir brillant,
Puisque, intrinsèquement, tout est vide,
Où la poussière pourrait-elle se déposer ?*

Dès qu'il eut fini d'écrire la *gāthā*, les autres disciples furent tous très surpris, ils disaient entre eux : « Comme c'est étrange ! Il est vrai que l'on ne peut juger les gens sur leur apparence. Comment se fait-il qu'en si peu de temps, il soit devenu un bodhisattva incarné ? » Voyant

10. L'insurpassable parfait éveil

la foule bouleversée d'étonnement et de peur que quelqu'un veuille me faire du mal, le patriarche effaça la *gāthā* avec sa sandale et dit : « L'illumination n'est pas non plus acquise. » Et tout le monde le crut.

Le lendemain, le patriarche vint au moulin et, me voyant, attelé à la meule, en train de décortiquer le paddy, il dit : « Pour le Dharma, celui qui cherche la voie oublie sa personne, c'est justement ainsi ! » Puis il me demanda : « Le riz est-il prêt ? » Je répondis : « Il est prêt depuis longtemps et il n'attend que le tamis. » Avec sa canne, il frappa trois fois la meule et s'en alla. Je compris immédiatement son message et, à la troisième veille de la nuit, c'est-à-dire à minuit, je me rendis dans sa salle. Il fit un écran avec son kesa afin que personne ne nous aperçoive, et m'interpréta le *Sūtra du Diamant*. A la sentence « il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur¹¹ », je fut complètement illuminé et réalisai que tous les phénomènes ne sont que les manifestations de la nature propre.

Puis je dis au Patriarche : « Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement pure ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement dépourvue de naissance et d'extinction ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement autosuffisante ? Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement imperturbable ? Qui aurait pu dire que la nature propre pouvait donner naissance à tous les phénomènes ? » Le patriarche comprit que j'avais acquis l'illumination et il me dit : « Il est inutile pour celui qui ne connaît pas sa nature propre d'apprendre le Dharma. Celui qui comprend son cœur, qui voit sa nature propre, est appelé *puruṣa-damyā-sārathi, śāstā devamanuṣyāṇām, buddha*¹². »

Je reçus le Dharma à minuit, sans que personne ne le sache. Le

patriarche me transmit le *subitisme*¹³, la robe et le bol en me disant : « Tu es désormais le Sixième patriarche. Prends soin de toi-même, aide autant que possible les êtres à se libérer de leurs afflictions, propage et perpétue le Dharma et ne le laisse jamais s'éteindre. Ecoute bien ces vers :

*Les êtres sensibles sèment la graine Bodhi,
En mûrissant, ces causes donnent naissance à des
bouddhas ;
Les êtres insensibles ne possèdent pas de racines de
bouddha,
Sans la nature Bodhi, il n'y a pas non plus de vie.*

Et il continua : « Au début, quand le patriarche Bodhidharma arriva ici, les gens ne le croyaient pas, c'est pourquoi, il se servit de cette robe comme support de la foi et la transmit de génération en génération. Quant au Dharma, il ne peut se transmettre que de cœur à cœur et les successeurs doivent acquérir eux-mêmes l'illumination. Depuis toujours, les bouddhas ne transmettent que l'essence de la nature propre et le maître ne confie que son esprit. La robe est un objet susceptible d'éveiller des convoitises, donc, après toi, ne la transmets plus, car ta vie serait alors en danger. Tu dois partir tout de suite, avant que quelqu'un puisse te faire du mal. »

« Où dois-je aller ? » demandai-je.

« Arrête-toi à Huai¹⁴ et cache-toi à Hui¹⁵ », répondit-il.

Après avoir reçu la robe et le bol, je dis au Patriarche :

« Maître ! Je suis originaire du sud et je ne connais pas les sentiers de montagne de cette région. Comment puis-je sortir de l'embouchure

11. Sūtra du Diamant, chap. 10 (應無所住而生其心)

12. Qualificatifs attribués à Bouddha

13. Illumination subite, dite « Chan du Sud »

14. District de Huai Ji, province de Guangxi

15. District de Si Hui, province de Guangdong

de la rivière ? »

« Ne t'inquiète pas », dit-il, « Je te conduirai. »

Il m'accompagna jusqu'à la station de Jiujiang, et m'ordonna de monter dans une barque, puis il prit lui-même la rame.

« Que le maître prenne place et me laisse manier la rame », lui dis-je.

« Il est naturel que ce soit moi qui te fasse traverser », répondit-il.

« Quand j'étais dans l'illusion, c'est vous qui me fîtes traverser l'océan de la vie et la mort, maintenant que je suis illuminé, je dois le traverser moi-même ; le mot est le même, mais son emploi est différent dans les deux cas. Je suis né dans une région lointaine, ma prononciation est même incorrecte et pourtant, grâce à vous, j'ai pu hériter du Dharma. A présent, je suis illuminé, il est temps de connaître ma nature propre et de me guider moi-même. »

« Bien ! Bien ! Dorénavant, c'est à toi de promouvoir le Dharma. Dans trois ans, je quitterai ce monde. A présent, va ! Dirige-toi vers le sud. Ne sois pas trop pressé de prêcher, car le Dharma est difficile à répandre. »

Ayant dit adieu au Patriarche, je me dirigeai vers le sud et, au bout de deux mois, j'atteignis le Mont Dayu. Là, des centaines de personnes se lancèrent à mes trousses, dans le but de s'emparer de la robe et du bol. Parmi eux, un moine du nom laïque de Chen Huiming, ex-général de quatrième rang, de caractère impétueux, mais très actif sur la pratique de la voie. Il me rattrapa avant les autres.

Je posai la robe et le bol sur un rocher en me disant : « Ce sont des symboles de la foi, comment serait-il possible de les prendre par la force ? » Et je me cachai dans les buissons. Huiming arriva au rocher, il essaya de les empoigner, mais en vain. Alors, il s'écria : « Praticant (du Dharma) ! Praticant ! Je suis venu pour le Dharma, pas pour la robe ! » Je sortis des buissons et m'assis, jambes croisées, sur le rocher. Il me salua et dit : « Instruisez-moi, je vous en prie. »

Je lui dis : « Si c'est pour le Dharma que vous êtes venu, commencez d'abord par vous détacher de toutes les affinités et ne laissez naître aucune pensée. Ensuite, je vous parlerai. » Bien longtemps après, je lui dis : « En ne pensant ni au bien, ni au mal, à cet instant précis, quel est votre visage d'origine ? » A ces mots, Huiming connut l'éveil et il redemanda :

« A part ces paroles et ces idées secrètes, y a-t-il encore d'autres concepts cachés ? »

« Si je vous les révèle, ils ne sont plus secrets. Si vous contemplez votre intérieur, les secrets sont à vos côtés. »

« Bien que je pratique à Huangmei¹⁶, je n'avais toujours pas compris mon visage d'origine. Aujourd'hui, grâce à votre révélation, je le connais ; tout comme celui qui boit l'eau, sait si l'eau est chaude ou froide. Vous êtes mon maître maintenant. »

« S'il en est ainsi, nous sommes tous les deux des disciples du Cinquième patriarche, prenez bien soin de vous ! »

« Où dois-je aller à présent ? » me demanda-t-il.

« Arrêtez-vous à Yuan¹⁷ et installez-vous à Meng¹⁸. »

Il me salua et partit.

Ensuite, j'arrivai à Caoqi. Là, des malfaisants me persécutèrent de nouveau. Je dus me réfugier dans une colonie de chasseurs, à Sihui, et y restai quinze ans. Parfois, je me mettais à leur portée pour leur parler du Dharma. Souvent, ils me chargeaient de surveiller les filets, mais chaque fois que je capturais une bête vivante, je la relâchais. A l'heure du repas, je mettais toujours les légumes dans la marmite où cuisait la viande. S'ils s'en étonnaient, je leur répondais : « Je ne mange que les légumes, cuits à côté de la viande. »

Un jour, je me dis : « Il est temps de promouvoir le Dharma, je

16. Les maîtres bouddhistes sont parfois identifiés par le lieu où ils enseignent le Dharma. Ici, Huangmei se réfère au Cinquième patriarche.

17. Yuanzhou, province de Jiangxi.

18. Mongshan, province de Jiangxi.

ne dois plus continuer à vivre en reclus. » Je quittai donc Sihui et me rendis à Guangdong, à la pagode Faxing, justement à l'époque où le vénérable Yinzong y prêchait le *Mahā-parinirvāna-sūtra*. A un moment, je vis un fanion qui flottait au vent et deux bhiksus qui se querellaient à ce sujet. L'un disait : « Le vent se meut », l'autre répliquait : « le fanion se meut ». Voyant cela, je m'avançai et leur dis : « Ce n'est ni le vent, ni le fanion qui se meut, c'est votre cœur qui se meut. » Toute l'assemblée en fut stupéfaite.

Le vénérable Yinzong m'invita à la place d'honneur et me posa des questions sur les merveilleuses doctrines. Il trouva mes réponses simples mais précises et remarqua qu'elles n'étaient pas de simples redites des mots trouvés dans les livres. Alors, il me dit : « Vous n'êtes sûrement pas un homme ordinaire, j'ai appris que l'héritier de l'école Huangmei est venu dans le sud, êtes-vous cet homme ? » A cette question, je répondis poliment par l'affirmative. Aussitôt, il me fit hommage et me demanda de montrer à l'assemblée la robe et le bol dont j'avais hérité. Et il ajouta :

« Quelles instructions le Cinquième patriarche vous a-t-il données ? »

« Il ne m'a donné aucune instruction spéciale : nous ne discutons que de la nature propre, nous ne parlons pas de méditation, ni d'émancipation », répondis-je.

« Pourquoi ne parliez-vous pas de méditation ni d'émancipation ? »

« Parce que la dualité n'est pas du Dharma : le Dharma est un principe de non-dualité. »

« Qu'est-ce donc que la non-dualité du Dharma ? »

« Dans le *Mahā-parinirvāna-sūtra* que vous êtes en train d'exposer, la nature de bouddha représente la non-dualité du Dharma. Prenons par exemple la question que le bodhisattva Gaogui Dewang

a posée à Bouddha : « Ceux qui violent les quatre préceptes majeurs¹⁹, commettent les cinq péchés graves²⁰, et se comportent en *icchanti-ka*²¹, perdent-ils complètement leurs bonnes racines et leur nature de bouddha ? » Bouddha répondit : « Il y a deux sortes de bonnes racines; des permanentes et des impermanentes. La nature de bouddha n'est ni permanente, ni impermanente, c'est pourquoi, elle ne se perd pas : on dit qu'elle est non dualiste ; il y a aussi de bonnes et de mauvaises natures. La nature de Bouddha n'est ni bonne, ni mauvaise, on la dit, là aussi, non-dualiste. Les hommes ordinaires voient la dualité dans les cinq *skandhas* et les dix-huit domaines de perception. Les sages, eux, savent que leur nature est non-dualiste. La nature de non-dualité, c'est aussi la nature de Bouddha. »

A ces mots, le vénérable Yinzong se sentit tout heureux, il joignit les mains en signe de respect et dit : « La manière dont j'enseigne le Dharma ressemble à un tas de déchets, alors que la vôtre est comme de l'or pur. » Aussi, il me demanda de présider la cérémonie de tonsure et de l'accepter comme élève. Dès lors, sous l'arbre Bodhi, je prêchai l'enseignement de l'école Dongshan²².

« Depuis que j'ai acquis le Dharma à Dongshan, j'ai traversé d'innombrables et dures épreuves, au cours desquelles, parfois, ma vie n'a tenu qu'à un fil. Aujourd'hui, si j'ai pu être ici avec vous : Monsieur le préfet, fonctionnaires, monastiques et laïcs, c'est sans aucun doute dû à l'affinité accumulée durant plusieurs kalpas. Et nous avons sûrement aussi, dans nos vies antérieures, fait offrande aux bouddhas et

19. Ne pas avoir de relations sexuelles, tuer, voler et se prévaloir indûment de tout accomplissement spirituel.

20. Tuer son père, tuer sa mère, tuer un arhat, faire saigner un bouddha, créer un schisme dans le sangha.

21. Personne qui ne croit pas au Dharma, aux enseignements de Bouddha, et qui rompt toutes les bonnes racines.

22. Lieu où se trouve le temple du cinquième patriarche Hongren.

cultivé ensemble de bonnes racines, qui nous permettent aujourd'hui d'apprendre les circonstances de l'acquisition de cet enseignement du *subitisme*. La doctrine est transmise par les patriarches antérieurs, elle ne vient pas de moi-même. Que ceux qui veulent écouter cet enseignement, commencent par purifier leur cœur. Après m'avoir entendu, vous pourrez éliminer tous vos doutes et vous ne serez pas différents des anciens sages. »

L'assemblée, ayant pris connaissance du Dharma, tous firent hommage au Patriarche et quittèrent les lieux.

Commentaire

Vie de Huineng

Huineng est né le 8 février 638 et mort le 3 août 713, sous la Dynastie Tang. Son père s'appelait Lu Xingtao et le nom de jeune fille de sa mère était Li. Son père mourut quand Huineng avait trois ans et il fut élevé par sa mère, une fervente bouddhiste.

La légende raconte qu'au moment de sa naissance, deux étranges moines se présentèrent à la maison et lui donnèrent le nom « Huineng », formé de deux caractères : « Hui 惠 » qui signifie « faire bénéficier », et « Neng 能 », « capable », annonçant ainsi que, plus tard, il serait capable de prodiguer à tous les êtres, les bienfaits du Dharma.

Fanyang, (province de Hebei), était le berceau de la famille mais, son père ayant été dégradé et banni vers Lingnan, ils s'installèrent à Xinzhou.

Dès l'enfance, il connut une vie pauvre et difficile. Ne pouvant aller à l'école, il vendait du bois de chauffage sur le marché. Un jour, en livrant le bois chez un client, il entendit quelqu'un réciter le *Sūtra du Diamant* devant la porte. Touché par les paroles entendues, il ressentit un profond désir de connaître le Dharma. Grâce aux encouragements

et à l'aide d'un client, il put se rendre à Huangmei, chez le cinquième patriarche pour apprendre le Dharma.

Dans le passé, on a toujours pensé que le sixième patriarche était un bûcheron analphabète. En réalité, selon le *Sūtra de l'Estrade*, il avait juré fraternité avec un ami du même village nommé Liu Zhilue. Ce dernier avait une tante ordonnée, dont le nom dharma était Wujin Zang et, chaque fois qu'elle récitait le *Mahā-nirvāna-sūtra*, c'était Huineng qui lui expliquait la signification du texte. Lorsque, dans le *Sūtra de l'Estrade*, Huineng dit de lui-même qu'il ne savait pas lire, ce n'est que par modestie, car il n'avait rien d'un analphabète. Au contraire, en relisant les différents chapitres du Sūtra de l'Estrade, on peut constater qu'il possédait une compréhension très fine des doctrines bouddhistes. Il avait également mené des recherches très approfondies sur le *Sūtra du Diamant*, le *Vimalakīrti-sūtra*, le *Lankāvatāra-sūtra*, le *Mahā-nirvāna-sūtra*, le *Sūtra du Lotus*, le *Surangāma-sūtra*, et le *Sūtra des contemplations de vie-infinie*, etc.

Les circonstances de l'illumination de Huineng

C'est guidé par le cinquième patriarche Hongren, que Huineng acquit l'illumination et devint le sixième patriarche de l'école Chan.

A l'époque, pour se rendre chez le cinquième patriarche, Huineng devait faire la route de Guangdong à Hubei. Heureusement, il rencontra An Daocheng, un homme généreux, qui lui offrit dix taëls d'argent pour assurer les besoins vitaux de sa mère et aussi pour ses frais de route. Sa mère était une fervente adepte bouddhiste et, bien qu'extrêmement peinée quand elle apprit que son fils voulait partir au loin pour apprendre le Dharma, elle cacha son chagrin pour lui permettre de réaliser son vœu.

Quand il arriva à Huangmei, le cinquième patriarche était en train de donner lecture à ses disciples. En le voyant, il lui demanda : « Que viens-tu chercher ici ? »

« Je suis citoyen de Xinzhou à Lingnan. Je suis venu pour présenter mes respects au Maître. Je ne veux que devenir bouddha et rien d'autre », répondit Huineng.

Sachant qu'il venait de Lingnan, Hongren lui dit : « Comment un rustre peut-il prétendre devenir Bouddha ? »

« Il y a des hommes du nord et des hommes du sud, mais il n'existe pas de nord ni de sud dans la Nature de Bouddha. Le rustre est certes différent du moine, mais qu'y a-t-il comme différence entre leurs natures propres ? » Répondit Huineng.

Le cinquième patriarche regarda Huineng et comprit qu'il n'avait pas affaire à un être ordinaire. Il voulait lui parler, mais voyant que les autres disciples étaient aux alentours, il lui ordonna de se joindre à eux, pour travailler.

Huineng lui demanda : « Maître ! Dans mon esprit, se manifeste constamment la sagesse suprême. Ne pas s'écarter de sa nature propre, c'est l'accomplissement du champ de félicités. Quel genre de travail voulez-vous de plus, me faire faire ? »

Le patriarche dit : « Ce jeune sauvage est plus sage qu'il n'y paraît. Ne dis plus rien et rends-toi au moulin ! »

Dès lors, Huineng s'installa à Huangmei, et travailla au moulin pour moudre le riz.

Huit mois plus tard, le cinquième patriarche prit la décision de transmettre à un héritier, la robe et le bol, symboles du patriarcat. Il rassembla ses disciples et leur dit : « Vous me présenterez chacun une *gāthā*. A celui qui aura trouvé l'illumination, je remettrai la robe et le dharma et je ferai de lui le sixième patriarche. »

A l'époque, parmi tous les disciples de Hongren, l'aîné, Shenxiu, était considéré par tout le monde comme l'héritier le plus qualifié. Après y avoir réfléchi, il écrivit une *gāthā* :

*Ce corps est l'arbre bodhi,
Ce cœur est comme un miroir brillant,
Sans cesse nous les époussetons et essuyons,
Afin de ne pas laisser s'y déposer la poussière.*

(NB : En la lisant, on sait tout de suite que c'était une argumentation basée sur l'« Existence ».)

Après avoir écrit cette *gāthā*, Shenxiu sentit lui-même qu'elle ne traduisait pas vraiment l'acquisition de la nature propre et n'osa pas la présenter à Hongren. Finalement, vers minuit, il la copia sur le mur en pensant : « Demain, si le cinquième patriarche est satisfait de cette *gāthā*, c'est que je suis en affinité avec le Dharma ; sinon, c'est que mon karma antérieur est tellement obscur qu'il m'éloigne du Dharma. »

Le lendemain, Hongren vit la *gāthā*, il comprit que Shenxiu n'était pas encore illuminé et il dit : « Cette *gāthā* ne témoigne pas de l'illumination, mais, si on la récite jour et nuit, on pourra accroître sa propre sagesse. »

Aussi, tous les gens du temple se mirent à la réciter. Au moulin, Huineng l'entendit. Il sentit lui aussi que cette *gāthā* ne représentait pas l'illumination, alors, il demanda à un officier de Jiangzhou, l'adjoint du Préfet, nommé Zhang Riyong, de l'aider à transcrire une autre *gāthā* sur le mur :

*Il n'existe pas d'arbre bodhi,
Ni de cadre de miroir brillant,
Puisque, intrinsèquement, tout est vide,
Où la poussière pourrait-elle se déposer ?*

(NB : Cette *gāthā* est une argumentation basée sur l'« Inexistence » et traduit, chez Huineng, un état d'avancement beaucoup plus élevé que celui de Shenxiu).

De peur que quelqu'un puisse être jaloux de Huineng et veuille lui faire du mal, le patriarche effaça la *gāthā* avec sa sandale et dit : « L'illumination n'est pas non plus acquise ! »

Mais quelques jours plus tard, le cinquième patriarche se rendit au moulin et, en arrivant, demanda à Huineng : « Le riz est-il prêt ? »

« Le riz est prêt depuis longtemps, il ne manque que le tamis ! » Répondit Huineng.

Le patriarche comprit que Huineng attendait son approbation, alors, il frappa trois fois la meule avec sa canne, voulant lui dire de venir le voir à la troisième veille de la nuit. Et, comme prévu, Huineng se rendit à minuit dans sa chambre. Hongren fit un écran avec son késa afin que personne ne les aperçoive et il lui interpréta le *Sūtra du Diamant*. A la sentence « Il faut se libérer de tout attachement pour faire naître son cœur pur », Huineng fut complètement illuminé et réalisa que « tous les phénomènes ne sont que manifestations de la nature propre ».

Alors il dit au Patriarche :

Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement pure ?

Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement dépourvue de naissance et d'extinction ?

Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement autosuffisante ?

Qui aurait pu dire que la nature propre est intrinsèquement imperturbable ?

Qui aurait pu dire que la nature propre pouvait donner naissance à tous les phénomènes ?

Le cinquième patriarche comprit que Huineng avait acquis l'illumination. Il lui transmit la robe et le bol, symboles patriarcaux et fit de lui, le sixième patriarche.

Ce faisant, il savait que ses disciples ne pourraient comprendre et encore moins admettre qu'un simple manœuvre pût devenir, du jour

au lendemain, un grand patriarche. C'est pourquoi, il lui ordonna de quitter tout de suite la pagode en pleine nuit. Arrivés à la station de Jiujiang, il le fit monter dans une barque mais quand il voulut prendre lui-même la rame, Huineng lui dit :

« Que le maître prenne place et me laisse manier la rame. »

« Il est normal que ce soit moi qui te fasse traverser », répondit le patriarche.

Mais Huineng répliqua : « Quand j'étais encore dans l'illusion, c'est vous qui m'avez fait traverser l'océan de la vie et de la mort. Maintenant que je suis illuminé, je dois le traverser moi-même. »

Ainsi, après avoir acquis le Dharma, il se libéra et libéra les autres. Dès lors, il devint un grand patriarche.

La relation entre la robe et le bol, et la transmission du dharma

La transmission du dharma est matérialisée par le geste du maître qui remet un késa et un bol à son héritier, voulant ainsi lui dire : « je te transmets ma doctrine... mon dharma ». Ainsi, à l'époque, sur le Mont des vautours, Bouddha tenait une fleur dans sa main et tous les disciples présents s'interrogeaient du regard, à l'exception de Mahākāshyapa, qui aurait souri à Bouddha. C'est ainsi que le cœur de Bouddha et celui de Mahākāshyapa ont communiqué à travers une fleur et un sourire. C'est pourquoi, Bouddha dit : « J'ai un trésor spirituel, le plus précieux, révélant la vraie doctrine du dharma, le prodigieux esprit du nirvana, l'indicibilité de la vérité intérieure, il ne s'écrit pas, ne s'enseigne pas formellement et je le confie à Mahākāshyapa ».

Le but de la transmission du dharma, de la robe et du bol, est de montrer que la doctrine appartient à une lignée généalogique, dans laquelle la robe et le bol sont les symboles de l'acquisition du dharma. Selon la légende, Bouddha a transmis à l'époque, un *Kāṣāya* brodé de

fil d'or à Mahākāshyapa. Bien qu'il y ait de cela, plus de deux-mille-cinq-cents ans, cet objet est resté au Mont Kukkutagiri, en attendant l'avènement du futur bouddha Maitreya, qui recevra le *Kāṣāya* de Bouddha.

De Bouddha à Mahākāshyapa, et Ananda, jusqu'au vingt-huitième patriarche Bodhidharma qui se rendit par la suite en Chine, où lui succédèrent Huike, Sengcan, Daoxin, Hongren et Huineng, la transmission de la robe et du bol eut toujours lieu. Mais, après le sixième patriarche, cette pratique s'interrompit, car Huineng savait que, souvent la possession de la robe et du bol avait donné lieu à d'âpres disputes. Le sixième patriarche lui-même, faillit perdre la vie à cause de cette robe et de ce bol. C'est pourquoi, il dit : « Celui qui a compris ma doctrine a acquis l'idée directrice de mon enseignement. Il est devenu inutile de continuer à transmettre la robe et le bol. »

Il est vrai que la robe est le symbole du dharma et que le dharma est l'essence de la robe. La robe et le bol dont le sixième patriarche a hérités, lui venaient du vingt-huitième patriarche Bodhidharma de l'Inde, afin de ne pas interrompre la transmission du dharma. Mais, de Mahākāshyapa à Bodhidharma en Inde, jusque Huineng en Chine, nombreux furent ceux qui perdirent la vie en se disputant le kesa. Ainsi, le kesa du quatrième patriarche, Daoxin, et celui du cinquième patriarche, Hongren, furent-ils volés trois fois et celui du sixième patriarche, Huineng, fut, lui, dérobé six fois !

Se guider soi-même et être guidé par son maître

Dans le chapitre I du *Sūtra de l'Estrade* : « Les circonstances de mon illumination », il est dit : Le cinquième patriarche, Hongren, accompagna le sixième patriarche, Huineng, pour quitter Huangmei. En arrivant à la rivière, Hongren dit : « Je vais prendre la rame pour te faire traverser. » et Huineng répondit : « Quand j'étais dans l'illusion,

c'est vous qui m'avez fait traverser l'océan de la vie et de la mort. Maintenant que je suis illuminé, je dois le traverser moi-même. »

Que signifie « être guidé par son maître » ? Que signifie « se guider soi-même » ?

Se guider soi-même, c'est cultiver le bonheur, créer de bonnes affinités avec autrui et mettre tout son cœur à cultiver la sagesse. C'est ce qu'on appelle « Cultiver simultanément le bonheur et la sagesse et appliquer simultanément la théorie et la pratique. » Aider les autres est source de toute joie : pouvoir servir les autres selon les circonstances et ses possibilités, est un moyen de cultiver le bonheur. Ainsi, construire des ponts et aménager les routes, ou toute autre assistance apportée aux sinistrés et aux personnes démunies, sont aussi des moyens de cultiver le bonheur.

Il est dit : « Pour suivre la voie de Bouddha, il faut d'abord créer de bonnes affinités avec autrui. » Créer de bonnes relations, c'est entretenir la pratique de mérites infinis. Ne pas rendre service aux autres, « ne pas céder une seule plume même si elle pouvait sauver le monde », voilà ce que sont l'avarice, l'égoïsme, la paresse... La vie n'a de sens que si l'on consent à offrir ses services de son plein gré. Souvent, on entend dire : « Nous devons être comme une bougie et nous allumer nous-mêmes pour éclairer les autres. » Pratiquer ces nobles vertus, c'est encore une manière de cultiver le bonheur.

Dans ses vies antérieures, Bouddha a taillé dans sa chair pour rassasier les aigles et renoncé à sa vie pour sauver les tigres, non pas une ou deux fois, mais durant d'innombrables kalpas. Ses trente-deux marques et quatre-vingts caractéristiques, sont des fruits de rétribution de toutes sortes de dana et de toutes sortes de services rendus, accumulés durant des vies et des kalpas. Souvent, nous louons des gens en disant : « Un tel ou une telle est remarquable », sans savoir

combien il a fallu de sacrifices et d'amertume, pour que nous puissions décerner ces louanges ! Vouloir « se guider soi-même », exige d'être muni du bonheur et de la sagesse, de la pratique et de la théorie, sans parler de ce que le Dr. Sun-Yat-sen appelait « l'union de la connaissance et de l'action ». C'est en ayant un corps et un esprit calmes, que l'on peut rester serein face aux critiques, aux tentations et même aux diffamations. C'est pourquoi, si l'on veut être maître de soi et rester paisible, on ne peut compter que sur soi-même.

Dans le *Sūtra des derniers enseignements de Bouddha*, Bouddha dit : « Je suis comme un bon médecin qui prescrit le médicament correspondant à la maladie ; si tu ne le prends pas, ce n'est pas la faute du médecin ». Il dit aussi : « Je suis comme un bon guide qui montre aux hommes le bon chemin, mais s'ils ne le suivent pas, ce n'est pas la faute du guide. » Ainsi, Bouddha n'est pas le fournisseur de notre bonheur ou de nos malheurs, il est notre maître et notre guide et il n'est que cela. Les joies et les peines, les gains ou les pertes... ne dépendent que de nous-mêmes. Pour se guider soi-même, il faut non seulement savoir apaiser son corps et son cœur, mais il faut encore pouvoir percevoir sa nature propre.

Etre guidé par son maître, c'est avoir la chance de trouver une bonne affinité. Cependant, si nous ne faisons aucun effort, un maître, si bon soit-il s'avèrera inutile.

Comment peut-on « se guider soi-même » ?

A part les pratiques simultanées de bonheur et sagesse, théorie et pratique, citées ci-dessus, je vous expose ci-après quelques idées supplémentaires :

- **Corriger son cœur** : Si l'on ne sait pas changer le cœur avide en un cœur équanime, le cœur rempli de haine en un cœur compatissant, le cœur ignoble en un cœur sage, le cœur paresseux en un cœur

diligent, alors, on peut écouter autant de dharmas que l'on voudra, tout cela restera inutile. Dans la société actuelle, « rien n'est plus important que de changer son cœur ». Le corps est sale, il faut le laver, les vêtements sont sales, il faut aussi les laver. Il en est de même pour le cœur et c'est ce que l'on appelle « purifier son cœur et changer de visage ». Il est très important de corriger son cœur ; c'est aussi le premier secret de la réussite si l'on souhaite « se guider soi-même ».

- **Changer son caractère** : La sagesse populaire le dit : « Il est plus facile de changer montagnes et rivières, que de modifier ses habitudes », mais cela ne veut pas dire qu'il est impossible de changer son caractère et ses habitudes : il suffit d'en prendre la résolution. Améliorer son tempérament et purifier son corps et son cœur, c'est transcender sa personnalité.

- **Savoir regarder en arrière** : Sur le chemin de la vie, l'avenir est un demi-monde, le passé en est un autre. Mais les hommes d'aujourd'hui ne savent que se ruer en avant, sans se soucier des conséquences et, finalement, leur vie ressemble à un sentier sans issue. Si l'on comprend l'expression « Retourne-toi : là est le rivage » et si l'on sait respecter le monde d'avant, la vie sera plus large, car on prendra davantage de recul. C'est pourquoi, parfois, quand la route est obstruée, on doit savoir faire marche arrière et chercher une autre et meilleure sortie.

De nos jours, nombreux sont ceux qui pensent qu'il faut acquérir un maximum de connaissances et s'y consacrent, sans pour autant les appliquer : Les sūtras bouddhistes commencent toujours par la formule : « *Ainsi l'ai-je entendu* », ce qui signifie que ce sūtra a été énoncé et écouté. Pourtant, souvent, ces mêmes auditeurs ne savent pas se rappeler et appliquer la dernière phrase du même sūtra : « **les recevoir avec foi et s'y conformer respectueusement** ». Voilà pourquoi la plupart des adeptes bouddhistes d'aujourd'hui, ne connaissent que

la moitié du sūtra, c'est-à-dire « *Ainsi l'ai-je entendu* » et non « *les recevoir avec foi et s'y conformer respectueusement* ». L'esprit fondamental du Dharma est de relever notre personnalité et notre capacité d'éveil, afin de faire apparaître notre pure nature propre. J'espère que les lecteurs du *Sūtra de l'Estrade* sauront pratiquer et se libérer eux-mêmes, c'est-à-dire, cultiver en même temps le « *Ainsi l'ai-je entendu* », et le « *les recevoir avec foi et s'y conformer respectueusement* ».

Que signifient « pensée secrète, concept caché ? »

Dans le bouddhisme, certains adeptes, quand ils cherchent le Dharma, espèrent souvent recevoir quelque pensée ou pratique secrète. Quand le sixième patriarche Huineng quitta Huangmei, Huiming le rattrapa pour s'emparer de la robe et du bol. Mais, ne pouvant les prendre, il se sentit honteux et pria Huineng de lui enseigner le Dharma. Huineng lui dit de ne penser ni au bien ni au mal, pour pouvoir retrouver son visage originel. Ensuite, Huiming lui demanda de nouveau : « A part ces paroles et ces idées secrètes, y a-t-il encore d'autres concepts cachés ? »

Huineng lui répondit : « Si je vous les révèle, ils ne seront plus secrets. Contemplez votre intérieur : les secrets sont là. »

Souvent, on entend des gens dire : « J'ai quelque chose à te dire, c'est un secret, tu ne dois pas le répéter. » Naturellement, la personne le répète à une autre : « Je viens d'entendre un secret, je te le dis, mais tu ne dois pas le répéter. » Et ainsi de suite... Que reste-t-il du secret ?

En réalité, la vraie pensée secrète est indescriptible, la Voie est dans notre propre cœur.

Un Gong'an raconte :

Le maître Chan Lingxun se rendit chez le maître Chan Guizong, pour lui poser une question :

- Qu'est-ce que Bouddha ?
- Je n'ose pas te répondre et même si je te le disais, tu ne me croirais pas.
- Maître ! Comment pourrais-je ne pas vous croire ?
- Alors, que m'as-tu demandé tout à l'heure ? Répète-le encore une fois.
- Qu'est-ce que Bouddha ?
- Oh ! Qu'est-ce que Bouddha ? Mais tu es bouddha !
- Je ne suis qu'un homme ordinaire, comment aurais-je pu devenir tout à coup bouddha ?

Alors, Maître Guizong lui répondit par la *gāthā* suivante :

Avec une taie sur l'œil,

On croit voir des fleurs tomber pêle-mêle dans l'air ;

Si l'on quitte les apparences,

On apercevra tous les bouddhas.

Si l'on ne réalise pas que l'on est bouddha, c'est parce qu'on est aveuglé par des illusions obscurantistes. C'est comme la taie sur l'œil, qui masque les vérités du monde. Si nous ne savons pas que nous sommes bouddha, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, c'est parce que nous tâtonnons à la recherche de secrets qui sont en fait sous nos yeux. Dans le Dharma, tout est secret et rien ne l'est. Sur le Mont des vautours, Bouddha a montré la fleur à tout le monde, mais personne n'a compris. Mahākāshyapa a souri, car lui, avait compris... C'est ce qu'on appelle des « cœurs battant à l'unisson », c'est le « concept caché ».

Dans le bouddhisme, une histoire s'intitule « Instruire sans mot dire » :

Dans une pagode, vivait un vieux bonze. Un adepte venait souvent à la pagode pour demander au vieux bonze de lui parler du Dharma

mais, quelle que fût la méthode employée par le bonze, l'adepte ne parvenait ni à comprendre, ni à accepter. Pour le vieux bonze, dialoguer avec cet adepte était une pénible corvée.

Un jour, l'adepte lui écrivit pour solliciter un entretien et le vieux bonze en fut très ennuyé. Juste à ce moment-là, arriva un marchand de tofu ; voyant l'air soucieux du vieux bonze, il lui demanda :

- Vous n'avez pas l'air gai aujourd'hui, que se passe-t-il ?
- Il est inutile que je te le raconte.
- Dites quand même, peut-être pourrai-je partager vos soucis.
- Il y a un adepte qui veut toujours discuter du Dharma avec

moi et qui me donne du fil à retordre.

- Si cela vous ennuie, laissez-moi lui répondre.

Le vieux bonze réfléchit : « Si je n'arrive pas à le convaincre avec toutes mes connaissances, comment réussiras-tu, toi, petit marchand de tofu ? » Mais, après réflexion, il lui dit :

- Bon ! Je vais te laisser traiter avec lui.
- Maître ! Prêtez-moi alors votre robe de dharma.

Le jour du rendez-vous, le marchand de tofu enfila la robe du vieux bonze et s'installa dans la grande salle de la pagode. L'adepte arriva et, dès qu'il eut franchi la grande porte, il vit le vieux qui l'attendait et se dit : « Oh ! Il est bien disposé aujourd'hui. »

De loin, il leva ses deux mains en écartant les dix doigts. En voyant cela, le marchand de tofu leva cinq doigts. Immédiatement, l'autre dressa trois doigts et le marchand répondit en montrant un doigt. L'adepte le vénéra et, tout joyeux, se retira en répétant à tout le monde :

- Le vieux bonze de la pagode xxx est authentiquement illuminé. Son dharma est vraiment sublime !
- Que voulez-vous dire ?
- J'arrive et, en lui montrant mes dix doigts, je veux lui

demander comment faire face aux dix actions malsaines²³ ? En réponse, il tend cinq doigts pour me dire de me servir des cinq préceptes. Je dresse trois doigts pour lui demander comment faire face aux trois poisons et il me répond d'un doigt, voulant dire : avec le cœur.

Voilà ce que l'adepte avait compris.

A la pagode, voyant l'adepte repartir si rapidement, le vieux bonze demanda au marchand de tofu :

- Que lui as-tu dit tout à l'heure ? Comment se fait-il qu'il soit reparti si vite ?

- Il n'est pas honnête, votre adepte. En entrant, il me tend dix doigts pour me demander combien coûtent dix morceaux de tofu.

- Comment as-tu répondu ?

- Je les vends cinquante centimes pièce, ce qui fait cinq *yuan* pour dix morceaux. Donc, je lui tends cinq doigts, pour dire cinq *yuan*.

- Et ?

- Il s'est montré très malhonnête : Il doit bien savoir que la vie est difficile et pourtant il voulait encore marchander en me proposant trois *yuan*. Je n'étais pas content et je lui ai montré un doigt, voulant dire : Tu n'as pas de conscience ! Alors, il s'est senti gêné...Il m'a salué et s'en est allé de suite...

Voilà ce que le marchand de tofu avait compris.

Comme on dit souvent « Ce qui est du dharma n'est pas le dharma, et ce qui n'est pas du dharma est le dharma » : Le vieux bonze ne cessait de parler dharma, mais l'adepte pensait que ce n'en était pas. Par contre, les cinq *yuan* ou les trois *yuan* du marchand de tofu, lui ont procuré l'illumination. C'est pourquoi, parfois, si tu ne peux pas

23. Tuer, voler, mal se conduire sexuellement, mentir, dire des gros mots, user de paroles calomnieuses, user de paroles inutiles, être avide, coléreux et ignorant.

assimiler, le dharma n'est plus le dharma et parfois, quand les causes et conditions sont réunies, le non-dharma peut aussi t'aider à t'illuminer. C'est ainsi que dans le passé, les maîtres Chan ont pu trouver l'illumination en voyant les fleurs éclore ou se faner, en entendant l'annonce de l'heure, le grincement d'une porte ouverte, ou le fracas d'un bol qui se cassait en tombant.

En conclusion, qu'est-ce que le concept caché ? En fait, c'est notre propre compréhension, une concordance d'esprit, une concordance de cœurs. Avoir les mêmes compréhensions, avoir la pensée unie, pouvoir vivre en harmonie, voilà ce qu'est le concept caché !

Pourquoi le cinquième patriarche a-t-il conseillé à Huineng de « ne pas se presser » ?

Huineng hérita du Dharma, de la robe et du bol chez le cinquième patriarche Hongren. En l'accompagnant au bord de la rivière, Hongren lui dit : « Dorénavant, c'est à toi d'enseigner le Dharma. A présent, va ! Dirige-toi vers le sud. Ne sois pas trop pressé de prêcher, car le Dharma est difficile à répandre. »

Une des règles fondamentales du bouddhisme, c'est de savoir attendre le bon moment. C'est pourquoi, le cinquième patriarche a dit à Huineng de ne pas se presser de prêcher le Dharma. Le bouddhisme enseigne la coproduction conditionnelle : Les causes et conditions étant remplies, tout s'accomplira, alors que toute action prématurée restera stérile.

En réalité, ce que l'on obtient en peu de temps est rarement bon : le bois d'un arbre d'un an, ne peut être que du bois de chauffage. Du bois de trois ou cinq ans peut être utilisé pour fabriquer des meubles, mais seuls les bois de plus de dix ans, sont utilisés pour construire des charpentes. C'est pourquoi, le cinquième patriarche a recommandé à

Huineng d'attendre le moment opportun pour promouvoir le Dharma et pour quoi, durant quinze ans, ce dernier s'est réfugié au sein de la colonie de chasseurs.

Le Grand maître Puyuan de Nanquan, a pu attendre quarante ans dans la chaumière. Pourquoi ? Parce qu'il possédait la Voie, le Dharma... parce qu'il était patient. Un bon proverbe dit : « L'œuf ne peut être picoré de l'intérieur, avant d'avoir été couvé ; le couvercle ne peut-être soulevé avant que le riz soit cuit. » Il y a un temps pour tout. Peu importe l'âge que l'on a, ou dans quel milieu on se trouve : il suffit que les causes et les conditions soient remplies, alors, on pourra tout réussir. Sinon, même si la montagne est couverte de fleurs, sans la venue du vent, on ne peut sentir leur parfum. Une toute petite chose manque ? ...Tous les efforts sont inutiles.

« Etre venu pour le Dharma, pas pour la robe »

Quelle attitude adoptons-nous pour écouter le Dharma ?

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, Huiming dit au sixième patriarche : « Je suis venu pour le Dharma et non pour la robe ! »

Dans le *Sūtra du Vimalakīrti* du bouddhisme Mahāyana, un passage raconte l'évènement suivant :

Le disciple de Bouddha – Sāriputra – accompagnait le bodhisattva Manjusri et les autres bhiksus chez le laïc Vimalakīrti qui s'était dit souffrant, pour prendre de ses nouvelles.

Tous les bodhisattvas et les bhiksus étaient debout dans la chambre de Vimalakīrti. Ce dernier lisait dans le cœur de Sāriputra qui pensait : Il y a tant de grands personnages ici, et la maison est complètement vide, sans chaises et sans tabourets ! Comment va-t-on s'asseoir ?

Alors, il demanda à Sāriputra : « Honorable ! Vous êtes venus pour le Dharma, ou pour les sièges ? » « Nous sommes venus pour le Dharma et non pour les sièges », répondit Sāriputra.

Certains écoutent le Dharma par simple curiosité, sans s'intéresser au contenu de la lecture. D'autres espèrent uniquement trouver dans le Dharma un moyen d'écarter les fléaux, d'accroître le bonheur, de prolonger la vie, ou de faire fortune. D'autres encore voudraient connaître leur avenir... Aucun d'eux n'écoute vraiment la lecture du Dharma.

Dans le passé, le Grand maître Yinguang a une fois prêché à Shanghai : le premier jour, la foule fut énorme ; le deuxième jour, il ne restait plus que la moitié de l'assistance et moins encore le troisième jour... Alors, il se dit : beaucoup de gens ne sont pas venus pour m'écouter, ils voulaient seulement voir à quoi je ressemble et en quoi je pourrais être exceptionnel. Comme je ne suis qu'un vieux bonze ordinaire, pourquoi continuer à m'écouter ?

C'est pourquoi, il décida de ne plus donner de lecture en public, mais de s'exprimer uniquement par écrit.

Encore actuellement, certains assistent aux lectures de Dharma, sans se demander comment on peut le pénétrer, ou quel intérêt le corps et le cœur peuvent en retirer.

Vous leur demandez :

- D'où venez-vous ?
- J'ai écouté le prêche du Vénérable XXX.
- Est-ce qu'il parle bien ?
- Oh oui !
- Qu'a-t-il dit ?
- Je n'ai rien compris !

Comme si l'incompréhension était synonyme de qualité !

C'est pourquoi dans le bouddhisme, pour donner lecture de Dharma, il faut, certes, rester fidèle aux théories, mais aussi savoir s'adapter à la capacité de compréhension de ses auditeurs. Suivre les théories n'est pas difficile : il suffit de traduire les doctrines décrites dans les textes. Par contre, il est plus difficile de les adapter à

la capacité de compréhension des gens, pour qu'ils puissent les assimiler. Écoutons la lecture avec un objectif précis et des connaissances justes, alors, il nous sera facile d'entrer en communion avec le Dharma.

Dans le passé, un maître Chan nommé Fayuan, fit toute la route, du sud au nord, pour se rendre chez le maître Chan, Guixing. Habitué au climat chaud du sud, Fayuan et ses amis dharmiques grelottaient de froid quand ils arrivèrent au monastère de Guixing, dans le nord. Ils se rendirent d'abord à la réception pour demander l'hébergement. Ils attendirent du matin jusqu'à midi, sans que personne ne leur prête attention. L'après midi, ils ne virent toujours personne puis, le soir arriva et il faisait de plus en plus froid. Tenaillés par la faim et grelottant de froid, les autres s'en allèrent, pour montrer leur mécontentement.

Finalement, tout le monde s'en fut et seul, Fayuan resta. Le maître chargé de la réception se montra alors et lui demanda : « Que viens-tu faire ici ? »

« Compatissant Maître ! Je suis venu ici pour rendre visite à Maître Guixing et lui demander de m'enseigner le Dharma. »

Sans lui laisser le temps de continuer, le maître de la réception lui jeta un seau d'eau froide et lui dit : « Notre vénérable maître n'a pas le temps de te recevoir... Va-t-en ! »

Mais, Fayuan resta insensible et lui dit respectueusement : « Maître ! J'ai marché mille lis pour venir ici ! Ce n'est pas un peu d'eau qui peut me décourager ! Je reste ici pour attendre Maître Guixing. »

Sa détermination et sa sincérité lui valurent d'être autorisé à rester et il travailla à la cuisine.

A l'époque, on vivait pauvrement au monastère et il n'y avait presque pas d'huile pour préparer le repas des centaines de monastiques.

Un jour, sans en avoir demandé la permission, Fayuan prit un peu d'huile pour préparer des nouilles pour tout le personnel du monastère. Quand il l'apprit, Maître Guixing se fâcha et le réprimanda : « Tu voles les biens de la pagode pour les donner aux autres ! En plus de la punition règlementaire, tu devras rembourser ce que tu as pris ! » Etant un pauvre élève monastique, comment aurait-il pu avoir le moindre argent pour rembourser ?

Le maître lui dit alors : « Laisse tes affaires en gage et va-t-en ! »

Mais Fayuan ne quitta pas les lieux : il s'abrita sous l'auvent du portail d'entrée. Maître Guixing le réprimanda de nouveau : « Ceci est la propriété de la pagode, pourquoi restes-tu ici ? Tu devras payer un loyer à la pagode ! » Maître Fayuan ne parut pas gêné, il prit son bol, s'en alla dans la rue pour lire les sūtras aux gens et rapporta à la pagode les aumônes qu'il avait reçues.

Après de dures épreuves, Fayuan gagna finalement l'estime du maître qui lui légua sa place de Premier abbé du monastère.

Pour trouver un bon maître, capable de nous montrer la Voie, nous devons être capables de supporter bien des épreuves. Pour servir la société ou exercer une quelconque profession, il faut aussi savoir supporter des épreuves et des humiliations. Si l'on veut chercher la Voie, l'objectif est la connaissance du Dharma et non la célébrité ou la richesse. Il faut donc prendre la vraie résolution et s'y tenir.

Que peut-on apprendre du Bouddha ? Comme lui, nous devons chercher et comprendre la nature de bouddha que nous possédons intrinsèquement. Avoir la foi en Bouddha, c'est avoir la foi en soi-même et comprendre que notre nature de Tathāgata est intacte et complète. C'est pour le Dharma que nous sommes venus, c'est pour l'illumination... C'est pour nous éloigner de toute affliction et nous détacher de la vie et de la mort, que nous sommes venus... Il suffit que notre résolution soit juste, que notre vœu soit grand et ferme, alors nous pourrons parfaire ce Dharma que nous recherchons.

La vie de Huineng après l'illumination

Dans le bouddhisme, comment vivent les maîtres Chan après l'illumination ? C'est une question qui intrigue la plupart des gens, qui se demandent : Une fois illuminé, peut-on monter au ciel ou descendre en enfer, posséder des pouvoirs surnaturels et invoquer vent et pluie ?

En réalité, les pouvoirs surnaturels, s'ils existent, n'ont rien à voir avec l'illumination. Etre illuminé, c'est percevoir la lumière dans l'obscurité, la vérité dans la confusion... C'est comprendre que les pensées du passé sont erronées. C'est pourquoi, pour les illuminés, à l'instant de l'illumination, c'est comme si le ciel basculait, comme si la terre se crevait... Non seulement les illusions du passé disparaissent d'un coup, mais de plus, l'univers et soi-même se fondent en un corps unique. Le monde qui se présente alors, devant les yeux, a un tout autre visage : c'est un autre monde, réel et permanent.

Ainsi, comment fut la vie du sixième patriarche Huineng après l'illumination ? D'après le *Sūtra de l'Estrade – trésor dharmique*, j'énumère ci-après, six points, pour la décrire :

- **Ne pas se sentir déshonoré, face aux injures** : Quand il est arrivé à Huangmei, le cinquième patriarche l'a traité de rustre, c'est-à-dire de barbare. Pourtant, il ne se sentit pas déshonoré pour autant.

- **Ne pas se sentir méprisé, face aux humiliations** : Durant la période où il était chez le cinquième patriarche, il a assumé le dur travail de moudre le riz sans jamais se plaindre. Quel que fût le genre de travail qu'on lui demandait, il ne se sentait pas méprisé.

- **Ne pas se sentir malheureux face aux contrariétés** : D'après le *Sūtra de l'Estrade*, la vie du Patriarche Huineng est remplie de tourments et de malheurs. Cependant malgré les poursuites des

malintentionnés et malgré la compagnie forcée des chasseurs durant quinze longues années, il ne se sentait pas malheureux. Car, pour un illuminé, ce qui est déshonorant pour nous, est très précieux pour lui. Ce qui nous semble méprisable ne représente pas grand-chose à ses yeux.

- **Ne pas se sentir honoré face aux honneurs** : « Ne pas se sentir déshonoré face aux injures, et ne pas non plus, se sentir honoré face aux bonnes grâces ». Au fil de ses soixante-seize années de vie, la première moitié fut remplie de peines, la deuxième moitié fut couverte de bonnes grâces : l'Impératrice Zetian l'invita au palais impérial pour l'honorer. Elle lui offrit un kesa tissé de fil d'or et un bol en or massif. La reliure du livre de sūtra qu'il utilisait pour donner lecture du Dharma, était incrustée de perles et de bijoux précieux. Les cadeaux affluaient par centaines et son ancienne demeure, à Xinzhou, fut reconstruite et devint un Temple Guo'en. Mais il restait insensible, car pour lui, toute faveur était éphémère.

- **Être indifférent à l'oppression** : Toute sa vie, il a été victime d'incessantes persécutions, il a même fait l'objet de trois tentatives d'assassinat. Cependant, avec comme idée directrice d'« oublier sa personne face au Dharma », il resta indifférent à toute oppression.

- **Ne pas se sentir ennuyé face aux êtres** : Le patriarche Huineng a passé toute sa vie à enseigner et promouvoir le Dharma. Il nourrissait un immense enthousiasme pour l'Ultime Vérité et jamais il ne désespéra. Ainsi, étant illuminé, il se sentait responsable vis-à-vis des êtres, vis-à-vis de la Vérité. Jamais il ne demanda aux bouddhas et bodhisattvas, de faveurs pour lui-même ; au contraire, il les suppliait de le laisser prendre en charge les malheurs d'autrui. Pourquoi ? Parce que, pour celui qui a la foi, qui a la force, pour un être illuminé, les Terres pures de joie et de paix sont partout.

Chapitre 2

Le Prajñā²⁴

Le lendemain, le préfet Wei vint demander un autre sermon. Après avoir pris place, le Maître dit à l'assemblée : « Que tout le monde purifie son esprit et récite le *Maha-prajñā-paramita*. » Ensuite, il continua : « *Kalyāṇamitra* ! Tous les hommes possèdent originellement la sagesse *prajñā* mais, trompés par leur esprit illusionné, ils ne savent pas trouver l'illumination par eux-mêmes. Ils ont besoin de l'aide des *kalyāṇamitra*, pour les guider et leur montrer leur nature propre ! Que ce soit celle d'un idiot ou celle d'un sage, sachez que la nature de bouddha n'offre aucune différence. C'est parce que l'un est illusionné et l'autre illuminé, qu'existe la distinction entre « idiot » et « sage ». A présent, je vais vous parler de la doctrine du *Mahā-prajñā-pāramitā*, afin que vous puissiez trouver la sagesse. Ecoutez attentivement ce que je vais vous dire :

« *Kalyāṇamitra* ! Les hommes passent leurs journées à répéter le mot *prajñā*, sans connaître le *prajñā* de leur nature propre. C'est comme quelqu'un qui parlerait de nourriture sans la manger, et qui, évidemment, ne pourrait se rassasier. Parler de la *vacuité* durant des milliers de kalpas sans la comprendre et la réaliser, ne nous aide pas à retrouver notre nature propre et nous interdit d'en bénéficier.

« *Kalyāṇamitra* ! *Mahā-prajñā-pāramitā* est un mot sanskrit qui signifie « La grande sagesse pour atteindre l'autre rive ». Ce mot, il faut le pratiquer avec le cœur et non pas seulement le réciter. Réciter

24. Sagesse suprême ou sagesse transcendante

sans pratiquer, n'engendrera qu'illusions, bulles de savon, rosée et éclair : rien ne subsistera. Par contre, en récitant et pratiquant simultanément, notre esprit entrera en concordance avec notre récitation. La nature propre est *bouddha*, en dehors de la nature propre, il n'y a pas d'autre bouddha. Que signifie *mahā* ? *Mahā* veut dire « grand », avec un cœur grand comme le néant, sans bord et sans limites, ni carré, ni rond, ni grand ou petit ; ni vert, jaune, rouge ou blanc, ni haut, bas, long ou court et aussi, sans haine et sans joie, sans vrai ou faux, sans le bien et sans le mal, sans la tête ni la queue... Toutes les Terres de bouddhas sont comme le néant. La merveilleuse nature des hommes est intrinsèquement vide, aucun dharma ne peut être acquis ; il en est de même pour la nature propre de tous les phénomènes.

« *Kalyāṇamitra* ! Ne vous attachez pas à la *vacuité* parce que vous m'entendez parler de *vacuité* ! Surtout, ne vous attachez pas à la *vacuité* ! Et sachez qu'en restant assis impassiblement avec un esprit vide, alors, on est attaché à la *vacuité* de l'indifférence !

« *Kalyāṇamitra* ! Le monde du néant peut contenir toutes les formes et toutes les images : le soleil, la lune, les étoiles, les montagnes, les fleuves, la terre, les cours d'eau, les plantes, les forêts, les hommes, bons et méchants, les dharmas, sains et malsains, le paradis et l'enfer... Tous les océans et toutes les montagnes *sumeru* se trouvent dans la *vacuité*. Il en est de même pour la *vacuité* de la nature propre.

« *Kalyāṇamitra* ! La nature propre embrasse tous les phénomènes, c'est pourquoi elle est « grande » et tous les phénomènes se trouvent également dans la nature des hommes. Si, face à tous les hommes, qu'ils soient bons ou mauvais, nous n'éprouvons ni attraction, ni répulsion, ni attachement... de telle sorte que notre cœur soit comme le néant, alors nous disons qu'elle (la nature propre) est grande et nous l'appelons *mahā*.

« *Kalyāṇamitra* ! Les ignorants ne font que parler tandis que les sages pratiquent en esprit. Il y a aussi ceux qui s'assoient avec un

cœur vide et sans la moindre pensée. Ils se disent « grands » mais, à ce genre de personnes, il ne faut pas adresser la parole, car leur pratique est perverse.

« *Kalyāṇamitra* ! La nature propre a une capacité si grande, qu'elle peut recouvrir tous les *dharmadhatu*. Quand on l'utilise, elle nous permet de voir clairement toutes les choses. Et quand on l'utilise dans toute sa capacité, on peut comprendre que Tout est Un, que Un est Tout, qu'on peut aller et venir librement et que le corps et le cœur sont sans entraves. Voilà ce que l'on appelle le *prajñā*.

« *Kalyāṇamitra* ! Toutes les sagesse de *prajñā* sont nées de la nature propre, et non issues de l'extérieur. Ne vous y trompez pas ! C'est ce qui est appelé « l'application propre de la vraie nature ». Si un dharma est vrai, alors tous les dharmas sont vrais. Le cœur doit être utilisé pour les grandes choses, comme exploiter la nature propre ou transformer l'illusion en illumination et non pas se concentrer sur des pratiques mineures. Ainsi et surtout, ne pas passer la journée à parler de la *vacuité*, sans jamais penser à la pratiquer. Ce serait agir comme un simple citoyen qui persiste à se dire roi et jamais ne peut le devenir. Ce genre de personne ne figure pas au rang de mes disciples.

« *Kalyāṇamitra* ! Qu'est-ce que le *prajñā* ? En chinois, on le traduit par « la sagesse ». En tout lieu, à tout instant, si nous ne nourrissons pas de pensées déraisonnables et si nous agissons avec sagesse, alors, nous pratiquons le *prajñā*. Dès qu'une pensée est insensée, le *prajñā* disparaît ; dès qu'elle est sage, le *prajñā* apparaît. L'homme ordinaire est stupide et égaré : il ne voit pas le *prajñā*. Il répète le mot mais son cœur reste dans l'ignorance. Il se dit toujours : « Je pratique le *prajñā* » et il parle sans cesse de la *vacuité*, sans la connaître vraiment. Le *prajñā* est sans forme, il est le cœur de la sagesse. Cette forme d'interprétation est appelée *sagesse-prajñā*.

« Que signifie le mot : *pāramitā* ? C'est un terme sanskrit qui se traduit en chinois par « Atteindre l'autre rive », ce qui signifie

« Par-delà l'existence et l'extinction ». Si l'on s'attache aux objets perçus, surgissent l'existence et l'extinction, se succédant comme les vagues de la mer. On est alors sur « cette rive ». Le détachement ne comporte pas de vie ni de mort : comme de l'eau libre, il s'écoule sans obstacle ; on est alors sur « l'autre rive » qui signifie, en sanskrit, *pāramitā*.

« *Kalyāṇamitra* ! L'homme égaré ne sait que réciter et, chaque fois qu'il récite, naissent dans son cœur, des pensées mauvaises et erronées. Si l'on pratique, chaque pensée est appelée la vraie nature. Comprendre cette loi, c'est connaître la *loi-prajñā* ; suivre cette pratique, c'est suivre la *pratique-prajñā*. Celui qui ne sait pas pratiquer de la sorte, est un homme ordinaire. Celui qui pratique avec diligence, est l'égal de Bouddha.

« *Kalyāṇamitra* ! L'homme ordinaire, c'est Bouddha ; l'affliction (*kleśa*), c'est le Bodhi. Avec la pensée égarée, on est un homme ordinaire ; illuminé, on devient Bouddha. Attaché aux objets perçus, on se crée des afflictions ; détaché, on atteint le Bodhi.

« *Kalyāṇamitra* ! Le *Mahā-prajñā-pāramitā* est le plus exalté, le suprême et prééminent ; il ne demeure, ne va, ni ne vient... Et il donne naissance à tous les bouddhas des trois mondes – passé, présent et futur. Nous devons nous servir de la grande sagesse pour détruire les afflictions causées par les cinq skandhas. Une telle pratique nous permettra, à coup sûr, d'atteindre le fruit de bouddhété et de transformer les trois poisons : avidité, colère, et ignorance, en discipline, concentration et sagesse.

« *Kalyāṇamitra* ! Dans ce principe qui est le mien, le *prajñā* peut donner naissance aux quatre-vingt-quatre-mille sagesse. Pourquoi ? : Les hommes souffrent de quatre-vingt-quatre-mille soucis. S'il n'y a pas de souci, la sagesse apparaîtra souvent et nous ne nous éloignerons pas de notre nature propre. Comprendre ce dharma nous permet de ne pas nourrir de pensées, de souvenirs, d'attachements, et d'illusions ; de

nous servir de notre vraie nature et de notre sagesse, pour contempler notre intérieur ; de ne pas convoiter ni refuser, face à tous les phénomènes. Ainsi, finissons-nous par retrouver notre nature propre et atteindre la voie de Bouddha.

« *Kalyāṇamitra* ! Celui qui désire pénétrer dans le profond *dharma-dhatu* et le *prajñā-Samādhi*, doit suivre la pratique du *prajñā*, réciter et observer le *Sūtra du Diamant*. Alors, il découvrira sa nature propre. Sachez que les mérites de ce sūtra sont incommensurables et illimités. Y sont clairement décrits les louanges mais on ne peut les détailler tous ici. Ce dharma est celui du véhicule suprême, il est adressé aux personnes de sagesse supérieure (*mahayana*) et d'extraction supérieure. Les personnes de basse extraction et de petite sagesse (*hinayana*), ont des doutes quand ils l'entendent. Et pourquoi ? Prenons un exemple : S'il pleut sur le *Jambudvīpa*, les villes et les villages seront emportés comme des feuilles de dattier. Si la pluie tombe sur l'océan, le niveau de ce dernier ne sera ni augmenté, ni diminué. Les pratiquants du Grand-véhicule et du Suprême-véhicule, dès qu'ils entendent le *Sūtra du Diamant*, voient leur cœur s'illuminer immédiatement. Alors, ils comprennent que la nature propre en soi possède la sagesse de *prajñā*, et ils se servent toujours de leur propre sagesse pour se contempler, sans passer par les textes écrits. La pluie ne tombe pas du ciel : elle provient des nuages créés par l'évaporation de l'eau et elle arrose et fait bénéficier tous les êtres et toutes les plantes, sensibles ou non, de la Terre. Il y a des centaines de fleuves et de cours d'eau, mais quand ils se jettent à la mer, les eaux qu'ils apportent fusionnent en une seule substance. Il en est de même pour la sagesse *prajñā* de la nature propre des êtres.

« *Kalyāṇamitra* ! Quand les gens de racines superficielles entendent cette doctrine du subitisme, ils sont comme des plantes mal enracinées que couchent les averses et qui périssent. La sagesse *prajñā* qu'ils possèdent originellement, n'est pas différente de celle des grands

sages. Pourquoi ne parviennent-ils pas à s'illuminer en écoutant le Dharma ? C'est parce qu'ils sont aveuglés par de lourdes visions perverses, de profondes racines d'afflictions, comme de gros nuages qui cacheraient le soleil : sans l'aide du vent, les rayons ne pourraient pas percer. Il n'y a pas non plus de grande ou de petite sagesse *prajñā* : seul le degré d'illumination des êtres diffère. Celui qui s'attache au monde extérieur, qui pratique dans le but de chercher Bouddha et qui ne voit pas sa nature propre, est l'un de ces malvoyants. Celui qui comprend le subitisme, qui ne s'obstine pas dans une pratique superficielle et qui nourrit sans cesse en esprit la juste compréhension, ne sera jamais touché par aucune affliction. Il comprend ce qu'est la nature propre.

« *Kalyāṇamitra* ! Si l'on ne s'attache ni à l'intérieur, ni à l'extérieur et être libre, alors on pourra éliminer l'obstination et tous les obstacles sur le chemin de la vie. Cette forme de pratique est tout à fait semblable à celle qu'enseignent les *prajñā-sūtras*.

« *Kalyāṇamitra* ! Tous les sūtras et toutes les écritures, les deux véhicules *mahayana* et *hinayana*, et les *Dvādaśaṅga-buddha-vacana*, sont accessibles aux hommes, grâce à la nature propre de la sagesse. S'il n'y avait pas d'hommes, il n'y aurait pas tous ces dharmas. C'est pourquoi, on doit comprendre que la création de ces dharmas, est due aux hommes et que les sūtras existent aussi à cause des hommes. Parmi les hommes, il y a des ignorants et des sages. On appelle les premiers les êtres inférieurs et les autres, les êtres supérieurs. Les ignorants demandent conseil aux sages qui leur enseignent le Dharma. Et subitement, ils acquièrent l'illumination, alors ils ne diffèrent plus des sages.

« *Kalyāṇamitra* ! Sans l'illumination, le bouddha n'est qu'un être ordinaire. Dès que se manifeste une simple lueur d'illumination, l'être ordinaire devient l'égal d'un bouddha. Sachez que tous les phénomènes sont nés du Cœur, donc, pourquoi ne pas chercher la nature propre et la vérité suprême au fond du Cœur ? Dans le *Sūtra*

des Bodhisattva-préceptes, il est dit : « Notre nature propre est intrinsèquement pure. Si nous comprenons notre cœur et connaissons notre nature propre, nous atteindrons la voie de Bouddha. » Dans le *Vimalakīrti-sūtra*, il est dit : « Subitement, l'illumination jaillit ! Et il perçoit sa nature propre. »

« *Kalyāṇamitra* ! Lorsque le cinquième patriarche Hongren me dispensa son enseignement, je fus immédiatement illuminé et je perçus subitement la nature propre de la vérité suprême. C'est la raison pour laquelle je veux propager cet enseignement, afin que ceux qui cherchent la Voie puissent acquérir instantanément le Bodhi, examiner leur Cœur et trouver leur nature propre. Si l'on ne parvient pas à s'illuminer par soi-même, il faudra, pour nous montrer le bon chemin, avoir recours aux grands *kalyāṇamitra*, ceux qui comprennent le suprême Dharma. Car les *kalyāṇamitra* ont acquis de grandes affinités permettant de guider les êtres et de leur faire retrouver leur nature propre. Tous les bons dharmas ont pu être développés grâce aux *kalyāṇamitra*. Dans la nature humaine, existent initialement les bouddhas de tous les temps et les *Dvādaśaṅga-buddha-vacana*. Celui qui n'est pas éveillé ne les perçoit qu'avec l'aide des *kalyāṇamitra*. Par contre, celui qui a été illuminé ne doit pas chercher à l'extérieur et s'obstiner à penser que seuls, les *kalyāṇamitra* peuvent l'aider à se libérer : ce serait complètement erroné, car il existe originellement, dans notre cœur, les connaissances nécessaires pour nous éveiller. Pour ceux qui ont des pensées illusionnées ou perverses, même les instructions des *kalyāṇamitra*, ne pourront pas les sauver. Si nous pouvons nous servir du véritable *prajñā* pour contempler notre intérieur, les pensées illusives seront éliminées instantanément ; si de plus, nous percevons notre nature propre, nous atteindrons la Terre de Bouddha.

« *Kalyāṇamitra* ! Il faut se servir de la sagesse pour contempler, voir clairement l'extérieur et l'intérieur, et comprendre le cœur

intrinsèque. Dès que le cœur est déchiffré, on est libéré. Etre libéré, c'est avoir le *prajñā-samādhi*, c'est le « *wu-nian* ». Qu'est-ce que c'est le « *wu-nian* » ? C'est : Comprendre tous les phénomènes sans s'y attacher. Appliquer le « *wu-nian* » à toutes les circonstances sans y être attaché, purifier son cœur intrinsèque afin que les six consciences se détachent des six organes de perception et restent pures au milieu des six objets de perception, aller et venir librement, sans jamais être bloqué... C'est là le *prajñā-samādhi*, l'insouciance et la libération ; on l'appelle la « *pratique du wu-nian* ». Par contre, se forcer à ne pas réfléchir et ne pas penser est un attachement dharmique, c'est une vision extrémiste.

« *Kalyāṇamitra* ! Celui qui réalise la doctrine du *wu-nian* comprend à fond tous les phénomènes, perçoit tous les états bouddhiques et rejoint la place de Bouddha.

« *Kalyāṇamitra* ! Ceux des générations futures qui auront connaissance de cet enseignement et qui pourront se servir de cette doctrine de subitisme pour l'observer résolument avec les personnes de mêmes vision et pratique, comme s'ils servaient Bouddha et sans jamais l'abandonner, ceux-là acquerront le rang de sages. Mais il faudrait transmettre cette doctrine conformément à la méthode de « cœur à cœur » enseignée par les patriarches et ne pas dissimuler le vrai Dharma. S'agissant de ceux qui ne partagent pas les mêmes vision et pratique ou qui suivent un autre enseignement, ne leur transmettez pas cette doctrine, car cela pourrait nuire à la transmission de la lignée et n'aurait, finalement, aucun intérêt. Je crains que les gens ignorants qui ne comprennent pas cette doctrine, la dénaturent et détruisent leur nature de Bouddha, pour des centaines et des milliers de kalpas.

« *Kalyāṇamitra* ! J'ai un poème que vous devez étudier et réciter. Que vous soyez monastique ou laïc, mettez cet enseignement en pratique car, se contenter d'uniquement se rappeler mes paroles n'a aucun intérêt. Je vais vous le réciter :

*L'enseignement subtil du Dharma et la compréhension parfaite,
Sont comme le soleil dans le néant.
Seule la transmission du Dharma sur la nature propre,
Sort du monde pour détruire les doctrines perverses.*

*Dans le Dharma, il n'y a pas de subit ou de graduel,
Mais uniquement la durée du temps pour acquérir
l'illumination.
Cependant, cette doctrine de la nature propre,
Les indignes ne peuvent pas la comprendre.*

*Bien qu'il existe des milliers d'interprétations,
La théorie est unique.
Dans l'obscurité, sont tapies les afflictions
Et l'on a toujours besoin de la lumière de la sagesse.*

*Dans la perversité, le kleśa²⁵ apparaît,
Dans la vérité, le kleśa disparaît.
En écartant, et le pervers et la vérité,
Seule demeure la pureté transparente.*

*Le Bodhi est initialement la nature propre,
A cause de l'attachement, il devient l'illusion.
Si le cœur pur se trouve dans l'égarement,
Le redresser pourra faire disparaître les trois obstacles²⁶.*

*Si les hommes veulent pratiquer la Voie,
Ils peuvent choisir n'importe quelle école.*

25. Les afflictions

26. Le kleśa, le karma, et la rétribution karmique

*Voir ses propres erreurs et les corriger,
C'est être en concordance avec la Voie.*

*Chaque être possède sa propre voie.
Elles ne se gênent ni ne se nuisent mutuellement.
S'éloigner de la sienne pour en chercher une autre,
C'est, toute la vie, ne pas pouvoir trouver sa voie.*

*Comme les vagues qui se forment sans cesse l'une après
l'autre,
Finalement, dans la vie, ne restent que des regrets.
Pour celui qui veut connaître la Vraie voie,
Elle n'est rien d'autre que la conduite juste.*

*Celui qui n'a pas le cœur de suivre la Voie,
Ressemble à ceux qui tâtonnent dans l'obscurité, sans
la voir.
Un vrai pratiquant de la Voie,
Ne voit pas les erreurs du monde.*

*Si je scrute la faute des autres,
J'ai déjà fauté moi-même ;
Les autres font des erreurs, je ne dois pas les faire,
Et si je les fais, je serai fautif.*

*Il suffit de cesser de chercher la faute des autres,
Et l'on pourra écarter l'obstacle du kleśa.
Lorsqu'on ne sera plus attaché, ni à la haine, ni à l'amour,
On pourra dormir sereinement, les jambes allongées.*

*Voulant instruire les autres,
Il faut posséder d'abord les capacités.
Si l'on ne crée pas de doute chez les autres,
C'est que l'on a trouvé sa nature propre.*

*Le Dharma est dans le monde,
Ne cherchez pas l'illumination en dehors du monde,
Chercher le Bodhi à l'extérieur du monde,
C'est vouloir chercher les cornes du lapin.*

*La compréhension juste est transcendante,
La vision perverse est mondaine,
En les écartant toutes les deux,
La nature de Bodhi se manifeste.*

*Ce poème est l'enseignement du subitisme,
Il est aussi appelé la grande barque du Dharma.
Les ignorants l'écoutent durant de nombreux kalpas,
Tandis que les illuminés le réalisent en un éclair.*

Et le Patriarche ajouta : « Aujourd'hui, au Temple Dafan, j'ai exposé cet enseignement du subitisme, en espérant que tous les êtres des *dharmadhatu* pourront trouver leur nature propre et devenir bouddhas. »

A ce moment, le Préfet Wei et ses fonctionnaires, les monastiques et les laïcs, après avoir entendu le Maître, furent tous illuminés. Ils lui firent hommage et s'exclamèrent unanimement : « Cela est parfait ! Qui aurait pu dire qu'un Bouddha est apparu à Lingnan ! »

Commentaire

Connaître la nature intrinsèque *prajñā*

L'enseignement bouddhiste est composé de « Trois corbeilles (*Tripitaka*) et Douze sections (*Dvādaśaṅga-buddha-vacana*) ». Les trois corbeilles : *Sūtra-pitaka*, *Vinaya pitaka* et *Abhidharma pitaka*, forment ensemble le Canon bouddhique. Dans les plus de neuf mille fascicules du Canon bouddhique, « les *prajñā-sūtras* » sont de loin les plus nombreux. Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures. Une stance peut résumer le déroulement de son enseignement : « *L'Ornementation Fleurie* a pris les trois premières semaines. Il a fallu douze ans pour les *Agamas* et huit pour les *Vaipulya* ; vingt-deux années pour parler du *Prajñā* et huit pour le *Lotus Sūtra* et le *Nirvana Sūtra* ». Et, de ces quarante-neuf années, vingt-deux ont été employées à expliquer la merveilleuse signification du *prajñā*. Voilà qui en montre l'importance.

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, la partie la plus importante est justement le chapitre « *Le Prajñā* ». Parmi les doctrines qui permettent à un livre de prendre l'appellation « Sūtra », le *prajñā* est la plus importante. La signification du mot *Prajñā* est si profonde qu'il est difficile de le traduire exactement. C'est pourquoi, les traducteurs ont toujours préféré utiliser la transcription phonétique du mot, en sanskrit.

Le *Prajñā* se distribue en trois catégories :

1. Le *Prajñā* par les écrits : Les écrits ne sont pas le *Prajñā* ; cependant, pour expliquer le *Prajñā* aux hommes afin de les guider, de les aider et de faire naître en eux le *Prajñā*, on a dû, subtilement, utiliser les écrits, comme on use d'un navire pour transporter les hommes vers l'autre rive.
2. Le *Prajñā* par la contemplation : Consiste à observer les doctrines et à s'y conformer respectueusement, comprendre

et pratiquer simultanément, contempler attentivement l'état de notre corps et de notre cœur et rechercher l'Ultime Vérité, comme le pilote qui contrôle l'orientation du navire.

3. Le *Prajñā* de la vraie forme : C'est l'essence du *Prajñā*. Il est loin des paroles et des écrits. Les êtres le possèdent originellement ; il est parfaitement clair et paisible, sans apparition et sans extinction. Il est le but que nous devons atteindre. C'est grâce à ce *Prajñā* de la vraie forme, que les bouddhas et les bodhisattvas sont nés.

Ainsi, le *Prajñā* est notre visage d'origine, la nature intrinsèque *prajñā* est notre mère.

Si l'on se posait la question de savoir qui est la mère du Sakyamuni Bouddha, on serait tenté de répondre que c'est la Reine Māyādevī et ce serait faux. Car la Reine Māyādevī était la mère du Prince Siddhārthā, cependant que la mère du Sakyamuni Bouddha est le *Prajñā* car, pour devenir Bouddha, il faut d'abord acquérir le *Prajñā*. C'est pourquoi, il est dit dans les sūtras : « Le *Prajñā* est la mère des bouddhas de tous les temps (passé, présent, futur) » et aussi : « Tous les bambous sont de merveilleuses vérités, tous les boutons d'or sont des *Prajñā* ». Dans l'univers, mille phénomènes s'offrent à nos yeux mais, en réalité, ils ne sont que des images révélées par le *Prajñā*, de notre nature intrinsèque. Le *Prajñā* est notre essence, c'est par cette essence que les mille phénomènes de l'univers nous sont révélés.

La plupart des gens ne peuvent comprendre ce qu'est le *Prajñā*. Il est dit : « La nature *Prajñā* est impénétrable, les hommes et les *Dviyāna* ne peuvent la deviner, les *Bodhisattvas* ne peuvent la savoir, seul l'honorable Bouddha peut la comprendre ». Le *Prajñā* est l'état d'illumination des bouddhas. Dans l'état ordinaire, il est impossible même d'en parler mais, pour faciliter votre compréhension, je vais y distinguer quatre niveaux, et les présenter successivement.

Commençons par le plus simple : Le Prajñā que comprennent les hommes est « la compréhension juste ». Nous pouvons posséder une compréhension juste des principes mondains, par exemple : la causalité et la rétribution karmique, la force des karmas sains et malsains, l'impermanence, la souffrance et la vacuité, l'éternité de la voie de Bouddha. C'est le Prajñā des hommes ordinaires.

La pensée et les opinions des sages (*les Sravakas, les Pratyekabuddha, les Arhats*), sont supérieures. Le Prajñā qu'ils comprennent est « la coproduction conditionnelle ». Eux comprennent que tous les phénomènes du monde subissent la loi de la coproduction conditionnelle : « Les phénomènes apparaissent quand toutes les conditions sont réunies et disparaissent dès que l'une d'entre elles fait défaut ». Rien de ce monde ne peut exister isolément, tous les phénomènes sont interdépendants.

Le Prajñā assimilé par les bodhisattvas est encore supérieur. Il est représenté par « la Vacuité ». La *Vacuité* n'est pas le néant comme on le pense couramment. Dans le bouddhisme, la *Vacuité* est une très profonde philosophie : c'est notre image initiale. Il est dit : « le vrai Vide produit la subtile Existence », car *l'Existence* vient du *Vide* et c'est dans le *Vide* de l'univers que tout *existe*.

Quant au vrai Prajñā, seuls les bouddhas peuvent l'assimiler. Le Prajñā est notre Dharmakāya, notre Bhutatathata, il est la nature égale de tous les êtres vivants. Dans le Prajñā, il n'y a pas d'opposition entre les termes homme/bouddha, ni de différence entre les images de l'autre et moi. C'est pour cette raison qu'il est dit dans le sūtra : « Dans le domaine du Bhutatathata, il n'y a pas de fausse dénomination, telle homme et bouddha. Dans la nature de l'Égalité, il n'existe pas d'images distinctes de l'autre et de moi. »

Jadis, un bonze demanda à Maître Weikuan :

- Où se trouve le Prajñā ?
- Il est devant tes yeux.

- Pourquoi ne le vois-je pas ?
- C'est parce que tu es habité par le « moi ». Voilà pourquoi tu ne le vois pas.
- Avec mon « moi », je ne le vois pas. Et vous maître, le voyez-vous ?
- Avec un « moi » et en plus un « vous », on le voit encore moins.
- Alors, sans le « moi » et sans le « vous », verrons-nous le *Prajñā* ?
- Sans le « moi » et sans le « toi », qui sera là pour voir le Prajñā ?

De cette conversation, il ressort que, s'il y a le « moi », le « toi » et la dualité, ce n'est plus le Prajñā. S'il y a les hommes, les bouddhas et la différenciation, ce n'est pas non plus le Prajñā. C'est uniquement dans la parfaite sagesse que l'on peut voir le dharmakāya, la nature intrinsèque Bhutatathata, c'est uniquement en fusionnant dans la Vérité et l'Essence, que l'on peut voir l'éclat du Prajñā.

Dans le *Sūtra du Lotus*, les chapitres « Parabole du pauvre », « Parabole de la perle cousue dans la robe » etc. montrent tous que « la nature intrinsèque Prajñā » est bien notre visage d'origine mais, à cause du « moi » (mon ignorance, ma vision, mes sentiments, mes attachements...) nous ne pouvons la percevoir.

Comment connaître « la nature intrinsèque Prajñā » ?

Il est dit :

*Bouddha est sur le Mont des Vautours, il ne faut pas le chercher plus loin,
Le Mont des Vautours se trouve en fait dans ton cœur ;
Tout le monde possède le Stupa du Mont des Vautours,
Il suffit de bien pratiquer, sous le Stupa du Mont des Vautours.*

Pour chercher Bouddha, la Voie, le Prajñā... il n'est pas nécessaire d'aller sur le Mont des vautours, ni sur une terre pure quelconque. Chacun de nous possède la Terre de Bouddha de sa nature propre, la Terre pure de son propre cœur. Si nous ne sommes pas maîtres de notre nature propre, si nous ne nous connaissons pas nous-mêmes, si nous les cherchons à l'extérieur, alors, nous nous éloignons de plus en plus de la Voie. Pour apprendre Bouddha, chacun ne peut se fier qu'à lui-même.

Il est dit :

*Chacun de nous possède son propre et naturel bouddha,
Qui irradie sans cesse, jour et nuit,
Il suffit de lever les sourcils pour le trouver,
A quoi bon vénérer expressément la Terre pure de l'Ouest ?*

Pour apprendre Bouddha, il ne faut pas se tourner vers l'extérieur, mais bien chercher notre propre nature Prajñā. Dès qu'on se trouve soi-même, on devient Bouddha.

Comprendre la coproduction conditionnelle et la vacuité

La coproduction conditionnelle est un concept bouddhiste qui peut s'exprimer ainsi : Il n'existe pas, dans le monde, de phénomène indépendant, ni permanent. Tous les phénomènes sont composés et interdépendants. La vacuité, elle, se définit ainsi : Tous les phénomènes issus de causes et conditions réunies, n'ont pas de réelle existence : leur nature propre est inexistante. C'est parce que la nature propre est inexistante que les phénomènes existent. C'est ce qui s'énonce en disant « La vraie vacuité entraîne la merveilleuse existence ».

La coproduction conditionnelle et la vacuité sont les vérités fondamentales de la vie de l'univers. Tous les phénomènes dans le monde :

montagnes, fleuves, terre, plantes, êtres humains, objets et même poussières, sont nés de causes et conditions réunies et s'éteindront dès que l'une d'entre d'elles disparaîtra. Ainsi, tous ces phénomènes « existants », que nos yeux perçoivent, sont des produits conditionnés et c'est ce qui explique qu'ils sont dépourvus de toute nature propre.

La coproduction conditionnelle enseigne que : tous les phénomènes sont composés et interdépendants. Sans la réunion de toutes les causes et conditions, rien ne peut se réaliser : C'est grâce aux agriculteurs que nous avons de quoi manger ; c'est grâce aux ouvriers du textile, que nous avons de quoi nous vêtir ; sans les chauffeurs de bus et les pilotes de train et d'avion, nous ne pourrions pratiquement pas voyager... Sans ces causes et conditions, nous ne pourrions vivre dans ce monde. Et même le soir, quand nous regardons la télévision chez nous, s'il n'y avait pas ces artistes et ces techniciens, comment pourrions-nous regarder ces émissions ? C'est pourquoi, nous devons apprécier les affinités, nous devons remercier pour les chances que ce monde nous offre.

Pour définir la coproduction conditionnelle, nous pouvons dire qu'il y a des « causes » et des « conditions ». Par l'union de ces causes et conditions, apparaissent les « effets ». Aucun phénomène de ce monde n'échappe au principe de causalité. De plus, pour qu'une cause entraîne un effet, il y faut des conditions intermédiaires : Pour qu'une semence donne des fleurs et des fruits, il faut réunir de nombreuses conditions : terre, lumière, air, eau, engrais, etc. Si nous sommes nés hommes, c'est grâce aux causes et aux karmas des vies antérieures et, à présent, il faut aussi que soient réunies dans cette vie des conditions favorables, pour que se produisent des effets.

La coproduction conditionnelle est une des théories fondamentales du bouddhisme. Elle est profonde et difficile à comprendre, mais grâce à ses six lois, nous pouvons la connaître un peu mieux.

1. L'effet naît de la cause : La condition primordiale de la co-production conditionnelle est la « cause ». La « cause » additionnée des « conditions », donne naissance à l'« effet ». La « cause » est la condition principale et interne de la production de l'effet : c'est la force directe. Les « conditions » sont des apports extérieurs qui aident la cause à produire son effet : c'est la force indirecte. Ainsi, l'existence de tous les phénomènes est due à leurs causes et conditions. C'est la théorie qui enseigne que « l'effet est né de la cause ».
2. L'apparence est donnée par les conditions : « Les phénomènes ne se produisent pas tout seuls : ils apparaissent en fonction des circonstances ». Ces « circonstances » ne sont rien d'autre que des « conditions ». Les phénomènes de ce monde ne sont que des formes fugitives nées de l'union des causes et conditions. Ils n'ont pas de nature propre, d'où l'expression : « coproduction conditionnelle et vacuité ». Parce qu'ils n'ont pas de nature propre, les phénomènes peuvent apparaître et disparaître au gré des affinités. C'est pourquoi, on dit que « l'apparence est dépendante des conditions ».
3. Le succès de l'évènement est dû à la conformité avec la loi : La naissance des phénomènes est due aux causes et conditions, mais encore faut-il qu'ils se conforment aux lois de la causalité : « Qui sème des citrouilles récolte des citrouilles, qui sème des haricots récolte des haricots », « On ne récolte que ce qu'on a semé », « Telle cause, tel effet », etc. Si cette loi n'est pas respectée, l'évènement ne peut réussir. C'est pourquoi, on dit que « le succès de l'évènement est dû à sa conformité avec la loi ».
4. La variété vient de l'unité : Dans la conception commune, « l'unité » représente un, et « la variété » signifie plusieurs.

Pour le bouddhisme, la variété n'est pas différente de l'unité et il est même dit que « la variété vient de l'unité ». Ainsi, une semence de fruit mise en terre, devient, grâce aux engrais, à l'eau, à la lumière... un arbre portant de nombreux fruits qui, en fait, proviennent d'une seule semence. C'est pourquoi, le bouddhisme compare le Dana à l'ensemencement : « Faire l'aumône d'une pièce de monnaie peut rapporter dix-mille pièces ». C'est aussi la théorie qui enseigne que « La variété vient de l'unité ».

5. L'existence vient de la vacuité : La plupart des hommes nourrissent un concept erroné : ils pensent que vacuité signifie « rien ». Dans le bouddhisme, c'est grâce au « vide » qu'il y a « existence » : Si la maison n'est pas vide, on ne peut y mettre des occupants ; si les oreilles, le nez, la bouche, l'estomac, les intestins ... ne sont pas vides, comment pouvons-nous rester en vie ? Si les poches ne sont pas vides, où pouvons-nous mettre nos objets personnels ? Si l'univers n'était pas vide, comment tous les phénomènes pourraient-ils y exister ? C'est pourquoi il est dit que « L'Existence vient de la Vacuité ». Il est dit dans le *Sūtra du Cœur* : « La vacuité, c'est la forme ; la forme, c'est la vacuité. » Nagarjuna a dit dans le *Mūlamadhyamakakārikā* : « Grâce à la vacuité, tous les phénomènes se produisent ; Sans la vacuité, rien ne se crée. » Telle est la théorie : « L'existence vient de la vacuité ».
6. Bouddha est né homme : Au moment de son Eveil, Bouddha a dit : « Tous les êtres possèdent la nature de Bouddha, tous les êtres peuvent devenir bouddha. C'est à cause de leur ignorance et de leurs attachements qu'ils ne s'en aperçoivent pas. » C'est pourquoi, il est dit : « Bouddha est un être illuminé, les êtres sont des bouddhas qui ne sont pas encore illuminés. » Il est dit dans le chapitre 1

du *Ṣaḍ-pāramitā-sūtra* : « Tous les êtres sensibles peuvent acquérir la sagesse de Bouddha, si leur nature est pure et parfaite. La nature de Bouddha et celle des êtres ne sont pas différentes ; les hommes ordinaires persistent à les différencier, mais pas les sages. »

La coproduction conditionnelle et la vacuité sont comme le poing et la main. Les cinq doigts se rejoignent et forment le poing, c'est la coproduction conditionnelle ; en ouvrant le poing, il redevient la main : c'est la vacuité. A cause de la vacuité de la nature propre, les phénomènes se produisent conditionnellement. Grâce à la doctrine de la coproduction conditionnelle, on sait que la nature propre est inexistante. Ces notions ne sont pas faciles à comprendre et pourtant, l'existence de toutes les relations de la vie n'échappe à aucune de ces lois.

Que signifie : « Un est tout. Tout est un »

Se basant sur les lois de « la coproduction conditionnelle et la vacuité », le sixième patriarche énonce la formule : « Un est tout. Tout est un ».

Dans l'esprit de la plupart des gens, « tout » vient de « un », mais « un » ne peut représenter le « tout ». Car, pour eux, « un » n'évoque qu'un seul objet, quand « tout » en représente plusieurs. Mais, pour le bouddhisme, « un » et « tout » sont semblables : « un » ne veut pas dire peu, et un milliard ne veut pas dire beaucoup : Une fleur, une poussière, un grain de sable, un monde, un univers, sont tous désignés par « un(e) », qu'ils soient grands ou petits. La plupart des gens pensent que la fleur, la poussière ou le grain de sable, sont très petits alors que le Néant est très grand, mais en réalité cette pensée est erronée. Parlons de la fleur : de la mise en terre de la semence jusqu'à la floraison, il y faut l'arrosage des pluies, l'apport des engrais,

l'ensoleillement, le vent, l'oxygène de l'air, etc. Ainsi, on peut dire que cette fleur a rassemblé toutes les forces de la nature pour arriver à sa forme finale. La fleur est donc, en grandeur, égale au Néant. C'est pourquoi, il est dit dans les sūtras : « La poussière n'est pas petite, et le Néant n'est pas grand » et encore : « Le Mont Sumeru englobe la graine de moutarde, la graine de moutarde contient le Mont Sumeru », voulant dire que « l'affinité réunit deux phénomènes, mais que la nature réelle est unique ».

En outre, le bouddhisme dit aussi : « Tous les phénomènes retournent à l'unité ». Alors, vers où retourne l'unité ? Réponse : l'unité retourne à tous les phénomènes. « L'unité » est l'essence, « tous les phénomènes » sont des apparences. « L'unité » et « tous les phénomènes », c'est la coexistence et la coréalisation de l'essence et de l'apparence. « L'unité » et « la totalité » ne sont pas deux concepts distincts, elles sont de même origine et appartiennent au même courant. Dans l'univers, il y a trois mille mondes et des milliards de Terres et les milliards de Terres des trois mille mondes sont du même univers. C'est pourquoi, on dit : Un est tout, Tout est un.

Le bouddhisme dit aussi : « un *kṣaṇa* n'est pas court, un *kalpa* n'est pas long ». Le *kṣaṇa* est la plus petite unité de temps en bouddhisme, il équivaut à 1/75ème de seconde. Comment peut-on dire qu'il n'est pas court ? La raison en est que nous pouvons aussi éprouver l'éternité en un *kṣaṇa*, et l'éternité est sans limite de temps ni d'espace.

Il est dit aussi : « Mille rivières reflètent mille lunes ». Il y a une seule Lune dans le ciel, et pourtant, l'eau dans les rivières, les fleuves, les lacs, les mers, de même dans les bassins, les bols et les tasses, donne partout l'image de la lune. Il en va de même pour une émission télévisée : Il n'y a qu'un présentateur, mais les millions de postes de télévision du pays le captent tous. N'est-ce pas là « Un est tout » ? C'est pourquoi, dans « Un », le temps et l'espace sont très unifiés et très harmonieux. Si nous saisissons les concepts exprimés par « Un est

tout. Tout est un » et « La non-dualité est la vraie nature », alors, nous comprenons que tous les phénomènes de ce monde sont les résultats de la coproduction conditionnelle. Toi et moi, sommes dépendants et coexistons, il n'y a pas beaucoup de différences ni de distance entre nous. Tous les hommes sont heureusement prédestinés. Leur faut-il absolument se connaître pour s'aimer et se respecter mutuellement ?

Ce que signifie : « *kleśa est bodhi, Bodhi est kleśa* »

Dans le bouddhisme, on peut lire : « *kleśa est bodhi, bodhi est kleśa* ».

Cette phrase paraît difficile à comprendre car, le *bodhi* étant le vrai et pur Eveil, comment peut-on l'associer avec le *kleśa* qui lui, est souillé et impur, fait d'illusions et d'ignorance ? Pourquoi dit-on que l'illusoire et ignoble *kleśa* est aussi le vrai et pur *bodhi* ?

Pour répondre à une question aussi difficile, on peut donner l'exemple suivant : L'ananas est un fruit qui, au moment de la cueillette, n'est généralement pas encore mûr. Si on le goûte, on s'exclame : « Oh ! Comme c'est acide ! » Mais après quelques jours d'exposition au vent et au soleil, on dira : « Ah ! Il est bien sucré ! » Que s'est-il passé ? D'où vient ce goût sucré ? : Il vient de l'acidité du fruit. Ainsi donc, l'aigreur et la douceur ne sont pas deux, mais bien une seule et même chose.

En suivant le même raisonnement, on peut dire que le *kleśa* et le *bodhi* sont aussi de la même essence : si notre pensée s'égaré, on se crée des afflictions : c'est le *kleśa*. En étant illuminé, on atteint le *bodhi*. Sans le *kleśa*, il n'existe pas de *bodhi*. Aussi, le sixième patriarche disait :

*Le Dharma est dans le monde,
Ne cherchez pas l'illumination en dehors du monde,
Chercher le Bodhi à l'extérieur du monde,
C'est vouloir chercher les cornes du lapin.*

Le *kleśa* et le *bodhi* sont aussi comme la mer et les vagues. D'où viennent les vagues ? Elles viennent de la mer et, sans la mer, pas de vagues... Les afflictions sont comme les vagues : au delà de leur fracas, on sait que la nature propre de l'eau est calme. Ainsi, on peut dire qu'à l'intérieur du *kleśa*, il y a une nature propre *bodhi*, pure.

On peut aussi comparer le *kleśa* et le *bodhi* à l'or. On peut utiliser l'or pour fabriquer des bagues, boucles d'oreilles, bracelets, etc. Leurs formes sont différentes, mais la matière reste la même. C'est comme la nature de Bouddha que nous possédons originellement : bien que nous suivions le cycle de *samsara* et tournions sans cesse dans les six royaumes, elle reste inchangée et complète.

C'est à cause du *kleśa* que les êtres circulent sans cesse dans les six royaumes. Cependant, c'est aussi grâce au *Kleśa* que nous pouvons acquérir le *bodhi*. Le *kleśa* peut donner naissance au *bodhi*, comme de la boue, peut surgir la fleur du lotus. Ainsi, il est dit dans le sūtra : « N'ayez pas peur que la pensée illusoire se lève ; craignez plutôt que l'illumination tarde à venir. » Dès qu'un homme découvre le *kleśa*, il n'est plus loin du *bodhi*. C'est pourquoi il ne faut pas avoir peur du *kleśa*. L'essentiel est de savoir comment le transformer en *bodhi*.

Une histoire illustre bien ce concept :

Jadis, vivait une vieille femme surnommée « la dame qui pleure », car elle pleurait sans cesse, qu'il pleuve ou qu'il fasse beau.

Quelqu'un lui demanda :

- Qu'est-ce qui vous rend si triste ?
- J'ai deux filles : L'aînée est mariée à un marchand de sandales, la cadette à un marchand de parapluies. Quand il fait beau, la petite est triste, car personne n'achète de parapluie et, quand il pleut, l'aînée est soucieuse, car la vente des sandales périclité. Quel que soit le temps qu'il fait, j'ai une fille qui n'est pas satisfaite. Comment ne pas pleurer ?

- Madame ! Ne pleurez plus ! Quel que soit le temps qu'il fait, vous pouvez être heureuse et je vais vous dire comment faire : Quand il fait soleil, pensez que le commerce de l'aînée va prospérer et quand il pleut, imaginez la foule qui va affluer dans le magasin de parapluies. Ainsi, quel que soit le temps, le commerce de votre fille se portera bien et vous n'aurez plus de raison d'être triste !

Et depuis ce jour-là, « la dame qui pleure » devint « la dame qui rit ».

Pleurer ou rire, ne tient qu'à une simple pensée, de même que la joie et la tristesse, le sage et l'ordinaire, l'illusion et l'illumination, le bouddha et le démon. Dans la vie quotidienne, les circonstances importent peu : si l'on est capable d'orienter sa pensée, il n'y a rien qui ne puisse être résolu. C'est pourquoi, le *kleśa* peut être transformé en *bodhi*, l'important étant de pouvoir discipliner la pensée. Sinon, le *kleśa* reste *kleśa*, le *bodhi* reste *bodhi*.

Comment changer « avidité, colère et ignorance » en « discipline, concentration et sagesse » ?

Le bouddhisme est une religion de sagesse et de foi. Non seulement il prêche la compassion, mais encore et surtout, il attache de l'importance à la sagesse *prajñā*. Car c'est en développant la sagesse *prajñā*, que nous pouvons transformer « avidité, colère et ignorance » en « discipline, concentration et sagesse ». Ainsi, quand nous parlons de l'apprentissage et de la pratique du bouddhisme, nous insistons sur l'essentiel, qui est de « cultiver consciencieusement Les Trois Etudes : discipline, concentration, sagesse, et d'abolir Les Trois Poisons : avidité, colère, ignorance. ».

L'avidité, la colère et l'ignorance, sont désignées par « Les Trois Poisons » : face à toute circonstance favorable, apparaît une avidité insatiable ; face à toute circonstance défavorable, naît une colère

exécration ; face aux règles de toute théorie et action, se fait jour une ignorance de la pratique. Ils sont comme les *rois des démons* qui nuisent aux corps et aux cœurs des êtres et endommagent les bonnes racines de leur transcendance. Ils constituent aussi les causes principales du *samsara*. C'est pourquoi, il est dit dans les sūtras : « si le cœur n'est pas égaré, on n'échoue pas dans le *samsara* ; si l'esprit n'est pas troublé, on ne se soucie pas de la forme ; si l'émotion n'est pas accablante, on n'entre pas dans le monde *saha* ; si l'intention ne surgit pas, on ne crée pas de karmas. » On peut le dire : la plupart des afflictions des êtres humains, sont issues de ces trois poisons.

Parlons de l'avidité, en observant les comportements en ce monde. Par exemple, quelqu'un marche dans la rue et voit, par terre, un emballage de limonade. Sachant qu'il est vide, il ne peut toutefois s'empêcher d'y donner un coup de pied pour voir s'il était bien vide...

On connaît l'histoire de cette jeune campagnarde, mariée à un citadin. Ayant appris que son père allait venir lui rendre visite, elle prépara un grand bocal de bonbons de sésame, dont le père est très friand. Mais voilà que ce dernier, ayant mis la main dans le bocal, ne parvient plus à la retirer. La jeune paysanne s'affole : quoi qu'elle fasse, la main du père reste coincée dans le bocal. Finalement, elle casse le récipient et constate alors que la main du père est tout simplement crispée sur une grosse poignée de bonbons et ainsi fermée, ne pouvait passer par le goulot du bocal !

Cette historiette montre que l'avidité est l'un des principaux points faibles de la nature humaine : c'est notre *kleśa* fondamental.

La colère est, elle aussi, à l'origine de bien des afflictions et constitue un obstacle majeur à notre pratique. Le bouddhisme la compare à un « incendie qui détruit la forêt des mérites ».

Autrefois vivait un adepte bouddhiste qui avait un gros problème : Chaque fois qu'il essayait de pratiquer la méditation assise, un pou venait le piquer. Alors, il conclut un pacte avec le pou : « Quand je

médite, tu n'as pas le droit de me déranger ; tu dois attendre le moment où je sors de l'état du dhyāna et je te donnerai alors un peu de sang, par compassion. » En respectant cet accord, ils entretenirent des relations amicales. Or, un jour, survint une puce qui, attirée par le sang de l'homme, se prépara à faire bombance. Voyant cela, le pou arrive et lui dit : « Ô Puce ! Tu ne peux pas faire ça. J'ai un pacte avec lui, il faut attendre qu'il sorte de sa méditation. » Evidemment, la puce ne veut rien savoir et attaque le méditant. Dans sa concentration, l'homme sent la piqûre et se dit : « Toi le pou, sale bête sans parole ! » De colère, il ôte sa robe et la jette dans le feu. Ainsi, le pou et la puce périssent ensemble et le méditant, à cause de la colère, perd aussi les mérites de sa pratique.

Sous la Dynastie Tang, le très influent chef des eunuques du palais – Yu Chao'en – demanda un jour au maître Chan, Yaoshan : « Maître ! Dans le chapitre la « Porte universelle » du *Sūtra du Lotus*, il est dit : « Supposons que le vent noir emporte le navire vers le pays des démons ... ». Que signifie l'expression : « le vent noir » ? » (NB : « Le vent noir » désigne le kleśa, la haine).

Maître Yaoshan ne répondit pas à sa question, il lui dit simplement : « Yu Chao'en ! Tu es un eunuque ! A quoi bon poser cette question ? »

Yu Chao'en était, à l'époque, un personnage puissant que même l'Empereur évitait de contrarier. On peut imaginer la colère qui s'afficha sur son visage. Alors Maître Yaoshan éclata de rire et lui dit : « Regarde-toi, regarde ta figure et tu verras ce qu'est « le vent noir qui emporte le navire vers le pays des démons !... »

Les Trois Poisons ressemblent à des voleurs qui, jour et nuit, logent dans notre cœur pour voler nos mérites et nos vertus et faire obstacle à notre nature de Bouddha. Si nous ne transformons pas les Trois Poisons en discipline, concentration et sagesse, nous subirons toujours les afflictions qu'ils engendrent.

Parmi les Trois Poisons, celui qui nous cause le plus de tort, est la colère. Dans le bouddhisme, on trouve un *gāthā* qui dit :

*Un visage sans colère est une belle offrande,
Une bouche sans colère est une source de paroles adorables,
Un cœur sans colère est un trésor inestimable,
Sans arrêt et sans fin, est la vraie permanence.*

Si nous faisons partie des gens qui sont persécutés par les Trois Poisons, rien ne nous empêche de suivre les instructions du sixième patriarche : Il nous suffit de développer notre sagesse prajñā inhérente et de briser les afflictions causées par les cinq skandhas. Alors, nous transformerons les Trois Poisons en Discipline, Concentration et Sagesse, et notre vie prendra une nouvelle et merveilleuse saveur.

La relation entre le *Sūtra du Diamant* et le Chan

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le patriarche Huineng évoque souvent le *Sūtra du Diamant*. Non seulement le *Sūtra du Diamant* a de grandes affinités avec le *Sūtra de l'Estrade*, mais il a encore d'étroites relations avec le Chan.

Après le sixième patriarche, l'école Chan se divise en « Subitisme du sud et Gradualisme du nord ». L'école Chan du sud se base sur le *Sūtra du Diamant*, tandis que l'école Chan du nord s'appuie sur le *Lankāvatāra-sūtra*. Le sixième patriarche est le fondateur de l'école Chan du sud, le *Sūtra du Diamant* et lui-même, ont des relations très étroites : Quand il était encore à Lingnan, c'est parce qu'il a entendu un homme réciter le *Sūtra du Diamant*, qu'il a contracté le Dharma. Par la suite, chez le cinquième patriarche Hongren, c'est en écoutant le cinquième patriarche lui expliquer le *Sūtra du Diamant*, qu'il a connu l'illumination et c'est ainsi qu'il a hérité du Dharma et qu'il

est devenu le sixième patriarche. Dès lors, le *Sūtra du Diamant* a remplacé le *Lankāvatāra-sūtra*, que le patriarche Bodhidharma jugeait pourtant seul convenable pour libérer le peuple chinois. Et le *Sūtra du Diamant* a ainsi fait s'épanouir l'époque dorée et impérissable de l'Ecole du Chan chinois.

Avant de parler des relations entre le *Sūtra du Diamant* et le Chan, il est nécessaire d'avoir une certaine connaissance du sūtra. Le *Sūtra du Diamant* comporte plus de cinq mille caractères. Son objet principal est d'expliquer « la vacuité », en appliquant les idées suivantes : « Pratiquer le Dana sans l'attachement aux apparences, éduquer les hommes avec l'impersonnalité, mener la vie par le non attachement, atteindre l'illumination sans rien obtenir. ». Ici, le « sans » représente « la vacuité ». Mais la vacuité n'est pas ce « rien » auquel pense la plupart des gens : elle est au contraire la bâtisseuse de « l'existence », elle est « l'inexistence » qui renferme le concept de « la non-dualité entre la vacuité et l'existence ». Cette « vacuité réelle » de « l'inexistence » est véritablement la caractéristique la plus achevée du Prajñā.

Parlons Chan maintenant. Qu'est-ce que le Chan ? Chan est « le moi », la vie, l'art, l'humour, notre nature propre, l'inexistence... C'est pourquoi, l'état que représente l'école Chan est aussi le mot « inexistant » ; on peut dire qu'il concorde tout à fait avec l'idée directrice du *Sūtra du Diamant*.

Dans la vie quotidienne, si nous possédons un peu de Prajñā du *Sūtra du Diamant*, ou un peu de l'humour et du naturel de Chan, la vie aura un charme tout différent. Comme lorsque l'on ajoute un peu de sel dans un plat et qu'il devient plus savoureux, ou comme lorsque l'on dispose un bouquet de fleurs dans le salon et qu'immédiatement, le parfum se répand dans la pièce entière. Comme il est dit : « C'est la même lune devant la fenêtre mais, selon qu'elle est seule ou avec les fleurs du prunier, elle paraît différente ».

Avoir le Prajñā et le Chan dans la vie, est une chose très importante. Car, sans le Prajñā, le cœur est rempli d'ignorance, d'illusions, d'absurdité et d'attachements, et il en résulte une vie pénible. Le pra-jñā est comme une lumière. Le bouddhisme parle souvent de lumière du Prajñā, de lumière de la sagesse, qui est capable de percer l'ignorance, l'obscurité et le kleśa. Avec le Chan, la vie devient insouciant, naturelle et libre. C'est pourquoi, il est dit : « Si l'on mène sa vie avec un cœur de Chan, pourquoi craindre de ne pas venir à bout des afflictions ? »

Dans le texte du *Sūtra du Diamant*, il est dit : « Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible. » pourquoi ? C'est parce que, certes, nous n'avons qu'un seul cœur, mais, comme il est dit dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* : « Dans l'unique cœur, s'ouvrent deux portes », voulant dire que les êtres et les bouddhas possèdent originellement la même nature, mais que, à cause de leur ignorance, celle des êtres prend une forme changeante, illusoire et souillée. C'est pourquoi, on distingue « le cœur de l'ultime vérité » et « le cœur de l'illusion ».

Tous les jours, nous vivons dans les illusions et nous nous cramponnons aux cinq désirs et aux six objets de perceptions (*guna*). Notre esprit est rempli de méprises et d'ignorance qui apparaissent et disparaissent sans cesse. Les pensées du passé sont éteintes, celles du présent sont changeantes et celles du futur sont inexistantes... C'est pourquoi, il est dit que les trois cœurs sont inaccessibles.

Un maître Chan, appelé Deshan, menait des recherches approfondies sur le *Sūtra du Diamant* et il en avait écrit un commentaire, intitulé Qinglongxuocao (青龍疏抄). Originaire du nord de la Chine, il avait appris que l'Ecole Chan du Sud, mettait l'accent sur la théorie qui dit que « Une fois retrouvée sa nature propre, on devient Bouddha ». « Comment est-il possible qu'ils nourrissent une théorie aussi élémentaire ? », se demanda-t-il. Alors, il prit son commentaire, rassembla

toutes ses preuves et s'en alla vers les adeptes du sud, avec l'intention de les sortir d'erreur. Et ainsi, il marcha, marcha, en direction du sud.

Un jour, il passait devant un petit restaurant de bord de route et, la faim le prenant, il s'arrêta.

- Madame, apportez-moi une collation (點心 : en chinois, ce caractère se lit : choisir le cœur). Faites vite, s'il vous plaît, car je dois reprendre ma route.

- Grand Maître, que portez-vous sur votre dos ?
- *LE COMMENTAIRE DU SŪTRA DU DIAMANT.*
- Pourquoi le portez-vous au sud ?
- Honorable vieille dame, vous ne comprenez rien ! Je me rends dans le sud, pour rectifier les pensées erronées des gens de là-bas.
- Grand Maître, je ne comprends pas trop le *Sūtra du Diamant*, mais, j'ai une question à vous poser. Si vous pouvez y répondre, je vous offre cette collation. Mais, si vous ne savez pas me répondre, alors, *le commentaire du Sūtra du Diamant* que vous voulez apporter dans le sud, devra rester ici.
- Vieille dame, j'étudie le *Sūtra du Diamant* depuis des dizaines d'années et vous voulez m'interroger ?! C'est bon ! J'accepte vos conditions. Que voulez-vous savoir ?
- Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible », alors, Grand Maître, vous qui voulez des 點心, quel cœur (心) choisissez-vous (點) ?

Maître Deshan tressaillit et resta bouche bée.

Ainsi, le Chan ne peut être saisi à partir des seules connaissances, il doit être réalisé et prouvé grâce à la pratique.

Au Japon, vivait un maître Zen, nommé Kuaichuan. Pendant la période Sengoku de l'histoire du Japon, le chef de guerre Nobunaga Oda, voulut le forcer à devenir son conseiller et il refusa.

- Si vous refusez, je vais faire encercler la pagode par mon armée.
- Vous pouvez encercler la pagode, je n'accepte pas votre proposition.
- Alors, je vais l'incendier.

C'est ainsi que la pagode fut incendiée, en commençant par le portail.

Tous les disciples reflurent vers l'arrière de la pagode, certains montèrent même sur les toits. A ce moment, Maître Kuaichuan demanda à tout le monde de s'asseoir pour méditer et il leur dit :

- Que tout le monde essaie de réfléchir à la question : Comment sort-on les gens du cœur d'un brasier? Comment peut-on y promouvoir le dharma ? Aider les êtres ?
- Notre vie est menacée, comment peut-on encore promouvoir le dharma et aider les êtres ?
- Face au danger, les pratiquants savent toujours rester calmes. Même au milieu du brasier, nous devons apaiser notre cœur et rester sans crainte, n'être ni apeurés, ni terrifiés, ni intimidés. Et ce que je suis en train de faire, c'est promouvoir le dharma.

Et il dit à tout le monde :

- Pensez, pensez, pensez !

Au moment où tout le monde hésitait, il dit :

« *Pratiquer le Chan ne demande pas nécessairement des endroits pittoresques avec montagne et rivière ; si le feu de ton esprit est calmé, la fraîcheur viendra d'elle-même.* »

Ainsi, il suffit d'éteindre dans le cœur, le feu des illusions, de l'ignorance et des afflictions, pour pouvoir faire tourner la roue du Dharma au cœur de l'incendie et, même dans les flammes, on peut

ressentir le calme et la fraîcheur. Il est dit : « Quand la pensée surgit, ne la suis pas, sache seulement qu'elle est là. Quand elle s'en va, ne la suis pas, sache seulement qu'elle est partie. Si elle s'installe, ne la suis pas, sache seulement qu'elle est restée. »

En conséquence, dans la vie quotidienne, « si l'on se connaît clairement soi-même et que l'on ne s'attache nulle part, alors, on comprend clairement son cœur et de même, on comprend clairement sa nature ». C'est ce qu'on appelle « le cœur sans attache » et, dans les niveaux de la pratique bouddhiste, on a alors acquis le niveau de la « Patience du Dharma sans vie » : Sans apparition, sans disparition, sans subir l'impermanence et les égarements mondains. Après avoir acquis la voie, le Chan nous emporte dans un monde sans limites, un espace sans bornes, et peut même nous faire transcender le temps et l'espace. Aussi, que ce soit le *Sūtra du Diamant*, ou le Chan, l'essentiel est que nous puissions nous transcender nous-mêmes.

Comment ne s'attacher ni à l'intérieur ni à l'extérieur et se déplacer librement ?

Le *Sūtra du Diamant* nous dit : « le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement ». Habituellement, les points d'encrage de notre cœur correspondent aux six objets de perception : les formes, les sons, les odeurs, les goûts, les sensations et la pensée. Jour et nuit, notre cœur s'attache aux circonstances extérieures, qu'elles soient formes, sons, saveurs, etc. Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche Huineng enseigne que, non seulement il ne faut pas laisser notre cœur s'attacher aux six objets de perceptions, mais il faut encore qu'il ne s'attache ni à l'intérieur, ni à l'extérieur et qu'il puisse se mouvoir librement.

Comment ne s'attacher ni à l'intérieur ni à l'extérieur ? Le sixième patriarche écrit : « Le *Bodhi* ne peut être cherché qu'à l'intérieur du

cœur, pourquoi prendre la peine de le chercher à l'extérieur ? » Ce qu'on appelle le *Bodhi*, c'est notre nature propre *bhutatathata* et il ne peut être acquis à l'extérieur. Nous parlons souvent de ces connaissances, qui nous servent à faire des études et des observations des phénomènes de ce monde, mais le Chan, le Prajñā et la sagesse sont à découvrir à l'intérieur de notre cœur. Regardez les maîtres Chan dans leur méditation : leurs yeux sont clos, ils ne regardent pas, n'écoutent pas, ne s'attachent pas au monde extérieur et pourtant, le monde de leur cœur est bien plus grand, plus libre et plus insouciant, que le monde extérieur !

Pour parler du « Tao²⁷ », le sixième patriarche dit : « Le Tao est illuminé par le cœur et non par la méditation assise ». L'illumination non plus, ne peut être acquise par la méditation assise, mais uniquement par le cœur. Le cœur est comme un miroir recouvert de poussière accumulée. En enlevant doucement ces salissures, l'éclat du cœur pur apparaît tout naturellement. C'est pourquoi le sixième patriarche dit que pratiquer le Chan, ne doit pas se limiter à la méditation assise. Il est évident que la méditation assise est un moyen pour calmer le cœur et concentrer l'esprit et qu'elle est aussi bénéfique pour notre santé, mais il est certain que l'illumination ne peut être acquise par la seule méditation assise. Il dit encore : « Quand on est en vie, on s'assied et on ne s'étend pas ; quand on meurt, on s'étend et on ne s'assied pas ; originellement, notre corps n'est qu'un assemblage d'os puants et le redeviendra, pourquoi alors, se créer tant de soucis ? » Le Chan n'est pas dans la position assise ou couchée, il faut l'éprouver avec le cœur. Dès que le cœur est illuminé, l'univers, le monde et la nature présentent un tout autre charme.

Il est dans nos habitudes de convoiter les biens extérieurs, sans savoir que nous possédons des trésors dans notre cœur. Jadis, un maître Chan disait : « Je possède un bouddha que personne ne connaît. Il

27. Le Tao est la Voie en bouddhisme.

n'est ni modelé ni monté, ni sculpté ni gravé. Il ne comporte aucun trait de dessin, ni aucune touche de couleur. On ne peut le reproduire, ni le voler. Son apparence est humaine, sa pureté n'est pas moindre que celle de Bouddha. Bien qu'il soit unique, il peut se multiplier à l'infini. » L'idée est de nous faire comprendre que notre nature propre *bhutatahata* n'est d'autre que notre cœur Chan. C'est pourquoi, le but du *Sūtra de l'Estrade* est de nous guider pour nous faire retrouver notre cœur, notre nature propre *bhutatahata*.

Où se trouve notre cœur ? Dans le *Śūraṅgama-sūtra*, il est dit qu'Ananda « a cherché sept fois son cœur » : pour écarter les cœurs illusoire d'Ananda, Bouddha a successivement débattu des sept réponses de son disciple, pour lui montrer que le Cœur pur est partout et nulle part.

Chacun de nous possède le Cœur véridique, qui est partout et nulle part et qui, de plus, n'est pas supérieur chez les sages, ni inférieur chez les hommes du commun. C'est pourquoi, le sixième patriarche veut non seulement que nous retrouvions notre Cœur, mais qu'en plus, nous ne nous attachions, ni au *samsara*, ni au *nirvana*. C'est ce qu'il résume en disant : « le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement ».

Ne pas s'attacher au *samsara* c'est, grâce à la sagesse du Prajñā, transcender la vie et la mort. Ne pas s'attacher au *nirvana* c'est, grâce à la grande bienveillance et à la grande compassion, émettre le vœu de renaître sans cesse dans le monde des hommes, pour les aider à se libérer de leurs afflictions. C'est aussi une pratique simultanée de la compassion et de la sagesse, une compréhension de la Voie du milieu.

Sous « Les Cinq Dynasties », le maître Chan, Yunmen Wenyan, rendit visite au maître Chan, Daoming, à Zhejiang. Juste au moment où il enjambait le seuil de la salle, Maître Daoming ferma brusquement la porte. Yunmen poussa un grand cri :

- Aïe ! Ça fait mal !
- Qui a dit : mal ?
- C'est moi, maître !
- Pourquoi as-tu mal ?
- Mon pied est à l'intérieur.
- Ton pied est à l'intérieur ? Et toi, où es-tu ?
- Je suis à l'extérieur.
- Si tu es à l'extérieur, comment ton pied peut-il être à l'intérieur ?

A ces mots, Yunmen comprit tout à coup que la nature intrinsèque ne fait pas de distinction entre l'extérieur et l'intérieur.

Les notions mondaines de extérieur/intérieur, toi/moi, bien/mal, grand/petit, etc. ne sont que des dualités illusoire aux yeux des maîtres Chan. C'est à cause de ces dualités que les hommes ordinaires sont entravés et ne peuvent se transcender. Aussi, le sixième patriarche dit-il que notre cœur ne doit être attaché, ni à l'intérieur, ni à l'extérieur. C'est seulement ainsi que nous pourrions nous déplacer universellement, en toute liberté.

Quelles conditions réunir pour être un Kalyāṇamitra ?

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche répète sans cesse à ses disciples de se rapprocher des *kalyāṇamitra*, terme qui désigne les personnes qui aident les autres à avancer sur le chemin de l'éveil.

Dans le bouddhisme, on désigne souvent les maîtres par ce terme de *kalyāṇamitra*. Les camarades dharmiques et les adeptes protecteurs de dharma, sont aussi des *kalyāṇamitra*, indispensables sur le chemin de la pratique.

Dans le chapitre « Entrer dans le dharmadhatu » du *Sūtra de l'Ornementation fleurie*, il est expliqué comment Sudhana-śreṣṭhi-dāraka,

a rendu visite aux cinquante-trois *kalyāṇamitra* durant les étapes de sa recherche de la Voie. Peu importe leur apparence : qu'ils soient bouddha, *bodhisattva*, homme ou divinité, tous ceux qui sont capables d'aider les êtres à s'éloigner du mal, à cultiver le bien et à progresser vers la Voie de Bouddha, sont appelés *kalyāṇamitra*.

Sur le chemin de la pratique, les *kalyāṇamitra* exercent une grande influence sur nous. Les sūtras les comparent à la Terre qui nous porte et nous nourrit, à la montagne qui nous offre son refuge, à la nourrice qui nous protège, au bon médecin qui nous guérit, au soldat courageux qui chasse nos frayeurs et au pilote du navire qui nous fait traverser les courants du samsara. C'est dire l'importance des *kalyāṇamitra*.

Bouddha est un *kalyāṇamitra* éminent, un éducateur remarquable. Parfois, il nous parle de la « vacuité », parfois, il parle de l'« existence » ; parfois, il parle de l'« apparence », parfois il parle de « nature ». C'est une subtilité qu'utilise Bouddha pour guider les êtres, selon leurs différentes dispositions naturelles.

Le sixième patriarche Huineng est aussi un *kalyāṇamitra* éminent, un éducateur remarquable. A ses disciples, parfois il applique des méthodes douces et allusives et parfois il fait preuve d'une grande sévérité.

Ainsi, un *kalyāṇamitra* n'utilise pas nécessairement l'amour et la compassion pour te capter, parfois, il emploie la force pour te soumettre. C'est comme un enfant qui a besoin en même temps de la tendresse maternelle et de l'autorité paternelle. Tous les êtres de l'univers ont besoin, pour grandir, de la brise du printemps et de la fine pluie de l'été, mais ils ont aussi besoin de la rosée de l'automne et de la neige de l'hiver pour mûrir. Les quatre saisons de l'année s'enchaînent pour assurer la croissance et la maturité de tous les êtres de l'univers.

De la même manière, dans le bouddhisme, nous ne côtoyons pas les *kalyāṇamitra* dans le seul but de recevoir amour et bienveillance.

L'école Chan pense que la punition est aussi une forme d'éducation. Aussi, un *kalyāṇamitra* doit posséder un esprit vertueux, humble, tolérant, compatissant et éducatif ; il doit également nourrir une compréhension profonde du Dharma et de la nature propre *bhutatahata*.

Chapitre 3

La résolution des doutes

Un jour, le Préfet Wei organisa un banquet en l'honneur du Patriarche. A la fin du repas, il invita le patriarche à prendre place et, avec ses subordonnés et les érudits, il le vénéra et lui dit :

« Nous avons écouté le maître prêcher le Dharma, ce qu'il a dit est vraiment extraordinaire. Cependant, j'ai encore quelques doutes : Que le maître daigne m'éclairer de sa grande et bienveillante compassion ! »

« Veuillez formuler vos doutes, je vous expliquerai. »

« Les doctrines que vous avez exposées sont-elles celles du patriarche Bodhidharma ? »

« Exactement. »

« Je sais que, quand Bodhidharma rencontra l'Empereur Liang Wu pour la première fois, ce dernier lui demanda : « Toute ma vie, j'ai bâti des pagodes, aidé le sangha et pratiqué le dana. Quels mérites et vertus ai-je acquis ? » Et Bodhidharma lui répondit : « Aucun mérite réel. » Je ne comprends pas cette réponse. Que le maître veuille bien m'expliquer. »

« C'est vrai qu'il n'y a aucun mérite. Ne doutez pas des paroles du sage ! Le cœur de l'Empereur était dans l'erreur et il ne distinguait pas le juste dharma. Bâtir les pagodes, aider le sangha et pratiquer le dana, cela s'appelle « requérir la félicité ». Ne mélangez pas la félicité avec les mérites et vertus. Les mérites et vertus se trouvent dans le corps du Dharma et non dans la félicité bâtie. »

Et le Patriarche continua :

« Connaître sa nature propre s'appelle « mérite », traiter les êtres avec égalité se nomme « vertu ». Ne pas avoir d'obstruction entre les pensées et être capable de percevoir la véritable application de la nature propre bhutatathata, s'appellent « mérite et vertu ». Etre modeste face à soi-même est « mérite », se comporter avec respect envers autrui est « vertu ». Etablir tous les phénomènes à partir de la nature propre bhutatathata est « mérite », éloigner le cœur de toutes les pensées illusives est « vertu ». Ne pas laisser s'éloigner une seule pensée de la nature propre est « mérite », universaliser les applications sans s'y attacher est « vertu »...

« Si l'on veut rechercher les mérites et vertus du corps du Dharma, il suffit de suivre ces instructions et l'on obtiendra les vrais mérites et vertus. Celui qui cultive les mérites et vertus ne méprise pas les autres et les traite avec respect.

« Le moi n'étant pas écarté, on ne peut évidemment acquérir les mérites ; la nature propre restant illusoire, on n'obtient évidemment pas la vertu. C'est la prétention qui entraîne le dédain envers les autres.

« *Kalyāṇamitra* ! Ne pas avoir de rupture entre les pensées est « mérite », avoir le cœur et le comportement droits est « vertu ». Cultiver sa nature est « mérite », cultiver son comportement est « vertu ».

« *Kalyāṇamitra* ! Les mérites et vertus ne peuvent être perçus qu'à l'intérieur de la nature propre, ils ne peuvent être acquis grâce au dana et aux offrandes. Telle est la différence entre la félicité et les mérites et vertus. L'empereur Wu ne comprenait pas la Vérité et ce n'était pas la faute du patriarche. »

Le Préfet demanda :

« Je vois souvent les monastiques et les laïcs réciter le nom du Bouddha Amitabha et émettre le vœu de renaître sur la Terre pure

de l'ouest. Est-il possible d'y accéder ? Que le Maître veuille bien m'éclairer ! »

« Monsieur le Préfet, écoutez bien ! Je vais vous expliquer. Jadis à Shravasti, le *Bhagavat* a enseigné le sūtra de la Terre pure de l'ouest en disant qu'elle n'était pas très loin d'ici. Si l'on exprime la distance en Li²⁸, elle est de 108 000, ce qui rappelle les 10 mauvaises actions et 8 visions perverses. A cause de ces dix mauvaises actions et huit visions perverses, on peut aussi dire qu'elle se trouve très loin. Aux hommes ignobles Bouddha parle de distance et aux hommes sages, de proximité. Il y a deux sortes d'hommes mais le Dharma est unique. Parmi les hommes, il y a des égarés et des illuminés, il en résulte que la compréhension peut être lente ou rapide. L'homme égaré dicte le nom de Bouddha dans l'espoir de renaître dans sa Terre pure, alors que l'homme illuminé cherche à purifier sa pensée. C'est pourquoi Bouddha dit qu'en suivant la purification de son cœur, sa Terre de bouddha devient pure.

« Monsieur le Préfet ! L'homme de la Terre de l'est qui a un cœur pur, ne crée pas de mauvais karmas. Par contre, avec un cœur impur, l'homme de la Terre de l'ouest peut aussi concevoir des péchés. Le pécheur oriental dicte le nom de Bouddha pour renaître à l'ouest. Quant au pécheur occidental, dans quelle Terre espère-t-il renaître ? Les ignorants ne connaissent pas la nature propre, ils ne voient pas leur propre Terre pure, alors ils cherchent à l'est et à l'ouest, cependant que, pour les illuminés, tous les endroits sont les mêmes. Ainsi, Bouddha dit d'être toujours dans la joie et dans la paix en tout lieu.

« Monsieur le Préfet ! Avec de bonnes dispositions foncières, la Terre pure de l'ouest n'est pas loin d'ici, mais ceux qui nourrissent de mauvaises intentions, ne peuvent l'atteindre, même s'ils récitent le nom de Bouddha toute leur vie.

« Aujourd'hui, j'exhorte les *kalyāṇamitra* à écarter d'abord les dix mauvaises actions, ainsi vous aurez parcouru cent-mille li. Ensuite,

28. Mesure chinoise. Un li est égal à 576m.

qu'ils éliminent les huit visions perverses pour les huit autres mille li. Voir sa nature propre dans chaque pensée et se comporter toujours avec droiture, nous permettent de voir Amitabha Bouddha en un claquement de doigts.

« Monsieur le Préfet ! Si vous pratiquez les dix bonnes actions, est-il nécessaire de prononcer des vœux pour renaître sur la Terre pure ? Si l'on ne chasse pas la tentation de faire le mal, lequel des bouddhas viendra nous accueillir ? Celui qui comprend la doctrine permanente du subitisme, voit l'ouest en un *kṣāna*. Sinon, comment parcourir cette longue distance en dictant le nom de Bouddha ? Je vais vous amener la Terre pure de l'ouest ici à l'instant, désirez-vous la voir ? »

Toute l'assemblée le vénéra et dit :

« Si nous pouvons la voir ici, à plus besoin de vouloir y renaître ! Que le maître veuille bien nous montrer la Terre pure de l'ouest ! »

Le Patriarche dit :

« *Kalyāṇamitra* ! Le corps des hommes ressemble à une cité : les organes de perception en sont les portes : cinq à l'extérieur et une à l'intérieur. Le cœur est la terre, la nature est l'empereur et l'empereur vit sur la terre du cœur. Si la nature demeure, l'empereur est présent mais si la nature disparaît, l'empereur fait de même. Si la nature demeure, le corps et le cœur restent intacts mais si la nature disparaît, le corps et le cœur périssent. Il faut chercher Bouddha à l'intérieur de la nature propre et non à l'extérieur du corps.

« Si la nature propre est égarée, on reste un homme ordinaire, mais si la nature propre est éveillée, on devient Bouddha. Avec la bienveillance et la compassion, on est Avalokitésvara. Avec la joie et l'équanimité, on est Mahasthamaprapta. Avec la pureté, on est Sakyamuni. Avec la droiture, on est Amitabha.

« Faire la différence entre l'autre et moi, est pareil à bâtir un Mont Sumeru qui obstruerait la Voie. Un cœur rempli de pensées avides et

perverses, ressemble à un océan agité et les afflictions ignobles en sont les vagues. Les desseins malveillants sont de méchants dragons, les pensées hypocrites sont des démons, les perceptions mondaines sont des monstres aquatiques, l'avidité et la haine sont des enfers, l'ignorance est un fauve...

« *Kalyāṇamitra* ! Pratiquez les dix bonnes actions et le paradis apparaîtra. Ne faites pas de différence entre l'autre et moi et le Mont Sumeru s'effondrera. Chassez l'avidité et la haine et l'océan s'asséchera. Ecartez les afflictions et les vagues s'apaiseront. Éliminez les idées malsaines et les méchants dragons disparaîtront...

« Ainsi, la graine d'éveil bhutatathata de la disposition foncière irradiera, rendant extérieurement les six organes de perception purs et sans souillure, capables de briser les karmas du monde des désirs ; éclairant intérieurement notre nature propre ; capables de faire disparaître les trois poisons – avidité, colère et ignorance – et les karmas malsains. Ainsi le monde sera brillant et transparent tel la Terre pure de la Joie suprême de l'ouest.

« Si vous ne pratiquez pas de la sorte, comment pouvez-vous espérer atteindre la Terre pure de l'ouest ? »

Ayant entendu les instructions du Patriarche Huineng, l'assemblée comprit clairement et trouva la nature propre. Tout le monde salua respectueusement le patriarche et s'exclama unanimement : « C'est merveilleux ! », et ils dirent à voix haute : « Que tous les êtres du dharmadhātu qui ont entendu ces paroles obtiennent l'illumination immédiatement ! »

Le Patriarche ajouta :

« *Kalyāṇamitra* ! Si l'on veut apprendre le bouddhisme et le pratiquer, on peut aussi le faire à la maison, sans être obligé de se faire ordonner. Un laïc qui pratique conformément aux instructions du dharma est pareil à un honnête homme de l'est. Un monastique qui ne pratique pas conformément ressemble, lui, à un mauvais homme

de l'ouest. Il suffit que le cœur soit pur et il sera la Terre pure de la joie suprême de sa nature propre. »

Le Préfet Wei redemanda :

« Comment un laïc doit-il pratiquer ? Que le maître veuille bien nous le dire ! »

Le Patriarche dit :

« Je vais vous réciter une *gāthā* intitulée « La *gāthā* de la non-apparence ». Si vous pratiquez en l'appliquant, ce sera comme si vous demeuriez en ma compagnie. Sinon, le fait d'être ordonné n'apportera aucun intérêt sur le chemin de la pratique. »

La *gāthā* dit :

Avec un cœur sans remous, pourquoi se forcer à observer les préceptes ?

Avec une conduite droite, pourquoi devoir pratiquer la méditation ?

Avec la gratitude, nous assistons nos parents selon la piété filiale,

Avec la justice, les supérieurs et les subordonnés s'entraident mutuellement.

Avec la complaisance, les nobles et les humbles, vivent en harmonie,

Avec la tolérance, les injures n'ont pas l'occasion de fuser.

Si l'on est assez persévérant pour faire du feu en frottant deux pièces de bois,

On trouvera le « lotus rouge²⁹ » même dans la « boue houleuse³⁰ ».

Ce qui a un goût amer, est souvent un bon médicament,

Ce qui est dur à entendre, est souvent un bon conseil.

29. La nature de Bouddha

30. L'état non-illuminé

*En corrigeant ses erreurs, on fait naître la sagesse,
 En camouflant ses défauts, on laisse paraître l'esprit non
 vertueux.
 Dans la vie quotidienne, il faut faire souvent des actions
 bénéfiques,
 L'acquisition de la Voie ne vient pas du don matériel.
 Il faut chercher le Bodhi à l'intérieur de son cœur,
 Pourquoi s'efforcer de trouver le trésor à l'extérieur ?
 Ecoutez bien ceci et pratiquez suivant ces instructions,
 Alors la Terre pure de l'ouest apparaîtra devant vos yeux.*

Et le Patriarche ajouta :

« *Kalyāṇamitra* ! Vous devez tous pratiquer en suivant cette *gāthā* pour retrouver votre nature propre et atteindre directement la Voie de Bouddha. Hâtez-vous, car le temps vous est compté.

« Rentrez chez vous. Quant à moi, je retourne à Caoqi. Si vous avez encore des doutes, vous pourrez venir m'interroger. »

A ce moment, le Préfet, les fonctionnaires, les hommes et les femmes de l'audience, obtinrent tous l'illumination. Ils la reçurent avec foi et s'y conformèrent avec respect.

Commentaire

Pourquoi dit-on que la distribution des aumônes et l'offre de nourriture n'apportent ni mérite ni vertu ?

Il existe un Gong'an dans l'école Chan :

Jadis, quand le patriarche Bodhidharma arriva en Chine, c'était l'époque où l'empereur Liang Wu gouvernait le pays. L'empereur Liang était un fervent adepte bouddhiste, il avait bâti de nombreuses pagodes, aidé le sangha, imprimé les sūtras et fait sculpter des statues.

Lui-même pratiquait le végétarisme et donnait personnellement des lectures du Dharma. Quand il apprit l'arrivée d'un moine éminent venant de l'Inde, tout de suite, il l'invita respectueusement au palais pour le consulter et lui demanda : « Depuis que je suis devenu souverain, je ne cesse de construire des pagodes, d'aider le sangha et de faire des œuvres charitables... Quels mérites et vertus ai-je accumulés ? »

Le patriarche Bodhidharma lui répondit : « Aucun mérite ni vertu ! »

Cette réponse fut comme un seau d'eau froide versé sur la tête de l'empereur. Il se dit : « J'ai fait tant de bonnes actions et voilà que, non seulement tu ne me félicites pas, mais tu me dis encore que je n'ai aucun mérite ni vertu ? » Immédiatement, il conçut une forte antipathie contre le patriarche Bodhidharma et celui-ci, estimant lui aussi qu'il n'y avait aucune affinité entre eux, le quitta sous le coup de la déception.

En répondant : « Aucun mérite ni vertu ! », le patriarche Bodhidharma faisait-il erreur ?

L'empereur Liang Wu pensait que le fait de bâtir des pagodes, aider le sangha, imprimer les sūtras et promouvoir le Dharma, devait lui rapporter mérites et vertus. Faisait-il erreur ?

En fait, ils avaient raison tous les deux : Les mérites et vertus auxquels pensait l'empereur sont des mérites produits, acquis en fonction des actions menées. Ceux dont parlait le patriarche sont des mérites innés qui sont intrinsèques et n'augmentent, ni ne diminuent. Dans le premier cas, ils sont quantitatifs, dans le deuxième, ils sont qualitatifs.

Dans le *Sūtra du Diamant*, est aussi abordé le problème de « bonheur et vertu » et celui de la « nature de bonheur et vertu ». Du point de vue de la causalité, le premier est quantitatif, le second est qualitatif. On ne peut faire intervenir une dualité entre « beaucoup et peu », pour parler de la « nature intrinsèque de bonheur et vertu ».

Le Patriarche Bodhidharma parlait de l'essence des mérites et vertus, l'empereur Liang n'avait, lui, pas encore atteint ce niveau, c'est pourquoi, ils ne pouvaient se comprendre.

Acquiert-on des mérites et vertus, en distribuant des aumônes et en offrant de la nourriture ? Tout dépend du niveau considéré : En partant du dharma mondain, on peut dire que le *dana* est générateur de mérites et vertus. Le *dana* ressemble à des semailles et, dès que les conditions seront remplies, on obtiendra la récolte. Le *dana* est donc un trésor inépuisable : si on le pratique, on épargnera et on récoltera des fruits. Un homme qui ne pense qu'à convoiter le bien d'autrui reste un homme pauvre.

Il n'y a pas que le *dana* matériel : On peut aussi pratiquer le *dana* en offrant de gentilles paroles, ou en rendant service à autrui. Et même si l'on ne sait pas bien parler ou si l'on n'a pas la capacité de rendre service, simplement se sentir heureux en voyant les autres pratiquer le *dana*, est encore une sorte de pratique. Tous ces trésors de mérites et vertus sont inhérents au cœur de chaque homme. Nous devons les employer pour les offrir aux autres en tout temps et en tout lieu et c'est là une manière de s'enrichir soi-même.

Le *dana* est l'une des « Trois pratiques de bonheur, des divinités et des humains ». C'est un chemin pour atteindre le royaume des divinités et celui des humains. Le *dana* est comme un pont qui facilite la communication entre individus : Si je suis agréable avec toi, si je peux t'aider et si je peux t'être utile, alors, entre nous, la compréhension mutuelle sera merveilleuse.

Le *dana* est comme une terre mise en culture : si l'on en possède les semences, on récoltera un jour des fleurs et des fruits.

Jadis, vivait une jeune orpheline qui, pour survivre, n'avait d'autre recours que la mendicité. Un jour, elle passa devant une pagode et, voyant les adeptes faire des offrandes, elle ressentit une grande joie intérieure. Dans sa poche, elle avait une petite pièce qu'elle avait trouvée peu avant dans une poubelle. Alors, elle la sortit et la déposa dans le tronc des aumônes. Le Premier abbé de la pagode, ayant appris la chose, vint en personne et lui récita un sūtra.

Ensuite, elle quitta la pagode et s'en alla dans la forêt. Elle se coucha au pied d'un arbre pour se reposer et s'endormit. A cette époque, le Roi venait de perdre son épouse et, pour oublier sa solitude, il chassait avec sa cour dans la forêt. De loin, il vit une lumière irradiant au pied d'un arbre... Il s'approcha et vit une superbe jeune fille, ressemblant à une fée descendue sur terre. Il en fut si heureux qu'il la ramena au palais.

De pauvre mendicante, la jeune orpheline était devenue reine. Alors, elle se dit : « Ce sont peut-être les mérites et vertus que j'ai acquis en pratiquant le *dana*, qui m'ont valu ce miracle ? ». Pour montrer sa gratitude, elle revint à la pagode avec des trésors venus du palais. En chemin, elle pensait : « A l'époque, je n'ai donné qu'une petite pièce et le Premier abbé est venu en personne. Aujourd'hui, avec toutes ces richesses que je vais offrir, quelle importance et quelle estime m'accordera-t-il ? »

Mais à son arrivée, elle ne vit, pour l'accueillir, que le maître de réception. Elle se sentit déçue et mécontente. Le maître de réception lui dit : « Bienfaitrice ! Vous n'avez donné qu'une seule pièce la dernière fois, mais cette pièce représentait votre cœur entier et toute votre sincérité. C'est pourquoi, le Premier abbé est venu en personne. Aujourd'hui, vous avez apporté beaucoup de richesses mais, sous leur clinquant, elles ne représentent pas grand-chose. Ma simple bénédiction personnelle est suffisante. »

Il est dit : « les différents champs de félicité déterminent les différents mérites et vertus ». Les mérites de la pièce de monnaie, offerte pour construire des routes ou pour accorder une bourse d'études, sont différents de ceux de la même pièce, offerte aux enfants pour se divertir ou s'amuser. En outre, si toi et moi offrons chacun une pièce pour une bourse d'études mais que, dans le fond de ton cœur, tu attends quelque chose en retour, les mérites que tu peux acquérir seront moindres... Ainsi, le *dana* dépend de notre résolution : Si l'on

est sincère, les mérites obtenus par le don d'une seule pièce ne sont pas moindres que ceux obtenus par le don d'un million de pièces.

Le plus haut niveau du dana consiste à ne pas s'attacher à l'idée qu'il y a un donneur, un receveur et un objet donné. C'est-à-dire, ne pas s'attacher à l'apparence de « moi/toi/le bien offert » ; c'est ce que l'on appelle « le dana sans apparence ». Dans le bouddhisme, on distingue plusieurs cas de figure : « Le cœur est vide mais la situation n'est pas vide ». « La situation est vide mais le cœur n'est pas vide ». « Le cœur et la situation sont tous les deux vides ». « Le cœur et la situation ne sont vides ni l'un ni l'autre ». » Selon le cas, les mérites et vertus sont chaque fois différents.

Parfois, de grands dons rapportent peu de mérites et vertus, parfois, de petits dons rapportent des fruits considérables...: Dans le premier cas, le donneur pense à la récompense et c'est une pensée égoïste. Dans le deuxième cas, le donneur part avec la seule idée d'aider autrui et il le fait avec sincérité et respect.

La rétribution karmique du dana dépend aussi de la qualité du receveur et de l'objet du don. Ainsi, un jour, à l'époque de Bouddha, un petit garçon lui offrit un bol rempli de sable. Bouddha étant le receveur, les mérites attachés au don de ce pauvre petit bol, furent immenses.

Parfois, la valeur de l'objet donné est disproportionnée par rapport au receveur, comme lorsque l'on offre des bijoux aux pauvres.

Parfois, le receveur et l'objet du don sont tous les deux honorables, par exemple quand on offre des objets de valeur à des hommes sages et vertueux et parfois, le receveur et l'objet du don sont tous les deux modestes, par exemple quand on donne des reliefs de nourriture aux mendiants.

On qualifie aussi le dana par l'intention du donneur et l'objet du don : Sudatta a offert, avec respect, le vihara Jetavana pavé d'or, à Bouddha. Ici, l'intention du donneur et l'objet du don sont tous les

deux considérables. Il existe encore le cas où l'intention et l'objet sont tous les deux mesquins, comme lorsque l'on jette une pièce à un pauvre en ajoutant : « Ne mets plus les pieds ici ! »

Il faut encore considérer l'état du donneur et du receveur. Parfois, le donneur est pur, mais le receveur est impur, c'est l'exemple des dons aux prisonniers : les donateurs le font par compassion, mais les receveurs sont des gens à l'esprit pervers. Parfois, le donneur est impur, mais le receveur est pur, par exemple celui qui vole l'argent des autres et l'offre à la pagode dans le but d'obtenir des mérites. Parfois, le donneur et le receveur sont tous les deux purs : Ratnakūṭa Bouddha a utilisé l'encens et les fleurs pour faire offrande à Bouddha et Aksayamatir Bodhisattva a offert des parures à Avalokitésvara. Parfois, le donneur et le receveur sont tous les deux impurs, comme lorsque des escrocs soudoient des fonctionnaires corrompus.

C'est pourquoi, quand on parle de dana, il convient d'être très prudent. Comme les méthodes utilisées peuvent être différentes, l'état d'âme des receveurs peut être différent et l'intention des donateurs peut, elle aussi, être différente.

C'est pourquoi, il est dit dans le *Sūtra de l'Estrade* que le dana n'a « aucun mérite ni vertu », car les mérites du dharma mondain sont quantitatifs, seule l'essence de la nature des mérites est qualitative.

Les apprentis bouddhistes doivent bien comprendre ce point.

Où se trouve la Terre pure ?

Quand on parle de la Terre pure, on pense immédiatement à la Terre pure de la Joie suprême. Ceux qui ont lu le *Sūtra d'Amitabha* ont toujours en tête cette question : « Où se trouve la Terre pure de la joie suprême ? »

Il est dit dans le sūtra : « au-delà de dix milliards de Terres de bouddhas », c'est-à-dire au-delà de cent mille Trichilocosm.

En fait, ce n'est qu'une façon de parler, une manière de comparer car, en partant du point de vue de l'essence du Dharma, il n'y a pas de distance pour indiquer l'endroit de la Terre pure. La Terre pure se trouve dans notre cœur. C'est pourquoi, on parle de « la Terre pure du cœur seul, Amitabha de la nature intrinsèque ». Ainsi, pour Vimalakirti, partout où il se trouve, il est dans la Terre pure : quand il enseigne le Dharma, la salle de classe est sa terre pure ; quand il va au marché, le marché est sa terre pure. Comme il est dit dans le sūtra : « selon la pureté du cœur, la terre se purifie », la Terre pure se trouve dans le cœur. Et c'est aussi de « la Terre pure mondaine » que parle le bouddhisme humaniste.

Jadis, Sāriputra demanda à Bouddha : « Ô Bouddha ! Les terres pures des bouddhas sont toutes pures et sans souillure, pourquoi notre monde *Saha* est-il aussi plein d'aléas : naissance, vieillesse, maladie et mort ? Pourquoi les êtres vivant dans les mondes de l'enfer, des pretas et des animaux, ainsi que tous les hommes, vivent-ils dans les afflictions ? »

Bouddha lui répondit : « C'est là, le monde que tu perçois. Le monde que je vois n'est pas ainsi. » Puis, il appuya son orteil sur le sol, et immédiatement, la terre devint dorée. Alors, il dit à Sāriputra : « Ceci est ma terre pure ».

Un des quatre bodhisattvas de la Chine – le bodhisattva Ksitigarbha – considère l'enfer comme sa terre pure. Ainsi, la pureté de la Terre dépend de notre cœur : si notre cœur est pur, le monde où nous sommes devient pur. C'est pourquoi, quand on apprend le bouddhisme, purifier son cœur est une tâche primordiale.

A propos des Terres pures, je les divise en : Terre pure mondaine, Terre pure céleste, Terre pure de la Joie suprême, Terre pure du Cœur seul, et Terre pure de Huayan. Ci-dessous, je les présente :

1. La Terre pure mondaine : On entend souvent dire : « Il n'y a pas un morceau de terre pure dans le monde des hommes.

Partout, on ne voit que dangers, querelles et injustices, comme dans les trois mauvais royaumes ! » Pourtant, le monde où nous vivons, avec la paix, l'harmonie, la joie et la richesse, l'entraide et le respect mutuel, ne serait-il pas une terre pure mondaine ? Certainement, mais pour cela, il lui faudrait remplir huit conditions :

- Pas de pollution des sols.
- Pas d'appropriation illégale des biens, mais une répartition égale pour satisfaire la vie quotidienne de chacun.
- Plus de ces agressions commises quotidiennement par des méchants : toutes les vies sont égales et libres, tout le monde s'entraide et s'aime.
- Pas de commérages des uns et des autres : tout le monde se respecte mutuellement.
- Pas de malentendus ni de soupçons entre amis : les relations sont basées sur l'honnêteté et la confiance.
- Pas d'arbitraire en politique : tous les hommes sont égaux devant la loi et les droits de l'homme sont respectés. Les vertus bâtissent et garantissent la paix.
- Plus d'accidents de la circulation.
- Pas d'inégalités entre les classes sociales.

2. La Terre pure céleste : C'est ce que l'on nomme « le paradis ». Comment est-il ? Quelles sont les différences entre la Terre pure mondaine et la Terre pure céleste ?

On peut dénombrer au moins quatre caractéristiques spécifiques :

- La longévité : Selon les sūtras, les divins du monde du désir le plus près de la Terre (*trāyastriṃśas*) ont une durée de vie de cinq cents ans, qui correspond à neuf millions d'années sur terre.

- La taille : Selon les sūtras, les plus petits des divins mesurent neuf cents pieds. Plus on s'élève dans la hiérarchie des cieux, plus ils sont grands.
 - L'aisance : Matériellement et spirituellement, les divins possèdent tout ce qu'ils désirent. Ils ne connaissent ni la faim ni le froid. Ils n'ont plus de soucis, ne connaissent ni tristesse, ni colère ni haine. Ils agissent à leur guise, dans la joie et l'insouciance.
 - La joie dans le dhyāna : Les divins dans les mondes des formes et sans formes, n'ont aucun besoin des plaisirs mondains. Ils vivent dans le profond dhyāna et savourent la joie dharmique et l'aisance de la vie méditative.
3. La Terre pure de la Joie suprême : Elle compte également quatre caractéristiques propres :
- Là, il n'y a pas de différence de sexes : Dans la Terre pure de la joie suprême, il n'y a plus de différence entre homme et femme. Les habitants sont des êtres transformés, issus des fleurs de lotus. On pourrait penser que, sans cette différence de sexes, la vie doit être monotone... Ce serait oublier qu'en fait, c'est de cette différence que naissent les afflictions. Sans elle, il y a, c'est certain, beaucoup moins de problèmes en ce monde.
 - Là, il n'y a pas ni chagrins, ni afflictions : Il est dit dans le *Sūtra d'Amitabha* : « les êtres vivant sur cette Terre ne subissent aucune souffrance, ils ne ressentent que de la joie. C'est pourquoi, on la nomme « La Joie suprême ». » Ces êtres ne subissent pas les afflictions causées par l'avidité, la colère, l'ignorance, la jalousie, etc., Ils baignent dans une joie sans limites.
- Là, il n'y a pas de gêne financière : Dans la Terre pure de la Joie suprême, partout se dressent des palais et des tours ornés des sept joyaux, le sol y est pavé d'or, l'argent y est inutile.
 - Là, il n'y a pas de menaces des mauvais royaumes : Dans la Terre pure de la Joie suprême, n'existe aucun des trois mauvais royaumes : seuls y sont rassemblés des saints et des sages.
4. La Terre pure du Cœur seul : « Selon la pureté du cœur, la terre se purifie ». La Terre pure du Cœur seul, possède elle aussi, quatre caractéristiques :
- On y vit tranquille en s'adaptant aux circonstances.
 - On y vit suivant les affinités.
 - On se réjouit du bien que l'on voit accomplir par les autres.
 - On vit à sa guise, comme le soleil ou la lune dans le ciel : Peu importe qu'il pleuve ou qu'il vente ou que le ciel soit couvert de nuages noirs... le Soleil et la Lune restent détachés et se meuvent sereinement dans le Néant.
5. La Terre pure Huayan : La Terre pure que décrit le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* se caractérise par la non-dualité :
- Non-dualité entre grand et petit : Même dans un grain de sable ou une pierre, on peut voir le *Trichiliocosm*.
 - Non-dualité entre un et plusieurs.
 - Non-dualité entre mouvement et repos : Les phénomènes suivent la loi de l'impermanence, mais le cœur, lui, reste tranquille et immobile.
 - Non-dualité entre la pureté et l'impureté : même si l'on évolue dans un milieu impur, il faut garder un cœur pur.

Car il est dit : « Selon la pureté du cœur, la terre se purifie »... Il nous reste à espérer que tout le monde puisse vivre dans la Terre pure.

Que pense le sixième patriarche de la Terre pure d'Amitabha ?

Parmi les différentes Terres pures, celle que préconise l'école Chan, est la Terre pure de la Nature intrinsèque : celle de son propre cœur. Cependant, concernant la Terre pure d'Amitabha, décrite dans le *Sūtra d'Amitabha*, qu'en pense le sixième patriarche, Huineng ?

Le sixième patriarche s'en tient à la position de l'École Chan : Il approuve la notion de Terre pure de la Joie suprême du monde de l'ouest, c'est-à-dire qu'il approuve les paroles sacrées de Bouddha. Cependant, il ne nous encourage pas à oublier que « ce cœur est Bouddha », à ne chercher qu'à l'extérieur et à ne vouloir renaître que sur la Terre pure de la Joie suprême et c'est pourquoi, quand on lui a demandé à quelle distance de nous, se trouvait La Terre pure de la Joie suprême, il a répondu : « A cent-huit mille li. ». Dans le *Sūtra d'Amitabha*, on parle d'une distance équivalant à : « dix milliards de Terre(s) bouddhique(s) », or, une terre bouddhique est située à un *Trichilocosm*, ce qui signifie que c'est très, très loin. Cependant, une personne de sagesse supérieure, peut atteindre la Terre pure de la Joie suprême à l'instant même. C'est pourquoi, dans le *Sūtra d'Amitabha*, il est dit aussi : Si quelqu'un parvient à dicter le nom d'Amitabha Bouddha, en gardant un cœur imperturbable, alors, le temps d'une pensée, il peut renaître sur la Terre pure de la Joie suprême. Ainsi, la vraie Terre pure ne peut être définie en termes de distance. Un être illuminé est comme le bouddha Amitabha et possède une longévité infinie, c'est-à-dire qu'il peut transcender le temps, et possède encore une lumière infinie, c'est-à-dire qu'il peut transcender l'espace. Transcender le temps et l'espace, c'est appliquer la loi de la non-dualité

entre loin et près ; il n'y a pas de différence entre cette terre et l'autre terre, c'est celle de l'instant même.

C'est pourquoi, dans le *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche a dit : « Le pécheur oriental dicte le nom de Bouddha pour renaître à l'ouest, mais vers quelle terre, espère alors renaître, le pécheur occidental ? » Il voulait dire que, pour quelqu'un qui a un cœur impur et qui crée de mauvais karmas, la terre où il se trouve n'est nullement différente du monde *Saha*. Par contre, si celui qui se trouve dans le monde *Saha*, parvient à voir son cœur et sa nature propres, l'endroit où il se trouve n'est autre que la Terre de Bouddha. Ainsi, pour atteindre la Terre pure, il faut connaître son cœur et sa nature propre. Il n'y a pas de Dharma à l'extérieur du cœur, il n'y a pas non plus de Terre pure à l'extérieur du cœur. Le cœur est Chan, le cœur est Tao, le cœur est Bouddha.

Le *Sūtra de l'Estrade* ne veut pas nous voir nourrir de vains espoirs : l'important est de pouvoir changer soi-même. Si tu améliores ta façon de vivre, alors, tu trouves la Terre pure ; si tu embellis l'environnement, il devient ta Terre pure. Aussi, au lieu de vouloir à tout prix, renaître sur la Terre pure de la Joie suprême, il vaut mieux renaître dans sa Terre pure actuelle, c'est-à-dire en améliorant sa vie actuelle, son environnement actuel et ce sera aussi la Terre pure de sa nature propre. C'est pourquoi, notre définition de la Terre pure doit répondre aux quatre règles de comportement suivantes :

1. Vivre en harmonie avec les autres : On doit suivre l'exemple des hommes honnêtes, se respecter et vivre dans l'harmonie mutuelle.
2. Disposer d'un cœur purifié : si nous utilisons le Chan pour purifier notre cœur, nous y gagnerons une attitude sereine. Notre cœur pourra s'appuyer tranquillement sur le Chan, sur la bienveillance et la compassion, sur la sagesse Prajñā et sur l'immense et illimité Néant. Il sera comme le Soleil et la Lune qui évoluent sereinement dans le Néant et qui, chaque jour, se meuvent dans la liberté et l'insouciance.

Ainsi, l'idée fondamentale du *Sūtra de l'Estrade*, est de trouver un endroit pour bien organiser notre cœur.

3. Eliminer les querelles et les craintes : Dans la Terre pure, on ne connaît ni rivalité ni crainte, alors que, dans la terre des hommes, les querelles entre hommes, entre l'homme et la nature, entre l'homme et les animaux... sont quotidiennes et que la vie y est remplie de terreurs.

4. Mettre en pratique l'égalité et la liberté : la liberté et l'égalité sont des valeurs conformes au sens de la Terre pure.

Comment être reçu en audience par Amitabha, dans la Terre pure...

Dans le « Recueil des saints et sages de Jingtu », il est relaté plusieurs récits de personnes, qui ont été reçues en audience par Amitabha et qui ont vu personnellement la Terre pure de la Joie suprême. Yuan Liaofan, de la Dynastie Ming, a ainsi vu personnellement les merveilleux paysages de la Terre pure de la Joie suprême et le majestueux corps de félicité d'Amitabha. Le patriarche de l'école Jingtu, le Grand maître Huiyuan, a lui aussi, vu apparaître Amitabha trois fois, à Luzhan, durant sa récitation du nom de Bouddha. Le Grand maître Shandao de la Dynastie Tang récitait le nom du Bouddha Amitabha et chaque fois qu'il en dictait un, une lumière irradiait, sortant de sa bouche. C'est pourquoi on l'appela le bonze lumineux.

Dans le *Sūtra de l'Estrade* il est dit : « Se comporter toujours avec droiture nous permet de voir Amitabha ». Si notre cœur peut s'établir dans l'égalité et la droiture, il sera en concordance avec la Voie de Bouddha, alors, nous pourrons voir Amitabha. Le sixième patriarche nous le dit lui aussi : « Voulez-vous devenir Bouddha ? Alors cherchez-le dans votre nature propre » et il ajoute : « Il faut chercher Bouddha à l'intérieur de la nature propre et non à l'extérieur du corps. Si la nature propre est égarée on reste un homme ordinaire, mais si la nature propre

est éveillée, on est Bouddha. » Tous les dharmas à l'extérieur du cœur sont hétéroclites et impermanents. Il n'y a aucun bouddha à l'extérieur du cœur, il faut chercher Bouddha à l'intérieur de nous-mêmes.

Le *Sūtra de l'Estrade* dit aussi : « Avec la bienveillance et la compassion, on est Avalokitésvara ; avec la joie et l'équanimité, on est Mahasthamaprapta ; avec la pureté, on est Sakyamuni. » D'habitude, nous récitons le nom d'Avalokitésvara, mais il vaut bien mieux apprendre sa bienveillance et sa compassion. Avalokitésvara est le bodhisattva de la grande bienveillance et de la grande compassion, si on les possède, on sera Avalokitésvara. Mahasthamaprapta est le bodhisattva de la grande joie et de la grande équanimité, si on les possède, on sera Mahasthamaprapta. Sakyamuni signifie être pur, si l'on a un cœur pur, on sera Sakyamuni.

Nous étudions le *Sūtra de l'Estrade*, car nous espérons être reçus en audience par Amitabha et voir la Terre pure mais, que ce soit Amitabha ou la Terre pure, nous ne devons pas nous obstiner sur les apparences. C'est comme le doigt qui montre la Lune : le doigt n'est pas la Lune, nous ne devons pas le prendre pour elle, et il nous faut oublier le doigt pour voir la Lune. C'est dire que, si nous voulons voir Amitabha ou la Terre pure, il ne faut pas les chercher dans les apparences, ni les répéter sans arrêt : il faut se retourner vers nous-mêmes, car chacun de nous possède la nature de Bouddha. A l'époque, sous l'arbre Bodhi, Bouddha acquit l'Anuttara-samyak-sambodhi et la première phrase qu'il énonça fut : « Comme c'est extraordinaire ! Comme c'est extraordinaire ! Tous les êtres de la terre possèdent la sagesse et la vertu du Tathāgata, mais, à cause de leur ignorance et de leurs attachements, ils ne l'ont pas réalisé. » Cette phrase signifiait que nous sommes tous originellement bouddhas, mais qu'à cause de l'ignorance et l'illusion, nous ne le savons pas. Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le Patriarche Huineng nous enseigne comment trouver l'Amitabha de notre nature propre et comment bâtir notre propre Terre pure :

1. Ne faites pas de différence entre l'autre et moi et le Mont Sumeru s'effondrera : c'est-à-dire qu'il faut éliminer la discrimination et l'entêtement à faire la différence entre l'autre et moi, cette obstination qui ressemble au Mont Sumeru et qui obstrue l'harmonie et la compréhension mutuelle entre les hommes. C'est pourquoi, le *Sūtra du Diamant* nous répète sans cesse de « ne pas être obnubilés par l'apparence du moi, de l'autre, des êtres et du temps ».
2. Chassez l'esprit pervers et l'océan s'asséchera : L'esprit pervers, c'est l'avidité, la colère, l'ignorance et l'illusion... Il ressemble à un océan en furie et perturbe notre corps et notre cœur. L'esprit pervers éliminé, on n'aura pas à subir la calamité de l'inondation.
3. Ecartez les afflictions et les vagues s'apaiseront : Il est dit dans le *Mahāyāna-satadharma-prakāśamukha-sāstra* : nos afflictions sont grandes, moyennes, petites, secondaires, radicales... Dans la vie quotidienne, chacun se sent souvent affligé, troublé et excédé et, sans les afflictions, la vie serait si calme et si paisible !
4. Éliminez les idées malsaines et les méchants dragons disparaîtront : Non seulement les afflictions nous offensent, mais elles offensent aussi les autres. Si l'on peut chasser ces idées malsaines, le démon ne pourra pas s'installer dans notre cœur, pour nous perturber.

Pourquoi dit-il : « Il y a deux sortes d'hommes, mais un seul Dharma » ?

Il est dit dans les sūtras : « Il existe beaucoup de portes d'entrée, mais la voie finale est unique. » Dans le bouddhisme, il existe quatre-vingt-quatre-mille manières de pratiquer, mais le but final n'est autre

que de trouver sa nature propre et de devenir Bouddha. Aussi, le sixième patriarche dit-il : « Il y a deux sortes d'hommes, mais un seul Dharma ».

« Le Dharma est unique ». Certes, il est dit dans les quatre vœux universels : « les méthodes de pratique sont infinies, j'émetts le vœu de les étudier toutes » : récitation des sūtras, diction du nom de Bouddha, méditation, vénération, contemplation... sont toutes des méthodes de pratique, mais la Vérité que nous éprouvons est unique. Dans le monde, coexistent le bien et le mal, le vrai et le faux, le bon et le mauvais qui sont des dharmas mondains, mais leur essence est neutre. Le Dharma, c'est le Dharma et la Vérité, c'est la Vérité. Il n'y a aucune différence et c'est pourquoi, il est dit : « le Dharma n'est ni bon, ni mauvais, le bon et le mauvais sont des dharmas ».

Dans le sūtra, figure une parabole : « Trois oiseaux volent dans le ciel ; le ciel n'est ni lointain ni proche, ce sont les traces qui diffèrent. Trois animaux traversent la rivière, la rivière n'est ni profonde ni peu profonde, ce sont les traces qui diffèrent. ». Un aigle, un pigeon et un moineau volent dans le ciel : l'aigle déploie ses ailes et il parcourt plusieurs dizaines de kilomètres, le pigeon ouvre ses ailes et franchit un ou deux kilomètres, tandis que le moineau, en dépit de tous ses efforts, ne peut franchir que quelques centaines de mètres. En fait l'espace n'a pas de limites, mais, en raison de leurs différences de capacité, les distances parcourues par les trois oiseaux, ne sont pas les mêmes. De même, quand un éléphant traverse la rivière, une partie de son corps et sa tête émergent, le cheval a la tête à peine sortie de l'eau, tandis que les pattes du lapin ne touchent pas le fond. Ce n'est pas une question de profondeur de la rivière, simplement les trois animaux sont de tailles différentes, ce qui induit la notion de profondeur. Il y a des hommes sages et des hommes ordinaires, mais il n'y a qu'une seule Vérité. Aussi, les sūtras nous enseignent que les apprentis bouddhistes doivent suivre les quatre méthodes suivantes :

1. Suivre le Dharma, et non l'individu : Le Dharma représente la Vérité. Un adepte bouddhiste doit se comporter conformément à la Loi. La pensée de l'homme varie en fonction de l'individu et de plus, l'homme subit le cycle de la vie et la mort... Le Dharma, par contre, est éternel et reste inchangé.
2. Suivre la sagesse, et non la conscience : Ici, la sagesse est le Prajñā « sans écoulement », et la conscience est la « sixième conscience³¹ » « avec écoulement ». Les phénomènes que nous discernons et essayons de comprendre par le truchement de nos six organes de perception, changent à chaque instant, suivant la vision illusoire mondaine et, si l'on utilise la sixième conscience pour cerner ces mêmes phénomènes, on ne peut les pénétrer à fond. Le Prajñā est la sagesse parfaitement brillante, il est comme un miroir qui reflète avec exactitude toutes les apparences du monde et comme un rayon de lumière, qui nous permet de voir notre visage d'origine. Donc, non seulement nous devons « suivre la sagesse et non la conscience », mais il faut encore « transformer la conscience en sagesse » pour ne pas être égaré par les illusoire phénomènes mondains.
3. Suivre la signification, et non les mots : Les mots et les paroles sont des outils pour traduire la Vérité, ils ne sont pas la Vérité. Dans la vie quotidienne, les mots et les paroles sont des ponts permettant aux hommes de communiquer. Cependant, des malentendus peuvent surgir, en raison de différences de sens, de langage ou d'expression. C'est pourquoi, l'école Chan préconise le « sans écrit » et le sixième patriarche va jusqu'à dire : « Les merveilleuses doctrines des bouddhas ne sont pas enfermées dans les écrits ». On ne

peut utiliser uniquement les mots pour exprimer et transmettre les extraordinaires doctrines et pratiques. Il faut partir des idées pour comprendre le Dharma et non des écrits, qui ne conduiront qu'à deviner, comparer, discuter et s'obstiner. On va alors, buter sur l'obstacle des écrits et, jour après jour, s'éloigner de la Voie.

4. Suivre le sens complet, et non la signification imparfaite : Dans le Dharma, on distingue la Vérité mondaine et la Vérité transcendante. La Vérité mondaine est une méthode subtile mais insuffisante, la Vérité transcendante est une doctrine absolument parfaite. C'est pour se conformer à la capacité de compréhension, variable selon les êtres, que Bouddha a créé sa méthode subtile, mais nous ne pouvons substituer le subtil au parfait. Le plus important est d'être en concordance avec le cœur de Bouddha.

Bouddha se sert de différents modes d'enseignement du dharma pour aider les êtres à retrouver leur nature de bouddha, comme on se sert du doigt pour montrer la lune. Nous devons apprendre à « voir la lune grâce au doigt, mais non pas nous obnubiler sur le doigt, au risque d'en oublier la lune ».

Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Sache que le Dharma que j'enseigne, ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. » En temps ordinaire, nous vénérons les bouddhas mais, le jour où nous deviendrons Bouddha, il faudra cesser de les vénérer, car continuer à le faire, serait porter le radeau sur le dos, après être monté sur la rive. Ce serait un attachement et l'attachement est une maladie. C'est pourquoi, Bouddha dit : « C'est ainsi pour le Dharma et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. »

31. La conscience mentale selon l'école Cittāmātra.

Toute sa vie, le Maître-Chan Mazu Daoyi de la dynastie Tang, guida ses disciples en leur donnant deux réponses : A la question : « Qu'est-ce que Bouddha ? », il répondait : « *le Cœur, c'est Bouddha* » et si on lui demandait : « Qu'est-ce que le Cœur ? », il répondait : « Bouddha, c'est le Cœur. »

Son disciple aîné, Damei Fachang, fut illuminé par cette phrase et dès lors, se retira sur le Mont Damei (La Grande Prune). Un jour, Mazu envoya un autre disciple pour sonder Fachang en lui faisant dire : « Fachang ! Tu as assimilé l'expression le cœur, c'est Bouddha, mais ces temps derniers, le maître dit : « *le cœur, ce n'est pas Bouddha !* »

Indifférent, Fachang répondit : « Pour moi, rien n'est changé : *le cœur, c'est Bouddha* ».

Quand le disciple rapporta ces paroles à Mazu, celui-ci fut satisfait et dit : « La prune est mûre ! » Jouant sur les mots, il voulait dire que Fachang avait vraiment acquis l'illumination. En admettant même que le maître se fût renié en disant « *le cœur, ce n'est pas Bouddha* », Fachang, n'y aurait vu que l'ombre du bambou qui bouge à cause du vent, sans pour autant soulever la moindre poussière. Voilà ce que c'est que comprendre le sens réel de la sentence : « Il n'y a pas deux dharmas ».

Quelle différence entre illusion et illumination ?

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche nous livre de nombreuses interprétations et instructions, afin de nous apprendre à abandonner l'illusion pour connaître l'illumination.

Quelle différence entre illusion et illumination ? En réalité, l'illusion et l'illumination ne diffèrent que par une simple pensée : égaré, on fait partie du commun des mortels ; illuminé, on devient Bouddha. Il est dit : « Bouddha est un être illuminé. Les êtres communs sont des bouddhas qui ne sont pas encore éveillés ».

Les bouddhas et les êtres sont originellement semblables, car tous les êtres possèdent la nature de Bouddha et les bouddhas sont aussi des hommes, du moins à l'origine. Dans les croyances populaires chinoises, on rencontre nombre de divinités qui ont fait du bien au monde dans le passé et certaines possédaient même des pouvoirs surnaturels. Mais le bouddhisme ne les a pas classées au rang des bouddhas et bodhisattvas, en raison de la différence existant entre illusion et illumination.

Pour être bouddha ou bodhisattva, faut-il acquérir d'abord l'illumination et de quel genre d'illumination s'agit-il ? La loi de la coproduction conditionnelle s'impose et c'est comprendre que toi et moi ne sommes pas deux, que toi et moi sommes d'une même essence. Wang Yangming disait : « L'univers, c'est mon cœur ; mon cœur, c'est l'univers ». Pour les personnes illuminées, les êtres ne sont pas ceux qui se trouvent à l'extérieur du cœur, de même que le monde n'est pas celui qui est à l'extérieur du cœur. L'univers et tous les êtres et moi, sommes d'une même nature, tous les phénomènes sont dans mon cœur. C'est pourquoi le bouddhisme prend ses distances avec les autres religions : ce n'est pas par manque de respect, mais uniquement à cause de la différence de niveau de compréhension et de l'illumination, notion propre au bouddhisme.

Que signifie « comprendre la Vérité » ? La plupart des gens savent que Sakyamuni Bouddha acquit l'Eveil sous l'arbre Bodhi et devint Bouddha. Ce qu'il a acquis et compris, c'est la loi de la coproduction conditionnelle : « Tous les phénomènes sont nés de causes et conditions, tous les phénomènes disparaissent en raison de causes et conditions ». Les phénomènes de l'univers ne peuvent exister isolément : ils sont mutuellement interdépendants.

Concernant la loi de la coproduction conditionnelle, il est facile d'en parler, mais il est difficile de la comprendre. Cependant, si l'on comprend réellement la loi de la coproduction conditionnelle, on en

concevra toujours de la gratitude envers le pays, la société et tous les hommes qui ont contribué à notre existence. Ainsi, la différence entre les bouddhas et les hommes, ne repose que sur la différence entre illusion et illumination.

Qu'y a-t-il comme différence entre illusion et illumination ?

Un jour, dans sa méditation, le maître Chan Mazhu Daoyi se mit soudain à tousser et cracha involontairement sur la statue de Bouddha. Le serviteur qui se trouvait là, en fut choqué et lui dit : « Maître ! Comment pouvez-vous cracher sur la statue de Bouddha ?

A ce moment, Maître Daoyi fut pris d'une nouvelle quinte de toux et il demanda au serviteur : « Pardon ! Je dois encore cracher... Dis-moi : y a-t-il dans l'espace un endroit où Bouddha n'est pas ? Où dois-je envoyer mon crachat ? »

Certains manifestent du respect pour les statues de Bouddha mais, en réalité, ils ne le connaissent pas vraiment. Le Dharmakāya de Bouddha se trouve dans l'univers, dans le dharmadhatu et il se révèle partout dans la nature. Maître Daoyi a, certes, craché sur la statue de Bouddha, mais l'histoire montre aussi, qu'il avait compris le dharmakāya des bouddhas et trouvé la Voie.

Et pourtant, la vraie illusion et la vraie illumination ne sont pas faciles à distinguer, l'une de l'autre.

Dans une pagode, un jeune homme était assis en train de méditer, quand un vieux maître Chan vint à passer. Le jeune homme ne se leva pas pour le saluer et le vieux maître le lui reprocha : « Jeune homme, pourquoi ne te lèves-tu pas en voyant un aîné ? Voilà vraiment ce que l'on appelle un manque de politesse ! »

Le jeune homme singea la façon de parler des maîtres Chan et répondit : « Je suis assis pour vous saluer, c'est comme si je m'étais levé ! ».

Le maître s'approcha et lui donna une gifle. Très fâché, le blanc bec s'exclama : « Pourquoi me frappez-vous ? »

Et le maître répondit en riant : « je te gifle et c'est comme si je ne t'avais pas giflé. »

Les paroles des maîtres Chan paraissent parfois illogiques, mais en réalité, elles sont très respectueuses de la Vérité.

A Nanjing (Nankin), s'élève une montagne appelée *Niushoushan*. Dans le passé, y vivait le maître Chan, Farong. Il était entré dans les ordres à l'âge de neuf ans et depuis, il étudiait et approfondissait tous les sūtras, surtout ceux traitant du Prajñā. Tous les jours, les singes et même les oiseaux, lui apportaient des fruits, des fleurs et de la nourriture. Devant sa chaumière, passaient parfois des loups et des tigres et tous vivaient ensemble, en parfaite harmonie.

Un jour, le quatrième patriarche Daoxin lui rendit visite. Quand il arriva sur la montagne, les fauves s'approchèrent, comme pour l'attaquer. Le quatrième patriarche leva les bras en signe de peur et Maître Farong lui demanda : « Vous ressentez encore cela (la peur) ? » Puis, il s'adressa aux fauves en disant : « Allez-vous-en ! », et tous disparurent. Voyant cela, Maître Daoxin pensa : je suis un patriarche Chan, et aujourd'hui, voilà qu'il pense que je ressens encore de la peur face aux fauves ! Vraiment, je n'ose y croire !

Ils entrèrent dans la chaumière. Farong s'en alla préparer le thé et, en son absence, Maître Daoxin écrivit le mot « Bouddha 佛 » sur son siège. Farong revint et voulut prendre place. En voyant le caractère écrit sur son siège, il sursauta et n'osa pas s'asseoir.

Alors, le quatrième patriarche lui demanda en souriant : « Tu ressens encore cela ? », voulant dire : Si un simple mot suffit à t'effrayer, c'est que tu ne sais pas encore assumer la charge et trouver ta nature propre pour devenir bouddha. Tu n'es pas Bouddha !

Ce Gong'an nous montre que les maîtres Chan illuminés, doivent être capables de tout « laisser tomber ». Pourquoi, alors, avoir peur des lions et des tigres ? Et même devant le mot « Bouddha », pourquoi laisser germer l'idée d'« existence » ou de « non-existence » ?

Dans la vie quotidienne, les maîtres illuminés ne laissent pas paraître expressément leur illumination. Ils sont pareils à tout le monde. Mais quand ils entrent en état de méditation ou de concentration, ils deviennent différents.

La plupart des hommes vivent dans l'illusion. Comment trouver l'illumination ? Comment avoir une autre vision de la vie et ne plus errer dans la brume ? Comment voir le vrai monde et vivre à l'intérieur du cœur sincère ? Quelle différence entre illusion et illumination ?

La différence réside entre sage et ordinaire : L'ordinaire est égaré, le sage est illuminé. Égaré, on est mal à l'aise partout. Illuminé, tous les lieux nous sont propices. C'est pourquoi, l'endroit où réside le sage est partout et nulle part, car l'univers lui appartient...

Comment se différencie l'illusion de l'illumination ? Entre les deux, il n'y a qu'un tout petit pas, mais combien de temps nous faudra-t-il pratiquer, pour passer de l'illusion à l'illumination ?

Comment un pratiquant Chan peut-il être à l'aise partout où il vit ?

Nous vivons dans le monde et parfois, pour pouvoir satisfaire aux besoins de la vie quotidienne, nous devons fournir tant d'efforts et subir tant de contraintes ! De même, pour une rivalité commerciale ou pour une question de notoriété, que de querelles ! Si, chaque jour, nous laissons notre cœur être ballotté au gré des circonstances, notre vie quotidienne en sera très perturbée et belliqueuse. Le sixième patriarche dit : « Le cœur égaré se laisse entraîner par la splendeur du dharma ; le cœur illuminé conditionne la splendeur du dharma. » Si nous pouvons éviter à notre cœur d'être esclave des circonstances, mais au contraire, les ordonner, nous aurons découvert la Voie.

Bien plus : si nous sommes capables d'utiliser le dhyāna pour conduire notre vie et régler les problèmes rencontrés, alors, même au milieu des tumultes de la vie, nous pourrions apaiser notre corps et notre cœur. C'est pourquoi, il est important de pouvoir être à l'aise dans la vie.

Comment réussir à mener une vie à l'aise ?

1. Être à l'aise face aux nécessités de la vie quotidienne :

Certains exigent une nourriture raffinée, faute de quoi ils se sentent malheureux. D'autres ne portent que des vêtements de marque et n'acceptent d'habiter que dans des palais somptueux ou de splendides villas. D'autres n'acceptent que des voitures d'importation, sinon, ils ne se sentent pas bien.

Néanmoins, pour des maîtres pratiquant le dhyāna, la vie matérielle n'est qu'un moyen subtil pour faciliter la pratique ; c'est pourquoi, ils ne font pas de différence entre avoir/ne pas avoir ou bon/mauvais. Ainsi, le maître Chan, Damei Fachang, de la Dynastie Tang, utilisait des feuilles de lotus pour se vêtir et se nourrissait de noix. Le maître Chan, Gaofeng Yuanmiao, de la Dynastie Yuan, pratiquait seul, dans une grotte en haut de la montagne. Chaque jour, il s'alimentait avec le peu de nourriture, que les gens lui faisaient monter par des cordes. Tout le monde pensait qu'il était malheureux, mais lui se sentait très heureux : vivant sans vêtements, il disait que les vertus peuvent embellir l'aspect extérieur ; sans eau pour se laver, il disait que le Dharma peut purifier le corps et l'esprit ; sans amis, il disait que la nature était son compagnon... A ses yeux, sa petite grotte ressemblait à un dharmadhatu.

C'est pourquoi, avec le Chan, on peut rester à l'aise dans toutes les circonstances de la vie quotidienne.

2. Être à l'aise face aux besoins matériels et aux difficultés économiques :

Economiquement parlant, certains, quand ils possèdent un million, veulent deux millions, quand ils ont deux millions, ils en veulent dix et jamais, ils ne sont satisfaits. Mais, avec le Chan, même sans argent, on se sent très riche : Les pratiquants de Chan passent une vie avec trois robes et un bol, mais pour eux, ces humbles biens dépassent tous les bonheurs et toutes les richesses du monde.

Il y a plusieurs années, une jeune fille arriva à Fo Guang Shan pour demander à entrer dans les Ordres. Je lui demandai : « Pourquoi veux-tu entrer dans les Ordres ? » Elle répondit qu'elle ne voulait pas se marier et que ses parents souhaitaient qu'elle entrât à Fo Guang Shan en apportant sa dot. Je lui dis :

- Tu peux te faire ordonner, mais il est inutile que tu viennes avec ta dot.
- Je possède plusieurs postes de télévision et appareils électroménagers... C'est dommage de les laisser à la maison, mieux vaut les apporter ici.
- Ce n'est pas souhaitable. Et pourquoi ? Par exemple, tu es en train d'étudier dans la salle de classe et tu vois quelqu'un passer avec une limonade ou une glace. Alors tu vas penser que c'est une glace venue de ton réfrigérateur. Si tu es dans la salle de réception et que tu entends le son de la télévision, tu vas penser que quelqu'un est en train de regarder une émission sur ton récepteur. Et tous les jours, dans ta tête, tu ne verras ou ne penseras que réfrigérateur ou téléviseur... Comment, dans ces conditions, pourras-tu pratiquer tranquillement ?

Voyant que je refusais qu'elle les apportât à Fo Guang Shan, elle estima que c'était bien dommage et, finalement, ne pouvant « laisser tomber » son réfrigérateur et son poste de télévision, elle retourna chez elle.

Si nous devons dépendre des objets matériels ou de l'argent pour bien vivre, ceci ne peut qu'accroître nos soucis et ne peut nous mettre à l'aise.

3. Être à l'aise face aux honneurs et humiliations, aux gains et aux pertes :

Le bouddhisme nomme « *la moquerie, la louange, la diffamation, la gratification, le gain, la perte, la tristesse, la joie* » les « huit vents », qui sont aussi les huit états capables d'influer sur nos émotions.

Dans la vie quotidienne, parfois nous recevons des louanges qui nous rendent fiers, mais parfois, nous subissons aussi des diffamations et des outrages. En général, il est plus facile de supporter la gêne matérielle, que de supporter injustices et insultes mais, si nous avons le Chan, nous pourrions accepter sereinement n'importe quelle situation. Un jour, le Grand maître contemporain, Hongyi, arriva dans une pagode. Le moine de la réception ne le connaissait pas et lui refusa l'hébergement. Le Grand maître ne réagit pas et se contenta de quitter les lieux. Mais quelqu'un l'avait reconnu et courut prévenir le Premier abbé de la pagode, qui s'empressa de venir et de faire sonner cloche et tambour pour l'accueillir. Pour autant, le Grand maître ne se sentit pas honoré car, possédant le Chan et le Dharma, il pouvait rester à l'aise en toute circonstance.

4. Être à l'aise face aux offenses et persécutions :

Dans les chapitres précédents, nous avons vu que toute la vie du sixième patriarche fut remplie d'adversités. Cependant, il a toujours su rester serein, même en survivant au sein de la bande de chasseurs. Bouddha, durant la période de sa culture des causes, a rencontré un tyran qui voulait taillader son corps et il a accepté sans la moindre haine. Car la force de Chan est plus puissante que n'importe quelle persécution.

5. Être à l'aise face aux relations sentimentales :

L'homme est un être doué de sentiments, et il ne peut vivre à l'écart des sentiments. Mais dans le monde des sentiments, il n'y a pas de normes définies pour déterminer le bon et le mauvais, le vrai et le faux, ou le bien et le mal. Souvent, les hommes nourrissent des sentiments injustifiés et subissent des afflictions et des peines. Avec le Chan, on peut transcender le sentiment individuel en compassion et ne plus sombrer dans les complications sentimentales.

Ainsi, grâce au Chan, les pratiquants obtiennent la force de déployer toute l'énergie de la nature propre. Dans la société actuelle, on entend souvent parler de crise économique et de pénurie des ressources énergétiques... Alors, on envisage de les exploiter dans les montagnes ou dans les océans, ou même en utilisant l'énergie solaire. En réalité, les vraies ressources se trouvent dans notre cœur ! Si nous pouvons exploiter notre esprit Chan et notre nature de bouddha, alors, dans la vie quotidienne, nous serons capables de tout : « être grand ou petit », « avoir ou ne pas avoir », « être rassasié ou affamé », arriver « tôt ou tard », être « à l'avant ou à l'arrière », « avancer ou reculer », « avoir froid ou chaud »... Avec le Chan, chacun est tout-puissant, car le monde du Chan est extrêmement étendu : La nature nous appartient et la vie éternelle aussi. Alors, pourquoi être encore attentif au moindre détail des querelles mondaines ? Aussi, pour pouvoir être à l'aise partout où nous vivons, nous devons exploiter notre esprit Chan et notre nature de bouddha, ce qui, tout naturellement, nous procurera une vie libre et insouciance.

Comment pratiquer ?

En conclusion : Comment pratiquer ?

1. Bien utiliser le temps disponible :

Il n'est pas nécessaire de se retirer dans les montagnes, ni même de s'isoler pour pratiquer, et surtout, il n'est pas nécessaire de pratiquer vingt-quatre heures par jour. Il suffit de profiter de quelques minutes de temps libre chaque jour. Le matin en se réveillant, on peut faire une méditation assise de cinq minutes, avant de descendre du lit. Si l'on est physiquement incapable de croiser les jambes, il suffit de bien s'asseoir, rentrer en soi-même ou dicter le nom de Bouddha. Si l'on n'est pas disponible le matin, on peut le faire le soir, avant de dormir. Car, les jambes croisées, les yeux fermés et l'esprit concentré, on obtient doucement une sensation de tranquillité, d'insouciance, de confort et de joie, donnant à notre corps et à notre cœur une certaine fraîcheur, une transcendance, un élargissement... De cinq minutes, on passera à dix minutes, puis à une demi-heure et même une heure.

Cette manière de pratiquer est bénéfique et très efficace pour améliorer la santé, renforcer la confiance en soi et la force. Ainsi, il ne faut pas toujours répéter : « je n'ai pas de temps ». En réalité, quel que soit le degré d'occupation dans sa vie, il y a toujours un moment pour se reposer. On peut toujours profiter de ces moments de repos pour méditer ou pratiquer le Chan ; de même pendant le travail, car le travail est aussi une pratique. Comme disait Maître Baizhang : couper le bois et porter l'eau sont des pratiques de Chan. C'est pourquoi, il ne faut pas avoir peur de manquer de temps ; il faut plutôt redouter de ne pas savoir prendre la résolution, car le temps nous appartient : c'est à nous de savoir comment l'utiliser.

2. Bien choisir l'objet de sa pratique :

La plupart des gens répètent : « Sans guide, je ne sais pas comment pratiquer ». En réalité, pratiquer n'est pas chose difficile : A l'école Jingtū, dicter une phrase « Namō Amitofo (hommage au Bouddha Amitabha) » ou « Namō Guan Shi Yin Pu Sa (hommage au

Bodhisattva Avalokitésvara) », c'est pratiquer. Si l'on arrive à dicter le nom de Bouddha en gardant un cœur sans remous, le Chan sera là.

Vénérer est aussi une sorte de pratique. A la maison, on peut le faire devant l'autel de Bouddha ou même devant l'autel des ancêtres.

En fait, « pratiquer » ne se limite pas à méditer, dicter le nom de Bouddha ou vénérer : la lecture et les actions charitables font aussi partie de la pratique. Tout ce qui respecte la règle : « Eviter les mauvaises actions et faire les bonnes » est synonyme de « pratique ».

3. Pratiquer au sein de la famille :

Dans la famille, se côtoient les parents, les frères, les sœurs, les époux, les proches... et l'on peut aussi pratiquer parmi eux : la fréquentation mutuelle, l'observation des principes moraux et vertueux, le respect réciproque et l'entraide, sont aussi des formes de pratique. Dans la famille, on mène une vie sentimentale multiple : sans même parler de l'amour conjugal, on peut aussi transcender ses sentiments pour exercer la piété filiale, être en bons termes avec les frères et sœurs et aider les proches. Comme le disait Confucius : « Aimer ses parents et les parents des autres, chérir ses enfants et les enfants des autres. »

En tant qu'adepte laïque, on mène aussi une vie matérielle et l'on peut se servir des biens matériels pour pratiquer en faisant de bonnes actions : aider les personnes dépourvues et les sinistrés, encourager les activités éducatives etc. Dans la société, beaucoup ont besoin d'aide : faire des dons matériels est aussi une pratique. Si l'on n'a pas d'argent, la bienveillance et la compassion sont encore des pratiques, au même titre que de dispenser des paroles aimables et encourageantes.

Dans le travail, bien accomplir ses fonctions est aussi une pratique ; un bon enseignant doit bien instruire ses élèves, un bon policier doit bien gérer sa mission et un bon fonctionnaire doit être incorruptible...

4. La pratique en général :

En général, on peut pratiquer en faisant du dana, quel que soit l'objet du don : argent, connaissances, bonnes paroles ou services rendus.

On peut aussi pratiquer en observant les préceptes (śīla) : observer les préceptes revient à respecter la loi et le bouddhisme préconise le śīla, afin d'encourager l'esprit de discipline. Toutes les actions interdites par la loi ou non conformes au Dharma, sont à éviter.

On peut aussi pratiquer le *ksanti* : Confronté à un événement déplaisant, un homme déplaisant, une parole déplaisante... il faut apprendre à tolérer et même, à endurer. Savoir supporter les offenses, est une force qui permet de progresser sur le chemin de la pratique.

En outre, lier de bonnes affinités, cultiver le champ de félicités, apprendre la sagesse, exercer des actions saines... ou encore, lire les sūtras, méditer, dicter le nom du bouddha, écrire, etc. sont aussi des pratiques bouddhistes. Dans les sūtras, on trouve aussi les dix pratiques dharmiques : transcrire les sūtras, faire offrande au sangha, distribuer des aumônes, écouter des lectures dharmiques ou en donner, observer les préceptes, prêcher, réciter les sūtras, réfléchir et étudier.

La pratique peut parfaire notre personnalité et notre vertu. Nous devons suivre les instructions du sixième patriarche, pour pratiquer consciencieusement dans la vie quotidienne. Comme le disait le Grand maître Taixu : « Nous considérons Bouddha avec respect, mais notre réussite dépend de notre personnalité. Réussir son rôle d'homme, c'est réussir le rôle de Bouddha. Telle est l'authentique vérité. »

Chapitre 4

La concentration et la sagesse

Le Patriarche dit à l'assemblée : « *Kalyāṇamitra* ! La doctrine dharmique que j'enseigne a pour bases la concentration et la sagesse. Mais vous vous trompez si vous pensez que la concentration et la sagesse sont deux choses différentes : elles sont une unité et non deux. La concentration est l'essence de la sagesse, la sagesse est l'effet de la concentration. Quand la sagesse se manifeste, la concentration naît de la sagesse et, quand la concentration se manifeste, la sagesse est dans la concentration. Celui qui comprend ceci, est celui qui pratique simultanément ces deux études. Vous, les pratiquants de la Voie, ne dites pas : « Vient d'abord la concentration, puis la sagesse » ou « Vient d'abord la sagesse, puis la concentration », car pour celui qui pense de la sorte, le Dharma a deux apparences. Celui qui répète de belles paroles mais nourrit de mauvaises intentions, connaît ces deux termes mais ne sait pas les observer. Si les paroles et l'esprit sont sains tous les deux, la concentration et la sagesse seront en équivalence. Pratiquez et trouvez l'illumination vous-mêmes. Ne rivalisez pas entre vous car si vous entrez en compétition, vous vous égarerez. Si l'on ne peut apaiser les disputes, on sera davantage attaché au moi et au Dharma et on ne pourra pas se détacher des quatre apparences³².

Kalyāṇamitra ! A quoi peut-on comparer la concentration et la sagesse ? A la lampe et la lumière. Avec la lampe, la pièce est éclairée ; sans la lampe, c'est l'obscurité. La lampe est l'essence de la lumière, la

32. Apparences du moi, de l'autre, des êtres et du temps. *Sūtra du Diamant*.

lumière est l'effet de la lampe. Il y a deux noms, mais il n'y a qu'une unité. C'est la même chose pour la concentration et la sagesse. »

Le Patriarche dit à l'assemblée : « *Kalyāṇamitra* ! Ce qu'on appelle « la pratique univoque du *samādhi* », c'est de toujours garder un cœur droit dans sa conduite. Il est dit dans le *Vimalakīrti Sūtra* : « Le cœur droit est un lieu de culte, le cœur droit est une Terre pure. » Il ne faut pas parler droiture et penser fourberie, pas plus qu'il ne faut ressasser sans cesse « la pratique concentrée du *samādhi* » et avoir le cœur écarté de la droiture. Soyez droits et ne vous attachez à aucun dharma. Les hommes égarés s'attachent à l'apparence des phénomènes, se focalisent sur une pratique concentrée du *samādhi*, en répétant que, s'asseoir sans bouger pour que les pensées illusoire ne s'élèvent pas, c'est la pratique concentrée *samādhi*. Celui qui pense de la sorte ressemble à un être insensible et dresse un obstacle majeur pour l'aboutissement de la voie.

Kalyāṇamitra ! La voie doit être libre. Pourquoi y a-t-il des obstructions ? Si le cœur ne s'attache pas aux dharmas, la voie sera libre. Garder un cœur attaché aux dharmas, c'est « s'entraver soi-même ». Si l'on pense que s'asseoir sans bouger, c'est la pratique concentrée du *samādhi*, on sera comme Sāriputra quand il méditait dans la forêt et se faisait réprimander par Vimalakīrti.

Kalyāṇamitra ! Certains engagent les autres à s'appliquer en contemplant leur cœur et en restant immobiles. L'homme égaré ne comprend pas le sens vrai, il s'obstine et obtient l'effet contraire. Ces personnes sont nombreuses et ce genre d'enseignement est une grande erreur. »

Le Patriarche dit à l'assemblée : « *Kalyāṇamitra* ! A vrai dire, le bon Dharma ne fait pas de différence entre subitisme et gradualisme, seuls existent les hommes égarés ou illuminés. Les hommes égarés apprennent graduellement, les illuminés assimilent instantanément. Quand on a connu son cœur et retrouvé sa nature propre, il n'y a plus de différence ; ces deux termes ne sont que des appellations.

Kalyāṇamitra ! Cette pratique dharmique que j'enseigne, suivant en cela les précédents patriarches, considère la « *Wu-nian* (non-pensée) » comme principe fondamental, la « *Wu-xiang* (non-apparence) » comme essence et le « *Wu-zhu* (non-attachement) » comme base fondamentale. *Wu-xiang*, c'est : faire face aux apparences et ne pas s'y attacher ; *Wu-nian*, c'est ne s'attacher à aucune pensée venue à l'esprit ; *Wu-zhu*, c'est la nature fondamentale de l'homme. Face à tout ce qui est bon, mauvais, beau et laid en ce monde, face à ceux qui nous haïssent ou nous aiment, face aux critiques, diffamations ou outrages... il faut tout négliger et ne pas penser à se venger. Entre les pensées qui surgissent, ne pas réfléchir aux images du passé. Si les pensées d'avant, de maintenant et du futur se succèdent sans cesse, on l'appelle le *kleśa*. Ne s'attacher à aucune pensée de quelque phénomène que ce soit... alors, il n'y aura plus d'afflictions. C'est ce qui est appelé « considérer la *Wu-zhu* (non-attachement) comme base fondamentale ».

Kalyāṇamitra ! Ne pas s'attacher aux apparences est appelé *Wu-xiang* (non-apparence). Si l'on peut se détacher des apparences, le corps du Dharma se purifie ; c'est ce que l'on nomme « considérer la *Wu-xiang* (non-apparence) comme essence ».

Kalyāṇamitra ! Lorsqu'en toute circonstance le cœur reste insensible, on parle de *Wu-nian* (non-pensée). Ne laissez pas l'esprit vagabonder face aux circonstances extérieures. Mais par ailleurs, si l'on s'obstine à ne rien penser, à chasser toutes les pensées, pour mourir quand toutes les pensées auront été éliminées et renaître ailleurs, on commettra une énorme erreur. Vous, les pratiquants de la voie, réfléchissez ! Ne pas comprendre le sens du Dharma, c'est se tromper soi-même et de plus, induire les autres en erreur : On est soi-même égaré et l'on diffame en même temps, la parole de Bouddha. C'est pourquoi, il faut « considérer la *Wu-nian* (non-pensée) comme le principe fondamental ».

Kalyāṇamitra ! Pourquoi faut-il considérer la *Wu-nian* (non-pensée) comme le principe fondamental ? C'est parce que, les gens qui

se disent qu'ils ont retrouvé leur nature propre continuent, en fait, à s'attacher aux circonstances extérieures. Avec les attachements, surgit la vision perverse et dès lors, naissent illusions et afflictions. En fait, il n'y a aucun dharma permettant l'acquisition de la nature propre et celui qui croit qu'elle peut être acquise et parle de bonheur ou de malheur à tort et à travers, est victime d'une vision perverse. C'est pourquoi, cette pratique dharmique considère la *Wu-nian* (non-pensée) comme principe fondamental.

Kalyāṇamitra ! Qu'est-ce que *Wu* ? Que représente *Nian* ? : *Wu*, c'est ne pas (wu) garder la notion de dualité et ne pas avoir un cœur affligé ; *Nian*, c'est penser (nian) à sa nature propre *bhutatathata* (*l'Ultime Vérité*). La *bhutatathata* est l'essence de la pensée, qui, elle-même, est l'application de la *bhutatathata*. C'est de la nature propre *bhutatathata*, que naissent les pensées et non des organes de perception (yeux, nez, oreilles, langue ...). La *bhutatathata* a une nature qui lui est propre et qui permet à la pensée de se faire jour. Si elle n'en avait pas, les organes de perception seraient détruits et disparaîtraient.

Kalyāṇamitra ! Quand la nature propre laisse apparaître la pensée, les six organes de perception voient, entendent, sentent, comprennent et ils ne sont souillés par aucune circonstance. La vraie nature reste toujours telle qu'elle est. C'est pourquoi, il est dit dans le sūtra : « Apprenez à bien distinguer tous les phénomènes et restez immuablement axés sur la Vérité transcendante »³³. »

Commentaire

La méthode de pratique du Grand maître Caoqi

Toute sa vie, le sixième patriarche Huineng a prêché à Caoqi ; c'est pourquoi, on le nomme aussi « le Grand maître Caoqi » et que sa méthode de pratique est aussi appelée « la méthode de pratique Caoqi ».

33. Vimalakirti sūtra.

En quoi consiste la méthode de pratique Caoqi ? : Dans le chapitre « Concentration et sagesse », il nous a dit de considérer la « *Wu-nian* (non-pensée) » comme principe fondamental, la « *Wu-xiang* (non-apparence) » comme essence et le « *Wu-zhu* (non-attachement) » comme base fondamentale. On peut dire que la méthode Caoqi est basée essentiellement sur le « *Wu* ».

La plupart de ceux qui pratiquent l'observation des préceptes : le *dana*, la diction du nom des bouddhas, la récitation des sūtras, des mantras... recherchent avant tout, la paix et la joie dans cette vie. La pratique Caoqi du sixième patriarche, elle, ne nous apprend pas uniquement à rechercher la paix et la joie dans cette vie : elle nous guide vers la réalisation de la vie éternelle et vers la redécouverte de notre visage d'origine. Il est dit : celui qui ne recherche que les mérites mondains et divins, la paix et la joie personnelles, n'a rien compris à l'enseignement du sixième patriarche.

La méthode Caoqi considère la « *Wu-nian* (non-pensée) » comme principe fondamental. *Wu-nian*, c'est ne s'attacher à aucune des pensées venues à l'esprit. La plupart des gens passent leurs journées dans les « pensées illusoire », pensant parfois à ceci et parfois à cela...

L'école Jingtū demande même à ses adeptes de penser à Amitabha Bouddha, afin de faire naître des « pensées justes » pour chasser les « pensées illusoire ». Mais, si ces dernières n'existent pas, pourquoi aurait-on besoin de « pensées justes » ? C'est pourquoi, on doit arriver à « *Wu-nian* (non-pensée) » : ne s'attacher à aucune pensée venue à l'esprit, ne laisser exister aucune pensée. Dès lors, même les « pensées justes » seront inutiles et donc, inexistantes.

L'état de *Wu-nian* est très élevé et demande de :

- Ne pas se remémorer les situations du passé : Certains pensent que les souvenirs sont plus beaux que la réalité présente. En fait, celui qui ne pense qu'au passé, démontre qu'il a, tout simplement vieilli.

- Ne pas s'embourber dans la situation présente ; ne pas s'obstiner à mesurer et à détailler les désirs et les peines : l'autre et moi, le juste et le faux, etc. De cette manière, on ne sera pas enchaîné à son propre intérêt.
- Ne pas rêver des circonstances futures : le bouddhisme parle de « l'impermanence de la vie », aussi, convient-il de ne pas se perdre dans des rêveries d'avenir. Par définition, « l'avenir » « reste à venir », il est donc inutile d'en rêver. L'important est de bien saisir chaque instant du présent, sans pour autant le convoiter. Ne pas se remémorer les situations du passé, c'est « pratiquer la concentration » ; ne pas se focaliser sur la situation actuelle, c'est « observer la discipline » ; ne pas rêver des circonstances futures, c'est « pratiquer la sagesse ». En fait, *Wu-nian*, c'est pratiquer les trois études : « Discipline, Concentration et Sagesse ». Dans l'état de *Wu-nian*, il n'existe ni amour ni haine envers les hommes et aucun attachement aux situations. En acquérant le *Wu-nian*, on saura au quotidien « se réjouir du bien que l'on voit accomplir par les autres », « être à son aise » et « être en accord avec les facteurs conditionnels ».

Ainsi, *Wu-nian*, c'est « ne pas s'obstiner ». On ne peut progresser que si l'on n'est pas obstiné. Le bouddhisme dit qu'il n'y a pas de Dharma établi, il ne faut s'attacher ni à l'existence, ni à l'inexistence. « *Wu* » est illimité, incommensurable et infini. *Wu-nian* ne veut pas dire « ne penser à rien », mais bien « ne s'attacher à aucune pensée venue à l'esprit ». C'est uniquement grâce à *Wu-nian* que l'on peut réellement posséder un monde plus grand et plus ouvert...

La méthode Caoqi considère la « *Wu-xiang* (non-apparence) » comme essence. Il y a trois sortes d'apparence : l'apparence de l'autre, l'apparence du moi, et l'apparence du Dharma. Nous vivons dans les dix mille phénomènes du monde visible et nous sommes égarés par

ces dix mille « apparences », qui font naître en nous des illusions et des erreurs. Considérer la « *Wu-xiang* comme essence », c'est vivre au milieu des apparences (formes) sans s'y attacher, c'est-à-dire : écarter toute « forme », tout « son », tout « parfum », toute « saveur », tout « contact » et tout « phénomène »... Comme il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Toutes les apparences sont illusoire » ; c'est en s'éloignant des « pensées illusoire » qu'on réalise l' « Ultime-vérité ».

La méthode Caoqi considère le « *Wu-zhu* (non-attachement) », comme étant également une base fondamentale, qui se résume en disant « le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement » (maxime citée dans le *Sūtra du Diamant*). Où notre cœur est-il attaché ? La plupart du temps, il est attaché aux « cinq désirs et six objets de perception (guna) ». Si l'on peut parler de « s'attacher », c'est qu'il existe, a contrario, un « ne pas s'attacher » et c'est le « *Wu-zhu* (non-attachement) ». C'est aussi dire qu'« il n'est nul endroit où il n'y ait aucun attachement ». Or, si le cœur est attaché, il est borné, c'est pourquoi « *Wu-zhu* (non-attachement) », signifie aussi « être partout ». Ainsi, la lune et le soleil sont partout, puisqu'ils évoluent au sein du Néant.

« *Wu-zhu* (non-attachement) » est le principe fondamental du *Sūtra du Diamant*, et son essentiel réside dans le mot « Wu » (ne ... pas) : « ne pas s'attacher au moi » pour guider les êtres ; « ne pas s'attacher à l'apparence » pour pratiquer le dana ; « ne pas s'attacher en aucune façon » pour vivre ; « ne pas s'attacher au gain » pour acquérir la bouddhité. En comprenant ce seul mot « Wu », on obtient le monde, on possède l' « illimitée, incommensurable, infinie » existence.

Telle est la méthode de pratique que le Grand maître de Caoqi nous enseigne. Et pour atteindre à cet état de « *Wu-nian*, *Wu-xiang*, et *Wu-zhu* », il convient de « pratiquer simultanément la concentration et la sagesse ».

La relation entre « concentration » et « sagesse »

Dans le chapitre « Concentration et Sagesse » du *Sūtra de l'Estrade*, le patriarche Huineng le dit clairement : « La doctrine dharmique que j'enseigne a pour bases la concentration et la sagesse... La concentration et la sagesse sont une et non deux... » Cette phrase nous indique à quel point la relation est étroite entre la concentration et la sagesse.

Ce que l'on appelle « concentration », c'est ne pas se laisser émouvoir, mais bien : garder son sang froid en toute circonstance. Ce que l'on nomme « sagesse », consiste à savoir se comporter correctement, conformément aux principes dharmiques.

« La concentration est l'essence de la sagesse, la sagesse est l'effet de la concentration ». « La concentration » et « la sagesse » sont originellement une seule unité. De « la concentration », naît « la sagesse », car « la concentration » est l'essence de la « sagesse ». « La sagesse » est une adaptation, un enchaînement, une application... c'est pourquoi, l'on peut dire que « la sagesse » est l'effet de « la concentration ».

La relation entre la concentration et la sagesse ressemble à celles existant entre l'or et les bijoux, l'eau et les vagues, la lampe et la lumière... qui se complètent mutuellement. Un lingot d'or peut être utilisé pour fabriquer des bijoux : bagues, bracelets, boucles d'oreille, etc. Leurs formes sont différentes mais la matière première reste la même. L'eau est originellement calme, mais avec le vent, les vagues se forment. Peu importe le déferlement des vagues, leur nature est toujours l'eau. Quant à la lampe et à la lumière, c'est grâce à la lampe que la pièce est éclairée ; sans la lampe, l'obscurité demeure.

Ainsi, l'or et les bijoux, l'eau et les vagues, la lampe et la lumière, ne sont ni proches, ni distants. Il en est de même pour « la concentration » et « la sagesse » : ni proches, ni distantes, elles sont comme les deux ailes de l'oiseau qui, grâce à elles, peut voler. Grâce à « la concentration » et à « la sagesse », l'homme peut être libéré.

Dans le *Nirvana-sūtra*, il est dit : « Beaucoup de concentration mais peu de sagesse : l'ignorance s'accroît ; beaucoup de sagesse et peu de concentration : la vision perverse s'amplifie ». Sous la dynastie Tang, le grand écrivain, Hanyu, rendit un jour visite au Maître-Chan, Dadian, qui était en cours de méditation assise. L'apprenti, voyant que Hanyu s'impatientait, s'approcha du maître et lui dit à l'oreille : « Eveillez d'abord l'attention avec la concentration, puis enseignez, avec la sagesse », ce qui voulait dire : « Maître, votre méditation a touché le cœur de Hanyu, maintenant vous devez lui parler dharma, avec sagesse ».

En entendant ces deux phrases, Hanyu se mit à rire et dit : « Heureusement que j'ai pu avoir des nouvelles par la bouche de l'apprenti ! ».

La concentration et la sagesse ne viennent pas de ce que les autres disent ou donnent : elles dépendent de notre pratique et de notre compréhension. Ce sont des affaires strictement personnelles.

Dans l'école Chan, un Gong'an raconte que :

Jadis, vivait une vieille dame qui se consacrait beaucoup au Dharma et au Sangha. Elle assistait un maître Chan dans sa pratique, et cela dura vingt ans.

Un jour, elle voulut le mettre à l'épreuve et elle demanda à sa petite fille de lui porter quelque chose, en lui disant : « Quand tu lui donneras le paquet, ne lui dis rien, embrasse-le simplement et vois comment il réagit. »

La petite fille suivit ses instructions, mais le maître Chan ne bougea pas d'un cil. Il dit froidement : « Le bois mort est resté appuyé contre le rocher glacé pendant trois hivers, sans la moindre chaleur », voulant dire qu'il avait acquis un niveau de concentration tel, qu'il n'était plus touché par aucune circonstance extérieure.

La petite fille rapporta la scène à sa grand'mère qui fut très irritée et attristée. Elle décida de renvoyer le maître Chan et même, mit le

feu à la chaumière qui l'avait abrité en disant : « Je l'ai assisté pendant vingt ans et, finalement, j'ai assisté un vulgaire égoïste ! »

Après avoir quitté la vieille dame, le maître Chan voyagea de part le monde. Quelques années plus tard, il revint et demanda à la vieille dame de l'aider à nouveau.

Trois ans plus tard, l'aïeule tenta la même épreuve. Mais cette fois, quand la petite l'embrassa, le maître Chan la serra dans ses bras et lui dit : « Que cela reste entre nous ! Ne le répète pas à ta grand'mère... »

Evidemment, La petite fille raconta tout à sa grand'mère, qui s'exclama : « Enfin ! J'ai assisté un bodhisattva humain ! »

Que signifie « le *Samādhi* focalisé » ?

Le *samādhi* focalisé, c'est le *samādhi* qui contemple l'aspect de l'égalité, dans le dharma-dhatu. Le pratiquant du « *samādhi* focalisé » qui a acquis l'illumination, peut atteindre les trois états suivants :

- Le cœur est sans haine, sans amour et sans désir de possession.
- Le cœur est inébranlable en toute circonstance.
- Il n'y a plus de sujet/objet, vérité/illusion...

Samādhi est un terme en sanskrit qui signifie juste, concentration, c'est-à-dire : affermir le cœur sain et ne pas agir inconsidérément. Ainsi, dans la vie quotidienne, une belle écriture s'appelle « le *samādhi* de l'écriture » ; bien parler, c'est « le *samādhi* de la parole » ; bien se comporter, c'est « le *samādhi* du savoir-vivre » et réprimander quelqu'un sans qu'il se fâche, c'est ce qui est appelé « le *samādhi* de la réprimande ».

Ainsi, on peut définir le *samādhi* par : le niveau le plus juste, le plus adéquat, le meilleur de ce que l'on dit, de ce que l'on fait et de ce que l'on pense. Ceux qui cherchent à toujours parfaire ce qu'ils entreprennent, ceux qui possèdent le meilleur savoir-vivre, de même

que ceux qui appliquent l'allure déagée, l'humour et la parfaite compréhension de Chan dans la vie quotidienne, peuvent tous être appelés Samādhi.

Dans *Les grandes techniques de la pratique du samatha et du vipaśyanā* de l'école Tiantai, il est mentionné quatre sortes de samādhi :

- *Samādhi* en position assise continue : Durant une période de quatre-vingt-dix jours, le pratiquant reste en méditation assise, dictant le nom d'un bouddha, l'esprit fixé sur un point précis et contemplant sa nature dharmique bhutatathata.
- *Samādhi* en marche continue : Appelé aussi « *pratyutpannasamādhi* ». Durant une période de quatre-vingt-dix jours, on ne peut ni s'asseoir, ni s'étendre, mais uniquement rester debout ou marcher... Il est interdit de se reposer.
- *Samādhi* de moitié-moitié : C'est la « pratique simultanée Chan-Jing ». On pratique successivement la méditation assise et la marche, en récitant le nom du bouddha.
- *Samādhi* sans exigence précise : On peut le pratiquer en marchant, en étant debout, assis ou couché, en s'attachant simplement à l'état d'« imperturbabilité ».

Le *Samādhi* en position assise continue, est aussi appelé « le *Samādhi* focalisé ». C'est, en tout « lieu », en tout « temps », en tout « mouvement », garder un « cœur juste » ; c'est, durant la pratique, avoir un cœur « vrai, juste, pur, et imperturbable ». Le « *Samādhi* focalisé » est l'ultime Chan : c'est le « Pur Chan » du tathāgata. Quand on arrive à se débarrasser de toutes les pensées illusoire et à fixer son cœur sur un principe, ou sa pensée sur un bouddha, et le contempler sans interruption et sans relâche, alors, dans cette pensée on peut percevoir les bouddhas de toutes les directions, la lumière illimitée du

dharmadhatu et obtenir « la grande libération »... C'est ce que l'on appelle « le *Samādhi* focalisé ».

Kumarajiva fut l'un des quatre grands traducteurs de sūtras chinois. Un jour, étant encore enfant, il accompagna sa mère pour aller vénérer Bouddha dans une pagode et il vit un gong de bronze sur l'autel. Il le prit et le posa sur sa tête. Voyant cela, sa mère lui dit : « Fils ! Pourquoi as-tu pris ce gong de bronze en guise de chapeau ? »

« Oh ! C'est du bronze ! » s'exclama *Kumarajiva* et instantanément, il en ressentit le poids !

Ainsi, avec le « sans penser », les objets, même fort pesants, perdent aussi leur poids... C'est ce qui est appelé « le *Samādhi* de sans penser ». « Sans penser », c'est ne pas faire de différence face aux circonstances extérieures. Comme il est dit : « Si le cœur n'est attaché à aucun phénomène, quel inconvénient y aurait-il à ce que les phénomènes nous entourent ? »

Les obstacles qui peuvent obstruer la voie dans l'apprentissage du bouddhisme

Le bouddhisme préconise « l'égalité importance entre la compréhension et la pratique » et il met l'accent sur « l'expérience » ; c'est pourquoi, pour apprendre le bouddhisme, il faut pratiquer.

Dans les étapes de la pratique, on rencontre souvent des épreuves et certaines causes et conditions engendrent des obstacles qui obstruent la voie. Selon le *Sūtra de l'Estrade*, il existe trois sortes d'obstacles : « Dire et ne pas faire », « Nourrir dans son cœur des idées fausses », « S'attacher exagérément au dharma ».

En outre, dans la société actuelle, la richesse, la dignité, la beauté, la jeunesse, etc. sont toutes des causes et conditions susceptibles de constituer des obstacles sur la voie de la pratique. Cependant, le plus

important de ces obstacles est encore notre « cœur ». Pourquoi notre cœur peut-il constituer l'obstacle majeur à l'apprentissage du bouddhisme ? Les raisons, au nombre de douze, en sont les suivantes :

1. *La porte du cœur* n'est pas ouverte : Notre cœur comporte une grande porte : si elle n'est pas ouverte, ceux du dehors ne peuvent y entrer. Si *la porte du cœur* n'est pas ouverte et que l'on repousse tout, la Dharma-eau de *la vérité et de la sagesse*, ne pourra jamais entrer. C'est pour cela que la non-ouverture de la porte du cœur est un obstacle pour l'apprentissage du bouddhisme.
2. Les nœuds du cœur ne sont pas défaits : Les nœuds du cœur ont pour origines, le soupçon, la jalousie et aussi l'attachement à « *l'autre et moi* ». Ils constituent ainsi un obstacle.
3. Ne pas savoir « laisser tomber » les charges du cœur : Les charges du cœur : l'argent, les honneurs, l'amour, la haine ... n'apportent que des soucis et constituent autant d'obstacles si nous ne savons pas nous en défaire.
4. Les illusions du cœur ne sont pas éliminées : Il est dit dans les sūtras : « Sans les illusions, la paix règne partout ». *A contrario*, si les illusions et les idées vagabondes sont toujours présentes, elles peuvent devenir un obstacle interdisant la venue de l'insouciance.
5. Le cœur est anxieux : La joie est le plus grand trésor du monde. Si, tous les jours, nous restons tristes et anxieux, il nous sera impossible d'éprouver aucune joie et alors, comment goûter le merveilleux du Dharma ? C'est pourquoi l'anxiété est aussi un obstacle.
6. Le cœur est obscur : Une personne qui ne possède pas la sagesse, ne peut allumer la lumière dans son cœur. Elle vit tout le temps dans l'obscurité et, fatalement, ne peut trouver la voie.
7. Le cœur est étroit : Ne pas savoir tolérer et admettre les qualités et les défauts des autres, la jalousie entre collègues, la jalousie face à la réussite des autres... sont aussi des obstacles.
8. Le cœur est mauvais : *Le précepte des sept bouddhas* dit : « Tous les actes négatifs sont à éviter, tous les actes positifs sont à effectuer. Purifier ses pensées est l'enseignement de tous les bouddhas ». Une personne dont l'âme est pleine de pensées erronées ne pourra, évidemment pas, s'engager sur la Voie de Bouddha.
9. Le cœur est pervers : Pour apprendre le bouddhisme, il faut prendre refuge aux Trois Joyaux et croire à la causalité. Un cœur rempli de pensées et de visions perverses, constitue aussi un obstacle.
10. L'avidité : Si une personne passe sa vie en prétendant tout recevoir et ne rien donner, elle ne pourra, en aucun cas, entrer dans la voie du bouddhisme ; car un tel comportement est en contradiction avec les *six Paramitas* et les *quatre vertus*.
11. L'égarement : Le cœur est égaré, refuse l'Eveil et toute affinité avec la Vérité... Comment, dans ce cas, atteindre l'illumination ?
12. L'idolâtrie du *moi* : Il est dit dans le *Sūtra de l'ornementation fleurie* : « Si quelqu'un veut connaître l'état du bouddha, il lui faudra d'abord purifier son esprit et y faire le vide. » Si une personne est orgueilleuse, bornée et pleine de préjugés, son cœur est comme un verre déjà plein : même la meilleure eau du Dharma ne pourra s'y ajouter. C'est pour cette raison que le cœur doit être *vide*, pour pouvoir atteindre l'illumination et connaître l'état du bouddha.

Quelles sont « les causes et conditions qui obstruent la Voie » ? : « Les trois poisons », « les cinq désirs », « les six objets de perception (*guna*) », mais aussi « l'argent », « les sentiments », « les relations humaines », « les conceptions », « l'ignorance » etc., sont tous des obstacles à l'apprentissage du bouddhisme. Nous avons créé Fo Guang Shan avec, pour objectif de nous servir du dharma pour assainir la société et purifier le cœur des hommes, espérant que nos visiteurs pourraient être influencés par le dharma. Malheureusement, certains n'ont pas compris nos intentions et ne voient que les bâtiments et les installations extérieures. Non seulement ils ne ressentent ni la pureté ni la joie, mais, de plus, ils nous rejettent et nous diffament. Aussi, bien qu'ils soient physiquement venus à Fo Guang Shan, ils n'y sont, en réalité, jamais entrés. Voilà un exemple de ce que l'on peut appeler « les causes et conditions qui obstruent la Voie ». Les pratiquants du bouddhisme doivent être capables d'accepter « la Vérité » et « le Dharma ». Nous devons ouvrir « la porte du cœur », défaire « les nœuds du cœur », laisser tomber « les charges du cœur »... C'est ainsi et seulement ainsi, que le Dharma pourra pénétrer dans notre cœur.

Dans le chapitre « la Concentration et la Sagesse », le sixième patriarche nous enseigne à mainte reprise les différentes méthodes pour pratiquer. Ici, le verbe « pratiquer » signifie « soigner le cœur ». Il est dit : « Bouddha a enseigné toutes sortes de dharma, afin de soigner toutes sortes de cœurs. Sans cette diversité des cœurs, à quoi bon toutes ces sortes de dharma ? » Tous les phénomènes prennent source dans notre « cœur ». Si notre cœur est « droit » et « pur », alors tout sera « droit » et « pur ». C'est pourquoi, il est dit : « Quand l'homme droit prêche un dharma pervers, le dharma pervers devient droit. Quand l'homme pervers prêche le dharma droit, le dharma droit devient pervers ». « Droit » et « pervers » ne se distinguent que par la simple pensée du cœur.

Comment « regarder le cœur et contempler l'immobilité » ?

Dans le Lankāvatāra-sūtra, il est dit : « Quand le cœur s'éveille, tous les phénomènes s'éveillent ; quand le cœur s'éteint, tous les phénomènes s'éteignent. » L'apparition et la disparition de tous les phénomènes sont liées aux fluctuations du cœur ». Le Sūtra des derniers enseignements du Bouddha dit : « Enclote le cœur (l'esprit) en un seul endroit, et rien n'est irréalisable ». Le Vimalakīrti-sūtra dit aussi : « Si tu cherches la Terre pure, commence par purifier ton cœur ; suivant la pureté de ton cœur, la terre où tu vis se purifiera ». Le Sūtra de l'Ornementation fleurie décrit le cœur comme étant « un peintre qui peut représenter toute sorte d'objet ». Le paradis ou l'enfer n'est qu'une création de notre cœur et il est dit : « Si tu veux connaître tous les bouddhas de tous les temps, contemple la nature du dharmadhatu, car tout est créé par le cœur ».

Le cœur est la porte d'entrée de la voie du subitisme mais généralement, nous avons l'habitude de regarder les montagnes, les rivières, les fleurs, les plantes, les hommes, les événements... Rares sont ceux qui « regardent le cœur ». Mais au fait, quelles sont les formes et les emplacements du cœur ?

Le « cœur » n'est ni vert ni jaune, ni rouge ni blanc, ni petit ni grand ; il ne comporte ni départ, ni arrivée, ni souillure, ni pureté, ni naissance, ni disparition. Le « cœur » ne s'attache ni au bien, ni au mal, ni à l'existence, ni à la non-existence, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, ni au centre, ni en haut, ni en bas, ni au grand, ni au petit. Car le bien et le mal, l'existence et la non-existence, le grand et le petit..., sont des « principes de dualité », cependant que le « vrai cœur » lui, est « absolu ».

Quatre vers révèlent les différences entre les hommes sages et les ignorants, entre les hommes illuminés et les hommes ordinaires :

1. **L'homme illuminé requiert le cœur et non Bouddha.**

Une *gāthā* dit :

*Bouddha est sur le Mont des Vautours, il ne faut pas le
chercher plus loin,
Le Mont des Vautours se trouve en fait dans ton cœur ;
Tout le monde possède le Stupa du Mont des Vautours,
Il suffit de bien pratiquer, sous le Stupa du Mont des
Vautours.*

Aussi, l'homme illuminé ne cherche qu'à « purifier son cœur » et ne demande rien à Bouddha.

2. **L'homme ordinaire prie Bouddha et ne contemple pas**

son cœur : L'homme ordinaire vénère tous les jours les bouddhas et les divinités, pour demander santé, fortune et succès, sans savoir que le cœur est le seul vrai et inestimable trésor.

3. **L'homme sage soigne le cœur et non le corps** :

Celui qui possède la sagesse sait comment soigner son « cœur », bien plus qu'il ne souhaite vivre cent ans ; car le cœur est l'origine même de tous les phénomènes. C'est pourquoi, il se sert de la discipline, de la concentration et de la sagesse, pour combattre l'avidité, la colère et l'ignorance.

4. **L'homme ignorant soigne le corps et non le cœur** :

l'homme ignorant ne s'intéresse qu'à l'état de son corps physique, ignorant qu'il faut « soigner le cœur » et « contempler le cœur ».

Sous la dynastie Tang, le maître Chan, Guling, avait trouvé l'illumination chez le maître Chan, Baizhang. Pour prouver sa reconnaissance envers celui dont il avait reçu la tonsure, il décida de retourner auprès du vieux maître qui, lui, n'était pas encore illuminé.

Un jour, le vieux maître prenait son bain et Maître Guling lui frottait le dos. Soudainement, il tapa dans le dos de son maître en disant : « En voilà une majestueuse salle de culte ! C'est bien dommage qu'il y ait le bouddha mais que la sainteté n'y soit pas encore ! ».

Le maître se retourna et le regarda. Maître Guling saisit l'occasion et ajouta : « Le bouddha n'est pas encore un saint, mais il irradie ! »

Le maître resta coi car l'œil de son cœur n'était toujours pas ouvert.

Un autre jour, le maître lisait près de la fenêtre. La vitre en papier huilé, interdisait à une mouche de sortir et elle revenait sans cesse se cogner contre le papier. Alors, Maître Guing profita de l'occasion et dit : « Le monde est si grand ! Pourquoi s'obstine-t-elle à essayer de percer ce vieux papier ? » Puis, il récita une *gāthā* :

*Ne pas vouloir sortir de la pagode,
Mais se cogner contre la vitre est réellement trop stupide ;
Cognez-vous contre le papier durant cent ans...
Quel jour pourrez-vous vraiment sortir ?*

A première vue, c'était à la mouche qu'il en avait, mais, en réalité, il voulait suggérer au maître : « Le monde est grand, les occasions de s'illuminer sont nombreuses, pourquoi ne sors-tu pas ? Tu passes toutes tes journées à lire les sūtras et les livres...Ce n'est pas dans ces papiers que tu pourras trouver l'illumination ! ».

Le maître regarda son ancien disciple et pensa que depuis qu'il était revenu, il disait sans cesse des choses étranges et tenait souvent des propos à double sens. Alors, il lui en demanda la raison.

Maître Gu-Ling lui révéla son illumination et le maître, tout ému, lui demanda conseil. Maître Gu-Ling prit place et lui dit :

*Le cœur et la nature sont sans souillure,
Ils sont originellement parfaits ;
Il suffit de s'éloigner des affinités illusives,
Et l'on sera semblable à Bouddha.*

C'est ainsi que le maître comprit ce que signifiait le fait de « regarder le cœur et contempler l'immobilité » et trouva enfin l'illumination.

C'est pourquoi, pratiquer le Chan demande d'abord de « regarder le cœur », car « Chan » est le « Cœur ». La plupart des gens croient que le Chan doit être pratiqué par la méditation assise, les yeux fixant le nez et le nez fixant le cœur. Mais le sixième patriarche dit : « La Voie est atteinte grâce au cœur, et non par la manière de s'asseoir ! » Chercher la Voie par la méditation, c'est, pour l'essentiel, connaître sa nature propre. C'est en comprenant ce point que l'on pourra pénétrer dans le monde du Chan.

Que signifient « subit, graduel, bon et mauvais » ?

Il est dit dans le sūtra : « Bouddha prêche un langage unique ; les êtres assimilent selon leur espèce ». Le dharma que dicte Bouddha n'est, à l'origine, ni subit ni graduel, mais, comme la capacité de compréhension des êtres diffère de l'un à l'autre, Bouddha n'a pas eu d'autre choix que de créer quatre-vingt-quatre-mille modes d'enseignement pour les instruire tous.

Que signifient « subit, graduel, bon et mauvais » ?

Le mot « subit » signifie qu'il n'y a ni « durée », ni « étapes ». C'est une forme d'illumination « directe », survenant à « l'improviste ». Le subitisme est une méthode dharmique qui permet au pratiquant de passer de l'état illusionné à l'état illuminé, le temps d'un éclair.

« Graduel » signifie petit à petit, graduellement, de caractère « méthodique » et « continu ». Une telle pratique s'appelle le gradualisme.

Un être de « racine subite », est celui qui possède une très bonne capacité de compréhension, celui qui est capable de « comprendre dix choses en en écoutant une, de comprendre toutes les branches en n'en touchant qu'une ».

Un être de « racine graduelle » est celui qui a une médiocre capacité de compréhension, celui qui ne peut avancer que méthodiquement, pas à pas... jusqu'à l'illumination totale.

Comment les distinguer ? Prenons comme exemple Ananda, le disciple de Bouddha. Il était très intelligent, mais « intelligent » ne veut pas dire qu'il était de « racine subite » et, bien qu'il fût connu comme le « numéro un en connaissances », il n'a pas acquis l'illumination. Par contre, Mātāṅga, celle qui a ensorcelé Ananda dans le *Śūraṅgama-sūtra*, était une humble fille de la caste *Śūdra*. Cependant, dès qu'elle eut pris refuge auprès du bouddhisme, elle acquit rapidement l'éveil. Le maître Chan, Shenhui, disait : S'agissant de la capacité de compréhension des hommes, certains acquièrent d'abord et subitement l'illumination ; ensuite, ils continuent à travailler graduellement. D'autres commencent par étudier graduellement puis, subitement, ils acquièrent l'illumination. Néanmoins, peu importe que l'on soit de racine subite ou graduelle, si l'on prend de bonnes résolutions et pratique diligemment, on finira par atteindre la Voie. Le seul danger serait de se perdre dans les notions de subitisme et de gradualisme, sans les comprendre.

Dans l'école Chan chinoise, se distinguent le subitisme du sud et le gradualisme du nord. « L'école du sud » du Grand maître Huineng, préconise le subitisme qui croit à la possibilité de « devenir Bouddha instantanément », cependant que « l'école du nord » de son dharma-frère, le Grand maître Shenxiu, conseille « la pratique graduelle ». En plus de mille ans, les disputes pour la suprématie, ne se sont jamais interrompues entre ces deux écoles.

En réalité, le sixième patriarche Huineng a dit : « le Dharma ne fait pas de différence entre subitisme et gradualisme : il n'y a que des hommes égarés ou illuminés. » Le « Dharma », c'est « Chan » et, dans le Chan, on ne parle pas de subitisme ou de gradualisme : C'est seulement à cause de la différence de capacité de compréhension des pratiquants, qu'est faite la distinction entre « bon » ou « mauvais ». C'est comme il est dit : « Trois oiseaux volent dans le ciel ; le ciel n'est ni lointain ni proche, ce sont les traces qui diffèrent. Trois animaux traversent la rivière, la rivière n'est ni profonde ni peu profonde, ce sont les sillages qui diffèrent. » « La Vérité » est comme « le Néant », il n'y a pas de « lointain ou proche » ; elle est aussi comme « la rivière », il n'y a pas de « profond ou peu profond ».

Nous pratiquons « la Vérité », peu importe que nous soyons de racine subite ou graduelle, nous devons continuer à pratiquer, même après l'illumination.

Il existe quatre points de vue :

- *La pratique graduelle d'abord, l'illumination subite ensuite* : Tel le bûcheron qui abat un arbre : il doit d'abord l'entailler avant de donner le coup de hache final ; tel le voyageur qui doit marcher longtemps avant d'arriver à destination.
- *L'illumination subite d'abord, la pratique graduelle ensuite* : Tel un homme intelligent qui apprend le tir à l'arc : il saisit vite le principe, mais il a besoin de pratiquer pour devenir expert ; tel le bébé qui possède tous les organes à sa naissance, mais qui ne peut acquérir force et puissance, qu'avec le temps.
- *L'illumination subite et la pratique subite* : Certains acquièrent l'illumination dès qu'ils entendent prêcher, puis, immédiatement, leur esprit est purifié et toutes leurs

afflictions disparaissent. Cette catégorie d'hommes englobe ceux que l'on appelle des « êtres de racine subite ».

- *La pratique graduelle et l'illumination graduelle* : C'est comme monter à la tour : plus on monte, plus on voit loin. Ou comme cuisiner au bois : nous utilisons beaucoup de bûches pour faire du feu, jusqu'au moment où le plat est cuit, mais ce n'est pas la dernière bûche qui a réussi la cuisson, c'est l'ensemble de toutes les bûches utilisées.

Il est dit dans le *Lankāvatāra-sūtra* : « Comme le fruit *āmra* (la mangue), il mûrit par degrés ». De même, toutes les plantes de la terre grandissent graduellement et toutes les connaissances – danse, chant, calligraphie, peinture etc. – ne peuvent être acquises que progressivement. Il en est de même pour l'apprentissage du bouddhisme : il ne faut pas se précipiter.

C'est pourquoi, pour apprendre le bouddhisme, après avoir assimilé la « théorie », il faut encore s'appliquer dans la pratique. Personne ne peut grandir et mûrir instantanément. Aussi, peu importe que ce soit « subit » ou « graduel », l'apprentissage du bouddhisme demande toujours du temps pour réussir car, comme dit le proverbe : « Tout vient à point à qui sait attendre ».

Que signifie « Apprendre à bien distinguer tous les phénomènes, et rester immuable dans la Vérité transcendante » ?

« Bien distinguer », c'est se servir de la sagesse *prajñā*, pour connaître et comprendre la forme exacte de tous les phénomènes, leur rendre leur « visage d'origine », et non pas les avilir en leur appliquant des idées erronées, entachées de mensonge. Le « bien distinguer » est un miroir qui reflète exactement l'objet présenté. « Bien distinguer », c'est aussi se comporter comme les rayons du soleil qui illuminent tout, tant les montagnes que les vallées.

Si les connaissances, l'expérience, la sagesse, la pensée et les techniques d'une personne atteignent un niveau d'« expert » et lui permettent d'avoir un jugement sans faille, on peut dire d'elle qu'elle est capable de « bien distinguer ». Un pratiquant qui a compris « la Vérité » et se sert de « la Vérité » pour discerner le monde, peut aussi être crédité du « savoir bien distinguer ».

Il est dit dans le sūtra : « Ne pas se forcer, mais garder un cœur ordinaire ». « Bien distinguer » est une sorte de « cœur ordinaire ». C'est en ayant un cœur ordinaire et en agissant sans affectation, que l'on peut s'accorder avec « la Vérité ».

Qu'est-ce qu'un « cœur ordinaire » ? Comment connaître, de manière exacte, la vraie image du monde ?

Pour répondre à ces questions, je propose les idées suivantes :

- **Du monde de *Différences* des hommes, au monde d'*Egalité* des sages.** Le monde que les hommes connaissent, présente de multiples facettes. Par contre, pour les sages, tout est égal : *L'homme et Bouddha sont égaux, l'autre et moi sommes égaux, avoir et ne pas avoir sont identiques, la sainteté et la mondanité sont équivalentes ...* Si l'on peut regarder le monde avec un cœur d'*égalité* de Chan, alors ce monde sera le plus beau et le seul vrai.
- **Du monde *agressif* des hommes, au monde *serein* des sages.** Le monde des hommes est empreint de matérialisme, rempli de désirs, de *guna*, de souffrances... Voilà pourquoi il est sans cesse agité et révolté. Par contre, ce que découvrent les sages, c'est la joie du Chan et du Dharma, c'est une vie tranquille et silencieuse. Si nous pouvons unir notre corps et notre esprit dans la tranquillité, nous pourrions connaître réellement le monde.

- **Du monde *éphémère* des hommes, au monde du *Nirvana* des sages.** Le monde des hommes est impermanent : naissance et extinction s'y enchaînent, de même que, dans le monde, dit inanimé, se succèdent, en fait, la vie, la vieillesse, les maladies, la mort, mais aussi la naissance, l'existence, le changement, la destruction et la création, l'existence, la disparition. Si nous pouvons découvrir le monde du Nirvana des sages, nous pourrions éliminer le choc du temps et de l'espace, le contraste de l'autre et moi, l'opposition entre la vie et la mort... C'est-à-dire connaître la vraie forme de tous les phénomènes.
- **Du monde de *l'impureté* des hommes, au monde de la *pureté* des sages.** Notre monde Saha est un monde de « cinq périodes de décadence », rempli de meurtres, de vols, de perversité et de mensonges. Si nous possédons la sagesse de Chan qui conditionne le corps et le prépare à ne pas tuer, ne pas voler, ne pas commettre d'actes sexuels pervers ; la bouche à ne pas mentir, ne pas dire de grossièretés, ne pas calomnier, ne pas flatter ; l'esprit à ne pas connaître l'avidité, ne pas nourrir la haine, ne pas rester ignorant... nous pourrions passer du monde impur des hommes, au monde pur des sages qui, lui et seulement lui, est le monde réel.
- **Du monde *insuffisant* des hommes, au monde *parfait* des sages.** Dans le monde des hommes, tout est moitié/moitié : moitié jour/moitié nuit, moitié homme/moitié femme, moitié bon/moitié mauvais, moitié bouddha/moitié hérétique... Le monde des hommes est rempli de défauts mais, si nous pouvons, par la pratique du Chan, apprendre à parfaire notre comportement, notre bonheur et notre sagesse et perfectionner notre apprentissage, nous pourrions

alors atteindre le monde parfait de « la permanence, la joie, la personnalité, la pureté », le monde des sages.

- **Du monde des souffrances des hommes, au monde de la joie des sages.** Le monde des hommes est rempli de souffrances : naissance, vieillesse, maladies, mort, séparation d'avec les êtres aimés, côtoiement imposé des êtres détestés, impossibilité d'obtenir ce que l'on désire, excès des cinq perceptions... Si nous pouvons découvrir notre nature de Bouddha, nous pourrions accompagner les sages et atteindre le monde de la joie du Dharma.

Il est dit dans le *Sūtra de l'ornementation fleurie* : « Toujours heureux dans le Dharma doux et patient, vivre en paix dans la bienveillance, la compassion, la joie et l'équanimité ». « Bien distinguer », c'est vouloir, avant tout, que nous restions « immuables dans la Vérité transcendante ».

Comment rester immuable dans la « Vérité transcendante » ?

1. En n'étant pas affecté par « les biens matériels »
2. En n'étant pas affecté par « les sentiments »
3. En n'étant pas affecté par « la notoriété »
4. En n'étant pas affecté par « les diffamations »
5. En n'étant pas affecté par « les souffrances »
6. En n'étant pas affecté par « les difficultés »
7. En n'étant pas affecté par « les intérêts »
8. En n'étant pas affecté par « la colère ».

Peu importe que les phénomènes de ce monde soient bons ou mauvais : il suffit que je reste immuable et rien ne se passera. C'est pourquoi, l'essentiel consiste à installer notre corps et notre esprit, dans « la tranquillité » du « Dhyāna ». Car la vie des « pratiquants Chan », est la plus paisible et la plus joyeuse.

Comment soigner « les souillures et les illusions » ?

Le bouddhisme attache de l'importance aux soins : Soigner l'illusion par la vérité, la souillure par la pureté, etc. Dans la vie en société, ce qui nous nuit le plus, ce qui est le plus difficile à résoudre, ce sont « les souillures et les pensées illusoire ». Extérieurement, nous sommes attirés et pollués par « les cinq Désirs et les six *Guna* » et intérieurement, nous sommes troublés et induits en erreur par les trois Poisons : l'avidité, la colère et l'ignorance. Disciples bouddhistes, pourquoi devons-nous pratiquer le Dharma ou le Chan ? C'est parce que nous devons nous armer psychologiquement et accroître la force de notre esprit. Comme en temps de guerre, il nous faut des remparts et des armures, pour pouvoir faire face à l'ennemi.

Comment faire face aux « souillures et pensées illusoire »? Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « ne pas s'attacher à la forme, au son, au parfum, au goût, au toucher, ni aux phénomènes », c'est-à-dire ne pas enchaîner notre esprit aux six *Guna*, ne pas s'attacher aux *Formes*. Car « la forme du moi », « la forme de l'autre », « la forme d'autrui », « la forme du temps » sont toutes illusoire et non réelles, et les six *Guna* : forme, son, parfum, goût, toucher et phénomène, sont tous souillés. Alors, pourquoi existe-t-il encore des gens qui restent dans l'erreur ? La réponse en est que, face aux conditions extérieures, ils se laissent investir par l'avidité, l'attachement, le souci. Intérieurement, ils nourrissent l'illusion des différences et le désir de possession, qui font naître en eux la vision perverse, elle-même suivie des pensées illusoire... Dans le *Sūtra du Diamant*, il est dit de : « ne pas s'attacher et (de) retrouver son cœur » ; car c'est seulement si l'esprit est sans attaches, que nous pourrions vaincre les cinq Désirs et les six *Guna*, et être insouciant.

Le Maître Chan Daoshu et ses disciples construisirent un jour une pagode, à côté d'un temple taoïste. Les maîtres taoïstes ne supportaient

pas la présence de la pagode et, tous les jours, ils essayaient d'invoquer des forces surnaturelles, pour effrayer les pratiquants de la pagode. Apeurés, certains jeunes novices s'enfuirent, mais Maître Daoshu tint bon durant plusieurs dizaines d'années. Enfin, les maîtres taoïstes, ayant épuisé en vain tout l'arsenal de leurs maléfices, déplacèrent rageusement leur propre temple.

Les gens demandaient à Maître Daoshu : « Maître, les forces surnaturelles des maîtres taoïstes sont très puissantes, comment les avez-vous vaincues ? »

« Je n'avais, pour les vaincre, rien d'autre qu'un cœur *Vide*. »

« Qu'est-ce que cela signifie ? »

« Les maîtres taoïstes disposent de pouvoirs magiques et de forces surnaturelles, mais leur pouvoir est limité et mesurable : il a une fin et des limites. Je n'ai pas de forces surnaturelles, je n'ai qu'un cœur *vide* et le *vide* est sans limites, sans mesure, sans bornes et sans fin. Dans la relation entre *l'existence* et la *vacuité*, il faut utiliser celui qui est stable et intangible, pour faire face aux dix mille changements : mon *intangible* était donc capable de vaincre leurs *dix mille changements*. »

« Ce n'est pas l'attraction sexuelle qui égare l'homme : c'est l'homme lui-même qui s'égare ». Le meilleur moyen pour vaincre les pensées illusives, est d'avoir un « cœur vide », c'est-à-dire ne pas pouvoir « être troublé ». Le cœur « vide » est le cœur du « Chan » et, avec le « Chan », on obtient la « Concentration ». C'est pourquoi, il suffit d'avoir un cœur *vide*, il suffit de pratiquer le *Chan*. Notre notoriété et notre richesse, nous pouvons les employer pour faire de bonnes actions ; face au malheur, nous pouvons apprendre à endurcir notre corps et notre esprit ; confrontés aux objets extérieurs, nous ne sommes ni attirés, ni désirés et, face aux *huit vents*, nous restons inébranlables... Car le « Chan » est la « Force ».

D'où vient la force mentale ? Les sūtras nous apprennent qu'il existe quatre *forces* dont nous devons nous munir :

- **La force de compréhension parfaite** : c'est-à-dire *comprendre* le problème d'une manière transparente et approfondie. Il faut d'abord comprendre à fond, avant de pouvoir réaliser. C'est pourquoi, le Dr. Sun Yat Sen disait : « La compréhension est difficile, la réalisation est facile ». Quand on a bien compris le problème, il n'est pas difficile de le résoudre. C'est pour cette raison, que *la compréhension parfaite* est une force.
- **La force de contemplation** : La contemplation est le Dhyāna. Avec le Dhyāna, notre cœur ne sera pas emporté par les circonstances extérieures. Si notre cœur n'est pas esclave des circonstances extérieures, il pourra les modifier, et si le cœur peut modifier les circonstances extérieures, il possèdera la force.
- **La force de la joie** : La joie est le caractère optimiste donné à toute chose : si l'on étudie, il faut étudier avec joie ; si l'on travaille, il faut travailler avec joie ; si l'on fait du bénévolat, il faut le faire avec joie ; si l'on fait une donation, il faut le faire avec joie... Car si l'on fait tout à contre cœur, la force n'existe plus.
- **La force de se reposer** : Un proverbe dit : « Se reposer, c'est pouvoir marcher plus loin ». Parfois, quand on porte trop longtemps une charge, un peu de repos permet de reprendre des forces ; lors d'une rencontre sportive, un court moment de repos permet parfois de récupérer ses capacités offensives.

A l'époque de Bouddha, vivait un bhiksu qui excellait dans la pratique du luth. Un jour, Bouddha lui demanda :

« Quand tu joues, que se passe-t-il si les cordes sont trop tendues ? »

« Si les cordes sont trop tendues, elles risquent de casser. »

« Et si elles ne sont pas assez tendues ? »

« En ce cas, elles resteront muettes. »

Alors, Bouddha lui dit : « C'est très juste ! Pratiquer, c'est comme jouer de la musique. Tu dois tendre les cordes exactement, pour obtenir un son mélodieux sans risquer de les casser. »

Ainsi, soigner les « souillures et illusions » ne veut pas dire qu'il faut les éviter, car la fuite n'est pas une solution : nous devons faire face à la réalité et ne pas nous laisser influencer par les pensées illusoire. Les souillures et les illusions ne sont pas à craindre, mais si nous ne possédons pas de « Chan », de « Concentration », de « force », ni de « prise de conscience », il nous faudra prodiguer bien des efforts supplémentaires...

Comment gérer le « voir, entendre, ressentir et comprendre » ?

Le « voir, entendre, ressentir, comprendre » représente les différenciations et les compréhensions résultant du contact de nos six organes de perception avec leurs stimuli (*guna*). Parce que les yeux « voient », les oreilles « entendent », le nez « sent », la langue « goûte », le corps « perçoit », l'esprit « distingue »... les hommes ordinaires vivent tous les jours dans le « voir, entendre, ressentir, comprendre » et ne cessent de se créer toutes sortes de karmas, d'attirer sur eux toutes sortes d'afflictions et de s'enchaîner dans le cycle de samsara. C'est pourquoi, la façon de gérer le « voir, entendre, ressentir, comprendre » est une des matières que les apprentis bouddhistes doivent absolument connaître.

Les sūtras décrivent les six organes de perception comme étant les « six voleurs ». Les yeux, les oreilles, le nez, la langue, le corps et l'esprit, sont comme six voleurs qui vivent dans notre personne, guettent les occasions pour voler nos mérites et nous poussent à commettre des péchés. Au Japon, devant la porte d'entrée de la pagode Riguang,

se dressent trois statues de singes : le premier a les mains devant les yeux, le deuxième, les mains sur les oreilles et le troisième, devant la bouche. Ceci correspond bien à ce que dit le confucianisme : « Ne pas regarder ce qui est inconvenant ; ne pas dire ce qui est inconvenant ; ne pas écouter ce qui est inconvenant ».

Le « voir, entendre, ressentir, comprendre » suscité par le contact des six organes avec les six *guna* est à l'origine des pensées illusoire, mais il est aussi la multiple porte d'entrée de l'illumination. En effet, la différence entre illusion et illumination, réside uniquement dans le fait de pouvoir, ou non, modifier le « Voir, entendre, ressentir, comprendre » et l'amener, de l'état illusoire, à l'état illuminé : transformer de simples prises de conscience, en sagesse.

Un jour, le maître Chan Huiwei méditait dans la grotte, lorsque survint un démon sans tête. Imperturbable, Maître Huiwei lui dit : « Tu n'as pas de tête, donc tu n'as jamais mal à la tête, quelle chance tu as ! » Un autre jour, apparut un autre démon sans tronc, Maître Huiwei lui dit : « Sans tronc, tu n'es pas tourmenté par les maladies des organes internes... quelle chance tu as ! » Au démon sans bouche, il dit qu'il n'aurait pas l'occasion d'engendrer de mauvais karmas par la parole ; au démon borgne, il dit qu'il ne serait pas contrarié par ce qu'il voyait et au démon sans bras, qu'il ne pourrait pas jouer aux jeux du hasard, ni frapper les autres.

Aucun démon, si estropié fût-il, ne parvint à perturber Maître Huiwei !

C'est pourquoi, quand le *Sūtra du Cœur* nous dit : « il n'y a pas d'œil, d'oreille, de nez, de langue, de corps, de mental », ce n'est pas pour nous dire qu'ils n'existent pas, mais uniquement pour nous mettre en garde et nous conseiller de ne pas laisser nos organes nous enchaîner aux objets qu'ils perçoivent, de ne pas laisser le « voir, entendre, ressentir, comprendre » être esclave des circonstances extérieures.

Cependant, comment ne pas laisser le « voir, entendre, ressentir, comprendre » suivre les circonstances extérieures ? Bouddha a dit : « Tous les êtres possèdent la nature de bouddha ». Nous possédons tous notre propre trésor qui n'est autre que notre nature de bouddha. Malheureusement, la plupart des gens ne la perçoivent pas : ils se laissent entraîner par le « Voir, entendre, ressentir, comprendre », courent après les honneurs et les richesses superflus, et laissent leur « Cœur » suivre le cycle du samsara dans les six royaumes... Quel dommage ! Heureusement, notre « Cœur » est sans naissance ni extinction et même si nous suivons le cycle du samsara, notre « Cœur » reste intact.

Que signifie « nature intrinsèque » ? Comment connaître notre « nature intrinsèque » ?

Un jour, Maître Daowu demanda à Maître Yunyan : « Le Bodhisattva Avalokiteśvara a mille mains et mille yeux. Quel œil est le « bon » ?

Maître Yunyan répliqua : « La nuit quand tu dors, si ton oreiller tombe, tu le ramasses, les yeux fermés, donc, je te demande :

- Avec quel œil as-tu ramassé l'oreiller ? »
- Oh ! J'ai compris maintenant ! »
- Qu'est-ce que tu as compris ? »
- L'œil est sur tout le corps ».

Maître Yunyan sourit et dit : « Tu n'as compris qu'à quatre-vingt pour cent. »

Etonné, Maître Daowu demanda : « Alors, qu'est-ce que je devais dire ? »

« Tout le corps est l'œil », répondit très sérieusement, Maître Yunyan.

« L'œil est sur tout le corps », est une constatation issue de la conscience de discrimination, alors que « Tout le corps est l'œil » est une affirmation tirée de la sagesse de non-discrimination. Ceci nous

permet de comprendre que, pour chacun de nous, « tout le corps est œil, tout le corps est oreille, tout le corps est nez, tout le corps est langue, tout le corps est corps, tout le corps est cœur »... Ainsi, ne penserons-nous plus à « chercher le Dharma à l'extérieur du cœur ».

C'est pourquoi une personne qui sait vraiment écouter, entend le son du silence ; une personne qui sait vraiment regarder, voit l'univers vide. Le cœur ne produit aucun son et c'est là « le plus grand » son, tel « le silence, pareil au tonnerre » de Vimalakirti. Aussi, nous ne devons pas courir après la forme, le son, le parfum, le goût, la sensation, le phénomène.

Il est dit :

Voir, entendre, ressentir et comprendre ne créent pas d'entraves,

Face aux sons, parfums, goûts et sensations, on reste dans l'état du samādhi,

Tel un oiseau qui vole librement dans le ciel,

Sans prendre, sans laisser et sans s'inquiéter.

Si l'on comprend que rien n'est réel,

On pourra parler de « Contempler à sa guise »³⁴.

Comment « voir » ? Comment « entendre » ? Comment « ressentir » ? Comment « comprendre » ? Nous ne pouvons l'apprendre que par nous-mêmes, le réaliser par nous-mêmes... Car la pratique est une matière d'étude que personne ne peut mener pour nous !

34. Une des traductions chinoises de Bodhisattva Avalokiteśvara.

Chapitre 5

La méditation assise

Le patriarche dit à l'assemblée : « La méditation assise, pratiquée par notre école, consiste, en principe, à ne s'attacher ni au cœur, ni à la pureté, ni à l'immobilité.

« Parlons de l'attachement au cœur : le cœur est originellement illusoire. Sachant que le cœur est illusoire, il n'y a donc là, rien à quoi s'attacher. Et si l'on parle de la pureté, on sait que la nature de l'homme est originellement pure et que ce sont les pensées illusoires qui cachent la *bhutatathata* (Ultime-vérité). Sans les idées erronées, la nature est évidemment pure. En voulant s'attacher à la pureté, on lui donne un caractère illusoire. L'illusion n'a pas d'existence réelle : c'est avec l'attachement, qu'elle apparaît. La pureté, elle non plus, n'a pas de forme mais on lui en donne une, en prétendant qu'elle est la récompense de la pratique. Ceux qui pensent de la sorte, non seulement obstruent leur nature propre mais, pire encore, se laissent entraver par cette forme donnée à la pureté.

« *Kalyāṇamitra* ! Pour celui qui pratique l'immobilité, si, face à tous les autres, il ne voit pas leurs « juste/faux, bien/mal et erreurs », cela signifie que sa nature propre est immuable. *Kalyāṇamitra* ! Même si leur corps reste immobile, les hommes égarés ne cessent de raconter ou répéter les fautes des autres, adoptant ainsi un comportement contraire à la Voie (doctrine). Ainsi, l'attachement au cœur et l'attachement à la pureté, sont tous deux des entraves à la pratique. »

Le patriarche dit à l'assemblée : « *Kalyāṇamitra* ! Qu'est-ce que la méditation assise ? Dans l'école du subitisme, être en totale liberté, ne pas être troublé mentalement face aux circonstances extérieures, bonnes ou mauvaises, s'appelle « s'asseoir ». Intérieurement, voir sa nature propre rester immuable, s'appelle « méditer ».

« *Kalyāṇamitra* ! Qu'est-ce que le *dhyāna* (Chan-Ding)? Rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs, c'est la Méditation (Chan) ; atteindre la paix intérieure, c'est la Concentration (Ding). Si l'on reste attaché aux apparences extérieures, le cœur intérieur sera troublé ; si l'on est détaché des apparences, le cœur restera serein. La nature propre est intrinsèquement pure et calme : c'est au contact des circonstances extérieures qu'elle s'égaré. Rester immuable face à toutes les situations, telle est la véritable concentration.

« *Kalyāṇamitra* ! Rester libre de tout attachement envers les objets extérieurs, c'est la Méditation (Chan) ; atteindre la paix intérieure, c'est la Concentration (Ding). Ensemble, c'est le *dhyāna*. Il est dit dans le *Bodhisattva-sīla-sūtra* : « Notre nature propre est intrinsèquement pure ». *Kalyāṇamitra* ! Dans chacune de ses pensées, si l'on se rend compte que la nature propre est pure, qu'on l'observe constamment et pratique diligemment, alors on pourra acquérir la bouddhité. »

Commentaire

Comment méditer ?

La plupart des gens croient que pratiquer le Chan, consiste à singer tel vieux moine, qui entre en état de concentration, « les yeux fixant le nez, le nez fixant le cœur » ... En réalité, le sixième patriarche disait : « La Voie doit être éveillée par l'esprit. Elle ne dépend pas de la posture de méditation », « Un homme vivant peut s'asseoir sans s'étendre, alors qu'un homme mort reste étendu et ne peut plus s'asseoir ». Le Chan ne peut être évalué à partir des positions assise ou couchée. Si tu

possèdes le Chan, alors, être debout, en marche, assis, étendu, porter une charge de bois, des seaux d'eau, ouvrir de grands yeux ou plisser les paupières... chaque mouvement peut permettre l'illumination subite et de retrouver la nature intérieure. Ainsi, l'objectif de la pratique du Chan, est d'éveiller son cœur sincère et sa nature propre.

S'asseoir n'est pas obligatoire ; cependant, pour les pratiquants débutants, la méditation assise reste une étape importante. Comment méditer ? Tout d'abord, il faut rappeler quelques connaissances de base, à propos des différentes méthodes de méditation assise :

1. Être seul dans une pièce calme et silencieuse :

Le pratiquant débutant doit surtout craindre d'être dérangé. C'est pourquoi, il est nécessaire de jouir d'un environnement calme. De plus, la pièce doit être aérée, avec une température modérée et une luminosité douce, car il est difficile de se concentrer quand il fait trop clair, et il est facile de tomber endormi s'il fait trop sombre.

2. Croiser les jambes et placer les mains en position *mudrā*³⁵ :

Le croisement des jambes est un geste très important de la méditation assise car il permet de bien se concentrer. On distingue le simple croisement et le double croisement des jambes. Le débutant peut commencer par effectuer le simple croisement, ou simplement s'asseoir, en posant les pieds au sol. Ensuite, il faut placer les mains en position *mudrā* en dessous du nombril, permettant ainsi, une bonne circulation de l'énergie interne.

3. Porter des vêtements larges et sans ceinture :

Pendant la méditation, il est préférable de porter des vêtements larges et confortables, et d'éviter les habits trop serrés ; il faut aussi ôter les accessoires comme les lunettes, la montre, la ceinture... pour faciliter la circulation du sang.

35. Position symbolique des mains, (gestes commémoratifs d'évènements de la vie du Bouddha.)

4. Bien placer le corps et se frotter les mains :

Une fois assis, on peut remuer doucement le corps, pour le mettre dans une position stable et confortable, puis se frotter les mains pour stimuler l'esprit. Pour pratiquer le Chan, il faut utiliser simultanément l'esprit et la force, car méditer n'est pas se reposer, ni dormir, mais bien rechercher la vérité, avec tout son cœur et tous ses efforts.

5. Bien protéger ses genoux :

Pendant la méditation, on peut se couvrir les genoux avec une couverture, pour éviter que l'air froid nuise aux articulations.

6. Tenir bien droites la poitrine et la colonne vertébrale :

Pendant la méditation, la poitrine doit être droite, de même que la colonne vertébrale. Eviter d'avoir l'échine courbée et le dos voûté. Le coussin doit être souple, son épaisseur dépend de l'utilisateur, l'essentiel étant de pouvoir s'asseoir de façon stable. Le dos ne doit pas être appuyé, afin d'éviter que la circulation de l'énergie et du sang puisse être gênée.

7. Régulariser la respiration :

Régulariser la respiration est la méthode initiatrice de la pratique de concentration. Après avoir suivi « la posture à sept points *Vairocana* » pour régulariser le corps, le débutant doit apprendre à régulariser la respiration. L'inspiration et l'expiration doivent être régulières et douces. Tant que la respiration n'est pas régularisée, il est préférable de ne pas commencer la méditation, car on n'est pas encore dans les bonnes dispositions.

8. Ne pas disperser son attention :

Contempler attentivement son cœur et ne pas se laisser distraire. Comme il est dit dans le *Sūtra des dernières recommandations de*

Bouddha : « Si le cœur est fixé à un seul endroit, il n'est rien que l'on ne puisse réussir. »

En outre, le débutant doit encore prêter attention aux points suivants :

1. Être guidé par un bon maître :

Pour pratiquer la méditation assise, on a besoin d'être guidé par un bon maître, sinon, il est facile de connaître des mésaventures.

2. Être attentif :

Il faut pouvoir pénétrer à fond l'esprit de soi-même et l'assumer sur le champ. Ainsi, pour pratiquer le Chan, il faut se munir de la grande bonne racine, de la grande confiance, de la grande attention et du grand enthousiasme.

3. Être humble et désintéressé :

Si notre cœur est humble et désintéressé, comme un ciel bleu sans nuage, il est facile d'entrer en correspondance avec le Chan.

4. Être immuable sur la Voie du milieu :

Le sixième patriarche dit : « Etre en liberté absolue, ne pas être troublé mentalement face aux circonstances extérieures, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, s'appelle « s'asseoir ». Intérieurement, voir sa nature propre rester immuable s'appelle « méditer ». » Ainsi, la méditation assise demande de ne rester attaché, ni au cœur, ni aux circonstances extérieures, ni aux actions, ni aux illusions. C'est-à-dire, de garder un cœur égal, sans se laisser entraîner par les extrêmes : bon/mauvais, bien/mal, existence/non existence...

Le Chan est un moyen d'acquérir une bonne santé. Sa pratique permet d'ouvrir l'esprit, de consolider la force d'âme, de développer la

sagesse, d'harmoniser le caractère, de se purifier des mauvaises habitudes, de fortifier sa détermination, d'améliorer le raisonnement et de clarifier la mémoire. Surtout, il nous permet de mieux nous connaître, c'est-à-dire, de retrouver notre cœur et notre nature propre, d'être illuminés et de revenir à nos origines.

Bien que la pratique du Chan soit bénéfique, certains pratiquants qui ne sont pas encadrés, peuvent parfois être induits en tentation et dévier de leur route. Les manifestations de ces déviations sont les suivantes :

- Vouloir obtenir des pouvoirs surnaturels : Il ne faut pas chercher de pouvoirs surnaturels : Le Dhyāna peut procurer certains pouvoirs, mais ils doivent être basés sur la compassion et le respect des règles, sinon, il y a danger d'être la proie du démon.
- Se refermer sur soi-même : Le Chan est insouciant, humoristique, amusant, vivant et ouvert. Le méditant ne doit donc pas se refermer sur lui-même et s'attacher, sous peine de tomber sous la coupe du démon.
- Avoir des visions perverses : Le but de la pratique du Chan, est de redécouvrir notre nature intérieure, de comprendre notre réelle image, de dépasser la vie et la mort et de devenir Bouddha. Mais il en est qui le pratiquent dans l'unique but de chercher des pouvoirs surhumains, pour se faire valoir et même, pour nuire aux autres. Cette erreur de la vision peut facilement nous entraîner sur le chemin de l'enfer.
- Se laisser entraîner par des pensées illusoire : Le but de la pratique du Chan est d'apaiser ses pensées illusoire et de retrouver sa vraie nature. Mais nombreux sont ceux qui ne parviennent pas à bien se concentrer : Plus ils pratiquent, plus ils s'enfoncent dans l'illusion, plus ils sont assiégés par les soucis. Alors, ils deviennent une proie facile pour le démon et de plus, ils peuvent aussi y perdre leur foi.

Faute d'avoir pu entrer en l'état de « concentration », on peut utiliser *Les cinq contemplations pour soigner l'esprit* :

- Utiliser *la contemplation de la sanie*, pour soigner l'Avidité, c'est-à-dire se représenter la malpropreté et l'impureté de notre corps, pour en chasser les soucis causés par les désirs.
- Utiliser *la contemplation de la compassion* pour soigner la Colère : la compassion est cette véritable joie que les êtres, habituellement rancuniers, peuvent obtenir en pensant à la possibilité d'offrir la gaieté et donc de réduire la souffrance des autres.
- Utiliser *la contemplation de la causalité*, pour soigner l'Ignorance : les hommes ignorants ne comprennent pas que tous les phénomènes de ce monde sont dus à l'enchaînement des causes et effets, d'où naissent les attachements. En comprenant la loi des causes et effets, on réalisera le caractère merveilleux de la coproduction conditionnelle et il sera alors possible de changer l'Ignorance en Sagesse.
- Utiliser *la contemplation de la respiration* pour remédier à la Déconcentration : Notre esprit est ordinairement erratique ; en examinant chaque va-et-vient de la respiration, nous pouvons y rattacher notre esprit. Ceci, non seulement permet de régler notre respiration, mais peut aussi réduire le vagabondage de notre esprit et nous apporter calme et sérénité.
- Utiliser *la diction du nom de Bouddha* pour améliorer le karma : répéter le nom de Bouddha pour penser à la lumière, à la sagesse, aux grandes vertus et au non-attachement de Bouddha.

Après un certain temps de pratique en utilisant *les cinq contemplations pour soigner l'esprit*, on peut utiliser *les neuf stades de concentration mentale*, pour évaluer le degré d'avancement de notre quête.

- Le cloisonnement de l'attachement : Au début de la pratique, l'esprit doit être attaché à un point précis, afin de le garder sous contrôle.
- Le maintien de l'attachement : L'esprit emprisonné du début est brut et ne peut donc être égal et universel. Aussi, quand il réagit aux phénomènes du monde extérieur, c'est-à-dire quand il tend à quitter son point d'attache, il faut le maintenir et le purifier afin qu'il s'affine.
- La protection de l'attachement : Même si l'esprit est attaché et maintenu, il peut encore parfois, se perdre ou vagabonder ; aussi, dès qu'il se détache, il faut le ramener au point initial.
- Le rapprochement de l'attachement : A ce moment, l'esprit n'est plus erratique, ni dispersé car on peut s'en rendre compte dès le début et l'apaiser pour lui éviter de s'éloigner.
- La modulation : connaître la perfection des vertus du Dhyâna, comprendre que les dix images — *la forme, le bruit, l'odeur, le goût, la sensation, l'avidité, la colère, l'ignorance, l'homme, la femme* — sont les causes du vagabondage de l'esprit. Il est alors possible de le redresser pour l'empêcher de se disperser.
- La quiétude : Par les vertus de la concentration de notre intérieur, stopper les mauvaises pensées et les soucis qui en découlent, et ainsi redresser et apaiser l'esprit.
- La quiétude ultime : Grâce à l'absence de pensée, on peut négliger toutes les mauvaises idées et les soucis qu'elles engendrent : on les laisse partir comme elles sont venues.
- Se concentrer sur un sujet unique : De la pratique naissent les résultats, sans manque, sans interruption... et la force de concentration s'accroît.
- La pratique parfaite : C'est maintenir l'esprit en équilibre : grâce aux multiples conditions de pratique, l'esprit peut

être sereinement contrôlé ; les pensées se succèdent, sans se disperser. A ce moment, on approche vraiment de l'état de concentration.

En outre, *les quatre méthodes succinctes* de Maître Linji, montrent qu'il existe quatre étapes dans la méditation assise :

- Se détacher de l'homme mais ne pas se détacher de l'environnement : S'oublier soi-même, mais ne pas oublier les circonstances extérieures.
- Se détacher des circonstances extérieures mais ne pas oublier l'homme : oublier les circonstances extérieures, mais ne pas s'oublier soi-même.
- Se détacher, et de l'homme et des circonstances extérieures : oublier les deux.
- Ne se détacher ni de l'homme, ni des circonstances extérieures : il n'est plus nécessaire de s'oublier soi-même ou d'oublier les circonstances extérieures : On vit avec, et on les transcende. Ainsi la voie suivie ne quitte pas le monde.

Que ce soient *les neuf attachements de l'esprit* ou *les quatre méthodes succinctes*, le pratiquant de Chan peut les utiliser pour se tester lui-même et contrôler son niveau de pratique. Sur le chemin de la pratique, le pratiquant Chan rencontre parfois des niveaux différents, ainsi l'école Chan pratiquait ce que l'on appelait *Vaincre les trois enceintes* :

- Première enceinte : Dépasser le monde des hommes pour entrer dans le monde des saints.
- Enceinte principale : C'est aussi ce que l'Ecole de la Terre Pure appelle « Renaître avec le vœu d'aider les êtres vivants à trouver l'Eveil ».
- Dernière enceinte : Quitter, et la mondanité et la sainteté. C'est-à-dire ne s'attacher prioritairement ni à l'existence,

ni à la vacuité ; les deux sont identiques et coexistent dans l'égalité.

Pratiquer la méditation, c'est comme se trouver dans la montagne, et que la montagne soit dans nos yeux : les deux phénomènes sont différents et en même temps, ils ne le sont pas. Ou comme lorsque je suis au sommet de la montagne : la montagne est sous mes pieds, est-ce moi qui ai conquis la montagne, ou est-ce l'inverse ? Ainsi, à première vue, le Chan est uniquement une simple méditation assise, cependant, elle est loin d'être simple. Dans cette action, le dharmadhatu des infinis *trichilocosmes* se range à nos côtés. Dans cette action, la différence entre sage/commun, l'autre/moi... n'existe plus ; le corps et le cœur se libèrent, c'est comme être revenu au pays natal, avoir retrouvé le siège de sa nature dharmique près de tous les bouddhas des dix directions, au milieu de l'océan de la nature dharmique, qui est vraiment l'état de libération parfaitement insouciant !

Comment savoir que le Cœur est une illusion ?

Tous les jours, les hommes sont tirillés entre d'innombrables préoccupations, pour eux-mêmes et pour les autres, mais il est rare qu'ils pensent à s'exercer à la pratique du bien, à s'occuper de leur propre cœur.

Quand il est dit que le Cœur est une illusion, c'est pour nous rappeler que le vocable « Cœur » dont nous parlons ne désigne pas l'organe charnel ou les passions qui l'habitent (la joie, la colère, la tristesse et le plaisir), ni les connaissances acquises (ce que l'on a vu, entendu, éprouvé et appris) ou les qualités (le bon, le mauvais, la sagesse et l'ignorance...).

En fait, tout cela n'est qu'illusion et ce vocable n'identifie pas le véritable Cœur : Le vrai Cœur, c'est celui qui est décrit dans le *Sūtra*

du *Diamant* quand il est dit : « Le cœur du passé est inaccessible, le cœur du présent est inaccessible, le cœur du futur est inaccessible. ». De même pour les karmas malsains que nous avons engendrés : Ils existent sous forme d'apparences mondaines, mais ils n'ont aucune nature propre existante. Dès que le cœur illusoire disparaît, les péchés le suivent. Ainsi, une *gāthā* dit :

*Le péché est créé par le cœur, donc originellement
inexistant,
Si le cœur cesse de manifester, le péché disparaît égale-
ment ;
Le cœur éteint, le péché disparu, les deux sont inexistants,
Voilà ce qu'est la vraie repentance.*

L'essence du cœur étant originellement pure, tant chez les sages que chez les hommes du commun, si tu utilises un cœur sans attache pour comprendre ta propre nature, ce que tu as fait ne t'apporte pas plus de mérites et ce que tu n'as pas fait ne t'en enlève aucun.

Il est dit dans le *Sūtra des cinq souffrances* : « Le cœur nous mène à l'enfer, nous transforme en *preta* (fantôme affamé), en animal, en *deva* (dieu, être de lumière) et même en humain. » Chaque pensée éclore dans notre cœur, embrasse au complet les dix dharmadhatu : de celui des bouddhas, des bodhisattvas, des pratyeka-bouddhas, des sravakas... à celui des *deva*, des humains, des *asura*, des damnés d'enfer, des *preta* et des animaux. Chaque jour, notre cœur va et vient sans trêve, entre les dix dharmadhatu. Quand le cœur est rempli de compassion et de bodhicitta, n'est-il pas le cœur des bouddhas ? Le cœur des bodhisattvas ? Quand nous pratiquons le dana, ne sommes-nous pas des *deva* ou des humains ? Quand nous sommes envahis par l'avidité, la colère et l'ignorance, l'idée de vouloir nuire à autrui ne nous transforme-t-elle pas en démon, *préta* ou animal ? En résumé, les

dix dharma-dhatu se trouvent tous dans notre cœur. Selon les interprétations de l'école Tiantai, dans chaque dharma-dhatu, existent dix caractéristiques. De ce fait, une pensée peut revêtir trois mille états ; dès lors, si l'on ne comprend pas que le cœur est une illusion, on ne pourra jamais retrouver son Cœur vrai.

Pourquoi est-il si difficile de retrouver son Cœur ? La raison essentielle se résume en disant : Certains « cherchent le buffle, alors qu'ils sont assis dessus » : ils ont oublié qu'ils le possèdent déjà ; d'autres « font une marque sur le bateau en marche, à l'endroit où l'épée est tombée à l'eau, pour la retrouver ultérieurement », l'épée est tombée ici et on va la chercher ailleurs... Comment espérer la retrouver ? D'autres encore « cherchent leur tête dans le miroir » ou « veulent tirer la lune hors de l'eau »... Il faut comprendre où se trouve réellement la tête, où se trouve réellement la lune et ne pas se laisser berner par des apparences ou des circonstances extérieures.

Dans notre cœur, il n'y a pas de norme précise pour distinguer l'amour de la haine ou le bien du mal. C'est pourquoi, il est dit dans le sūtra :

*Durant les trois époques, on cherche le cœur, mais on ne
le voit pas,
Les yeux regardent devant, mais on ne voit pas ses
propres yeux,
On cherche les trésors qu'on a dessinés, mais ils sont
inexistants,
Et ce que l'on voit, ce sont le vent, les fleurs, la neige et
la lune.*

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* :

*Il est possible de boire toute l'eau de l'océan,
Il est possible de compter les pensées de l'instant,*

*Il est possible de mesurer le Néant et d'enchaîner le vent,
Mais il est impossible de tout décrire de l'état de Bouddha.*

Qu'est-ce que l'état de Bouddha ? : C'est notre véritable Cœur. L'objectif du « Comprendre que le cœur est une illusion », est de nous apprendre à retrouver notre nature propre, notre visage d'origine, notre véritable Cœur. Pour cela, nous devons apprendre à nous retourner parfois et ne pas regarder uniquement vers l'avant. Ce retour peut parfois aider à se retrouver soi-même ; apprendre à se corriger, à changer son caractère et ses habitudes ; apprendre à pivoter pour élargir sa vision du monde et surtout, apprendre à changer le cœur illusoire en Cœur vrai.

Comment ne pas avoir un cœur attaché ?

Dans le chapitre « la méditation assise », le sixième patriarche nous apprend comment pratiquer la méditation, avec l'idée directrice de « ne pas avoir un cœur attaché ».

Dans le *Vimalakīrti-sūtra*, Vimalakīrti explique à Śāriputra, que la méditation assise comporte trois points essentiels :

- Ne pas s'attacher au corps : « Le sage contemple le cœur... Le sot s'assied comme un bois mort », la méditation assise ne veut pas dire immobiliser le corps, mais être résolu à contempler le cœur.
- Ne pas s'attacher au cœur : Il faut prendre la résolution de contempler le cœur, mais il ne faut pas s'y attacher. Peu importe qu'il soit pur ou impur.
- Ne pas s'attacher aux trois mondes – le monde du désir, le monde de la forme, et le monde sans forme : Car dès que le cœur est attaché, il est difficile de s'accorder au *Dhyāna*.

Il est dit :

*Sans une seule pensée illusoire, même l'or peut être digéré ;
Les trois cœurs n'étant pas débarrassés, même une
goutte d'eau ne peut être absorbée.*

C'est pourquoi, il est dit dans le *Prajñā-sūtra* : « les bodhisattvas ne s'attachent à aucun dharma ». C'est uniquement en menant une vie sans attache que l'on peut jouir de l'insouciance.

Dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana*, il est dit que le Cœur s'ouvre sur deux portes : « la porte de l'Ultime-vérité » et « la porte du *samsara* ». Les hommes ordinaires et les bouddhas possèdent la nature de l'esprit. A cause de l'ignorance et de l'égarement, nous errons dans le *samsara*, de la vie à la mort, puis de la mort à la vie. Pour quitter le *samsara* et acquérir la bouddhité, nous avons besoin de franchir la porte de l'Ultime-vérité du Cœur.

Comment franchir la porte de l'Ultime-vérité ? On peut utiliser la voie affirmative, en cultivant la confiance, la sincérité, la compassion et la vertu. Parfois, on peut aussi utiliser la voie négative, en écartant les quatre apparences – du moi, de l'autre, des êtres, et du temps –, les six organes de perceptions, les six objets de perception... Quand finalement, il ne restera plus rien à écarter, un monde réel se présentera devant nos yeux.

Si notre cœur n'atteint pas la porte de l'Ultime-vérité pour s'unir avec notre nature propre, alors, on peut parfois rencontrer des périls durant la méditation. Il est dit dans le sūtra : Un jour, cinq cents *deva* se promenaient dans le ciel. Soudain, ils entendirent une merveilleuse mélodie qui les attira mais aussitôt, ils perdirent leur pouvoir de voler et tombèrent à terre. Cette histoire nous apprend que, malgré la possession de pouvoirs surnaturels, si le cœur est souillé, les dangers persistent.

L'aîné des disciples de Bouddha, Mahākāshyapa, était un pratiquant de l'ascétisme. Un jour, en entendant la musique jouée par le Roi Druma, il ne put s'empêcher de battre des mains et des pieds et se mit à danser. Alors, quelqu'un lui demanda : « Mahākāshyapa ! Vous êtes un aîné, le premier en pratique ascétique, tout le monde vous respecte, et vous êtes aussi une personne très sérieuse. Comment se fait-il que vous ne puissiez vous empêcher de danser, en entendant la musique ? »

Mahākāshyapa répondit : « Mon niveau de *Dhyāna* m'a effectivement permis de ne pas m'attacher aux désirs, tant célestes que mondains. Mais, la musique du Roi Druma est le son de la sagesse et le son donné par la sagesse est un son dharmique. C'est pourquoi, je ne puis m'empêcher de battre des mains et des pieds, et de danser. »

Si le cœur a encore des attaches, cela prouve que l'on n'a pas acquis le *Dhyāna*. Car l'attachement donne naissance à l'avidité, à la colère et à l'ignorance. Le cœur suit les circonstances extérieures. Si nous voulons pratiquer la méditation, le plus important est d'être maître de son cœur, ne pas le laisser agir à la légère, de bien le contrôler, et surtout, de ne pas le laisser s'attacher aux circonstances extérieures.

Les frères Cheng, Cheng Hao et Cheng Yi, étaient deux néo-confucianistes de la Dynastie Song. Tous deux pratiquaient la méditation et possédaient une connaissance approfondie du *Dhyāna*.

Un jour, ils furent invités par des amis à une fête et, dans la soirée, Cheng Hao se laissa entraîner dans les divertissements. Par contre, Cheng Yi, se posant en érudit vertueux, pensait : « Comment peut-on s'amuser avec ces hommes vulgaires ? ». Alors, tel un vieux moine en état de concentration, il resta assis toute la soirée « les yeux fixés sur le nez, et le nez fixant le cœur.

Le lendemain, Cheng Yi ne put s'empêcher de demander à son frère : « Nous sommes de sages érudits ; comment as-tu pu te laisser aller et te comporter comme ces hommes vulgaires ? »

Cheng Hao soupira et répondit : « Frère ! Tu dois être bien malheureux ! La fête d'hier ne fait-elle pas partie du passé ? Pourquoi la gardes-tu encore sur le cœur ? »

Cheng Hao avait suivi le mouvement de la foule, mais sans s'y attacher. Par contre, Cheng Yi avait refusé de participer, mais la gêne qu'il en avait conçue lui était restée sur le cœur, créant ainsi des entraves sur son chemin de pratique.

Jadis encore, dans une salle de théâtre, un moine gardait constamment les yeux fermés durant la représentation, pour ne rien voir du spectacle. À l'entracte, le caissier vint lui demander de payer, sa place. Alors il répondit :

- Je ne regarde pas, pourquoi devrais-je payer ?
- Vous ne regardez pas ? N'êtes-vous pas venu vous asseoir ici pour regarder ?
- Mes yeux sont fermés ! Je n'ai pas regardé !
- Ah ! Vous n'avez pas regardé avec vos yeux : vous regardez avec votre cœur. Le prix en sera doublé !

En conclusion, les yeux ne regardaient pas mais le cœur convoitait et c'est encore moins admissible.

Un cœur attaché peut perturber la pratique de la méditation et de la concentration. Jadis, un pratiquant d'Uttarakuru voulait méditer dans la forêt mais les chants des oiseaux le dérangent. Alors, il se rendit au bord de l'eau, mais là aussi, il y avait beaucoup de bruit et de nombreux poissons qui sautaient dans l'eau. De colère, il fit un vœu malsain en disant : « Un jour, je vais vous tuer tous : oiseaux et poissons ! ». Finalement, grâce à sa pratique, il renaquit en *deva* mais à cause de son vœu malsain, après sa vie de *deva*, il retomba dans le monde animal où il devint une belette.

Ainsi, le cœur est parfois non fiable, car il nourrit des discriminations, des hallucinations, des amours et des haines. Pour retrouver notre nature propre, nous devons changer le cœur illusionné en un cœur sincère.

Une *gāthā* dit :

*La nature de Bouddha n'est pas acquise à l'extérieur du cœur,
Dès qu'une illusion est née (dans le cœur), le péché la suit.*

Une autre *gāthā* dit :

*Je fais appel au Cœur et non pas à Bouddha,
Je comprends que les trois mondes sont intrinsèquement vides ;
Celui qui fait appel à Bouddha n'a qu'à faire appel à son cœur,
Quand le cœur est compris, le cœur, c'est Bouddha.*

Ainsi, le Cœur est Bouddha. Pourtant, il ne faut pas non plus s'attacher à son cœur. Car, dès qu'il y a attachement, il y a discrimination. Sans attachement, c'est le Cœur de Bouddha, le Cœur de Chan !

L'illusion peut sans doute nous enchaîner mais, comment la pureté peut-elle en être également capable ?

Le troisième patriarche de l'école Chan – le Grand maître Sengcan – a écrit dans le « Texte de la foi » : « Il n'y a pas de difficulté notable pour atteindre la Voie. Seule, la sélection est à écarter : ne tombez pas dans l'amour et la haine et tout sera clair et transparent. » Les hommes ont l'habitude de gérer les choses ou de juger les gens avec un esprit de discrimination. Ainsi, naissent les notions erronées de : gain et perte, bon et mauvais, bien et mal... Et au sein même de la discrimination, existent encore toutes sortes de nuances comparatives.

Ce qui s'appelle « la Voie » est aussi « le parfait Dharma ». La recherche de la Voie ne présente pas de difficulté particulière : il

suffit d'abandonner l'esprit de discrimination, d'écarter les notions de « juste/faux » et de « bon/mauvais » et tout deviendra clair... tout sera transparent.

Cependant, « ne pas différencier » ne veut pas dire pour autant, qu'il faille abandonner toute notion de juste, faux, bon ou mauvais... mais c'est avec un cœur ordinaire, un cœur d'égalité, que nous devons considérer les différences et la dualité des choses de ce monde. Car, si nous nous laissons fasciner par les notions de « juste/faux », « bon/mauvais », « bien/mal » et « existant/inexistant », elles deviendront des obstacles pour la bonne marche de notre pratique.

Sur le chemin de l'apprentissage, il est certain que les afflictions et les illusions sont à éviter, mais l'attachement aveugle à l'Ultime-vérité et au nirvana est aussi une maladie. Car, le kleśa est une entrave, mais le pur nirvana en est une autre : une chaîne en fer peut servir à entraver un prisonnier mais une chaîne en or aussi ; les nuages gris peuvent cacher un ciel bleu, mais les nuages blancs aussi.

C'est pourquoi, dans le *Sūtra du Diamant*, il est dit : « le Dharma que j'enseigne ressemble au radeau qui transporte les êtres vers l'autre rive. Une fois arrivé, il faut savoir l'abandonner. C'est ainsi pour le Dharma, et ce l'est encore plus pour le Non-dharma. » Pour traverser la rivière, on a besoin du radeau, mais une fois arrivé, il est inutile de le porter sur le dos. C'est pareil pour toutes les pratiques : après l'illumination, il faut aussi les laisser tomber ; sinon, comment peut-on espérer obtenir la libération ?

Dans le bouddhisme, on distingue le grand véhicule et le petit véhicule. La pratique des bodhisattvas du grand véhicule, consiste à obtenir un cœur sans attache, un cœur basé sur la non-dualité. Pour eux, le kleśa et le nirvana sont semblables : « le kleśa, c'est le Bodhi ; le Bodhi, c'est le kleśa. » Par contre, pour les arhats, ils sont distincts. Dans le *Vimalakīrti-sūtra*, un paragraphe dit : Beaucoup de bodhisattvas et arhats se sont rassemblés dans la chambre de Vimalakīrti.

Une déesse a éparpillé des fleurs sur eux. Quand les fleurs tombent sur le corps des bodhisattvas, elles glissent immédiatement à terre. Par contre, ces fleurs restent collées sur les vêtements des arhats, qui ne parviennent pas à s'en débarrasser.

Ce passage symbolise le détachement des bodhisattvas. Il est dit : « Bouddha arrive, on le chasse ; le démon arrive, on le chasse également ». Non seulement, ils ne s'attachent pas au kleśa, mais ils ne s'attachent pas non plus, au nirvana. Le cœur des arhats garde encore certains attachements ; c'est pourquoi, même s'ils arrivent à éliminer les afflictions et les illusions, ils restent liés par l'Ultime-vérité et le nirvana. Le bouddhisme les compare à des vers à soie qui fabriquent des cocons pour emprisonner leur propre nature dharmique. C'est comme un malade qui prend des médicaments : quand il est guéri, il doit cesser son traitement, sinon, les médicaments peuvent l'intoxiquer et le rendre à nouveau, malade.

Ainsi, l'essentiel de l'étude et de la pratique du bouddhisme, c'est de comprendre que tous les dharmas sont égaux. Alors, tout naturellement, on peut obtenir la tranquillité, la joie et la paix. Les arhats du petit véhicule détestent le vacarme et recherchent un endroit calme pour s'isoler et se recueillir. C'est comme vouloir manger du pain mais détester la farine or, sans la farine, comment obtenir le pain ? C'est pourquoi, pratiquer ne veut pas dire fuir le monde... Bien au contraire : c'est au milieu des cinq désirs et des six souillures que l'on peut éprouver l'Ultime-vérité et le nirvana et le calme que l'on perçoit au milieu du tapage est certes, le véritable calme. Si le cœur ne s'attache pas aux circonstances extérieures, quel inconvénient y a-t-il à ce qu'elles nous entourent ?

On dit que l'illusion peut emprisonner l'homme, mais c'est aussi le cas de la pureté. Citons un autre exemple : Si les pratiquants de l'école Jingtu récitent le nom d' « Amitabha Bouddha », c'est pour

soigner le kleśa et ôter l'illusion du cœur, c'est utiliser les pensées justes pour chasser les pensées illusives. Mais la pensée juste est aussi une pensée, donc un attachement. C'est pourquoi, le plus haut niveau de la pratique est d'utiliser le wu-nian (non-pensée) pour soigner la pensée juste, c'est-à-dire d'atteindre le niveau « penser, mais sans penser » et « sans penser, mais penser ».

Dans le passé, les maîtres Chan disaient : « Laisser la nature flâner à son aise et suivre ses affinités... faire de son mieux et rien d'autre. » L'idée est de ne pas trop s'appesantir sur le bien et le mal, le vrai et le faux... car « il n'y a pas de bons ou de mauvais dharmas, les bons et les mauvais sont des dharmas ». Les dharmas sont ce que disent les hommes : « Quand les hommes droits disent le dharma pervers, ce dernier devient juste ; quand les hommes pervers disent le bon dharma, ce dernier devient pervers ». Un bon médecin sait comment utiliser les poisons pour guérir ses malades. Ainsi, si l'on est capable de « percer à fond, de se désintéresser et d'être à l'aise », non seulement l'illusion ne peut nous emprisonner, mais la pureté ne le peut pas davantage.

Comment ne pas voir le vrai et le faux, le bien et le mal, et les erreurs d'autrui ?

Nous regardons souvent les autres et rarement nous-mêmes. C'est parce que l'on ne se regarde pas suffisamment que les afflictions surgissent. Si l'on sait faire un retour sur soi-même, être indulgent envers les autres et sévère envers soi-même... Si, face aux problèmes, on peut se mettre à la place de l'adversaire et se dire : « que ferais-je si j'étais à sa place ? »... Alors l'esprit d'égalité et de non discrimination s'élèvera et l'on ne sera plus trop pointilleux sur le vrai et le faux, le bien le mal et les erreurs d'autrui.

Nous, pratiquants bouddhistes, devons tout spécialement « regarder le gain et non la perte, se conformer et non contredire », car il faut toujours considérer le bon côté des choses. Il est dit : « l'homme n'étant ni saint ni sage, quel est celui ne peut se tromper ? » Sans même qu'il soit commis de faute, certains malentendus peuvent parfois - et c'est bien regrettable - détruire de précieuses vieilles amitiés ou de bonnes relations familiales. Aussi, devons-nous apprendre à regarder le gain et non la perte, voir le bon côté des choses, faire un retour sur nous-mêmes, être sévères envers nous-mêmes... Ainsi ne verrons-nous plus les fautes des autres.

Comment ne pas se laisser aveugler par le vrai et le faux, le bien et le mal et les erreurs des autres ? Le plus important est de purifier son cœur, purifier son point de vue, c'est-à-dire, posséder les huit états d'esprit suivants :

1. Esprit d'égalité :

C'est un esprit libre de toute discrimination, comme celui de Bouddha qui considérerait tous les êtres comme son fils Rahula. Pouvoir considérer tous les hommes de la Terre comme ses parents, enfants, frères et sœurs... Voilà ce qu'est avoir un esprit sans discrimination. Si l'on voit une pustule sur le corps de quelqu'un, on en éprouvera de la répugnance. Mais si la plaie était sur notre main, on mettrait tout son cœur pour la soigner. Donc si l'on peut considérer les autres comme soi-même, on ne verra plus leurs erreurs.

2. Esprit de bienveillance et de compassion :

La bienveillance, c'est apporter le bien et la joie ; la compassion, c'est ôter la peine et la souffrance. Avec l'esprit de bienveillance et de compassion, même si l'adversaire est fautif, on peut le considérer avec sympathie et pitié. Parmi les quatre grands bodhisattvas du bouddhisme chinois, pourquoi est-ce pour Avalokitésvara que les adeptes

veulent tous installer, chez eux, un autel au plus bel endroit ? Parce que nous avons besoin de la bienveillance et de la compassion, qui nous libèrent de tout souci.

3. Esprit de tolérance :

Une expression chinoise dit : « On peut naviguer dans le ventre du Premier ministre », ce qui signifie : Son cœur et son esprit peuvent supporter une Nation et ses habitants, c'est pour cela qu'il est Premier ministre. Le cœur de Bouddha, lui, peut englober le monde comme le Néant, c'est pourquoi il est Bouddha. Le gros ventre du bodhisattva Maitreya peut accueillir toutes choses, bonnes ou mauvaises... Voilà pourquoi il est si volumineux.

4. Esprit de vacuité :

Le vide peut tout contenir, c'est là sa grandeur : Dans le Néant, résident tous les phénomènes. Notre cœur doit être comme le Néant, pour pouvoir faire face à tous les « justes/faux », « bons/mauvais ». Un cœur vide ne veut pas dire stupide et il est dit : « Quelqu'un de grande sagesse ressemble parfois à un sot » ; dans le cœur vide, il y a une plus grande sagesse, capable de tout englober.

5. Esprit de prajñā :

Le prajñā, c'est l'ultime sagesse. L'objectif essentiel de la pratique du bouddhisme est de développer sa sagesse prajñā, d'utiliser le prajñā pour voir le monde et le gérer. Ainsi, grâce au prajñā, on comprend que les bouddhas et les hommes ne sont pas différents : les bouddhas sont des êtres illuminés et les êtres sont de futurs bouddhas, car tout le monde possède intrinsèquement la nature dharmique. Si l'on comprend que les autres ne sont pas différents de soi-même, alors on ne verra plus leurs fautes.

6. Esprit de reconnaissance :

Les hommes véritablement riches sont ceux qui possèdent l'esprit de reconnaissance. Traitez les gens avec gratitude et ils seront tous vos amis sincères. Traitez les affaires avec gratitude et alors, où que vous soyez, vous vivrez dans la terre pure. Pour une bonne parole, un sourire, une poignée de main que les gens nous adressent, nous devons être reconnaissants. Si l'on peut faire de la sorte, on ne détestera plus personne.

7. Esprit de guider les autres vers la Voie :

Pour les bienfaits que nous recevons des autres, il est naturel qu'on les remercie. Mais, face à leur éventuelle malveillance, il suffit de la convertir en motivation positive. Et si l'on peut faire un pas de plus en leur montrant le Dharma, et les guider vers la voie du bouddhisme, cela nous aidera à oublier leurs fautes.

8. Esprit d'appréciation de son bonheur :

Apprécier son bonheur, c'est savoir jouir de ses mérites, tout en restant ordinairement économe. Si nos désirs matériels sont excessifs, la jalousie s'installera dans notre cœur dès que nous verrons les biens des autres. Savoir apprécier son bonheur, c'est être sobre face aux désirs matériels, c'est être satisfait de ce que l'on possède.

En somme, pour le sixième patriarche, le Chan ne se pratique pas nécessairement en s'asseyant. L'important est de le fusionner avec les pensées et les concepts de notre vie quotidienne. Le Chan peut améliorer les relations entre les hommes, ainsi qu'entre l'homme et les objets. Il peut nous emmener dans un monde de satisfactions, de joie et d'égalité ; il peut nous aider à trouver notre nature propre. Avec le Chan, on ne considérera plus le juste et le faux, le bien et le mal, ni les erreurs d'autrui.

Comment le pratiquant Chan peut réunir l'extérieur et l'intérieur.

« Réunir l'extérieur et l'intérieur », c'est faire en sorte que l'extérieur et l'intérieur soient confondus : le corps et le cœur sont alors unifiés.

De nos jours, de nombreux pratiquants de Chan s'exercent à la pratique du corps et non à celle du cœur. Leur manière de s'asseoir est digne et grave, mais l'avidité, la colère, l'ignorance et l'affliction sont toujours présentes à l'intérieur de leur cœur. Par contre, d'autres ne pensent qu'à purifier le cœur, ils négligent complètement le maintien extérieur, leur état est très élevé, mais leur comportement est bizarre. C'est pourquoi, dans le chapitre « la méditation assise » du *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche instruit les pratiquants Chan, en leur disant que l'essentiel est de pouvoir rester le même, intérieurement et extérieurement.

Comment rester le même intérieurement et extérieurement ? Un pratiquant Chan qui n'a pas encore acquis l'illumination, ressent parfois, durant ses exercices, son cœur s'agiter selon les changements de son état physique. On dit alors que « le cœur suit les circonstances extérieures ». Ainsi, lorsque ses yeux se fatiguent, le pratiquant en est incommodé ; si ses jambes et ses pieds s'engourdissent, il en conçoit de la gêne et se sent mal à l'aise. Par contre, celui qui a atteint l'illumination n'est pas influencé par les circonstances extérieures. Il parvient même à les transformer et, comme son cœur ne souffre plus, le pratiquant ne ressent plus le mal physique. Certains se plaignent déjà quand ils doivent porter trente ou quarante kilos, alors que d'autres sont capables de porter des charges beaucoup plus lourdes sans piper mot. La force humaine peut être entraînée et nous possédons tous cet instinct, cette capacité. La méditation peut entraîner, à son gré, la force de notre cœur : c'est ce que l'on entend quand on dit que « le cœur peut changer les circonstances extérieures sans être changé par elles. ».

Comment définir l'extérieur ? L'intérieur ? : Si l'on ne comprend pas le vrai sens du Chan, alors, les cinq désirs et les six objets de perception du monde extérieur et le dharmakāya de l'ultime-vérité restent, pour nous, deux choses différentes. Après l'illumination, on comprend que les cinq désirs, les six objets de perception du monde extérieur et le dharmakāya de l'ultime-vérité, ne sont que les deux faces d'un même phénomène.

Un jour, le maître Chan Nanquan demanda au seigneur Lu Gen : « Quelqu'un a élevé une oie dans un bocal mais l'oie a grandi et le goulot du bocal est trop petit, si bien que l'oie ne peut plus sortir. Comment sortir l'oie du bocal, sans le casser, ni faire mal à l'oiseau ? »

Le seigneur Lu Gen fut dérouté par la question et il ne savait comment répondre. Pendant qu'il réfléchissait, Maître Nanquan cria tout d'un coup : « Lu Gen ! »

Instinctivement, Lu Gen répondit : « Oui !? »

Maître Nan se mit à rire : « La voila sortie, n'est-ce pas ? »

Comment interpréter cette histoire ? : L'oie représente la nature de Bouddha et le bocal, c'est notre corps. Quand nous sommes illuminés et retrouvons le *Vairocana*, devons-nous détruire ce corps ? Et si on le fait, existe-t-il un autre *Vairocana* ? Non ! Notre *Vairocana* est en fait dans notre corps. Si nous comprenons « l'unité de l'intérieur et de l'extérieur », nous verrons notre vraie nature intérieure, qui est aussi la nature de Bouddha.

Pour celui qui a connu l'illumination, le corps n'a pas « un extérieur et un intérieur ». Bien plus : la terre, les montagnes, les fleuves, les êtres et moi, ne sommes pas distincts.

Un autre Gong'an de l'école Chan raconte :

Un soir, un bachelier n'avait pas trouvé l'hôtel où il devait passer la nuit (qui tombait). Il continua sa route, sans pouvoir trouver le moindre hébergement. Dans l'obscurité, il aperçut une chaumière.

Tout content, il s'en alla frapper à la porte et dit :

- Je suis un voyageur, j'ai manqué l'hôtel, pouvez-vous m'héberger pour cette nuit ?
- Il n'y a personne ici, répondit une voix féminine.
- N'est-ce pas une personne qui parle ?
- Il n'y a pas d'homme ici.
- J'en suis un !

Par la suite, un maître Chan a même écrit une *gāthā*, à propos de ce Gong'an :

*Il y a manifestation quelqu'un dans la maison,
Qui répond sans raison qu'il n'y a personne,
Le voyageur à héberger n'est pas « lui »,
Toi et moi, sommes tous deux des hommes.*

C'est parce que nous faisons des différences dans notre cœur qu'existent les distinctions homme/femme, vieux/jeune, riche/pauvre, noble/humble, intérieur/extérieur, etc. A cause de cet esprit de discrimination, apparaissent toutes sortes de juste/faux, bon/mauvais, triste/gai, etc. Dans notre société actuelle subsistent encore des concepts de frontières, de partis politiques... sources d'incidents multiples. Le Chan peut faire disparaître toutes ces différences : il installe notre cœur dans un monde sans différenciation entre l'extérieur et l'intérieur, la forme et le fond et le corps et le cœur. Comme il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Il faut se libérer de tout attachement, pour faire naître son cœur pur ». Ce monde-là est un monde parfaitement transcendant, paisible et équanime.

Certains pratiquants ne savent que simuler, mais ils ne peuvent faire illusion que provisoirement. Le Chan est naturel, c'est ainsi le jour, et c'est encore ainsi la nuit. C'est ainsi à l'extérieur, et c'est encore ainsi à l'intérieur. A tout moment, c'est le même visage d'origine.

Un autre Gong'an raconte :

Jadis, vivaient deux dharma-frères. L'aîné exerçait la pratique avec rigueur, il était sérieux et digne, passait sa journée à méditer, étudier et prêcher, et il était très respecté par les disciples. Le cadet était d'un caractère opposé : il se laissait aller au libertinage et menait une vie de débauche. Les autres le jugeaient dévergondé et ne l'appréciaient pas.

Un jour, l'aîné passait devant la maison du cadet et ce dernier, dès qu'il l'aperçut, l'interpella : « Oh frère ! Entre ! Viens prendre un verre ! »

L'aîné, très mécontent, lui dit : « Tu es un monastique qui n'observe pas les préceptes et, de plus, tu bois de l'alcool ! »

« Et toi qui n'es même pas capable de boire un verre, tu n'es pas un homme ! », répondit le cadet.

Très fâché, l'aîné le réprimanda : « Non seulement tu enfrens la discipline, tu bois de l'alcool... De plus, voilà que maintenant, tu dis des grossièretés. »

« Quand ai-je été grossier ? »

« N'as-tu pas dit que je n'étais pas un homme ? »

« Bien sûr ! Je l'ai dit ! »

« Et alors ! N'est-ce pas là, une insulte ? »

« Je confirme : Tu n'es pas un homme ! Tu es... un bouddha ! »

Une *gāthā* dit :

*Si l'on ne s'applique pas, même en usant le coussin,
Comment pourra-t-on comprendre la vacuité du Cœur ?
Mais si l'on peut y mettre tout son cœur,
Le résultat sera comme la floraison de mars des fleurs
de pêcher...*

La méditation ne se limite pas à soigner le corps et la méditation assise, seule, ne permet pas de retrouver la nature propre. Le buffle tire la charrette et voilà qu'il ne veut plus avancer. Que faire ? Frapper le buffle ou frapper la charrette ? La charrette est notre corps, le buffle est notre cœur, on ne peut pas uniquement pratiquer la méditation assise : « si le cœur est clair, le corps sera droit ». C'est pourquoi, pour bien pratiquer le Dhyāna, le plus important est de comprendre la non-dualité entre la vacuité et l'existence, les êtres et les bouddhas, le corps et le cœur, toi et moi, et naturellement, l'extérieur et l'intérieur.

« Avoir l'impression de comprendre en écoutant, mais être désemparé devant les faits »

La plupart des pratiquants bouddhistes ont l'impression de comprendre les doctrines du Dharma quand ils les écoutent, mais, face aux circonstances extérieures, ils se laissent désemparer. Aussi, le bouddhisme préconise « l'exercice simultané de la théorie et de la pratique », c'est-à-dire : comprendre en écoutant et rester imperturbable devant les faits.

Un directeur d'entreprise avait un caractère insupportable. Conscient de son défaut, il fabriqua un écriteau indiquant « Renoncer à la colère » et se le passa autour du cou.

Un jour, par hasard, il entendit une conversation entre deux de ses subalternes : « Notre directeur est un homme bon ; c'est dommage qu'il ait mauvais caractère. »

Ne pouvant se contrôler, il arracha l'écriteau de son cou et la lança à la tête de l'employé en hurlant : « Tu dis n'importe quoi ! J'ai changé maintenant ! Comment oses-tu dire encore, que j'ai mauvais caractère ?! »

Dire et ne pas faire, est chose inutile. C'est pourquoi, l'école Chan recommande de : « Rester imperturbable face aux huit vents » ;

c'est-à-dire : ne pas être influencé par les huit états – le gain, la perte, la peine, la joie, l'éloge, le blâme, le déshonneur et la glorification.

Un moine demanda, un jour, au Maître Chan, Dongshan :

- Où s'abriter quand le froid ou la chaleur arrive ?
- Pourquoi ne pas aller là où il n'y a ni froid, ni chaleur ?
- L'endroit où il n'y a ni froid, ni chaleur ?
- Quand le froid arrive, laisse le froid nous forger ; quand la chaleur arrive, laisse la chaleur nous forger.

Parfois, dans la vie, on se laisse dominer par les émotions : une petite querelle ou une petite phrase, peut nous rendre malheureux ou nous faire sauter de joie. C'est la preuve que nous ne sommes pas assez entraînés. Ainsi, nous devons parvenir à rester imperturbable devant la peine et la joie, la pauvreté et la richesse, l'honneur et le déshonneur... Alors, la vie sera insouciance et libre.

Une *gāthā* dit :

*Le vent souffle à travers les bambous,
Le vent passe et les bambous ne gardent pas sa rumeur ;
L'oiseau sauvage survole l'étang glacé,
L'oiseau est partie et l'étang ne garde pas son ombre.*

C'est pourquoi, on décrit l'honnête homme en disant : « Le cœur n'apparaît que lorsque se produit l'évènement et il redevient vide quand l'évènement est parti ». Un pratiquant de Chan vit toujours au présent et ne conserve aucune trace du passé.

Dans la vie quotidienne, on rencontre souvent des gens qui gardent rancune pour des affaires vieilles de trois mois ou même davantage. Ce genre de vie n'est-il pas trop pénible ? La première leçon à retirer de la méditation est de se dire que : « l'oreille est comme une

vallée vide ; le bruit la traverse mais n'y reste pas. Ainsi, ni le juste, ni le faux, ne persiste. »

Le Docteur Fangdongmei, philosophe célèbre, est un amateur de natation. Un jour, en nageant, il a soudainement coulé. Instinctivement, il s'est débattu et, plus il se débattait, plus il coulait. A ce moment, calmement il a pensé : « Je suis un philosophe... je devrais être insouciant devant la vie et la mort ; mon attitude actuelle ne doit pas être belle à voir. Un philosophe doit savoir mourir sans crainte ! » Alors, il s'est senti soulagé, ses membres se sont relaxés et, finalement, il a refait surface.

Dans la pratique, non seulement il ne faut pas être touché par les circonstances extérieures, mais il faut encore, parfois, faire un retour sur soi-même.

Voici une histoire : un corbeau quitte son nid pour voler ailleurs. En route, il rencontre une pie qui lui demande :

- Corbeau ! Pourquoi veux-tu aller vivre ailleurs ?
- Là où je vivais, les gens sont très désagréables, ils me critiquent, me calomnient et disent que ma voix est déplaisante. Je ne veux plus vivre là, je veux chercher un autre endroit.
- Tu ne dois aller nulle part, mais retourner où tu étais ! Car, si ta voix n'a pas changé, où que tu ailles, les gens ne t'aimeront pas.

Ainsi, il ne faut pas en vouloir aux autres, ni se plaindre des mauvaises circonstances. Le plus important est de savoir comment, changer et améliorer la situation. Il faut savoir modifier la situation et non pas laisser la situation nous égarer.

Comment faire pour rester imperturbable face aux circonstances extérieures ?

- Ne pas emporter les soucis au lit : Peu importe l'évènement qui nous tracasse : à l'heure de dormir, il faut cesser d'y penser.
- Ne pas garder la haine jusqu'au lendemain : Si quelqu'un te fait du mal, tu dois l'oublier le lendemain. Un pratiquant ne doit pas garder de « haine d'hier ».

- Ne pas transmettre sa tristesse aux autres : Dans la vie, tout le monde traverse des épreuves, plus ou moins nombreuses et affligeantes. Il convient de ne pas transmettre notre tristesse aux autres, de ne pas laisser transparaître nos émotions sur notre visage ou dans notre comportement.

Dans le passé, les maîtres Chan prenaient l'habitude de se contempler, pour voir s'ils parvenaient à contrôler leur cœur. Le Grand maître Yinguang avait affiché sur les murs de sa chambre une quantité de panneaux portant le mot « Mort ». Contempler la mort, c'est s'avertir soi-même et se demander si, face à la mort, il y a encore des soucis dignes qu'on s'y arrête. Si l'on inscrit le mot « Mort » sur le cœur, tout naturellement, on ne sera plus attaché aux désirs.

Habituellement, le maître Chan Tanzhao disait toujours à ses disciples : « Quelle joie ! Quelle joie ! La vie est pleine de joie ! » Un jour, il tomba malade et, du fond de son lit, il ne cessait de dire : « Quel malheur ! Quel malheur ! La vie est pleine de malheurs ! »

Le Premier abbé l'interpella : « Avant, tu disais toujours « quelle joie ! Quelle joie ! » et maintenant que tu es malade, c'est devenu « Quel malheur ! Quel malheur !... » Comment se fait-il que tu ne puisses résister aux circonstances extérieures ? »

Maître Tanzhao répondit : « Monsieur le Premier abbé ! Dites-moi : A votre avis, quelle expression est juste : « Quelle joie ! » ou « Quel malheur ! » ?

L'opinion générale est que la joie et le malheur sont deux choses différentes. La vie est une chose, la mort en est une autre, alors la vie est une joie, la mort est un malheur. Maître Tanzhao ne se plaignait pas vraiment, il nous montrait seulement sa vision de la vie : accepter la vie telle qu'elle est. Peu importe la joie ou la peine, car elles sont semblables. Face aux aléas de la vie, les maîtres Chan gardent toujours un comportement dégage.

Jadis, un moine demanda au maître Chan, Caoshan Benji :

- Maître ! Il y a un homme qui a mal partout et le docteur veut l'examiner. Devons-nous le laisser faire ?
- Non, il ne faut pas le soigner.
- Comment ? Maître ! Comment pouvez-vous être aussi peu compatissant ? Pourquoi ne pas laisser le docteur l'examiner ?
- S'il veut vivre, je ne le laisse pas vivre ; s'il veut mourir, je ne le laisse pas mourir.

Pour être libre dans la vie et la mort, il faut pouvoir rester imperturbable face à la vie et à la mort, c'est-à-dire aussi, être imperturbable devant l'honneur et le déshonneur, le gain et la perte, le bon et le mauvais, le vrai et le faux...

Dès lors, non seulement on comprend le Dharma mais, de plus, on ne se laisse pas perturber par les circonstances extérieures.

Les maladies des pratiquants du Chan d'aujourd'hui

Le Chan peut ouvrir notre âme, développer notre sagesse et nous conduire vers un monde libre et transcendant. Mais si la pratique n'est pas correcte, elle peut aussi devenir une maladie.

Pour pratiquer le Chan, il ne faut pas nécessairement être ordonné, on peut aussi le faire chez soi. Dans l'histoire, le Grand chambellan Peixiu, les laïcs Pangyun, Huangyangming, Sudongpo ... étaient tous de grands pratiquants de Chan.

Il n'est pas non plus indispensable de se rendre dans une pagode ou une salle de méditation, pour le pratiquer. Le maître-Chan Mazu Daoyi a créé l'école bouddhiste, le maître-Chan Baizhang Huaihai a établi les règles pures du bouddhisme et, ce faisant, ils ont permis à l'école Chan de donner au monde des exemples qui perdurent depuis des milliers d'années. Cependant, le vrai pratiquant ne doit pas obligatoirement vivre dans une école, il ne doit pas nécessairement suivre

une quelconque réglementation. Il peut lui suffire d'être à l'ombre d'un arbre dans un bois, au bord d'un ruisseau, dans son salon, assis sur le sol, sur le lit, dans un fauteuil ... pourvu qu'il y ait une place pour s'asseoir. On peut aussi pratiquer en voyage : dans l'avion, le train, l'autocar... Il ne faut pas se focaliser sur la manière d'être assis, pour pratiquer le Chan ; l'essentiel est de percevoir, purifier, transcender et illuminer son intérieur.

Quelles sont donc les maladies de la plupart des pratiquants Chan d'aujourd'hui ?

Un exemple : les pratiquants du Chan des Gong-an (contes) répètent sans fin, en tout temps et en tout lieu, les mêmes vieilles histoires, déjà cent fois racontées. C'est pourquoi, dans le hall de méditation de la pagode Gaowen, de la ville de Yangzhou (Jiangsu), une règle interdisait de parler des anciens contes, de peur que les pratiquants en soient influencés et ne sachent pas trouver le vrai sens du Chan.

Comment un conte peut-il devenir une cause de maladie ?

Jadis, il y avait deux pagodes. Appelons-les pagode A et pagode B. Tous les matins, le maître de chacune envoyait un novice au marché mais celui de la première pagode était plus futé que celui de la seconde. Un jour, comme ils se rencontraient sur le chemin, celui de la pagode B demanda à l'autre : « Où vas-tu aujourd'hui ? » Celui de la pagode A répondit : « Je vais où mes jambes me conduisent. »

Celui de la pagode B ne savait plus que dire et, en rentrant, il raconta tout à son maître. Le maître lui dit : « Tu es vraiment stupide ! Quand il répond « Je vais où mes jambes me conduisent », tu peux lui demander : « Et si tes jambes ne bougent plus, où vas-tu ? »

« Ah oui ! C'est vrai ! », dit le coursier. Et le lendemain, quand il rencontra l'autre, il lui demanda, tout confiant : « Où vas-tu aujourd'hui ? »

Celui de la pagode A changea de refrain et répondit : « Je vais où le vent m'emmène. »

Avec ce changement, celui de la pagode B ne savait plus comment répondre. Il revint donc vers son maître qui lui dit : « Tu es vraiment idiot ! Quand il répond « Je vais où le vent m'emmène », tu peux lui redemander « Et si le vent s'arrête, où vas-tu ? »

Le novice répondit : « Ah oui ! C'est vrai ! ».

Le troisième jour, sur le chemin, il redemanda : « Hé ! Où vas-tu aujourd'hui ? »

L'autre lui répondit : « Je vais au marché aux légumes. ». Et le novice de la pagode B resta, une fois de plus, bouche bée.

Tu ne comprends pas quand on te répond à côté, et tu ne comprends pas non plus quand on te répond en face. C'est ce qui prouve que pratiquer le Chan par les paroles et non par le cœur, ne conduit jamais à l'illumination.

Le *Chan des contes* est une maladie et le *Chan des paroles* en est une autre. Le *Chan des paroles* n'est qu'une méthode : ce n'est ni une école, ni une pratique. Le *Chan des paroles* consiste seulement à répéter une série de phrases ou d'histoires apprises par cœur. On ne peut ainsi obtenir aucun résultat.

Il y a encore une autre maladie de Chan, c'est le *Chan du perroquet*. Ce que les anciens maîtres ont dit ou ont fait, je l'imité, tel un perroquet qui répète ce qu'il entend, sans rien y comprendre et c'est aussi une maladie.

Qu'est-ce que le Chan ?

Le Chan ne consiste pas à réciter des mots arbitrairement choisis. Il ne faut pas non plus croire que les maîtres-Chan vaticinent sans queue ni tête : dans la non corrélation, il y a un enchaînement. Il ne faut pas penser que les propos des maîtres sont contradictoires : dans la contradiction, il y a l'unité. Le Chan évoque un muet qui goûte le miel : il peut apprécier, mais il ne sait expliquer. C'est pourquoi Maître Hanshan Deqing disait :

*Assis tout seul comme un bois mort,
Pourquoi un tison refroidi ne peut-il être allumé ?
Soudain la cloche et le tambour tintent,
Leur son clair perce pleinement le ciel resplendissant.*

Il ne faut pas faire du Chan un bois mort : il faut lui donner du vent de printemps pour le faire repousser, c'est-à-dire ne pas laisser le Chan s'évanouir en bois mort, en cendre froide.

A notre époque, nombreux sont ceux qui ne pratiquent le Chan que pour rester en bonne santé. Certes, utiliser le Chan dans ce but n'est pas incorrect, mais nous savons que le corps est programmé pour connaître la maladie, la vieillesse et la mort. Dans l'infini du temps, le corps a sa durée et ses limites, alors que le Chan, lui, est éternel. On ne doit donc pas l'utiliser dans cet unique but sanitaire. Il est vrai que si, dans notre vie stressée de tous les jours, nous pouvons pratiquer dix ou vingt minutes de méditation assise, non seulement nous éliminerons la fatigue physique, mais nous pourrons, de plus, éclaircir notre esprit, ce qui nous donnera la force de « redémarrer ». Cependant, la finalité majeure du Chan reste la recherche de l'illumination et cela ne consiste pas seulement à parler, répéter les vieilles histoires ou s'asseoir, raide comme un bois mort. Tous ces Chan : *le Chan des mots, le Chan du bois mort, le Chan de santé, le Chan du perroquet* ne sont que maladies.

Certains croient que le Chan est sans forme, sans règle et que l'on peut l'interpréter comme on veut, qu'on peut l'avoir quand on veut. En fait, c'est une fausse interprétation. Dans le célèbre conte du *Chan de renard sauvage*, il est écrit qu'un jour, quelqu'un demanda à un maître Chan : « Un grand pratiquant subira-t-il la Causalité ? »

Le maître répondit sans réfléchir : « Il ne subira pas la Causalité. »

Ne pas subir la Causalité, c'est ne pas devoir supporter la règle de la Causalité, ce qui est donc contraire à l'enseignement du

bouddhisme. C'est pourquoi, à cause de cette seule réponse hâtive, il s'est réincarné en renard sauvage durant cinq cents vies. Par la suite, il a rencontré Maître Baizhang qui lui a enseigné à « ne pas nier la Causalité », c'est-à-dire admettre que, bon ou mauvais, rien n'échappe à l'enchaînement cause/conséquence. Finalement il put s'échapper de sa condition de renard sauvage, mais cette histoire nous invite à bien prendre conscience que le Chan ne peut être dit n'importe comment.

On ne peut pas non plus pratiquer le Chan avec un cœur de différenciation. Le Maître Guifeng Zongmi de la dynastie Tang, présentait le Chan en cinq espèces : *le Chan des hérétiques, le Chan des hommes, Le Chan du grand véhicule, le Chan du petit véhicule, le Chan du suprême véhicule*. En réalité, le Chan ne doit pas comporter de différences ni d'ordres : il doit être unique. « Les cent cours d'eau se jetant dans la mer prennent le même goût salé ». L'eau des rivières, des fleuves, des sources... quand elle atteint la mer, prend le même goût : salé. Tous les objets du monde sont indescriptibles et inséparables dans le Chan.

Quelqu'un demanda, un jour, à Maître Xianwen : « Le Chan a, dit-on, ses maladies. Mais en fait, qu'est-ce qu'une maladie-Chan ? »

Maître Xianwen avait un point de vue très subtil, il répondit : « Les ordonnés qui sont malades à cause du Chan sont très nombreux. ». Il voulait dire par là, que nombreux sont les pratiquants qui n'ont pas profité de l'enseignement des spécialistes et rencontrent donc de sérieuses difficultés. D'où viennent ces problèmes ? Certains viennent des oreilles et des yeux des pratiquants qui pensent qu'il faut écouter et regarder. Mais le Chan n'est pas une énigme, que l'on pourrait deviner par hasard. Certains sont malades à cause de la bouche ou de la langue : ils croient qu'il suffit de dire n'importe quoi ou de hurler et c'est une grande erreur. Certains sont malades à cause des membres : ils pensent qu'avancer, reculer, aller à gauche à droite, sont tous du Chan.

Il y eut jadis, un disciple qui demanda au Maître Yunmen : « Maître, une personne aveugle, sourde et muette, peut-elle pratiquer le Chan ? »

Maitre Yunmen le réprimanda : « Si tu viens pour demander conseil, pourquoi ne me salues-tu pas ? »

Le disciple se prosterna immédiatement mais, comme il relevait la tête, le maître le frappa. Etonné, l'élève sauta en arrière et Maître Yunmen éclata de rire : « Ah, tu n'es pas aveugle ! N'aie pas peur, viens, approche-toi ! »

Le disciple, remis de ses émotions, s'avança. Maitre Yunmen rit de nouveau : « Ah, tu as entendu, tu n'es pas sourd ! Saurais-tu manier le plumeau ? »

Il répondit : « Non, je ne saurais pas ! »

Maitre Yunmen rit de nouveau : « Tu n'es pas muet non plus ! »

En réalité, même aveugles, sourds ou muets, nous pouvons, si nous avons le cœur, apprendre le Chan, car le Chan n'est acquis ni par les yeux, ni par la bouche ou les oreilles.

Mais certains pratiquants sont malades à cause du cœur car, si le cœur recèle des différences ou établit des comparaisons, il est malade. Le vrai Chan est celui qui est à la recherche de l'absolu, celui qui dépasse tout les états. C'est pourquoi, le Chan n'est ni assis, ni couché, ni parlé, ni écrit ; le Chan est intérieur. Quand l'esprit est éclairé, tous les phénomènes de la Terre apparaissent dans le cœur : je suis l'Univers, l'univers est Moi. Alors, rien ne pourra me rendre malade.

Chapitre 6

La repentance

A cette époque, les érudits et les hommes du commun, de Guangzhou, Shaozhou et des quatre directions, se rassemblèrent au monastère pour écouter le Dharma. Voyant cela, le patriarche prit place sur l'estrade et leur dit :

« Venez, *Kalyāṇamitra* ! Cette chose (l'illumination) doit naître de la nature propre. A tout instant et pour chaque pensée, il faut purifier son cœur, pratiquer et appliquer soi-même, voir son propre dharmakāya, voir le bouddha de son propre cœur, se libérer et se discipliner soi-même ; ainsi, votre séjour ici-bas, ne sera pas gaspillé. Vous êtes venus de loin pour vous rassembler dans cet endroit, il y a donc une affinité commune entre nous tous. Maintenant, agenouillez-vous, je vais d'abord vous transmettre « le quintuple parfum de dharmakāya de la nature propre », et ensuite « la repentance sans forme ».

Tous s'agenouillèrent et le patriarche dit :

« Le premier est le parfum de la discipline : Le cœur ne contient ni mal, ni méchanceté, ni jalousie, ni avidité, ni colère, ni mauvaises intentions. C'est ce que l'on appelle le parfum de la discipline. Le deuxième est le parfum de la concentration : Face à toute circonstance, bonne ou mauvaise, le cœur reste immuable. C'est ce que l'on appelle le parfum de la concentration. Le troisième est le parfum de la sagesse : Le cœur est sans entraves. Il faut contempler continuellement sa nature propre avec la sagesse, ne pas commettre de mauvaises actions, ne pas vous attacher aux bonnes actions commises, respecter

les supérieurs, penser aux inférieurs, compatir avec les solitaires et les démunis. C'est ce que l'on appelle le parfum de la sagesse. Le quatrième est le parfum de la libération : Le cœur ne doit pas chercher à s'accrocher à quelque affinité que ce soit ; ne penser ni au bien, ni au mal et rester libre et insouciant. C'est ce que l'on appelle le parfum de la libération. Le cinquième est le parfum de la connaissance et de la vision libérées : Certes, le cœur ne s'attache ni au bien ni au mal, mais il ne faut pas pour autant, sombrer dans le vide et le silence : il faut élargir ses connaissances, connaître à fond son cœur et les doctrines dharmiques, traiter les autres avec modestie et gentillesse, ne pas faire de différence entre les autres et soi, persévérer ainsi jusqu'à la bouddhité, sans changer sa vraie nature. C'est ce que l'on appelle le parfum de la connaissance et de la vision libérée.

« *Kalyāṇamitra* ! Ces parfums sont à diffuser depuis l'intérieur : ne les cherchez pas à l'extérieur du cœur. Maintenant, je vais vous enseigner « la repentance sans forme » pour mettre fin à tous vos péchés de tous les temps et purifier vos trois karmas.

« *Kalyāṇamitra* ! Répétez après moi :

« Pour moi, ainsi que pour tous ceux qui sont ici présents : Que de nos pensées d'avant, à celles de cet instant, ainsi que de celles à venir, aucune ne soit souillée par l'ignorance et la déduction. De tous les péchés ignobles commis par le passé, nous nous repentons. Qu'ils soient effacés tous en même temps et ne réapparaissent jamais plus.

« Pour moi, ainsi que pour tous ceux qui sont ici présents : Que des pensées d'avant, à celles de cet instant, ainsi que celles à venir, aucune ne soit souillée par l'arrogance et la malhonnêteté. De tous les péchés sordides commis par le passé, nous nous repentons. Qu'ils soient effacés tous en même temps et ne réapparaissent jamais plus.

« Pour moi, ainsi que pour tous ceux qui sont ici présents : Que des pensées d'avant, à celles de cet instant, ainsi que celles à venir, aucune ne soit souillée par l'envie et la jalousie. De tous les péchés

infâmes commis par le passé, nous nous repentons. Qu'ils soient effacés tous en même temps et ne réapparaissent jamais plus.

« *Kalyāṇamitra* ! Ce qui est dit ci-dessus s'appelle « la repentance sans attachement aux apparences ». Que signifie « repentance » ? Elle comporte deux phases : D'abord, se repentir des péchés dus à l'ignorance, la déduction, l'arrogance, la malhonnêteté, l'envie, la jalousie, etc. commis dans le passé, afin qu'ils soient effacés tous en même temps, sans plus jamais réapparaître ; ensuite, s'engager à ne plus jamais commettre ces péchés. Les hommes ordinaires sont dans l'erreur : ils ne savent que regretter les fautes commises et ne savent pas s'engager à s'amender à l'avenir. Les mauvaises intentions du passé n'étant pas exterminées, on continue à commettre de nouveaux péchés. Comment peut-on alors, parler de repentance ?

« *Kalyāṇamitra* ! Vous vous êtes maintenant repentis. Ecoutez attentivement et, ensemble, prononcez les quatre vœux universels :

Les êtres dans mon cœur sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer,

Les afflictions dans mon cœur sont illimitées, j'é mets le vœu de les éliminer,

Les doctrines dharmiques de ma nature propre sont infinies, j'é mets le vœu de les étudier,

La Voie de Bouddha de ma nature propre est suprême, j'é mets le vœu de l'accomplir.

« *Kalyāṇamitra* ! Ne dites-vous pas : « les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer » ? Donc, ce n'est pas moi, Huineng, qui les libère. *Kalyāṇamitra* ! Ce que nous appelons « les êtres dans mon cœur » fait référence aux cœurs pervers, erronés, trompeurs, illusoire, malsains, jaloux, vicieux... Toutes ces sortes de cœur sont des êtres, qu'il faut libérer nous-mêmes, avec notre nature propre. C'est ce qui est appelé « la vraie libération ».

« Que signifie « libérer soi-même avec sa nature propre » ? C'est se servir de la juste compréhension pour se libérer des visions perverses, des afflictions et libérer les êtres ignobles de l'intérieur de son cœur. En possédant la compréhension juste, on peut se servir de la sagesse prajñā, pour libérer les entités ignobles l'une après l'autre : libérer la perversité par la droiture, l'illusion par l'illumination, l'ignorance par la sagesse, le mal par le bien... Une telle libération est appelée « la vraie libération ».

« De même, « les afflictions sont illimitées, j'émetts le vœu de les éliminer » : C'est se servir de la sagesse prajñā de sa nature propre pour éliminer les pensées illusoire.

« Les doctrines dharmiques sont infinies, j'émetts le vœu de les étudier » : C'est trouver sa nature propre et pratiquer le juste dharma. On l'appelle le vrai apprentissage.

« La Voie de Bouddha est suprême, j'émetts le vœu de l'accomplir » : C'est prendre la résolution de se comporter avec droiture ; de se détacher, et de l'illusion et de l'illumination, d'être toujours nanti du prajñā, d'écarter, et le vrai et le faux. Ainsi, on percevra sa nature de bouddha et l'on accomplira la Voie de Bouddha. Penser toujours à la pratique, c'est le dharma de la force de vœu.

« *Kalyāṇamitra* ! Vous avez déjà prononcé les quatre vœux universels, je vais maintenant vous apprendre « la discipline des trois refuges sans s'attacher aux apparences ».

« *Kalyāṇamitra* ! Prenez refuge auprès de l'Eveil, l'Eminent de la double-perfection³⁶; prenez refuge auprès de la Droiture, l'Eminent du détachement des désirs ; prenez refuge auprès de la Pureté, l'Eminent des êtres. Dorénavant, considérez l'Eveil comme votre maître, et ne prenez plus refuge auprès des démons pervers et des hérétiques. Utilisez

36. Littéralement « éminent bipède (兩足尊) » : Une des appellations de Bouddha, interprétée souvent comme « doublement parfait en mérite et sagesse, discipline et méditation, pratique et théorie ».

les trois joyaux de votre nature propre pour vous certifier ; encouragez les *Kalyāṇamitra* à prendre refuge auprès des trois joyaux de leur nature propre : le Bouddha qui signifie l'Eveil, le Dharma qui signifie la Droiture, le Sangha qui signifie la Pureté. Quand le cœur prend refuge auprès de l'Eveil, les pensées perverses et illusoire sont éteintes, les envies diminuent, on sait se contenter de peu et l'on s'éloigne de l'argent et de la débauche. C'est ce que l'on nomme l'Eminent de la double-perfection. Quand le cœur prend refuge auprès de la Droiture, aucune pensée n'est perverse, il n'y a plus de vision perverse, de discrimination entre l'autre et moi, de vanité, d'avidité ni d'attachement. C'est ce que l'on nomme l'Eminent du détachement des désirs. Quand le cœur prend refuge auprès de la Pureté, la nature propre ne s'attache plus à aucun désir mondain. C'est ce que l'on nomme l'Eminent des êtres. Cette manière de pratiquer est appelée « prendre refuge auprès de soi-même ». Les hommes communs n'ont rien compris lorsque, du matin au soir, ils pensent qu'ils ont reçu les préceptes des trois refuges. Si l'on dit que l'on prend refuge auprès de Bouddha, où va-t-on trouver Bouddha ? Et si l'on ne voit pas Bouddha, auprès de qui, prendre refuge ? Ce genre de propos n'a aucun sens !

« *Kalyāṇamitra* ! Observez bien ceci vous-mêmes et assurez-vous de ne pas avoir mal compris ! Dans les sūtras, il est dit clairement de « prendre refuge auprès du bouddha à l'intérieur de soi-même ». Il n'est pas dit qu'il faut prendre refuge auprès d'un autre bouddha. Si l'on ne se réfugie pas auprès du bouddha de sa propre nature, il n'y aura nul endroit où se réfugier. Etant donné que vous avez compris maintenant, chacun doit donc prendre refuge auprès des trois joyaux de son cœur. A l'intérieur, régularisez votre cœur et votre nature ; à l'extérieur, respectez les autres. Voilà ce qui peut être appelé « prendre refuge auprès de soi-même ».

« *Kalyāṇamitra* ! Vous qui avez déjà pris refuge auprès des trois joyaux de vous-mêmes, soyez attentifs. Je vais vous parler maintenant

de « l'unique essence des trois corps du bouddha de la nature propre » afin que vous puissiez voir les trois corps et comprendre clairement leur nature intrinsèque.

« Répétez après moi : « Je prends refuge auprès du bouddha du pur *dharmakāya*, à l'intérieur de mon corps physique. Je prends refuge auprès du bouddha du parfait *sambhogakāya*, à l'intérieur de mon corps physique. Je prends refuge auprès du bouddha de l'infiniment manifesté *nirmānakāya*, à l'intérieur de mon corps physique. »

« *Kalyāṇamitra* ! Le corps physique est comme une maison, donc on ne peut pas parler d'y prendre refuge. Les trois corps de bouddha cités ci-dessus sont à l'intérieur de la nature propre et tous les hommes les possèdent. Malheureusement, leur cœur est égaré par l'ignorance : ils ne voient pas leur nature propre et cherchent les trois corps de bouddha à l'extérieur, en ignorant qu'ils se trouvent à l'intérieur d'eux-mêmes. En m'écoutant, vous pouvez percevoir les trois corps de bouddha de la nature propre, à l'intérieur de votre corps physique. Ces trois corps de bouddha sont nés de la nature propre, ils ne peuvent être acquis à l'extérieur.

« Qu'est-ce que « le bouddha du pur *dharmakāya* » ? La nature de l'homme est originellement pure ; tous les phénomènes sont nés de la nature propre. Dès que l'on pense à des choses malsaines, on commet de mauvaises actions ; dès que l'on pense aux choses saines, on réalise de bonnes actions. Ces phénomènes, dans la nature propre, ressemblent au ciel qui est toujours pur, au soleil et à la lune qui sont toujours lumineux, mais peuvent être momentanément occultés par les nuages noirs. Il fait clair au-dessus et sombre en-dessous. Si le vent souffle et dissipe les nuages, tout devient clair et tous les phénomènes apparaissent. Le caractère de l'homme est comme ces nuages, il est instable et changeant.

« *Kalyāṇamitra* ! La sagesse est comme le soleil et la lune, elle est éternellement brillante. Mais en s'attachant aux circonstances

extérieures, la nature propre est cachée par les nuages de pensées illusionnaires, sa clarté est voilée. Si l'on rencontre les bons amis dharmiques, écoute le juste Dharma, chasse soi-même l'illusion... alors l'intérieur et l'extérieur de la nature propre seront éclaircis et tous les phénomènes deviendront visibles. Voilà ce qu'il en est pour les hommes qui ont trouvé leur nature propre. C'est ce que l'on appelle le bouddha du pur *dharmakāya*.

« *Kalyāṇamitra* ! Le cœur prend refuge auprès de la nature propre. Alors, on peut dire qu'il prend refuge auprès du vrai bouddha. Prendre refuge auprès de soi-même, c'est éliminer les esprits malsains, jaloux, vicieux, discriminatoires, méprisants, pervers, orgueilleux... de sa nature propre, et toutes les mauvaises actions commises à chaque instant et, enfin, voir ses propres erreurs et ne pas critiquer les autres, être attentif, dévoué et respectueux, envers tout le monde... De cette manière, la nature propre sera fluide et sans entraves.

« Qu'est-ce que « le parfait *sambhogakāya* » ? Tout comme une lampe peut dissiper des ténèbres millénaires, une étincelle de sagesse peut éliminer l'ignorance qui a perduré pendant des âges. Ne pensez pas au passé, car le passé n'est plus et ne reviendra pas. Pensez plutôt à l'avenir et que chaque pensée soit parfaitement nette... Alors, vous percevrez votre nature propre. Certes, le bien et le mal diffèrent, mais la nature est unique et une nature sans dualité est appelée « la nature véridique ». Cette nature véridique n'est entachée, ni par le bien ni par le mal. C'est ce qui est appelé « le bouddha du parfait *sambhogakāya* ». Dès qu'une pensée malsaine se fait jour dans la nature propre, les bonnes causes accumulées depuis des milliers de kalpas disparaissent. Dès qu'une bonne pensée se lève, les vices, même les plus graves, périssent. De la première résolution jusqu'à l'acquisition de la suprême illumination, chaque pensée révèle sans relâche la nature propre et on l'appelle *sambhogakāya*.

« Qu'est-ce que « l'infini *nirmāṇakāya* » ? Sans penser aux dix-mille phénomènes, la nature, elle, est originellement vide. Chaque apparition de pensée est appelée « transformation ». Si l'on pense à des choses malsaines, le monde devient l'enfer. Si l'on évoque des choses pures, il devient le paradis. Avec la malveillance, on se transforme en reptile venimeux; avec la compassion, on devient bodhisattva ; avec la sagesse, on passe au royaume supérieur ; avec l'ignorance, on rechute... La nature propre est changeante : A cause de ses pensées malsaines, l'homme égaré erre souvent, sans même s'en apercevoir, dans les mauvais royaumes ; mais il suffit d'une bonne intention pour que ressurgisse la sagesse. C'est ce qui est appelé « le *nirmāṇakāya*-bouddha de la nature propre ».

« *Kalyāṇamitra* ! Le *dharmakāya*, chacun le possède. Si chaque pensée révèle la nature propre, c'est le *saṃbhogakāya*-bouddha. A partir du *saṃbhogakāya*, penser à tous les phénomènes et réfléchir, c'est le *nirmāṇakāya*-bouddha. S'illuminer par soi-même et cultiver soi-même les mérites de sa nature propre, voilà la véritable prise de refuge. La chair fait partie du corps physique, qui n'est qu'une demeure et ne mérite pas le nom de refuge. C'est en assimilant les trois corps de sa nature propre, qu'on connaît le bouddha de sa nature propre. J'ai une *gāthā* de la *sans-apparence*, si vous pouvez la réciter et l'observer, tous les péchés que vous avez accumulés durant des kalpas seront instantanément effacés.

« Voici la *gāthā* :

*L'homme égaré cultive les mérites, et non la Voie
Pour lui, chercher le bonheur, c'est la Voie.
Les mérites acquis par le dana et les offrandes, sont
illimités,
Cependant, les trois poisons, dans le cœur, sont toujours
là.*

*Pensant cultiver les mérites pour purger les péchés,
On gagne le bonheur dans la vie suivante, mais les péchés
sont toujours là.
Le seul moyen est d'extirper les racines des péchés de
son cœur,
Et que chacun exerce la vraie repentance dans sa nature
propre.*

*Si l'on assimile subitement la doctrine de repentance du
Mahayana,
On rejette la perversité pour adopter la droiture, et les
péchés disparaissent.
En apprenant la Voie et en contemplant souvent sa nature
propre,
On atteindra le rang de bouddha.*

*Mes patriarches n'enseignent que ce dharma du
subitisme,
En souhaitant que tout le monde trouve sa nature propre
et réalise la même essence.
Si vous voulez obtenir plus tard le dharmakāya,
Il faut vous éloigner des apparences et purifier votre cœur.*

*Persévérez à trouver votre nature propre et ne traînez
pas en chemin,
Quand la prochaine pensée s'achèvera, la vie sera partie.
Si vous voulez acquérir l'illumination du mahāyana,
Joignez les paumes des mains et sollicitez avec sincérité.*

Le patriarche dit : « *Kalyāṇamitra* ! Tout le monde doit réciter, observer et pratiquer suivant cette *gāthā*. Si après ceci, vous pouvez

instantanément percevoir votre nature propre... alors, même à mille lis, c'est comme si vous étiez à mes côtés. Mais, si vous n'êtes pas illuminés... alors, même en étant face à moi, nous sommes séparés de mille lis. A quoi servirait de faire tout ce chemin ? Prenez soin de vous-mêmes et, Adieu ! »

L'assemblée entend les enseignements du patriarche, tous acquièrent l'illumination, la reçoivent avec joie et s'y conforment respectueusement.

Commentaire

Comment connaître le bouddha de sa nature propre...

Habituellement, c'est par l'apparence extérieure que nous distinguons ce qui se nomme « bouddha ». Quand nous voyons une statue de bouddha, nous disons : c'est Sakyamuni Bouddha ou Amitabha Bouddha, ou le Bouddha de la médecine... Ou encore, c'est Avalokitesvara, Ksitigarbha, Manjusri, Samantabhadra... Ceux que nous connaissons, sont tous des bouddhas vus de l'extérieur. Dans l'apprentissage du bouddhisme, l'important est de connaître « le bouddha de sa nature propre », à l'intérieur de soi-même.

Tous les hommes sont des bouddhas. Sais-tu que tu es toi-même un bouddha ?

Chacun de nous possède la nature de bouddha, mais l'homme commun n'ose pas reconnaître qu'il est bouddha, c'est pourquoi, il n'est qu'un homme ordinaire. Il est dit : « Egaré, on reste homme... Illuminé, on devient bouddha ».

Un jour, le Premier ministre Pei Xiu, de la Dynastie Tang, invita le maître Chan Huangpo chez lui, pour inaugurer une statue de Bouddha. Le sage lui dit : « Pourquoi voulez-vous inaugurer la statue de Bouddha ? Pourquoi ne pas inaugurer votre cœur ? »

Voilà pourquoi, le Chan ne veut pas que nous cherchions le dharma à l'extérieur du cœur. Si l'on connaît sa nature propre, on est bouddha.

Qu'est-ce que le bouddha de la nature propre de soi-même ?

Un jour, le sixième patriarche rassembla la foule et dit : « Il existe un objet, qui n'a ni nom ni prénom, ni pile ni face, ni tête ni queue. Qu'est-ce que c'est ? »

Personne ne sut répondre. Alors, son disciple Shenhui se hasarda à dire : « C'est l'origine de tous les bouddhas, c'est aussi la nature de bouddha de moi-même, Shenhui. »

Après qu'il eut ainsi répondu, le sixième patriarche le réprimanda : « Je vous ai dit qu'il n'avait ni tête ni queue, ni nom ni prénom, ni pile ni face... et tu veux absolument lui donner un nom ! Et tu l'appelles origine et aussi, nature de bouddha !!... Plus tard, même si tu réussis, tu ne pourras être qu'un enseignant du dharma. Jamais, tu ne seras un maître Chan illuminé ! »

Ainsi, l'illumination dans le Chan signifie : connaître sa nature propre. Qu'est-ce que la nature propre ? On peut la comprendre, mais on ne peut l'exprimer en paroles. Et pourtant, à l'époque, quand Bouddha acquit l'éveil sous l'arbre Bodhi, il s'exclama : « C'est extraordinaire ! C'est extraordinaire ! Tous les êtres de la Terre possèdent la sagesse et les vertus du Tathāgata, mais à cause de leurs illusions et de leurs attachements, ils ne peuvent les réaliser. » Cette phrase signifie que tous les hommes possèdent la nature de Bouddha. Il suffit d'écarter les illusions et les attachements et, instantanément, on devient le bouddha de sa nature propre.

Parlons du bouddha de la nature propre : Notre nature de bouddha est la même, tant chez les sages que pour les hommes ordinaires. Si tu deviens bouddha, le nombre de bouddhas n'en est pas augmenté car, à l'origine, tout le monde est bouddha. Et le nombre d'hommes ordinaires n'est pas diminué pour autant, car la nature de bouddha

n'est pas moindre chez les hommes ordinaires. La différence entre les bouddhas et les hommes n'est qu'une différence de niveau d'illumination. C'est pourquoi, « pratiquer le Chan », c'est apprendre à connaître sa nature de bouddha.

Comment définir sa nature de bouddha ? On peut l'expliquer par les dix points suivants :

1. **La permanence** : Une durée de vie mondaine n'est que de quelques dizaines d'années, mais notre nature de bouddha, notre vraie vie, est immortelle et interchangeable.
2. **La joie** : Dans le monde Saha, il y a plus de peines que de joies. Nous subissons les souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie, de la mort etc., Certes, nous connaissons des moments de plaisir, mais ils sont courts et illusoire alors que, dans notre nature de bouddha, il n'y a que parfaite tranquillité, insouciance et joie.
3. **Le moi** : Le « moi » dont nous parlons en temps normal est le « faux moi ». Ici, nous parlons du « vrai moi ». Car en temps normal, « je » ne suis pas libre, « je » ne suis pas éternel alors que le « moi » de la nature de bouddha, est éternellement libre et je peux le contrôler moi-même.
4. **La pureté** : Une pièce d'or, même si on le met dans la boue, ne perd pas sa brillance. De même, notre nature de bouddha garde sa pureté, quel que soit le royaume du samsara dans lequel nous nous trouvons.
5. **La vérité** : La nature de bouddha est véridique et incontestable. On peut se faire une idée nette sur sa nature propre, qui est notre visage d'origine.
6. **L'authenticité** : La nature de bouddha est réellement existante.
7. **La bonté** : La nature de bouddha est absolument parfaite, sans tache, sans pensée perverse et sans affliction.
8. **La beauté** : La nature de bouddha est la plus splendide et la plus majestueuse.
9. **La grandeur** : La nature de bouddha est immense et illimitée, elle est aussi grande que le Néant. Ainsi, dès que l'on retrouve sa nature de bouddha, l'univers nous appartient.
10. **La tranquillité** : La nature de bouddha se repose dans la tranquillité ; elle se manifeste en fonction des affinités, en fonction de la nature.

Comprendre ces dix caractéristiques, c'est connaître notre nature de bouddha. Cependant, la plupart des pratiquants oublie souvent qu'ils sont eux-mêmes des bouddhas et ils cherchent le dharma et le bouddha ailleurs, et dans le dharma qu'ils ont cherché à l'extérieur du cœur, ils créent encore d'autres illusions et d'autres discriminations.

Jadis, une adepte possédait une très belle statue en porcelaine blanche, d'Avalokiteśvara. Elle avait entendu dire que, pour que les statues bénéficient de l'inspiration spirituelle des bouddhas et bodhisattvas, il fallait les porter à la pagode, devant l'autel des bouddhas, offrir de l'encens et les vénérer. Alors, elle décida de porter sa statue d'Avalokiteśvara en porcelaine blanche, à la pagode.

En arrivant devant l'autel, elle le trouva déjà rempli de statues et d'offrandes. Elle les poussa sur le côté, installa sa statue et commença à présenter l'encens et à prier.

Mais, le parfum de son encens se dispersait partout avec le vent. Elle pensa : « Le parfum de mon encens s'en va sur les statues des autres et mon bodhisattva de porcelaine blanche, par contre, ne reçoit rien. » Alors, se croyant intelligente, elle enroula la couronne d'encens sur le nez de la statue. Moralité : la belle statue d'Avalokiteśvara en porcelaine blanche devint un Avalokiteśvara au nez noirci.

Cette histoire nous montre que, la nature de bouddha transcende le temps et l'espace, et la dualité entre toi et moi. Mais les hommes, eux, s'obstinent sur les notions de temps, d'emplacement, et sur toutes sortes de discriminations et de comparaisons... Voilà pourquoi, ils ne connaissent pas le bouddha de leur nature propre.

C'est pourquoi, le bouddhisme utilise souvent l'expression « la perle dans la main », pour suggérer que le cœur de bouddha et le *prajñā* ne se trouvent pas dans un lieu inaccessible, mais bien à la portée de tout le monde. Cependant, « le feu à l'intérieur de la pierre ne vient pas tout seul ». Ainsi, tout le monde possède la nature de bouddha, mais sans la pratique, elle ressemble au trésor enterré ou aux perles cachées, et leurs propriétaires continuent à vivre dans la pauvreté.

Alors, comment faire pour comprendre le cœur, pénétrer la nature et retrouver le bouddha de sa nature propre ? Pour ce faire, le plus important est de laisser tomber « l'attachement du moi », « l'opinion du moi », de renoncer à toutes les illusions et discriminations. C'est uniquement de cette manière que l'on peut transcender le mondain en extra-mondain et voir sa nature propre.

Que signifie « le quintuple parfum de dharmakāya de la nature propre » ?

A l'époque, sur le Mont des Vautours, Bouddha montra une perle *maṇi* de couleur, qu'il tenait dans sa main, aux quatre rois célestes et leur demanda : « De quelle couleur est la perle *maṇi* ? »

Selon ce qu'ils avaient vu, ils donnèrent des couleurs différentes : vert, jaune, rouge, blanc ... Bouddha remit la perle en place, il montra de nouveau sa main et dit : « Quelle est la couleur de la perle que j'ai maintenant ? »

Les rois célestes échangeaient des regards, ne comprenant pas ce que voulait Bouddha. Ils finirent tous, par lui dire : « Bouddha ! Il n'y a rien dans votre main ! »

Bouddha leur répondit : « Je vous montre une perle ordinaire, vous voyez tous sa couleur. Mais, devant une véritable perle précieuse, vous ne voyez rien. Comme c'est étrange ! »

Ceci montre que notre nature propre ressemble à une perle *maṇi* : chacun la voit d'une couleur différente. En réalité, cette perle n'a qu'une couleur, mais la situation de chacun est différente, d'où la différenciation. C'est pareil pour notre nature de dharma : elle aussi est unique, cependant, comme nous sommes égarés, nous ne distinguons pas le dharmakāya de notre nature propre ; ainsi, en plus du dharmakāya de la nature propre, nous créons de nombreux autres éléments.

Dans le chapitre « Repentance » du *Sūtra de l'Estrade*, dès le début, le sixième patriarche se propose de transmettre à la foule la doctrine du « quintuple parfum de dharmakāya de la nature propre ». Cinq parfums qui sont :

1. **Le parfum de la discipline** : Il est demandé à chaque disciple bouddhiste, d'avoir un cœur sans mal, sans méchanceté, sans jalousie, sans avidité, sans colère, sans nuisance... On l'appelle le parfum de la discipline.

La discipline donne la capacité de « se prémunir contre le mal et de stopper la malveillance ». Les préceptes règlent la vie de discipline du bouddhisme. Il est dit dans les sūtras : « Tant que la discipline demeure, le dharma persiste ». Dans le bouddhisme, à cause de la différence entre les disciples monastiques et laïques, on distingue les cinq préceptes des upāsaka et upāsikā, les huit préceptes et abstinence, les dix bons préceptes ; les dix préceptes des śrāmaṇera et śrāmaṇerikā ; les six dharma-préceptes des śikṣamāṇa ; les deux-cent-cinquante préceptes des bhikṣu et les trois-cent-quarante-huit préceptes des bhikṣuni ...

Parmi eux, les cinq préceptes sont les grands préceptes de base du bouddhisme : Ne pas tuer, ne pas voler, ne pas se mal conduire sexuellement, ne pas mentir et ne pas s'enivrer. Les cinq préceptes

constituent la base du savoir-vivre ; les observer constamment peut nous apporter d'immenses mérites et bénéfiques. Par exemple, « ne pas tuer mais protéger la vie », peut nous apporter la santé et la longévité ; ne pas voler mais au contraire donner, peut nous apporter la prospérité ; « ne pas se mal conduire sexuellement mais respecter l'honneur des autres », apporte l'harmonie familiale ; « ne pas mentir mais faire des louanges » peut apporter la considération d'autrui ; « ne pas s'enivrer et éviter la sujétion à toute drogue » apporte bonne santé et esprit sain.

Bien qu'existent cinq préceptes distincts, il n'y a qu'un seul véritable impératif de base : c'est « ne pas agresser son prochain ». Par exemple, « ne pas tuer », vise à ne pas porter atteinte à la vie d'autrui ; « ne pas voler », signifie respecter la propriété de son prochain ; « ne pas se mal conduire sexuellement » vise au respect de l'intégrité physique de l'autre ; « ne pas mentir », c'est respecter l'honneur des autres ; « ne pas consommer de boissons alcoolisées » veut nous éviter d'altérer notre raison, ce qui pourrait nous amener à porter préjudice aux autres. Ne pas agresser l'autre et le respecter, alors, et l'autre et soi-même, seront tous les deux libres. Et de fait, si nous considérons ceux qui ont été privés de leur liberté et qui sont en prison, il nous est facile de voir qu'ils ont tous agi à l'encontre des cinq préceptes : Tuer, blesser, défigurer, sont des actes qui vont à l'encontre du précepte de ne pas attenter à la vie d'autrui. La corruption, l'accaparement, le vol, l'extorsion, l'attaque à main armée, le kidnapping... font fi du précepte qui interdit le vol. Le viol, le proxénétisme, la polygamie, l'exhibition sexuelle, vont à l'encontre du précepte de ne pas se mal conduire sexuellement. Consommer ou vendre de la drogue, fumer, s'enivrer, vont à l'encontre du précepte de ne pas boire de boissons alcoolisées ou quoi que ce soit, qui puisse altérer notre raison. La privation de liberté qui frappe ces détenus, est donc due au non-respect des cinq préceptes et c'est ainsi que, respecter les préceptes c'est aussi

respecter la loi. C'est parce que nous respectons les préceptes que nous restons libres. C'est parce que nous respectons les préceptes, que notre personnalité et nos vertus sont reconnues par les autres, et que l'on nous respecte. Ainsi, le parfum de la discipline surpasse largement le parfum des fleurs.

2. Le parfum de la concentration : Savoir garder un cœur immuable face à toutes les circonstances, saines ou malsaines, voilà ce que l'on appelle le parfum de la concentration.

La concentration, c'est avoir notre propre principe et notre propre point de vue, et ne pas nous laisser influencer par les désirs et les attraits mondains. Ceux qui ont reçu le parfum de la concentration doivent au moins pouvoir :

1. Ne pas se laisser entraîner par la situation.
2. Ne pas se laisser influencer par les richesses mondaines.
3. Ne pas se laisser emporter par les sentiments et les émotions.
4. Ne pas se laisser impressionner par les personnes puissantes et influentes.

Avec la concentration, on sait où aller ; avec la concentration, on peut prendre les choses comme elles viennent et être à l'aise partout.

3. Le parfum de la sagesse : Pratiquer continuellement et utiliser la sagesse pour se contempler, ne pas commettre de mauvaises actions et ne pas se focaliser sur les bonnes actions faites ; respecter ses aînés, aimer ses cadets et aider les personnes âgées et démunies, voilà ce que l'on appelle le parfum de la sagesse.

En fait, le but principal de l'apprentissage du bouddhisme, est de transformer l'illusion en illumination et aussi d'acquérir la sagesse prajñā. La sagesse prajñā, c'est la nature de bouddha. Tout le monde la possède, mais une mine peut bien être remplie de toutes sortes

de pierres précieuses, si elle n'est pas exploitée, on ne découvrira jamais les gemmes. Ainsi, pour obtenir la sagesse, il faut franchir trois étapes :

1. Acquérir la sagesse en écoutant les lectures du Dharma et en étudiant les sūtras.
2. Acquérir la sagesse en réfléchissant et en cherchant les significations.
3. Acquérir la sagesse en pratiquant avec persévérance.

4. **Le parfum de la libération** : Le cœur est sans attache, il ne pense ni au bien, ni au mal ; il s'illumine sans rencontrer d'obstruction... Voilà ce que l'on appelle le parfum de la libération.

Souvent, les hommes se laissent enchaîner par les honneurs et les richesses, les relations sentimentales, les gains et les pertes, le bien et le mal, l'autre et moi... et bien d'autres visions perverses dont ils ne parviennent pas à se libérer. L'objectif de l'apprentissage du dharma est de nous guider, pour nous aider à nous libérer de ces entraves et retrouver la liberté.

Dans le passé, quand le quatrième patriarche de l'école Chan – Maître Daoxin – rencontra pour la première fois le Grand maître Sengcan³⁷, il lui dit : « Que le maître veuille bien m'expliquer la voie de la libération ! »

Maître Sengcan lui demanda en retour : « Qui t'a lié ? »

Il est dit : « Le monde est originellement calme ; c'est l'homme médiocre qui se crée lui-même des ennuis » ce qui peut aussi s'exprimer en disant : « Tous les phénomènes sont originellement calmes, c'est le cœur qui crée lui-même des remous. » Ce ne sont pas les autres qui nous entravent, mais bien nous-mêmes. C'est pourquoi, c'est à nous de nous libérer.

37. Troisième patriarche de l'école Chan en Chine.

5. **Le parfum de la connaissance et de la vision libérées** : Etant donné que le cœur ne s'attache ni au bien ni au mal, sans pour autant sombrer dans le mutisme, nous devons élargir notre connaissance, comprendre notre cœur, assimiler les enseignements des bouddhas, regarder les êtres et les objets d'un œil égal. Du début de l'apprentissage à l'acquisition du Bodhi, la vraie nature reste inchangée. Tel est ce qu'on appelle le parfum de la connaissance et de la vision libérées.

Le parfum de la connaissance et de la vision libérées veut que nous puissions, dans l'essence de notre pensée (notre compréhension, notre point de vue, notre conception...), ne pas nous attacher à la vacuité, à la discrimination, à la dualité. Ainsi, tout naturellement, nous cesserons d'être influencés par le monde extérieur, ce qui est une manière de réaliser et d'acquérir la Vérité.

Tel est le quintuple parfum de dharmakāya de la nature propre, que le sixième patriarche voulait nous transmettre. Si ce quintuple parfum paraît facile à comprendre, il n'est pas facile à réaliser. Nombreux sont les gens qui croient de manière sincère au bouddhisme. Mais si on leur demande de respecter les préceptes, pratiquer la méditation, comprendre la sagesse, chercher la libération ou pénétrer la connaissance et la vision libérées, ils vous diront que c'est loin d'être facile.

Jadis, dans la pagode Zhaoguo (district Wutai de la province de Shanxi), vivait un maître Chan nommé Jie Tuo³⁸, qui avait acquis l'illumination grâce au Bodhisattva Manjusri, et qui se dévouait pour rendre service à tout le monde dans la pagode. Et, année après année, son niveau s'améliorait. Un jour, Manjusri voulut tester Jie Tuo et, tôt le matin, au moment où il préparait le petit déjeuner pour les gens de la pagode, Manjusri se présenta devant lui. Jie Tuo ne lui accorda pas un regard et continua son travail. Surpris, Manjusri s'exclama : « Hé ! Je suis Manjusri ! Le bodhisattva Manjusri ! »

38. 解脱, littéralement "libéré"

Jie Tuo lui répondit : « Manjusri est Manjusri, Jie Tuo est Jie Tuo. »

A ces mots, Manjusri comprit que Jie Tuo était vraiment illuminé et qu'ayant trouvé sa nature propre, il était sûr de lui-même. C'est pourquoi lui-même répéta : « Manjusri est Manjusri, Jie Tuo est Jie Tuo. »

Ainsi, ceux qui étudient le *Sūtra de l'Estrade*, ceux qui méditent et cherchent la Voie, doivent comprendre que le quintuple parfum de dharmakāya de la nature propre, ne peut être acquis à l'extérieur, mais bien à partir de sa nature propre. Avec l'illumination, vient la libération.

Qu'est-ce que « la repentance sans forme » ?

Pour un pratiquant bouddhiste, la repentance est d'une grande efficacité.

Le sixième patriarche dit : « Que signifie « repentance » ? Elle comporte deux phases : D'abord, se repentir des péchés dus à l'ignorance, la délusion, l'arrogance, la malhonnêteté, l'envie, la jalousie... commis dans le passé, afin qu'ils soient effacés tous en même temps et ne réapparaissent jamais. Ensuite, s'engager à ne plus jamais commettre ces péchés. » Se repentir, c'est faire un retour sur soi-même, corriger ses erreurs, et s'engager sur le bon chemin.

Selon les sūtras, sur une journée, nous commettons plus de fautes que nous n'acquérons de mérites. De même, dans nos pensées, il n'y a que péchés et karmas. Ces péchés karmiques ressemblent à des nuages noirs, qui voilent notre nature de bouddha et nous entraînent sans cesse dans le cycle du samsara.

Mais, les sūtras disent aussi que, commettre une faute est beaucoup moins grave que ne pas savoir se repentir. La repentance peut atténuer les mauvais karmas : quand un linge ou un corps est sali, il suffit de le laver pour qu'il redevienne propre. Quand un plant de

céréale est suffisamment fort, les mauvaises herbes qui l'entourent ne parviennent pas à gêner sa croissance. Quand on ajoute une pincée de sel dans un verre d'eau, l'eau devient salée, mais si l'on rajoute de l'eau douce, le goût du sel s'atténue. Si l'on jette un caillou dans l'eau, il coule, mais si on le pose sur une planche, il va rester en surface.

La repentance est comme l'eau dharmique : elle peut purifier notre karma. Comme un radeau, elle peut nous transporter sur l'autre rive du nirvana. Comme un médicament, elle peut guérir nos maladies causées par les afflictions. Comme une lampe, elle peut dissiper les ténèbres de notre ignorance. Comme un rempart, elle peut protéger nos six organes de perception. Comme un pont, elle peut nous guider vers le chemin de l'éveil. Comme un ornement, elle peut parfaire notre fruit de bouddhété... Parmi les milliers de méthodes d'apprentissage bouddhistes, peu importe celle que l'on a choisie : il faut la pratiquer avec un cœur pur et sans tache. Voilà pourquoi, la repentance est nécessaire.

La repentance se distingue en repentance par « l'action » et repentance par « l'essence ».

La repentance par l'action, consiste à se repentir en vénérant Bouddha, en lui rendant hommage, en récitant les sūtras, en pratiquant le dana et en effectuant de bonnes actions. Chaque fois que l'on se repent, le karma se purifie un peu, c'est comme frotter une pièce de bronze oxydée : plus on la frotte, plus elle brille. Il suffit de s'appliquer, de persévérer... et les taches finissent par disparaître, rendant au bronze, tout son éclat.

La repentance par l'essence, consiste à contempler la racine de la Vérité, pour pouvoir se repentir de tous ses péchés. En employant notre sagesse prajñā et en partant de l'essence de l'Ultime vérité, on peut constater que la nature propre des péchés est, elle-même, originellement calme.

Il est dit :

*Les péchés karmiques n'ont pas, à l'origine, de nature propre,
Ils sont conçus par le cœur illusionné,
Si le cœur est éteint, les péchés disparaissent avec lui ;
Le cœur s'éteint, les péchés disparaissent. Les deux sont vides :
Voilà ce qu'est la vraie repentance.*

Dans le jardin du Mémorial de la Longévitité, à Fo Guang Shan, on peut voir deux sentences parallèles :

*Penser toujours aux bienfaits reçus des parents,
Aujourd'hui on a l'occasion, aujourd'hui on leur rend hommage.
L'enfer n'existe pas à l'origine,
Ce cœur peut le concevoir : c'est à ce cœur de le faire disparaître.*

C'est notre cœur illusoire qui fabrique des péchés. Si ce cœur illusoire s'éteint, les péchés se dissipent comme s'évapore la rosée au lever du soleil, ou comme se dissipe l'obscurité dès que s'allume la lampe. Cette manière de contempler le sans-forme de la Vérité pour comprendre la vacuité de la nature des péchés, est appelée « la repentance sans vie », et c'est aussi « la repentance sans forme », dont parle le sixième patriarche dans le chapitre intitulé « La repentance ».

Le *Samantabhadra-sūtra* propose une « Méthode pour se repentir des péchés engendrés par les six organes de perception, selon le bodhi-sattva Samantabhadra » :

1. La repentance pour les yeux :

*Si l'on a péché à cause de ses yeux,
Le karma entrave les yeux et les rend impurs,
Il faut réciter les sūtras du Mahayana,
Et penser à la Vérité transcendante,
Tous les karmas malsains disparaîtront.*

2. La repentance pour les oreilles :

*Les oreilles entendent des propos fâcheux,
Qui détériorent l'harmonie,
De là, naissent des fous furieux,
Tels des singes enragés.
Il faut réciter les sūtras du Mahayana,
Pour comprendre la vacuité et la sans-apparence du Dharma,
Éliminer pour toujours tous les maux,
Et se servir des oreilles célestes, pour écouter dans les dix directions.*

3. La repentance pour le nez :

*Le nez détecte les différentes odeurs.
De cette approche, naissent les différents contacts.
C'est ainsi que le nez, quand il divague,
Engendre différentes afflictions.
En récitant les sūtras du Mahayana,
On contemple les phénomènes tels qu'ils sont,
Et l'on s'éloigne de tous les mauvais karmas,
Qui, plus jamais, ne réapparaissent.*

4. La repentance pour la langue :

De la langue, naissent

*Cinq mauvais karmas engendrés par les paroles injurieuses,
Si l'on veut se contrôler,
Il faut cultiver son cœur bienfaisant,
Réfléchir au sens de la tranquillité réelle des phénomènes,
Qui ne renferme aucune forme de discrimination.*

5. La repentance pour l'esprit :

*L'esprit est comme un singe,
Qui s'agite sans trêve.
Si l'on veut l'apaiser,
Il faut réciter les sūtras du Mahayana,
Et penser que le corps du grand éveil de Bouddha,
Est fait de force et de courage.*

6. La repentance pour le corps :

*Le corps est le maître de la machine,
Telle la poussière qui tourne avec le vent,
Les six voleurs s'y divertissent,
Librement et sans entraves.
Si l'on veut supprimer ce mal,
Et éloigner, pour toujours, les afflictions,
Il faut s'établir dans le nirvana,
Garder un cœur paisible, joyeux et imperturbable,
Réciter les sūtras du Mahayana,
Et penser à la mère de tous les bodhisattvas.
D'innombrables et merveilleuses subtilités,
Sont acquises en réfléchissant à l'Ultime-vérité.*

La repentance est le meilleur moyen d'éliminer les péchés et d'accroître le bonheur. S'agissant des personnes à qui l'on peut confier son repentir, les sūtras en citent dix :

1. Les bouddhas et les bodhisattvas.
2. Les parents.
3. Les enfants.
4. Les maîtres.
5. Les disciples.
6. Les chefs hiérarchiques.
7. Les bienfaiteurs (*dānapati*).
8. Les amis vertueux.
9. Les personnes qu'on a instruites et guidées.
10. Les deva protecteurs.

La repentance doit être demandée avec sincérité et résolution, pour que les péchés puissent être remis. Aussi, peu importe à qui l'on s'adresse, il faut réunir les deux conditions suivantes :

1. Se confesser avec sincérité et sans rien dissimuler.

Il faut confesser sincèrement les fautes commises.

Si le malade cache certains de ses symptômes, le médecin ne peut pas poser un diagnostic juste, ni donner de remèdes efficaces. La maladie ne sera donc pas guérie. C'est la même chose pour la repentance.

2. S'engager à ne plus jamais commettre ces péchés.

Le sixième patriarche dit : « Les hommes ordinaires sont méprisables, ils ne savent que regretter les fautes commises et ne savent pas s'engager à s'amender à l'avenir. Les mauvaises intentions du passé n'étant pas exterminées, on continue à commettre de nouveaux péchés. Dans ces conditions, comment peut-on parler de repentance ? »

Ainsi, le plus important de la repentance, c'est de s'engager à ne plus jamais commettre ces péchés. Telle est la vraie repentance.

Que signifie « connaître sa nature propre pour se libérer soi-même » ?

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche ne cesse de nous répéter que pour nous libérer, nous ne pouvons compter que sur nous-mêmes. Il disait à son maître Hongren : « Quand j'étais dans l'illusion, c'est vous qui m'avez fait traverser l'océan de la vie et de la mort. Maintenant que je suis illuminé, je dois le traverser moi-même ». Un élève qui ne fait aucun effort et qui ne s'appuie que sur son maître ne pourra jamais progresser. C'est pourquoi, pour apprendre et pratiquer le bouddhisme, un tiers vient du maître, le reste dépend de soi-même. Il faut connaître d'abord sa nature propre pour pouvoir se libérer. Tel est le chemin qu'il convient de suivre résolument.

Le maître Chan Ruiyan, tous les matins en se levant, s'appelait lui-même : « Maître ! Maître ! ». Puis il répondait à lui-même : « Je suis là ! Je suis là ! » Ensuite, il disait : « Tu dois rester éveillé ! Ne te laisse pas berner ! » Et il répondait : « Je dois rester éveillé ! Je ne me laisse pas berner ! »

Une *gāthā* dit :

*Le pratiquant de la Voie ne connaît pas sa nature propre,
Car il ne connaît que les déités;
L'origine du cycle de samsara que nous subissons depuis
des siècles,
Seuls, les ignorants le considèrent comme intrinsèque.*

Nous ne connaissons pas notre nature propre, et nous cherchons le Dharma à l'extérieur. Comment pouvons-nous espérer trouver son origine ?

Depuis bien longtemps, M. Baiyun Shouduan étudiait le Chan chez Maître Yangqi Fanghui et il n'arrivait pas à trouver l'illumination, Maître Yangqi voulut l'aider et, un jour, il lui demanda chez qui il était auparavant. Shouduan répondit :

- Chez le maître du Mont Chalingyu.
- Chalingyu est un maître Chan qui a acquis l'illumination. Sais-tu comment il l'a acquise ?
- Je sais que le maître du Mont Chalingyu a été illuminé à la suite d'une chute.
- Comment une chute a-t-elle pu lui donner l'illumination ? Comment as-tu vérifié qu'il était illuminé ?
- Après sa chute, il a écrit une *gāthā* :

*Je possède une perle brillante,
Longtemps enfermée dans une gangue de poussière
(Gunas).
Ce matin, la gangue a éclaté et la lumière a jailli,
Elle éclaire les dix mille lieux de la Terre.*

Maître Yangqi éclata de rire et s'en alla. En entendant ce rire, Shouduan fut troublé et il en perdit l'appétit et le sommeil. Le lendemain, il se présenta chez Maître Yangqi pour lui demander pourquoi il avait ri.

Maître Yangzhi ne répondit pas, et demanda : « Hier après-midi, as-tu vu ce petit clown devant la pagode ? »

Shouduan dit : « Oui, je l'ai vu. »

Alors, Yangqi répondit : « Sais-tu que parfois tu ne le vaux pas ? »
« Pourquoi ? »

« Parce que les gestes du clown sont faits pour provoquer le rire des autres, alors que toi, tu en as peur... »

A ces mots, Maître Shouduan resta bouche bée, mais sembla avoir saisi quelque chose. Maître Yangqi ajouta : « Ne pense pas ! Ne réfléchis pas ! Si tu sais, tu sais ! Si tu es illuminé, tu es illuminé ! ».

C'est ainsi que, grâce au rire du Maître Yangqi, Maître Shouduan acquit l'illumination.

Jadis, le maître Chan, Xiangyan Zhixian, vint apprendre la Voie chez le Maître Chan, Weishan.

Quand il arriva, Maître Weishan lui demanda : « J'ai entendu dire par Maître Baizhang que tu étais capable de donner dix réponses à une question, cent réponses à dix questions et que tu étais très intelligent. Moi, j'ai une question à te poser : Quel est notre visage d'origine, avant de venir au monde ? »

Maître Xiangyan réfléchit longuement sans trouver de réponse, puis il dit : « Veuillez m'éclairer ! »

Maître Weishan répondit : « Si je te le dis, ce ne sera que mon point de vue. A quoi cela peut-il te servir ? »

Alors, Xiangyan retourna dans sa chambre et fouilla dans tous les ouvrages bouddhiques, sans pouvoir trouver une réponse appropriée. Soudain, il pensa : « Etudier ne sert pas à grande chose, on ne peut vraiment pas être illuminé en étudiant. » Alors, il brûla tous les livres et il fit le serment suivant : « Dorénavant, je ne ferai plus aucune recherche ! Je vais me contenter d'être un simple moine, car il est inutile de fatiguer mon esprit. »

Maître Xiangyan prit congé de Maître Weishan et, pour continuer sa pratique, alla s'enfermer là où avait logé feu le Maître impérial, Nanyang Huizhong. Un jour, en fauchant les mauvaises herbes, sa faux heurta une pierre ; l'écho sonore l'éveilla brutalement et il connut l'illumination.

Aussi, il écrivit un poème et l'envoya à Maître Weishan :

Cette résonnance me révèle que je peux oublier les connaissances déjà acquises,

*Et qu'il n'est pas nécessaire de chercher d'autres pratiques ;
Je peux dorénavant exalter le Dharma de manière résolue,*

Et ne pas me retirer dans un monde de silence.

Dans la vraie vacuité, aucune forme n'est réelle,

Qu'elle soit image ou apparence extérieure ;

Voilà pourquoi tous les sages illuminés,

Considèrent l'illumination comme la base suprême.

Ces vers arrivèrent aux oreilles du Maître Weishan qui pensa : « Est-il vraiment illuminé ?... Je vais envoyer quelqu'un pour le tester ! » Alors, il délégua Maître Yangshan.

Maître Yangshan arriva chez Maître Xiangyan et lui dit : « Il paraît que tu as trouvé l'illumination et que, de plus, tu aurais écrit une stance. Voilà qui n'a rien d'extraordinaire : ceux qui ont des connaissances peuvent aussi le faire. A part cette stance, as-tu autre chose à me dire ? »

Alors, Maître Xiangyan récita :

La pauvreté de l'an passé n'était pas la pauvreté,

La pauvreté de cette année est vraiment la pauvreté ;

L'an passé, j'avais encore un coin de terre où me reposer,

Cette année, je n'ai plus la moindre parcelle de terre où

me tenir.

Maître Yangshan le répéta à Maître Weishan, qui s'exclama : « Ah ! Il est vraiment illuminé ! »

Le maître Chan Huitong, de la Dynastie Tang, resta au service du Maître Niaoke durant seize ans. Durant toutes ces années, Maître Niaoke ne lui enseigna pas une seule phrase de dharma, ni un seul principe. Finalement, Chan Huitong ne put se retenir davantage et

demanda son congé. Voyant que ce disciple de longue date allait le quitter, Maître Niaoke lui demanda : « Où veux-tu aller ? »

« Je cherche un endroit pour apprendre le Dharma », répondit Huitong.

A ces mots, Maître Niaoke lui dit : « Faut-il aller ailleurs pour apprendre le Dharma ? Il y en a ici aussi ! »

Et il prit un fil de sa robe et le tendit à Huitong : « Tu vois, n'est-ce pas là, le Dharma ? »

A ce moment, Huitong comprit tout à coup. Ainsi, plus tard, on le baptisa « Le serviteur au fil de tissu ».

Le serviteur a acquis l'illumination grâce à un fil de tissu, mais nous, même si l'on nous montrait toute une pièce de drap, il n'est pas sûr que nous comprenions quelque chose. Huitong a mis seize années pour comprendre, en cette unique minute. De même, Bouddha a regardé les étoiles et trouvé l'éveil mais il avait derrière lui, tant d'années d'ascétisme, tant de pratiques cumulées lorsqu'il a atteint l'éveil ! : Quand toutes les causes et conditions sont remplies, on obtient le résultat.

De nos jours, vit le Grand maître Taixu. Il s'était retiré au Mont Putuo pour se recueillir et s'établir dans la contemplation. Un soir, en méditant, il est entré en dhyāna et c'est en entendant le tintement de la cloche qu'il est sorti de sa concentration. Il croyait que c'était celle qui annonçait l'heure du coucher, alors que c'était la cloche du lendemain matin !... Grâce à la réalisation de l'illumination de ce jour-là, sa compréhension du Dharma s'est grandement approfondie.

« Trouver sa nature propre et devenir Bouddha », est l'affaire personnelle de chacun de nous et personne ne peut nous y aider. La meilleure garantie est de s'en occuper soi-même, de s'efforcer soi-même. Tout le monde possède la nature propre. Si l'on se tourne vers son intérieur, on pourra la percevoir.

Comment émettre « les quatre vœux universels » ?

Il est dit dans *l'Encouragement à émettre la bodhicitta* : « Parmi les entrées principales de la Voie, la première est de prendre la résolution. Parmi les affaires urgentes de la pratique, la première est de prononcer les vœux. Avec les vœux, on peut aider les êtres à se libérer de leurs afflictions ; avec la résolution, on peut acquérir la bouddhité. » Pour pratiquer le Chan et apprendre le bouddhisme, il faut commencer par prendre la résolution et émettre les vœux. C'est comme dans la vie : peu importe ce que l'on veut faire, il faut d'abord définir ses aspirations et se fixer un but à atteindre.

Dans le bouddhisme, nombreux sont les moines éminents qui ont émis le grand vœu « Que le Dharma demeure éternellement et que les êtres soient libérés de leurs souffrances ». C'est ainsi que le Grand maître Xuanzang a dit : « Je préfère mourir en faisant un pas vers l'Ouest que rester en vie en faisant un pas en arrière » et finalement, il a pu accomplir son vœu de rapporter les sūtras en Chine. Le Grand maître Jianzhen disait : « Pourquoi avoir peur de perdre la vie si c'est pour la grande cause ? » et c'est ainsi, qu'il a pu propager le bouddhisme jusqu'au Japon. Le maître Chan, Yongming Yanshou, libéra les poissons et crevettes qu'il avait achetés avec l'argent des fonds publics et fut pour cela, condamné à mort. Il ne manifesta aucun regret et dit : « J'offre cette vie à tous les êtres ». Le maître Chan Weishan, de la Dynastie Tang, émit le vœu de renaître en buffle, pour rendre service aux hommes...

Tous ces moines éminents, parce qu'ils avaient le même cœur que les bodhisattvas, ont pu accomplir leur vertu et leur pratique.

A notre époque, certains manifestent leur intention d'offrir leurs organes après leur mort, ce qui demande aussi une grande résolution et un grand courage. Si, dans la vie, chacun possède cette volonté de contribution, il n'y aura plus d'égoïstes. Si tout le monde se résout à aider les autres, le monde sera plus lumineux, plus chaleureux...

On distingue les vœux personnels et les vœux universels.

Les vœux personnels sont, par exemple : les quarante-huit grands vœux d'Amitabha Bouddha pour parfaire la Terre pure de la joie suprême de l'ouest... Les dix grands vœux d'Avalokiteśvara, (c'est pourquoi, ce dernier est appelé « Grand bienfaisant et compatissant portant secours au monde » ou encore « Celui qui répond à toutes les sollicitations ». « Celui qui est le radeau dans la mer de la souffrance »). Les douze grands vœux de Manjusri, qui utilise l'eau de la sagesse pour embellir le monde. Les dix grands vœux de Samantabhadra. L'immense vœu de Ksitigarbha : « Ne pas devenir bouddha tant que l'enfer ne sera pas vide » etc., Ces remarquables vœux ont non seulement permis aux bodhisattvas de se parfaire eux-mêmes... ils ont aussi illuminé l'univers.

Les vœux universels sont ceux que tout le monde doit émettre. Par exemple : « Les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous ». « Les afflictions sont illimitées, j'émetts le vœu de les éliminer toutes ». « Les doctrines dharmiques sont en nombre infini, j'émetts le vœu de les étudier toutes ». « La Voie de Bouddha est suprême, j'émetts le vœu de l'accomplir entièrement. On les appelle « Les quatre vœux universels ».

Selon les sūtras, tous les bouddhas se sont formés à partir des vœux qu'ils ont émis. Si « émettre un vœu » est si important, comment devons-nous prononcer « les quatre vœux universels » ?

Les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous

Sauf à vouloir devenir un de ces égoïstes du Hinayana, promouvoir le dharma et aider les êtres sont les missions fondamentales des adeptes bouddhistes. Tous les pratiquants du Mahayana doivent formuler le vœu : « les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous ».

Comment peut-on libérer les êtres innombrables ? Il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Toutes les sortes d'êtres : qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même spontanément... qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception... je les conduirai tous vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leurs afflictions. » La manière parfaite d'aider les êtres, est de leur apprendre le Dharma, afin qu'ils puissent se libérer de leurs afflictions et rompre le cycle de samsara, et non pas uniquement leur assurer les nécessités matérielles.

« Aider les êtres » n'est pas un slogan creux : il faut l'exercer dans la vie quotidienne. Par exemple, aménager le temps est aussi une manière d'aider les êtres. Etre économe en est une autre. En politique, veiller sur la nation et la société, c'est aussi aimer les êtres. Vivre en harmonie, ne pas semer la discorde, ne pas diffamer autrui, également. Enfin et surtout, envers toutes les espèces de la nature, les protéger, ne pas les abîmer, ne pas gaspiller les ressources naturelles... font tous partie de la protection de la vie. Ainsi, protéger la vie et ménager les ressources sont les bases de la promesse : « les êtres sont innombrables, j'émetts le vœu de les libérer tous ».

Les afflictions sont illimitées, j'émetts le vœu de les éliminer toutes

En fait, apprendre le bouddhisme, c'est se battre avec les démons de notre kleśa. Après avoir vaincu le kleśa, il est naturel que notre nature de bouddha apparaisse et que nous puissions nous engager sur la Voie de Bouddha. Au contraire, si nous n'arrivons pas à éliminer nos propres afflictions et tournons sans cesse dans le cycle de samsāra, comment pouvons-nous parler de libérer les autres ? Aussi, faut-il commencer par nous fortifier nous-mêmes et donc, émettre le vœu d'éliminer toutes nos afflictions.

Les afflictions nous nuisent, nous perturbent et nous mettent mal à l'aise : A cause de l'avidité, nous subissons toutes sortes de malheurs et connaissons toutes sortes d'ennuis. A cause de la colère, nous endurons toutes sortes de chagrins et de souffrances. L'ignorance et la vision perverse voilent notre sagesse et nous empêchent de suivre le bon chemin... C'est pourquoi, nous devons cultiver consciencieusement les trois études – discipline, concentration et sagesse – pour éteindre les trois poisons – avidité, colère et ignorance. De plus, il faut sans cesse nous repentir, car la repentance est comme l'eau dharmique qui peut nettoyer nos afflictions. Quand le kleśa sera pur, nous connaîtrons la libération et l'insouciance.

Les doctrines dharmiques sont infinies, j'émetts le vœu de les étudier toutes

Un proverbe chinois dit : « Dix-mille fortunes ne valent pas une seule compétence technique ». En général, les gens qui veulent jouir d'une vie matérielle confortable, doivent posséder un solide bagage de connaissances et maîtriser certaines techniques. Si, de plus, nous émettons le vœu de libérer tous les êtres, il ne suffit pas d'avoir les connaissances et les techniques, il faut encore posséder le Dharma et c'est pourquoi nous devons apprendre les infinies doctrines dharmiques. Un vrai pratiquant bouddhiste doit prendre exemple sur le « Mont Taishan qui ne refuse aucune terre et la mer qui ne repousse aucun affluent », ce qui signifie apprendre l'intégralité des connaissances mondaines et toutes les doctrines dharmiques transcendantes, pour devenir plus grand et plus fort.

La Voie de Bouddha est suprême, j'émetts le vœu de l'accomplir entièrement

Les anciens sages disaient : « Il n'y a pas de Sakyamuni inné, ni de Maitreya naturel ». Pour devenir bouddha, il faut « Cent kalpas

pour cultiver les caractéristiques de l'apparence extérieure et trois *asaṅkhyakalpas* pour parfaire le bonheur et la sagesse ». Certes, il est difficile de parfaire la Voie de bouddha, mais nous devons nous y efforcer et prendre exemple sur les sages. Nous devons émettre le vœu d'accomplir la Voie de Bouddha, mais nous devons, de plus, émettre le vœu de libérer tous les êtres pour marcher ensemble vers la Voie de Bouddha. Alors nous aurons vraiment réalisé le vœu : « La Voie de Bouddha est suprême, j'émetts le vœu de l'accomplir entièrement ».

« Les quatre vœux universels » font partie du dharma du Mahayana, mais correspondent aussi aux « Quatre nobles vérités » du bouddhisme Hinayana : Parce que les êtres souffrent, nous devons émettre le vœu de les libérer. Parce qu'ils sont affligés, nous devons émettre le vœu de les aider à éliminer leurs afflictions. Parce qu'il faut apprendre la Voie pour faire cesser la souffrance, nous devons émettre le vœu d'étudier toutes les doctrines dharmiques. Parce qu'il faut atteindre l'état du nirvana pour obtenir la vraie insouciance et la vraie joie, nous devons émettre le vœu d'accomplir l'ultime Voie de Bouddha. Ainsi, « les quatre nobles vérités » du Hinayana, correspondent aux « Quatre vœux universels » du Mahayana.

Ces quatre vœux universels, nombreux sont ceux qui les récitent durant les services du matin et du soir, devant l'autel de Bouddha. En temps normal, ils n'osent pas en parler, encore moins les mettre en pratique. C'est pourquoi, lorsque le sixième patriarche nous encourage à prononcer les quatre vœux universels, non seulement il conseille de les réciter et d'en parler, mais il souhaite que chacun s'applique à les réaliser. Seuls, ceux qui parviennent à les appliquer dans leur vie quotidienne, sont dignes d'être appelés : « Pratiques du Mahayana ».

A son entrée dans le parinirvāna, Bouddha acquit « les quatre vertus du nirvāna » : La permanence, la joie, le moi et la pureté.

1. La « sans apparition et sans extinction » est la vertu de la permanence : Le monde saḥā est impermanent mais, si l'on peut réaliser le dharmakāya du monde transcendant, on accède à l'immortalité et l'on obtient la vertu de la permanence.
2. Le cœur ne subissant pas d'adversités, est la vertu de la joie : Dans le monde saḥā, les huit souffrances s'entrelacent, générant toutes sortes de fardeaux, de compromis et de querelles. En réalisant les trois corps, on obtient la vertu de la joie, une joie permanente.
3. Quitter l'illusion pour la Vérité est la vertu de la personnalité (le Moi) : Le monde est impermanent, pénible, vide, impersonnel... Tout y est illusoire et irréel comme la fleur dans le miroir ou le reflet de la lune dans l'eau. Devenu bouddha, on obtient un vrai moi avec comme essence le dharmakāya. C'est ce qui appelé la vertu du Moi.
4. Transcender l'illusion est la vertu de la pureté : Devenu Bouddha, on transcende l'illusion, on quitte l'ignorance, et l'on devient aussi pur que la fleur de lotus qui pousse dans la boue sans en être souillée. Bien que continuant à vivre dans le monde souillé du saḥā, on a la sensation de vivre dans une terre pure et majestueuse. C'est ce que l'on appelle la vertu de la pureté.

Si notre cœur nourrit une pensée de pure lumière, elle est, en fait le dharmakāya-bouddha de notre illumination. Si notre cœur a une pensée de lumière sans discrimination, elle est en fait le saṃbhogakāya-bouddha de notre illumination. Si notre cœur a une pensée de lumière sans différenciation, elle est en fait le nirmāṇakāya-bouddha de notre illumination. Développons les lumières de notre cœur, faisons-les pures, sans discrimination et sans différenciation et, à

l'instant même, nous sommes Bouddha. Il n'est pas absolument nécessaire de mourir pour devenir bouddha, ni d'attendre que le corps des cinq skandhas soit détruit, pour obtenir un autre corps véritable. Si, avec notre corps formé par les quatre bhūta et les cinq skandhas, nous pouvons réaliser la sans-apparence, le non-agir, percevoir notre nature propre de l'Ultime-vérité, alors, nous devenons Bouddha et possédons le trikāya d'essence unique.

Le dharmakāya est sans apparence et sans forme. Nous ne pouvons le voir, pas plus que le nirmāṇakāya du Sakyamuni Bouddha. Néanmoins, nous devons savoir que Bouddha est pur, majestueux, bienveillant et compatissant et que son apparence extérieure reste très importante. Les anciens disaient : « le Tathāgata dévoile son apparence pour s'adapter à la sensibilité mondaine, de peur que les êtres nourrissent le Ucheda-dṛṣṭi³⁹. Les trente-deux caractéristiques et les quatre-vingts particularités ne sont que des noms d'emprunt provisoires : le corps physique n'est pas l'essence de l'illumination, et la seule vraie forme est justement le sans-apparence » Le Bouddha Sakyamuni avec ses trente-deux caractéristiques physiques et ses quatre-vingts particularités n'est que le corps d'émanation conçu pour s'adapter au monde des êtres sensibles. En restant sans apparence et sans forme, il pourrait provoquer chez les êtres, des réactions de rejet. C'est pourquoi, dans l'intérêt du bouddhisme, il vaut mieux que les êtres croient à son existence matérielle, car il serait dangereux pour eux et préjudiciable pour le bouddhisme, de s'attacher à la vacuité en pensant que rien n'existe. Nous devons partir du corps d'émanation de Bouddha et de là, chercher à comprendre le dharmakāya de la nature propre non-conditionnée.

A propos du trikāya, l'empereur Shunzong demanda un jour au maître Chan, Foguang :

« D'où est venu Bouddha ? Vers où est-il allé quand il s'est éteint ? Les sūtras disent qu'il est éternel... Alors, où est-il en ce moment ? »

39. Vision qui considère que tout sera exterminé après sa disparition.

« Bouddha vient du Non-agi, il s'est éteint dans le Non-agi ; le dharmakāya est comme le Néant, il se trouve dans l'état de parfaite libération des illusions. Il nous conduit, de la pensée vers la non-pensée et de l'attachement vers le non-attachement. Il est venu pour les êtres et il est reparti pour les êtres. Il est le pur océan Tathātā (l'ainséité), son essence est limpide, calme et immuable, l'homme sage doit bien réfléchir, et surtout ne pas douter », répondit Maître Foguang.

N'étant pas convaincu, l'empereur insista :

« Bouddha est né au palais, il est mort à Kusināgar. Il a prêché durant quarante-neuf ans et on dit qu'il n'a rien dit. Les fleuves et les montagnes, le ciel et la terre, le soleil et la Lune, disparaissent tous, quand le moment est venu. Qui oserait prétendre qu'il n'y a ni naissance, ni extinction ? Les doutes sont justifiés et l'homme sage sait bien faire la différence ! »

« L'essence bouddhique est originellement non active et c'est le cœur illusoire qui veut faire la différence. Le dharmakāya est comme le Néant : il n'y a point de vie ni de mort. Par les affinités, Bouddha est né ; à leur extinction, Bouddha s'est effacé. Il se montre partout pour guider tous les êtres, tels les reflets de la Lune dans les eaux. Il n'est ni permanent, ni définitivement disparu. Il n'est ni vivant, ni éteint. Il n'est jamais né et il n'a jamais disparu. Il a connu l'état de parfaite libération des illusions, il est donc bien naturel qu'il n'ait rien dit. »

A ces mots, l'Empereur comprit brusquement.

Pour ce qui est de l'expression « Dans notre nature propre, se trouve le trikāya d'essence unique », il ne faut pas la considérer du point de vue de la vie et de la mort ni selon les apparences : il faut chercher à la comprendre par les critères de sans-forme, sans-attachement, sans-apparence et sans-gain. Si l'on peut éviter toute tentation de discrimination, on percevra la nature dharmique d'égalité du Bouddha et l'essence propre de l'Ultime-vérité. Si nous sommes parfaitement libérés des illusions, notre dharmakāya apparaîtra lui aussi, tout naturellement.

Le sens réel de la « Gāthā de la sans-apparence »

Tous les textes bouddhistes nous le rappellent ; nous possédons tous la nature de bouddha qui est originellement pure et il n'est pas nécessaire de la changer ou de vouloir l'améliorer pour percevoir sa clarté. Notre visage d'origine est le même que celui de Bouddha : si l'on se mêle de le modeler, de le réaliser, de vouloir s'en emparer, il perdra son originalité. C'est en ne cherchant pas à posséder que l'on possède vraiment, en ne cherchant pas à réaliser que l'on réalise réellement.

Dans le chapitre « La repentance » du *Sūtra de l'Estrade*, on trouve une « Gāthā de la sans-apparence » qui dit :

*L'homme égaré cultive les mérites et non la Voie,
Pour lui, cultiver le bonheur, c'est la Voie.
Les mérites acquis par le dana et les offrandes sont
illimités,
Cependant, dans le cœur, les trois poisons persistent.*

*Pensant cultiver les mérites pour purger les péchés,
On gagne le bonheur pour la vie suivante, mais les péchés
sont encore là.
Le seul moyen est d'extirper les racines des péchés de
son cœur,
Et que chacun exerce la vraie repentance dans sa nature
propre.*

*Si l'on assimile subitement la doctrine de repentance du
Mahayana,
On rejette la perversité pour la droiture, et les péchés
disparaissent.*

*Apprenez la Voie et contemplez souvent votre nature propre,
Vous parviendrez au rang des bouddhas.*

*Mes patriarches n'enseignent que ce dharma du subitisme,
En espérant que tout le monde trouve sa nature propre et réalise la même essence.
Si vous voulez obtenir plus tard le dharmakāya,
Il faut quitter les apparences et purifier votre cœur.*

*Persévérez à trouver votre nature propre et ne traînez pas,
Quand la prochaine pensée se terminera, la vie s'en sera allée.
Si vous voulez acquérir l'illumination du mahāyana,
Joignez les paumes des mains et sollicitez avec sincérité.*

Avec cette gāthā de la sans-apparence, le sixième patriarche nous enseigne la manière de pratiquer pour acquérir l'illumination instantanément et pour nous connaître nous-mêmes.

« *L'homme égaré cultive les mérites, et non la Voie* » : La plupart des croyances populaires de notre époque sont inspirée par la convoitise : Les gens s'adressent aux divinités uniquement dans le but d'obtenir bonheur, richesse, célébrité et profit. Certains pratiquent le dana, mais ce n'est qu'une culture de bonheur et non de sagesse. Nombreux même, sont les adeptes bouddhistes qui ne comprennent pas qu'il faut cultiver simultanément l'action et la théorie, le bonheur et la sagesse.

Dans les sūtras, une parabole raconte :

Jadis, vivaient deux frères. L'un concentrait sa pratique sur la sagesse et ne pensait pas à cultiver le champ de félicités. Bien qu'il eût acquis l'arhat-phala, les aumônes qu'il recevait ne lui permettaient pas de manger à sa faim. L'autre, par contre, pratiquait uniquement

le dana et négligeait les doctrines dharmiques. Finalement, il se réincarna sous la forme d'un éléphant du palais royal. Toujours orné de bijoux, il n'en restait pas moins un animal.

Le dana peut apporter de nombreux mérites, mais ne nous libère pas du cycle du samsara. Seule la pratique simultanée du bonheur et de la sagesse, peut nous aider à éliminer les péchés karmiques.

Pour éliminer les péchés, il faut savoir se repentir. « *Que chacun exerce la vraie repentance dans sa nature propre* » : Nous devons connaître le sens réel de la repentance du Mahayana. Confucius a dit : « L'homme n'est ni sage ni saint, comment pourrait-il éviter de commettre des fautes ? Comprendre sa faute et s'engager à se corriger : rien n'est meilleur ! » Dans le bouddhisme aussi, commettre un péché n'est pas une chose très grave ; ce qui l'est, c'est de ne pas savoir se repentir. La repentance est comme l'eau dharmique, elle peut purifier les péchés karmiques.

Le traité de samādhi du Roi des trésors relate une liste de « dix choses à ne pas demander » qui peuvent aussi nous aider à bien cultiver notre corps et notre cœur.

1. Ne pas demander un corps parfaitement sain : un corps parfait fait naître facilement désirs et convoitises.
Un apprenti de Chan ne doit pas exiger d'avoir une santé parfaite et de n'être jamais souffrant : Si l'on n'est jamais malade, on peut contracter facilement des désirs et des attachements. C'est en étant malade qu'on comprend que le corps est une des sources de la souffrance. Ainsi, il ne faut pas être trop déprimé quand on est malade : la maladie ne peut que nous inciter à devenir plus persévérants dans la pratique.
2. Ne pas solliciter une vie sans obstacles : L'absence d'obstacles à surmonter, dans la vie, engendre inévitablement l'orgueil.

Dans la vie, il ne faut pas avoir peur des difficultés ni des échecs. Une vie trop facile ou trop favorable fait naître l'orgueil et l'arrogance, qui peuvent nous valoir la jalousie d'autrui. Si l'on atteint ses objectifs en travaillant dur, on gagnera au contraire, le respect des autres.

3. Ne pas demander un apprentissage sans difficultés, sinon, sur le chemin de l'apprentissage, on sera incapable de suivre la filière.

Si l'on ne rencontre pas de difficultés ou de dérangements durant l'apprentissage, on devient vite négligent et l'on oublie aussi sa place. Ainsi, plus on rencontre des difficultés, plus on est appliqué.

4. Ne pas demander une existence sans aléas, sinon, les vœux prononcés ne seront pas tenaces.

Peu importe ce que nous faisons : il ne faut pas avoir peur de l'adversité car, parfois elle peut être stimulante.

5. Ne pas demander un succès facile, sinon, on aura de moins en moins de détermination.

Peu importe que ce soit pour les études ou les affaires, il ne faut pas vouloir réussir tout de suite. Des succès faciles entament la détermination et peuvent facilement conduire à l'échec.

6. Ne pas toujours chercher son intérêt personnel, car l'amitié en pâtirait.

On ne peut jamais avoir de vrais amis si l'on est égoïste. Ne pas uniquement penser à ce que les autres doivent être à notre égard, mais contraire, penser à les aider et les rendre heureux.

7. Ne pas demander que tout nous soit favorable car on pourrait devenir prétentieux.

Dans nos contacts avec les autres, ne pas leur demander de toujours se conformer à nos exigences et à nous obéir. Quand tout nous est trop favorable, on en vient à n'écouter que soi-même.

8. Ne pas attendre que les autres nous rendent nos bienfaits.

Quand on aide les autres, il ne faut pas s'attendre qu'ils nous « rendent la monnaie ». Car alors ce n'est plus du dana, mais de l'avidité. Le dana sans apparence est le seul vrai dana.

9. Ne pas chercher à profiter des succès d'autrui, car ces idées erronées surgiront.

Ne pas être jaloux en voyant le succès des autres. Au contraire, il faut se réjouir du bien qu'ils ont fait, et les en féliciter.

10. Ne pas se plaindre si nous sommes injustement accusés, car les rancœurs pourraient s'amplifier. Parfois, savoir lâcher prise, peut accroître nos mérites et vertus.

Si nous arrivons à comprendre le sens profond de la « Gāthā de la sans-apparence » du sixième patriarche, à « laisser tomber » les rancunes, les discriminations, le bien et le mal... Quelle joie on pourra en retirer ! Si l'on peut être compréhensif et indulgent en toute circonstance, on pourra tout naturellement, acquérir les six paramitas et être libéré de ses propres afflictions. Ainsi, parfois, il suffit d'être droit et sincère.

Il est inutile de chercher Bouddha à l'extérieur, car il est à l'intérieur de notre cœur. Tel est le vrai sens de la « Gāthā de la sans-apparence ».

Chapitre 7

Les opportunités et les circonstances

Après avoir acquis le Dharma à Huangmei, le patriarche retourna au village Caohou, à Shaozhou, où il était peu connu mais où, un érudit – Liu Zhichang – le traita avec grand respect. Ce lettré avait une tante ordonnée, dont le nom dharma était Wujin Zang et qui récitait souvent le *Mahā-nirvāna-sūtra*. Dès que le patriarche l'entendit, il comprit tout de suite le sens profond du texte et il commença à le lui expliquer. La bhiksuni lui demanda la signification de certains mots dans l'ouvrage, le patriarche répondit : « Je ne connais pas les mots, mais s'il s'agit du sens, alors demandez-moi ! »

La bhiksuni dit : « Si vous ne savez pas lire, comment pouvez-vous comprendre le sens ? »

Le patriarche répondit : « Les merveilleuses doctrines des bouddhas n'ont rien à voir avec les mots. »

Très impressionnée, elle dit à tous les vertueux aînés du village : « C'est un sage, nous devrions le garder chez nous et pourvoir à ses besoins. »

Un descendant de *Wei Wudi* (Empereur Wu du Royaume de Wei), Cao Shuliang, et beaucoup d'autres habitants du village, se disputèrent pour venir lui rendre hommage.

A l'époque, la vieille pagode de Baoling avait été complètement détruite à la suite des guerres de la fin de la dynastie Sui. Alors, les villageois construisirent une nouvelle pagode sur le même emplacement et l'invitèrent à la gouverner. En peu de temps, la pagode devint un

lieu de culte renommé. Le patriarche y vécut plus de neuf mois, mais les méchants qui le traquaient, le retrouvèrent et il dû se cacher dans la montagne. Ses poursuivants incendièrent alors la forêt et, finalement, il s'en sortit en s'incrutant dans un rocher. Aujourd'hui encore on peut voir les empreintes de ses genoux et des plis de sa robe, que la puissance de sa méditation a creusées dans « le Rocher de refuge ». Se rappelant les recommandations du cinquième patriarche : « Arrête-toi à Huai et cache-toi à Hui », il se retira dans ces deux villes.

Un moine nommé Fahai, originaire de Qujiang, à Shaozhou, demanda au patriarche quand il le vit pour la première fois : « Il est dit : « *Ce cœur, c'est Bouddha* ». Que le maître veuille bien m'éclairer ! »

Le patriarche répondit : « Ne pas s'attacher à la pensée qui surgit, c'est le cœur. Ne pas la nier quand elle s'en va, c'est *Bouddha*. Comprendre toutes les apparences, c'est le *cœur*. Se détacher de toutes les apparences, c'est *Bouddha*... Si, pour te les expliquer, je dois approfondir ces notions, je n'en viendrai pas à bout, dussé-je y consacrer des kalpas... Ecoute bien cette *gāthā* :

*Le cœur ne s'attache pas à la pensée, cela s'appelle la sagesse,
Se détacher des apparences et devenir bouddha s'appelle la concentration.
La sagesse et la concentration doivent être pratiquées simultanément,
Ainsi, naturellement, l'esprit sera toujours pur.
Comprendre ou non cet enseignement du subitisme,
Dépend de tes dispositions habituelles.
L'application et l'essence⁴⁰ sont sans existence inhérente,
Seule, la pratique simultanée est la juste voie.*

40. La concentration est l'essence de la sagesse, la sagesse est l'application de la concentration.

A ces mots, Fahai fut immédiatement illuminé et il répondit par la gāthā suivante :

*Le cœur sans attachement à la pensée, est en fait,
Bouddha,
Je ne l'ai pas réalisé et me suis humilié moi-même.
J'ai compris maintenant le vrai sens de la sagesse et de
la concentration,
Je vais les pratiquer simultanément et me détacher de
toute apparence.*

Le moine Fada était de Hongzhou. Il avait été ordonné à l'âge de sept ans et avait l'habitude de réciter le *Sūtra du Lotus*⁴¹. Il se rendit chez le patriarche mais, en le saluant, sa tête ne toucha pas le sol. Le patriarche le réprimanda : « Saluer sans que la tête touche le sol, revient à ne pas saluer du tout ! Tu dois penser que tu es d'une essence supérieure ? Que pratiques-tu habituellement ? »

« J'ai déjà récité plus de trois-mille fois le Sūtra du Lotus », répondit le moine.

« Quand tu l'auras lu dix-mille fois et compris son sens sans en tirer vanité, alors seulement, tu pourras marcher à mes côtés. Aujourd'hui, pour ce que tu as fait, tu ne reconnais même pas ta faute. Écoute donc cette gāthā :

*La révérence est, par principe, un acte pour briser
l'orgueil,
Pourquoi persistes-tu à ne pas toucher le sol de la tête ?
Avec la pensée du « moi », les péchés apparaissent,
Sans rechercher les mérites, le bonheur est inégalable.*

41. Littéralement 法華經 : Fa (dharma), Hua (fleur), Jing (sūtra).

« Comment t'appelles-tu ? » demanda le patriarche.

« Fada ».

« Ainsi tu t'appelles Fada⁴²... As-tu acquis le Dharma ?

« Et il ajouta la gāthā suivante :

*Tu t'appelles Fada,
Et tu récites diligemment les sūtras sans prendre de repos.
Mais tu ne fais que réciter en te berçant du son de ta voix !
Il te faut connaître ton cœur pour prétendre t'appeler
bodhisattva.
Aujourd'hui, nous avons l'affinité de nous rencontrer,
Je vais t'expliquer le sens du Dharma,
Sache-le : Bouddha prêche sans l'aide des paroles,
Alors, le merveilleux dharma du lotus sortira de ta bouche.*

A ces mots, plein de remords, Fada le remercia : « Dorénavant, je serai modeste envers tout le monde. J'ai récité le *Sūtra du lotus* sans comprendre sa signification et il m'arrivait souvent d'avoir des doutes. Avec votre éminente sagesse, veuillez m'expliquer sommairement les idées directrices du sūtra. »

« Fada ! Le Dharma est fluide, c'est ton cœur qui ne l'est pas ! Il n'y a aucun doute dans le sūtra, c'est ton cœur qui doute de lui-même. Pour toi, quel est l'objectif fondamental de ce sūtra ? »

« Je suis d'un naturel obtus, je ne fais que réciter en suivant le texte ; comment faire pour comprendre son objectif fondamental ? »

« Moi, je ne sais pas lire. Relis-moi une fois le sūtra et je t'expliquerai. »

Alors, Fada lut le sūtra à haute voix et, arrivé au chapitre « Paraboles », le patriarche lui dit : « Arrête ! L'objectif fondamental de ce livre est de décrire les causes et conditions de la venue au

42. Littéralement 法達 : Fa (dharma), Da (acquis, fluide)

monde de Bouddha. Tout y est dit et les nombreuses autres paraboles n'apportent rien de plus. De quelles causes et conditions s'agit-il ? Il est dit dans le sūtra : « Tous les bouddhas sont venus au monde pour une grande affaire. » Et cette grande affaire, c'est le savoir et la vision de Bouddha. Les hommes s'attachent extérieurement aux apparences et intérieurement à la vacuité. Si l'on parvient à se détacher des apparences, en étant face aux apparences... et de la vacuité en pensant à la vacuité... alors on cesse d'être égaré. En comprenant ce dharma, le cœur va s'ouvrir, c'est ce que l'on appelle « ouvrir le savoir et la vision de Bouddha ».

« *Bouddha* signifie « Eveil » et ce terme regroupe quatre parties : Guider les êtres à ouvrir le savoir et la vision de Bouddha, montrer aux êtres le savoir et la vision de Bouddha, aider les êtres à comprendre le savoir et la vision de Bouddha, s'accorder avec le savoir et la vision de Bouddha. Si, en l'écoutant prêcher, on peut le comprendre et s'accorder avec, alors on réalise « le savoir et la vision de Bouddha », qui permettent à notre nature intrinsèque de se manifester.

« Prends garde de ne pas interpréter faussement le sens du sūtra ! En lisant « ouvrir, montrer, comprendre et s'accorder », ne dis pas que c'est le savoir et la vision de Bouddha et que cela ne nous concerne pas. Car, si tu l'interprétais ainsi, ce serait dénigrer le sūtra et offenser Bouddha. Puisqu'il est Bouddha, il est naturel qu'il possède le savoir et la vision ; à quoi bon les ouvrir à nouveau ?

« Tu dois savoir que ce que l'on appelle le savoir et la vision de Bouddha, est dans ton propre cœur et qu'il n'y a pas d'autres bouddhas, en dehors du cœur. Les êtres oblitèrent eux-mêmes la clarté de leur nature propre : ils convoitent les circonstances extérieures, engendrent des troubles dans leur intérieur et se laissent entraîner par les phénomènes perçus. Voilà pourquoi Bouddha a dû sortir de son état de samādhi et dispenser toutes sortes de conseils austères pour les empêcher de s'attacher aux apparences extérieures. Voilà pourquoi

il emploie l'expression « ouvrir le savoir et la vision de Bouddha ». Je conseille aussi à chacun, de regarder souvent son cœur pour ouvrir le savoir et la vision de Bouddha. Les hommes ont le cœur perversi : Par ignorance ils commettent des péchés, ils profèrent des paroles mielleuses en gardant un cœur felleux, ils entretiennent et cultivent l'avidité, la colère, la jalousie, la flatterie et l'orgueil... Ils offensent les autres, endommagent les choses et croient à leur prétendu savoir et à leurs visions. Si l'on peut redresser son cœur, faire preuve de sagesse, contempler son intérieur, éliminer les mauvaises actions et pratiquer les bonnes... On ouvrira soi-même le savoir et la vision de Bouddha. Chacune de tes pensées doit évoquer le savoir et la vision de Bouddha et non pas ceux des hommes. Le savoir et la vision de Bouddha sont transcendants, alors que ceux des hommes restent mondains. Si tu t'obstines à ne pratiquer que la récitation, qu'y aura-t-il donc comme différence entre toi et le buffle qui ne connaît que sa queue ? »

Fada dit : « Voudriez-vous dire par là, qu'il suffit de comprendre la signification et qu'il n'est pas nécessaire de réciter le sūtra ? »

Le patriarche répondit : « Le sūtra est sans faute : comment t'interdire de le réciter ? Egarement ou illumination, gain ou perte... ne dépendent que de nous-mêmes. Quand la bouche récite mais que le cœur exerce, on conduit le sūtra. Quand la bouche récite mais que le cœur ne suit pas, on est mené par le sūtra.

« Ecoute bien cette *gāthā* :

*Quand le cœur est égaré, on est entraîné par la Fleur du Dharma⁴³,
Quand le cœur est illuminé, on fait tourner la Fleur du Dharma.
A longuement réciter le sūtra sans en comprendre le sens,
On devient l'ennemi de la doctrine.
Sans attachement, la pensée est juste,
Avec attachement, elle se pervertit.*

43. Le sūtra du Lotus

*Ne vous attachez, ni à l'existence, ni à l'inexistence,
Contrôlez en permanence la marche du chariot attelé au bœuf
blanc⁴⁴. »*

Après avoir entendu la *gāthā*, Fada se sentit illuminé. Les larmes aux yeux, il dit au patriarche : « Jamais je n'ai mené le *Sūtra du Lotus* ! Au contraire : c'est lui qui m'a dirigé. » Et il ajouta : « Il est dit dans le *sūtra* : « Les grands sravakas et les bodhisattvas peuvent bien réfléchir et raisonner, ils ne peuvent atteindre la sagesse des bouddhas ». Aujourd'hui, vous dites qu'il suffit que les hommes comprennent leur cœur et leur nature pour acquérir le savoir et la vision de Bouddha... Mais ceux qui ne sont pas d'extraction supérieure, ne pourront certainement pas s'empêcher d'émettre des doutes et de préférer des calomnies. Le *sūtra* parle aussi des trois chariots : Quelle différence y a-t-il entre les chariots attelés à la chèvre, au daim et au bœuf, et celui du bœuf blanc ? »

Le patriarche dit : « L'explication du *sūtra* est claire ! C'est toi qui es égaré et qui vas en sens contraire. C'est à cause de leurs discriminations que les gens des trois véhicules ne peuvent comprendre la sagesse de Bouddha et plus ils cherchent à deviner, plus ils s'éloignent. C'est pour les hommes que Bouddha prêche et non pour les autres bouddhas. Quant à ceux qui ne veulent pas croire, on ne peut que les laisser divaguer. Les hommes ne savent pas qu'ils sont déjà assis dans le chariot du bœuf blanc et ils en descendent pour chercher les trois autres chariots... De plus, le *sūtra* te le dit clairement : « Seul est le véhicule de Bouddha : il n'en existe aucun autre. Qu'il s'agisse de deux, de trois, ou d'innombrables moyens subtils, ou encore de toutes sortes de paraboles et de discours, tous ces dharmas font partie du véhicule de Bouddha. » Pourquoi ne réfléchis-tu pas ? Les trois chariots sont des moyens subtils utilisés momentanément : le véhicule unique est le

seul vrai pour les pratiquants d'aujourd'hui. Tu dois oublier les dharmas subtils, revenir vers le seul vrai et, quand tu l'auras acquis, le vrai lui-même, n'existera plus. Sache que tous les trésors t'appartiennent : à toi de t'en servir. Ne pense plus au père (Bouddha), ni aux fils (les êtres), ni aux trésors servis et tu sauras alors « observer le *Sūtra de Lotus* ». De kalpas en kalpas, tes mains n'auront pas quitté le *sūtra* ; du matin au soir, il n'y aura pas un seul moment où tu n'auras pas lu le *sūtra*. »

Ainsi éclairé, Fada sauta de joie et il loua le patriarche en récitant la *gāthā* suivante :

*Les trois mille récits du Sūtra du Lotus ?
Une phrase de Caoqi les a tous détruits.
Sans connaître l'objectif fondamental de la venue au
monde de Bouddha,
Comment éteindre les illusions accumulées depuis des
kalpas ?
Les chariots de la chèvre, du daim et du bœuf, ne sont
créés que par subtilité,
Et promus durant les périodes de l'avant, du milieu et
de l'après.
Qui peut dire que, les êtres dans la maison en flammes,
Sont des bouddhas, une fois qu'ils sont illuminés.*

Le patriarche dit : « Dorénavant, on pourra t'appeler « Le moine récitant les *sūtras* ». »

Depuis ce jour, Fada assimila vraiment la doctrine, aussi profonde que merveilleuse mais il ne cessa pas pour autant, de réciter le *sūtra*.

Le bhikṣu Zhitong était natif d'Anfeng, Shouzhou. A ses débuts, il lut plus de mille fois le *Lankāvatāra-sūtra*, sans pouvoir comprendre

44. Le Véhicule de Bouddha (buddhayāna ou ekayāna), Sūtra du Lotus.

« les Trois Corps »⁴⁵ et « les Quatre Sagesse »⁴⁶. Il se rendit donc chez le patriarche, pour lui demander de l'éclairer.

Le patriarche lui dit : « Ce que l'on nomme « les Trois Corps », c'est : Le pur corps de dharma qui est ta Nature ; le parfait corps de jouissance qui est ta Sagesse ; l'innombrable corps de manifestation qui est ta conduite. De celui qui s'éloigne de sa nature propre, pour parler des Trois Corps, on dira qu'il a des corps mais aucune sagesse. Si l'on comprend que les Trois Corps sont sans nature propre, c'est ce que l'on appelle les Quatre Sagesse Bodhi. Ecoute bien cette gāthā :

*La nature propre possède au complet les Trois Corps,
Et, de là, ils rayonnent en Quatre Sagesse.
Sans avoir besoin d'écarter les affinités extérieures,
On peut atteindre librement la Terre de Bouddha.
Aujourd'hui, je te parle et te dis :
Tu dois croire fermement et ne plus t'égarer.
N'imite pas ceux qui cherchent toujours à l'extérieur,
Et ne savent que répéter, jour et nuit, le mot 'Bodhi'. »*

Zhitong demanda de nouveau : « Puis-je connaître aussi le sens des « Quatre Sagesse » ? »

Le patriarche répondit : « Si tu comprends les Trois Corps, alors, tu comprends aussi les Quatre Sagesse. Pourquoi poses-tu encore la question ? De celui qui s'éloigne des Trois Corps pour parler des Quatre Sagesse, on dit qu'il a des sagesse mais pas de corps. Aussi, est-ce en vain qu'il a ces sagesse, car c'est comme s'il en était dépourvu. »

45. Le trikāya: dharmakāya, sambhogakāya, nirmāṇakāya.

46. Les quatre sagesse développées par l'école Cittāmātra : la Sagesse parfaite semblable au miroir, la Sagesse de l'égalité, la Sagesse de l'observation subtile, et la sagesse de l'accomplissement de toute chose.

Et il ajouta une gāthā :

*La sagesse parfaite, semblable au miroir, est l'essence
pure de la nature propre,
La sagesse de l'égalité est l'aspect du mental non
perturbé,
La sagesse de l'observation subtile reconnaît tous les
phénomènes comme semblables,
La sagesse de l'accomplissement de toute chose, est
comme un miroir...
Les cinq premières et la huitième se transforment en tant
qu'effets,
La sixième et la septième⁴⁷, en tant que causes,
Mais ce sont des transformations purement nominales.
Si l'on ne se laisse pas obnubiler par elles,
Peu importe la complexité des circonstances extérieures,
Le cœur reste en état de samādhi.*

Après avoir entendu la gāthā, Zhitong comprit le sens des Quatre Sagesse. Alors, il proposa la gāthā suivante :

*Les Trois corps sont originaires de l'essence,
Les Quatre Sagesse sont originaires du cœur limpide.
Les Corps et les Sagesse sont parfaits et sans entraves,
Ils apparaissent librement en suivant les affinités.
Penser et pratiquer sont des actes illusoire,
Maintenir n'est pas non plus la meilleure solution.
J'ai appris la merveilleuse signification grâce au maître,
Je ne serai jamais plus troublé par des appellations.*

47. Les huit consciences développées par l'école Cittāmātra.

Pour trouver sa nature propre, le bhikṣu Zhichang, natif de Guiqi, Xinzhou, fut ordonné dès son enfance. Un jour, il rendit visite au sixième patriarche qui lui demanda :

- D'où viens-tu ? Et que demandes-tu ?
- Il y a peu de temps, j'ai rendu visite à Maître Datong, au Mont Baifeng à Hongzhou. Il m'a expliqué ce que signifie « trouver sa nature propre et devenir bouddha ». J'ai quelques doutes, c'est pourquoi, je viens vous rendre hommage et vous prier de m'éclairer !
- Que dit-il ? Donne-moi un exemple.
- J'ai passé chez lui plus de trois mois, sans qu'il ne me donne aucun conseil. Etant plein d'ardeur pour cultiver le Dharma, une nuit, j'allai seul chez lui et lui demandai : « Qu'est-ce que la nature propre chez un homme ? » Il me répondit : « Vois-tu le Néant ? » « Oui », dis-je. Il ajouta : « Le Néant a-t-il une apparence ? » « Le Néant n'a pas de forme, d'où lui viendrait une apparence ? » répondis-je. Alors, il dit : « Ta nature propre est comme le Néant : il n'y a rien à voir et c'est là, la vision juste. Il n'y a rien à comprendre et c'est là, la juste compréhension. Il n'y a ni vert, ni jaune, long, ou court... Seule l'essence est pure et claire. C'est ce que l'on appelle « Voir sa nature propre et devenir bouddha » ou « le savoir et la vision du Tathāgata ». J'ai bien entendu ces paroles mais je n'ai pas tout compris. Que le maître veuille bien m'expliquer !
- Ce qu'a dit ton maître contenait encore des concepts de vision et de savoir. Voilà pourquoi tu n'as pu tout comprendre. Ecoute cette *gāthā* :

Il n'y a rien à voir, cependant le cœur pense au concept de 'sans voir',

C'est comme les nuages passagers qui passent devant le soleil.

Il n'y a rien à comprendre, mais le cœur s'attache à l'idée du 'sans savoir',

C'est comme un éclair qui éclate dans un ciel pur.

Ce genre de savoir et de vision n'est qu'une apparition instantanée,

Sans connaître la différence, comment peut-on comprendre la subtilité ?

Tu dois apprendre à reconnaître le vrai du faux instantanément,

Afin que la lumière de ta nature propre soit constamment présente.

A ces mots, Zhichang sentit son esprit s'illuminer, et il formula la *gāthā* suivante :

*Sans raison, je voulais voir apparaître le savoir et la vision,
Et en m'attachant aux apparences, je cherchais le Bodhi.
Si l'on garde à l'esprit la moindre pensée : « Je suis illuminé »,*

Comment peut-on dépasser les égarements du passé ?

Le liquide de l'illumination de la nature propre

Continue à circuler vainement suivant le savoir et la vision.

Si je ne m'étais pas rendu chez le patriarche,

Je serais toujours attaché aux deux extrémités.

Un jour, Zhichang demanda au patriarche : « Bouddha a parlé des trois véhicules, puis du suprême véhicule... Je n'ai pas bien compris. Que le maître veuille bien m'éclairer ! »

Le patriarche répondit : « Contemple ton propre cœur et ne t'attache pas aux apparences dharmiques extérieures. Le Dharma ne

contient pas quatre véhicules : c'est l'esprit humain qui introduit des différences. Voir, écouter et réciter sont les pratiques du petit véhicule ; découvrir le Dharma et saisir sa signification sont celles du moyen véhicule ; se conformer à la doctrine et la mettre en pratique sont celles du grand véhicule ; comprendre à fond tous les phénomènes, être libre de tout attachement, s'éloigner de toutes les apparences dharmiques et ne convoiter aucun dharma, c'est le suprême véhicule. « Véhicule » s'applique à la manière de pratiquer et il est vain d'argumenter. Tu dois suivre le Dharma et pratiquer toi-même, sans me demander. A tout instant, ta nature propre sera toujours libre et sans entraves. »

Zhichang le remercia et il resta auprès du patriarche, jusqu'à la mort de celui-ci.

Le bhiksu Zhidao était natif de Nanhai, Guangzhou. Un jour, il se présenta chez le patriarche et lui demanda :

- Depuis que je suis ordonné, j'ai passé plus de dix ans à lire le Nirvana-sūtra, mais je n'ai toujours pas saisi l'idée principale. Que le maître veuille bien m'instruire !
- Quelle est la partie que tu ne comprends pas ?
- « *Tous les phénomènes sont impermanents, telle est la loi de la vie et la mort. Ces deux notions étant transcendées, on connaîtra la joie et la béatitude du parfait repos* ». Ces paroles m'intriguent...
- Comment les interprètes-tu ?
- Pour moi, tous les êtres ont deux corps : le corps physique et le corps dharmique (*dharmakāya*). Le corps physique est impermanent : il vit et meurt. Le corps dharmique est permanent, il n'a ni connaissance, ni sensation. Le sūtra dit : « *Ces deux notions étant transcendées, on connaîtra la joie et la béatitude du parfait repos* ». Je me demande quel est le corps qui connaît le parfait repos et quel est celui qui connaît la joie... Si c'est le corps physique, les quatre

éléments (*bhūta*) se dissolvent à sa mort, c'est donc la souffrance et l'on ne peut parler de joie. Si le corps dharmique entre en état de parfait repos, il va ressembler à un objet inerte... Comment alors, pourra-t-il connaître la joie ? En outre, la nature dharmique est l'essence de la vie et de la mort et les cinq skandhas en sont les fonctions. Il y a une essence et cinq fonctions, la vie et la mort doivent être permanentes. La vie est l'apparence des fonctions créée par la nature de l'essence, la mort c'est rendre l'apparence des fonctions à l'essence. Si on les laisse renaître, les êtres sensibles ne seront plus jamais éphémères et promis à la disparition. Si on ne les laisse pas renaître, ils auront disparu pour toujours, tels des corps inertes. En conséquence, l'existence de tous les phénomènes finira détenue dans le nirvana... Quelle joie pourrait-on alors éprouver ?

- Tu es un moine bouddhiste. Pourquoi apprends-tu ces visions perverses et hérétiques, de rupture et de permanence, et critiques-tu le suprême Dharma ? Comme tu l'as dit : en dehors du corps physique, il y a un autre corps : dharmique, celui-là. En quittant la vie et la mort du corps physique, on peut obtenir le parfait repos du corps dharmique. Et toi, tu en déduis que les concepts de permanence et de joie, propres au nirvana, nécessitent un corps pour en bénéficier. Ceci n'est rien d'autre que de l'attachement à la vie et à la mort et de la convoitise pour les plaisirs mondains ! Tu dois le savoir : les hommes égarés croient que le corps formé par les cinq skandhas est « le moi » et que les phénomènes constituent le monde extérieur. Ils tiennent à la vie et craignent la mort. Ils laissent vagabonder les pensées illusoire sans savoir qu'elles ne sont que rêves et irréalité et ils subissent le cycle du samsara. Ils pensent au

contraire que la permanence et la joie du nirvana, sont des souffrances et passent leurs journées à courir les affaires mondaines. Bouddha a pitié d'eux, c'est pourquoi, il leur montre l'état de la vraie joie du nirvana, ce nirvana dans lequel on ne voit la forme de quelque apparition que ce soit, ni ne trouve la forme de quelque extinction et où, surtout, il n'y a pas de vie ni de mort à soustraire. A cet instant, la béatitude de la parfaite tranquillité apparaît. Quand elle apparaît, il n'y a rien non plus qui te fasse sentir que c'est la parfaite tranquillité ; c'est pourquoi elle est appelée la joie permanente. Cette joie permanente, il n'y a personne qui la reçoive, et il n'y a non plus personne qui ne puisse la recevoir. Comment, dans ces conditions, peux-tu évoquer « une essence, cinq fonctions » ?

De plus, Tu t'obstines à dire que le nirvana détient tous les phénomènes et les empêche de se produire ? Ce propos est une diffamation du Dharma !

Ecoute bien cette *gāthā* :

*Le grand nirvana suprême,
Est parfait, splendide, calme et lumineux...
Les hommes ordinaires et ignorants l'appellent la mort,
Les hérétiques le qualifient d'annihilation.
Les êtres du deuxième véhicule,
Le considèrent comme la non-activité,
Qui n'est que de l'attachement, dû aux sentiments et à
la conscience,
Et l'origine des soixante-deux visions insidieuses.
Ce ne sont que des noms inventés par les illusions,
Y en a-t-il un qui correspond à la vérité ?
Seuls les hommes non ordinaires*

*Le comprennent sans prendre ou laisser.
Ils comprennent que le dharma des cinq skandhas,
Et le moi qui s'y trouve,
Apparaissent extérieurement sous différentes apparences,
Et différentes sonorités.
Elles ne sont que rêves et illusions,
Il ne faut pas avoir des visions d'homme ordinaire ou de
sage,
Ni chercher à interpréter le nirvana,
Et ils transcendent les deux bords et les trois temps.
Il faut toujours se servir des six organes de perception
Sans penser à ses intérêts ;
Faire la différence de tous les phénomènes
Sans penser à la discrimination.
Peu importe que l'incendie ait brûlé jusqu'au fond de la
mer,
Que le vent ait fracassé les montagnes l'une contre
l'autre,
Cette joie du Dharma, permanente et tranquille
Est la vraie image du Maha-parinirvāna.
J'essaie aujourd'hui de t'instruire,
Afin que tu puisses abandonner ta vision perverse.
Si tu n'essaies pas d'interpréter les paroles,
Tu commenceras à comprendre leur signification.*

Ayant entendu la *gāthā*, Zhidao fut illuminé. Heureux, il le salua et se retira.

Le maître Chan, Xingsi, était né dans la famille Liu de An-cheng à Jizhou. Ayant entendu dire que le maître de Caoqi avait illuminé de nombreuses personnes, il s'en vint pour lui présenter hommage. Puis il lui demanda :

- Que faut-il faire pour trouver la Voie, sans passer par les étapes de l'apprentissage ?
- Qu'as-tu déjà réalisé ?
- Pas même la Suprême-vérité...
- A quelle étape es-tu parvenu ?
- Quelle étape pourrais-je atteindre, si je refuse même de m'occuper de la Suprême-vérité ?

Sa réponse provoqua le respect du patriarche qui le nomma à la tête des disciples.

Plus tard, le patriarche lui dit : « Tu dois te consacrer à une région et aller y promouvoir le dharma, afin qu'il puisse se perpétuer.

Ayant acquis le dharma, Xingsi retourna au Mont Qingyuan, à Jizhou, pour prêcher et guider les hommes.

Le maître Chan, Huairang, naquit dans la famille Du, à Jinzhou. Il se rendit d'abord au Mont Song, chez le maître impérial An, qui l'envoya à Caoqi pour rendre hommage au sixième patriarche. En arrivant, Huairang le salua. Le patriarche lui dit :

- D'où viens-tu ?
- Du Mont Song.
- Quel objet est ainsi venu ?
- Dire qu'il ressemble à un objet ne serait pas juste.
- Peut-il être cultivé et approuvé ?
- Il a besoin d'être cultivé et approuvé, mais il ne peut être souillé.
- Seuls ceux qui ne peuvent être souillés sont protégés par les bouddhas. Tu es déjà ainsi, et moi aussi. En Inde, Prajnatarā⁴⁸ a prédit : « Parmi tes disciples, va émerger un authentique pur sang, capable de surpasser tous les hommes de ce monde. Cette prédiction, garde-la dans ton cœur car il n'est pas utile de la dévoiler trop tôt ».

48. Le vingt-septième patriarche, Bodhidharma fut son successeur.

Huairang comprit immédiatement et il resta au service du patriarche durant quinze ans, approfondissant, jour après jour, la merveilleuse doctrine du subitisme. Plus tard, il alla à Nanyu pour promouvoir les enseignements de l'école Chan.

Le maître Chan, Yongjia Xuanjue, était né dans la famille Dai, de Wenzhou. Depuis sa jeunesse, il étudiait les sūtras et les sāstras et se spécialisait dans la pratique « *samatha et Vipāśyanā* », de l'école Tiantai. Après avoir lu le *Vimalakīrti-sūtra*, il découvrit le sens réel de la nature propre. Par hasard, Xuance, disciple du sixième patriarche, lui rendit un jour visite. Durant la conversation, le visiteur s'aperçut que les propos de Xuanjue concordent avec ceux des patriarches. Alors, il lui demanda :

- De qui avez-vous reçu cet enseignement ?
- J'ai lu les *Vaipulya sūtras et sāstras* des divers maîtres. Plus tard, en étudiant le *Vimalakīrti-sūtra*, j'ai compris l'idée de la nature de Bouddha, mais je ne suis encore approuvé par personne.
- Avant l'époque de *Bhismagarjitasvara-raja-buddha*⁴⁹, c'était acceptable. Après l'époque de *Bhismagarjitasvara-raja-buddha*, être illuminé sans l'approbation d'un maître, ne peut être qu'hérétique.
- Voulez-vous témoigner de mon acquisition ?
- Ma parole n'aurait pas de poids. Mais, A Caoqi, vit le sixième patriarche qui a reçu le Dharma. Des gens venant des quatre directions s'y rassemblent. Si vous y allez, je vous accompagnerai.

Par la suite, ils se rendirent à Caoqi. Xuanjue tourna trois fois autour du patriarche, puis se tint devant lui en brandissant sa canne.

49. Un bouddha de l'ancien temps.

Le patriarche lui dit :

- Qui se dit moine bouddhiste doit connaître les trois mille bonnes manières et les huit mille pratiques du raffinement. D'où venez-vous ? Pourquoi êtes-vous si arrogant ?
- La vie et la mort sont choses importantes, l'impermanence surgit vite.
- Pourquoi ne réalisez-vous pas qu'il n'y a ni vie ni mort et ne comprenez-vous pas que le va-et-vient de la vie, n'est ni rapide ni lent ?
- Réaliser sa nature propre, c'est comprendre qu'il n'y a ni vie ni mort, ni rapidité ni lenteur.
- C'est bien cela ! C'est bien cela !

Ensuite, Xuanjue le vénéra de la manière la plus digne. Peu après, il lui demanda congé.

Le patriarche dit :

- Ne repartez-vous pas, trop rapidement ?
- Intrinsèquement, le mouvement n'existe pas, comment parler de rapidité ?
- Qui peut dire qu'intrinsèquement, il n'existe pas de mouvement ?
- C'est l'homme sage qui fait lui-même la différence.
- Vous avez bien compris le sens de la non-vie.
- La non-vie a-t-elle un sens ?
- S'il n'y a pas de sens, qui fera la différence ?
- Même la différence n'a pas de sens.
- C'est merveilleux ! Restez ici une nuit de plus !

Les gens de cette époque surnommèrent Xuanjue « L'illuminé en une nuit ». Par la suite, il écrivit « le chant de l'illumination » qui connut une large diffusion.

Le maître Chan, Zhihuang, étudiait chez le cinquième patriarche. Il pensa avoir reçu le vrai dharma et se retira dans une chaumière pour y méditer et ce, durant vingt ans.

Passant par Hueshuo, Xuance, disciple du sixième patriarche, apprit la réputation de Zhihuang et se rendit à sa chaumière. Là, il lui demanda :

- Que faites-vous ici ?
- Mon but est d'entrer dans la concentration méditative⁵⁰.
- Quand vous parlez d'entrer dans la concentration méditative, est-ce consciemment ou inconsciemment ? Si c'est inconsciemment, alors tous les êtres insensibles doivent pouvoir y aboutir ; si c'est consciemment, alors tous les êtres sensibles doivent pouvoir y aboutir eux aussi.
- Quand je suis en état de concentration, je ne vois ni la conscience ni l'inconscience.
- Ne voir ni la conscience ni l'inconscience, c'est donc la concentration permanente. Pourquoi alors parler d'« entrer et sortir ». Si le « entrer et sortir » existe, on ne peut parler de grande concentration...

Zhihuang ne sut lui répondre. Longtemps après, il lui demanda :

- Qui est votre maître ?
- Mon maître est le sixième patriarche de Caoqi.
- Que signifie le *dhyāna* selon le sixième patriarche ?
- Mon maître dit de lui qu'il est merveilleux, profond, parfait et calme et que son essence et sa fonction sont semblables. Les cinq skandhas sont originellement vides et les six objets de perception (*guna*) sont inexistants. Il n'y a ni « entrer et sortir », ni concentration ni perturbation. La nature de Chan est sans attache, il faut s'éloigner de l'attachement à la tranquillité de Chan. La nature Chan est sans vie, il faut s'éloigner de la pensée de Chan. Le cœur est comme le néant, mais on ne peut parler de grandeur du néant.

Ayant entendu ces mots, Zhihuang s'en alla directement à Caoqi pour demander des explications au patriarche.

Celui-ci lui demanda : « Pourquoi êtes-vous venu ? »

50. Le Samadhi.

Zhihuang lui fit part des détails de la conversation qu'il avait eue avec Xuance. Le patriarche lui dit : « Ce qu'a dit Xuance est exact. Vous devez avoir le cœur comme le néant, ne pas vous attacher à la vision de la vacuité, pratiquer librement... Que vous soyez en activité ou au repos, faites-le inconsciemment. Oubliez toute différence entre le sage et l'homme ordinaire, ne faites aucune distinction entre le sujet et l'objet. Quand la nature et l'apparence se confondront, vous serez en concentration à tout moment. » Zhihuang fut ainsi illuminé : Tout ce qu'il avait considéré comme acquis durant vingt ans, disparut sans laisser de trace. Cette nuit-là, les habitants de Hebei entendirent une voix dans le ciel, qui disait : « Le maître Chan Zhihuang a acquis l'illumination aujourd'hui ! »

Peu de temps après, Zhihuang prit congé du patriarche et retourna à Hebei, où il enseigna le dharma aux quatre groupes de disciples⁵¹.

Un jour, un moine demanda au patriarche :

- Qui sont ceux qui ont reçu l'enseignement de Huangmei ?
- Ceux qui ont compris le Dharma.
- Maître ! Les avez-vous reçus ?
- Je ne comprends pas le Dharma.

Un jour, le patriarche voulut laver la robe dont il avait hérité, mais il n'y avait pas de source d'eau claire aux alentours. Aussi, il alla à un endroit situé à environ cinq li, à l'arrière du monastère. Les plantes et les arbres y poussaient en abondance et les alentours avaient un air accueillant et de bon augure.

Il brandit sa canne et l'enfonça dans le sol. Aussitôt, l'eau jaillit et forma une flaque. Alors, il s'agenouilla sur une pierre et lava la robe. Soudain, un moine apparut et lui rendit hommage : « Je m'appelle Fangbian, et je suis de Xishu. J'ai fait un long voyage pour venir ici, afin de voir la robe et le bol que mes maîtres vous ont transmis. »

51. Hommes et femmes monastiques et laïques.

Le patriarche les lui montra, puis il lui demanda : « Quelle est votre spécialité ? »

« Je suis un bon sculpteur », répondit-il.

Très sérieusement, le patriarche lui dit : « Montrez-moi ce que vous savez faire. »

Sur le moment, Fangbian fut déconcerté mais, quelques jours plus tard, il avait réalisé une statue du patriarche haute de sept pouces : une œuvre d'art de toute beauté. Le patriarche lui dit en souriant : « Vous vous y connaissez en sculpture, mais vous ne comprenez pas la nature de bouddha. »

Et il tendit sa main, la passa sur la tête de Fangbian et déclara : « Soyez toujours le champ de félicité des *deva* et des hommes ! »

Un jour, un moine présenta au patriarche, une *gāthā* du maître Chan, Wolun :

*Wolun est talentueux,
Il peut stopper les cent pensées,
Face aux circonstances, son cœur ne réagit pas,
Son Bodhi s'accroît de jour en jour.*

L'ayant entendu, le patriarche dit : « Cette *gāthā* montre que son auteur ne connaît pas sa nature propre : si l'on suit sa pratique, ce sera comme ajouter des attachements. » Sur quoi, il montra au moine une autre *gāthā* :

*Huineng n'a aucun talent,
Il ne peut stopper les cent pensées,
Face aux circonstances, son cœur réagit mainte fois,
Comment le Bodhi pourrait-il s'accroître ?*

Commentaire

Que signifie « Ce Cœur, c'est Bouddha » ?

Il est dit dans le *Sūtra de l'Ornementation fleurie* : « Cœur, Bouddha et être : les trois ne sont point différents ». La différence entre Bouddha et les êtres ne se situe que dans l'illumination ou l'égarement du Cœur. Égaré, on est un homme ordinaire ; illuminé, on devient Bouddha.

La question : « ce Cœur, c'est Bouddha », discutée entre le sixième patriarche et le maître Chan Fahai doit, en réalité s'énoncer : « Bouddha est le Cœur, le Cœur est Bouddha ».

Le maître Chan, Mazu Daoyi, fut l'un des héritiers de la lignée du sixième patriarche. Chaque fois qu'on lui demandait ce qu'est le Dharma, il répondait par la même phrase : « Ce Cœur, c'est Bouddha ».

Plus tard, quelqu'un lui demanda : « Maître ! Pourquoi répondez-vous toujours par cette même phrase : « Ce Cœur, c'est Bouddha » ?

Maître Mazu répondit : « Je vais te le dire : quand un enfant pleure, il faut bien lui donner une friandise et alors, le voilà consolé ! »

« Et s'il ne pleure plus, que direz-vous ? »

« Alors, il faudra lui dire : Ce n'est ni le Cœur, ni Bouddha. »

Finalement, quelle est la vraie sentence ? « Ce Cœur, c'est Bouddha » ou « ce n'est ni le Cœur, ni Bouddha » ?

En réalité, c'est exactement la même chose. Parfois, nous utilisons la voie affirmative, c'est-à-dire : « ce Cœur, c'est Bouddha » et parfois, nous suivons la voie négative : « ce n'est ni le Cœur, ni Bouddha » : Bouddha n'est pas le Cœur, le Cœur n'est pas Bouddha, car, dans ce dernier cas, ce Cœur dont on parle, n'est autre que le Cœur illusionné et il est normal qu'il ne puisse être Bouddha.

Dans le *Recueil de Zhaozhou*, il est dit : « 'Ce Cœur' est dénombrable, 'ce n'est pas le Cœur' est incommensurable ». Pour répondre à

la question : « De quelle manière devient-on Bouddha ? », la réponse est : « Sans penser ». Et à la question : « Qu'est-ce que le Cœur ? », la réponse est : « Là où Bouddha se trouve ».

Il est dit aussi dans *Eloges à la Mahayana* : « Si l'on ne comprend pas ce que signifie « ce Cœur, c'est Bouddha », ce sera comme chercher l'âne, en oubliant qu'on est dessus. » ; tout comme certains, qui cherchent souvent leurs lunettes, alors qu'ils les ont déjà sur le nez. Nombreux sont ceux qui cherchent l'âne, alors qu'ils sont montés dessus, et s'ils s'en rendaient compte, ce serait « ce Cœur, c'est Bouddha ».

Ainsi, il est dit dans *Mémoire du Grand-cœur* :

*Comprendre la nature inhérente du cœur,
C'est le cœur, et c'est aussi Bouddha,
C'est Bouddha, et c'est aussi le cœur,
Chaque pensée est le cœur de Bouddha,
Utiliser le cœur de Bouddha pour penser à Bouddha.
Contempler son propre cœur,
Et voir que son propre Bouddha est dedans.
Ne pas chercher à l'extérieur,
Le cœur, c'est Bouddha,
Bouddha, c'est le Cœur.*

De même, le *Sommaire de la transmission des principes du cœur* nous le répète : « Le Bouddha, c'est le Cœur des êtres ».

Le *Traité de l'éveil de la foi du Mahāyana* le dit, lui aussi : « Qu'est-ce que le Mahāyana ? Le Cœur des êtres, c'est le Mahāyana. » Le maître Chan, Wuye, était un homme de Shanxi. De taille imposante, il possédait une voix aussi retentissante qu'un son de cloche. La première fois qu'il se rendit chez le maître Chan Mazu Daoyi, ce dernier lui dit en plaisantant : « Une salle de bouddha sublime, mais sans bouddha à l'intérieur. »

Maître Wuye le salua et lui dit respectueusement : « A propos des théories des trois véhicules, je crois comprendre leurs idées fondamentales... Mais « le Cœur, c'est Bouddha » de l'école Chan, vraiment, je ne l'ai pas compris. »

Maître Mazu le trouva sincère, alors, il lui dit : « C'est tout simplement parce que vous n'avez pas compris totalement le Cœur. Quand on n'a pas compris, on est égaré ; en ayant compris, on est illuminé. Égaré, on est un être ordinaire, illuminé, on est Bouddha. »

« Y a-t-il d'autres Dharmas en dehors de « Cœur, Bouddha, et les Etres » ? », demanda Wuye.

« Le Cœur, Bouddha, et les Etres, ne sont point différents, comment pourrait-il y avoir d'autre Dharma ? Quand les doigts se referment, la main devient le poing qui, en fait, n'est autre que la main », répondit Maître Mazu.

« Quelle est l'intention qui a amené le Patriarche⁵² à l'ouest ? », demanda encore Wuye.

« Où est le Patriarche à l'heure actuelle ? Partez, et revenez un autre jour ! » Répondit Maître Mazu.

Ne pouvant faire autrement, Maître Wuye se retira. Soudain, Maître Mazu cria : « Homme vertueux ! »

Maître Wuye se retourna. Maître Mazu lui demanda : « Que se passe-t-il ? »

A ce moment, Maître Wuye tomba à genoux et dit en pleurant : « Je croyais que la Voie de *Bouddha* était bien loin... C'est seulement aujourd'hui que je m'en rends compte : le vrai dharmakāya est en moi et il est intrinsèquement complet ! »

Etudier et pratiquer le bouddhisme nécessite, en principe, trois grands *asamkhyeya-kalpas*, mais on peut aussi l'acquérir instantanément. Nous recherchons le dharma en dehors de notre *cœur* et, nous oubliant nous-mêmes, nous contraignons bouddhas et patriarches, à répéter mille fois la même chose... de même que Maître Fahai ne

comprenait pas le sens de « ce Cœur, c'est *Bouddha* »... C'est pourquoi le sixième patriarche lui dit : « Ne pas s'attacher à la pensée qui surgit, c'est le *cœur* ; ne pas la nier quand elle s'en va, c'est *Bouddha* ; comprendre toutes les apparences, c'est le cœur, se détacher de toutes les apparences, c'est *Bouddha*. » et aussi : « Le cœur qui ne s'attache pas à la pensée, s'appelle la sagesse ; se détacher des apparences et devenir *bouddha*, s'appelle la concentration. La sagesse et la concentration doivent être pratiquées simultanément, alors, tout naturellement, l'esprit restera pur. Comprendre ou non cet enseignement du subitisme, dépend de tes dispositions habituelles. L'application et l'essence sont sans existence inhérente, seule la pratique simultanée est la juste voie. »

Enfin, Fahai fut complètement illuminé et il loua le patriarche en disant : « Le cœur sans attache à la pensée, est en fait *Bouddha*. Je ne l'avais pas réalisé et me suis humilié moi-même. J'ai compris maintenant le vrai sens de la sagesse et de la concentration, je vais les pratiquer simultanément et me détacher de toute apparence. »

Il n'est pas nécessaire d'attendre que le cœur soit éteint pour voir apparaître le *bouddha*, il suffit simplement que le cœur illusoire soit déposé. Ainsi le maître Chan, Huangbo, disait : « Ne pas chercher auprès du *Bouddha*, du Dharma ou du Sangha : il faut chercher tel que l'on est. » Nous ne devons pas faire de différence entre le Cœur et *Bouddha* : ce sont les hommes ordinaires et les êtres médiocres qui agissent de la sorte. Si nous pouvons les concilier, alors, à cet instant même, nous ne serons plus différents des bouddhas de tous les temps !

Comment se servir du Chan pour comprendre l'idée fondamentale du Sūtra du Lotus ?

Le *Sūtra du Lotus* est considéré comme l'enseignement ultime du bouddhisme mahāyana. Bouddha a enseigné le Dharma durant quarante-neuf ans et donné plus de trois cents lectures.

52. Bodhidharma.

On peut ainsi résumer son enseignement : « *L'Ornementation Fleurie* a pris les trois premières semaines, il a fallu douze ans pour les *Agamas* et huit pour les *Vaipulya*, vingt-deux années pour parler du *Prajñā* et huit pour le *Sūtra du Lotus* et le *Sūtra du Nirvana* ».

Après son éveil, c'est dans le Dhyāna que Bouddha prêcha le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* pendant vingt-et-un jours, atteignant ainsi l'étape suprême du mahayana, appelée aussi état de *l'Ornementation Fleurie*. Cependant, à cette époque, les bodhisattvas, les pratyeka-buddha et les sravakas n'y ont rien compris. Aussi, Bouddha ne pouvait que faire marche arrière et recommencer, avec les *Sūtras d'Agamas*, puis ceux du *Vaipulya* et du *Prajñā*. Après vingt-deux années de lecture sur le *Prajñā*, huit années furent consacrées au *Sūtra du Lotus* et au *Sūtra du Nirvana*. Quand Bouddha analysa le *Sūtra du Lotus*, enseignement ultime du bouddhisme mahāyana, l'audience, pourtant composée d'êtres spirituellement éminents, n'enregistra pas moins de cinq mille « désertions ».

Le *Sūtra de Lotus* est l'enseignement ultime du bouddhisme mahāyana. Ici, le mot ultime veut dire que sa doctrine est totale et parfaite : c'est « le vrai de vrai ». Durant sa vie pastorale, Bouddha enseignait, la plupart du temps, les pratiques d'un enseignement subtil. Seul le *Sūtra du Lotus* est l'enseignement réel de tout l'ensemble du Dharma et la véritable intention première de Bouddha. Bouddha est venu au monde avec un seul but : guider les êtres et les amener à pénétrer dans le savoir et la vision de Bouddha, c'est-à-dire de faire comprendre aux êtres qu'ils peuvent tous devenir bouddhas, s'ils ont confiance. C'est pourquoi, il a subtilement adapté les dharmas des trois véhicules mais, en réalité, il n'y a qu'un seul Dharma : le *buddhayāna* ou *l'ekayāna*.

Les pensées fondamentales du *Sūtra du Lotus* comprennent : « Trois-mille états dans une pensée », « cent domaines et mille situations », « trois catégories de mondes », « la pensée de la nature

intrinsèque », « l'harmonie entre les deux vérités », etc. Ceux qui ont compris l'idée fondamentale du *Sūtra du Lotus*, savent que les êtres des dix dharmadhatu ne sont jamais éloignés de leur Cœur et que tous les phénomènes sont issus de ce même cœur. Il est dit : « Le cœur, Bouddha et les êtres, ne sont pas différents » : leur nature propre est originellement la même mais l'acquisition de l'illumination ne se fait pas à la même vitesse pour tous. Dans le *Sūtra du Lotus*, Bouddha s'est servi de sept paraboles, pour montrer cette égalité entre les êtres et les bouddhas :

1. *Les trois chariots de la maison en flammes* :

Dans le chapitre « les paraboles », Bouddha explique à Śāriputra : Le feu a pris à l'intérieur d'une maison, alors que de nombreux enfants y sont en train de jouer. Le père, très inquiet, leur dit de quitter la maison, mais les enfants ne pensent qu'à leurs jeux, et ne prêtent pas attention à ses appels... Alors, le père leur crie : « Les enfants ! Sortez de la maison ! Dehors, trois jolis chariots tirés par des chèvres, des rennes et des bœufs, vous attendent pour jouer. » Alors, les enfants se bousculent pour sortir de la maison et se retrouvent ainsi hors du danger. Heureux, le père offre alors à chaque enfant, un grand chariot orné de sept bijoux et tiré par un bœuf blanc.

Ici, la maison en flammes représente les trois mondes (du désir, de la forme, de la sans-forme). Dans les trois mondes, il y a des afflictions : les cinq corruptions, les huit souffrances... et l'on ne peut y vivre avec insouciance.

Les enfants sont comme ces êtres qui se livrent à leurs passions sans reconnaître les dangers. Le père est l'image de Bouddha, les trois chariots sont les trois véhicules – *śravakayāna*, *pratyekabuddayāna* et *bodhisattvayāna*, le grand chariot du bœuf blanc est le *buddhayāna*. On peut interpréter la parabole comme suit : Bouddha voit que les êtres sont asservis par le feu des afflictions et qu'ils ne comprennent

pas pourquoi ils souffrent. C'est pourquoi il procède de manière subtile en leur présentant les trois véhicules pour les instruire. Et quand ils sont libérés des souffrances des trois mondes, il leur enseigne le véhicule de Bouddha. En vérité, le Dharma n'a qu'un véhicule, c'est pour tenir compte des différences de capacité de compréhension des êtres, que Bouddha se résout à employer ces subtilités.

2. *Le notable et l'enfant pauvre :*

Dans le chapitre « la confiance et la compréhension », on parle d'un riche notable, dont le fils unique avait disparu. Longtemps, il le recherche, sans jamais le retrouver. Des années plus tard, l'enfant ayant grandi, menait une vie de misère avec un groupe de mendiants, ramasseurs d'ordures. Un jour, le père reconnut son fils et voulut le ramener à la maison. Mais le mendiant ne comprit pas et, pensant que ce vieillard lui voulait du mal, il fut terrifié.

Le père adopta donc une approche subtile et se résigna à exercer le même travail que son fils et à ramasser les déchets avec lui. Puis il l'encouragea peu à peu à reprendre confiance et à retrouver sa dignité. Finalement, il put le ramener à la maison pour lui rendre tous ses biens.

Le notable représente Bouddha et l'enfant pauvre, l'homme du *dviyāna*⁵³, qui ne possède pas la richesse dharmique du *mahāyāna*. Bouddha emploie toutes sortes de moyens subtils pour ôter ses afflictions, purifier ses *skandhas*, accroître sa confiance et enfin, lui apprendre la grande sagesse, pour qu'il passe du petit au grand véhicule.

3. *Les plantes médicinales :*

Le Dharma prêché par Bouddha, ressemble à la pluie qui humidifie tout et tous les êtres. Mais comme les êtres sont de natures et de racines différentes, les intérêts qu'ils en retirent sont différents. Dans la parabole, la petite plante représente « le véhicule des *deva* et des

humains ; la plante moyenne, le *dviyāna* ; la grande plante, le *bodhisattvayāna*. Celui qui s'applique à la pratique de la voie, de la compassion, et qui croit fermement à la possibilité de devenir Bouddha, est comparé au « petit arbre ». Le bodhisattva qui exerce la bienveillance et la compassion et qui fait tourner la roue du Dharma de la non-régression, est le « grand arbre ». Bouddha prêche le Dharma aux êtres de manière égalitaire, comme la pluie qui tombe uniformément. En fonction de leur nature, les êtres le reçoivent différemment, comme les plantes qui absorbent l'eau de manière différente.

4. *La cité imaginaire :*

Pour encourager des êtres de nature fragile, qui pensent que la Voie de Bouddha est lointaine et inaccessible, Bouddha crée une cité imaginaire pour leur permettre de se reposer momentanément. Et quand ils ont repris confiance, il leur enseigne à ne pas demeurer attachés à cette cité imaginaire, mais à se diriger vers le précieux lieu de l'ultime véhicule de Bouddha.

5. *La perle dans le linge :*

Dans le chapitre « Cinq cents disciples reçoivent leur prophétie », il est conté :

Un homme, de condition fort modeste, fut invité un jour chez un proche. Ayant trop bu, il sombra dans un lourd sommeil d'ivrogne. Or, à ce moment, son ami reçut un appel d'urgence qui lui imposait de partir immédiatement mais, voyant que son invité était inconscient, il cousit dans son linge une perle précieuse. Ne s'étant rendu compte de rien le buveur, quand il reprit conscience, s'en alla et continua à mener une vie difficile et à tenter de survivre en se contentant du peu qu'il possédait. Plus tard, par hasard, il revit son hôte qui lui révéla la présence de la perle et c'est finalement grâce à elle, qu'il put émerger de la pauvreté.

53. *śravakayāna et pratyekabuddayāna*

Cette parabole évoque les sravakas et les pratyekabuddhas, qui furent disciples de Mahabhijna-Jnanabhibhu-Bouddha dans leurs vies antérieures et qui nouèrent des affinités avec le mahayana. Hélas ! à cause de leur ignorance, ils n'ont pas pu trouver l'illumination et c'est grâce aux instructions subtiles du Tathāgata, que, finalement, ils ont pu atteindre l'ultime véhicule de Bouddha et jouir d'infinis intérêts.

6. *La perle dans le chignon :*

Dans le chapitre « Les paisibles pratiques », une parabole raconte que :

Le Roi *cakravartī*⁵⁴ envoya ses troupes pour conquérir les contrées rebelles. Après la victoire, il gratifia ses soldats de toutes sortes de trésors, sauf la perle qu'il portait sur son chignon. Car seuls les rois *cakravartī* ont le droit de porter ce genre de perle et s'ils la donnaient aux soldats, leurs subordonnés ne pourraient le comprendre, ni l'admettre.

Le sens de cette parabole c'est que, pour enseigner le Dharma, Bouddha a parlé des sūtras tels *Agama*, *Vaipulya*, etc. et des doctrines telles les cinq préceptes, les dix bonnes actions, les quatre nobles vérités, la coproduction conditionnelle, etc. Mais, s'agissant de l'enseignement ultime du bouddhisme mahāyana, il ne peut en parler à la légère, de peur d'effrayer ses auditeurs. Quand il juge que les êtres sont prêts et alors seulement, devant l'assemblée Fahua (Fleur du Dharma), il prêche l'ultime doctrine du véhicule unique, pour instruire les disciples du deuxième véhicule, afin qu'ils puissent acquérir la bouddhité.

7. *Le bon médecin guérit ses enfants :*

C'est une parabole contée dans le chapitre « La longévité du Tathāgata » :

Des enfants avaient avalé du poison par mégarde. Ils étaient à demi inconscients et gémissaient de douleur. Les voyant dans cet état,

leur père prépara immédiatement une décoction d'herbes médicinales afin de confectionner un contrepoison pour eux. Mais comme les enfants étaient profondément atteints et incapables de discernement, ils refusèrent de le prendre. Ne pouvant faire autrement, le père quitta la maison en leur disant qu'il allait mourir et qu'il ne reviendrait plus. Quand les enfants entendirent cette annonce, ils se réveillèrent en sursaut et comprirent que le remède préparé par leur père était leur seul espoir de survivre. Ils le prirent donc et finalement, furent tous sauvés.

Cette parabole nous montre que, souvent, les pratiquants des trois véhicules reçoivent les principes de l'enseignement subtil, sans pouvoir atteindre la vraie Voie. Aussi, Bouddha conçoit-il différentes méthodes (médicaments dharmiques), afin qu'ils les consomment pour se libérer de leurs afflictions.

Dans le *Sūtra de Lotus*, il est dit : « C'est par les causes et conditions d'une grande affaire que Bouddha est venu en ce monde » et l'essentiel de cette grande affaire, c'est d'amener les êtres à comprendre le savoir et la vision de Bouddha, c'est-à-dire, de permettre aux êtres d'obtenir la même sagesse et le même état que Bouddha. Ainsi, l'idée fondamentale du *Sūtra de Lotus* est d'enseigner aux êtres le principe de « réaliser soi-même sa nature propre » et de les en faire bénéficier. Car sinon, « à longtems réciter le sūtra sans en comprendre le sens, on devient l'adversaire de la doctrine ». C'est pourquoi le sixième patriarche dit à Fada : « Le cœur est égaré, on est entraîné par la Fleur du Dharma ; le cœur est illuminé, on fait tourner la Fleur du Dharma », « La bouche récite et le cœur exerce, on fait marcher le sūtra ; la bouche récite mais le cœur ne suit pas, alors, on est entraîné par le sūtra. ». C'est ainsi que, finalement, Fada connut l'illumination.

54. cakravartin [vartin] m. empereur, maître de l'univers ; souverain [“qui fait tourner la roue de la souveraineté [ratnacakra]”]

Comment le sixième patriarche interprète les idées principales du Cittāmatra

Faire des huit consciences, les quatre sagesse... Tel est l'objectif final des pratiquants de l'école Cittāmatra.

Le maître Chan, Zhitong, demanda, un jour, au sixième patriarche de lui expliquer la signification des « quatre sagesse ». Ce dernier lui dit : la nature propre bhutatathata est loin de toute souillure, elle est pure, limpide et transparente, de l'intérieur à l'extérieur, telle un parfait miroir qui reflète lumineusement tous les objets et phénomènes. C'est pourquoi, « la sagesse parfaite du grand miroir » est l'essence de nature pure ; le Tathāgata contemple tous les êtres avec égalité, il les instruit avec « la sagesse de l'égalité » en fonction de la capacité de compréhension de chacun, afin qu'ils puissent retrouver leur nature propre. Cette sagesse de l'égalité vient de l'essence du cœur sans entrave. C'est pourquoi, il est dit qu'elle est l'aspect du mental non perturbé. Le Tathāgata observe les apparences des phénomènes, ainsi que la nature et les passions des êtres, pour leur enseigner les différents dharmas et les guider vers l'illumination. Cette « sagesse de l'observation subtile » ne fait ni discrimination, ni calcul ; c'est pourquoi il est dit qu'elle reconnaît tous les phénomènes comme semblables. Le Tathāgata accomplit son devoir de toute sa force de vœu et cette sagesse permet aux organes de perception de s'adapter avec application aux circonstances, pour accomplir leur mission sans rien cacher de l'état actuel, tel un miroir qui reflète fidèlement tout objet présenté. Parmi les huit consciences, les cinq premières et la huitième ne peuvent se transformer en sagesse d'accomplissement et en sagesse parfaite au moment de l'acquisition du fruit de bouddhité. La sixième et la septième, elles, peuvent se transformer en sagesse de l'observation subtile et de l'égalité pendant la durée de leur pratique. C'est pourquoi, il est dit « *Les cinq premières et la huitième*

se transforment en tant qu'effets ; la sixième et la septième, en tant que causes ». Néanmoins, ce sont des transformations purement nominales. Si, en se transformant, on ne s'accroche pas, le cœur reste en état de samādhi, quelle que soit la complexité des circonstances extérieures.

La Cittāmatra, c'est la psychologie dans le bouddhisme. Il est dit dans le sūtra : « Les trois mondes sont venus du cœur, les dix-mille phénomènes, de la conscience », montrant que tous les phénomènes survenus dans les trois mondes sont apparus à partir de notre cœur et ont pris forme à cause des consciences. Sans les effets discriminatifs du cœur et des consciences, les phénomènes mondains n'existeraient pas. Si l'on n'y met pas tout son cœur, tout ce qui se passe alentour, on le regarde sans le voir, on l'écoute sans l'entendre et on l'avale sans en sentir le goût. La Cittāmatra, c'est l'étude de l'existence des phénomènes due au cœur et aux consciences.

Pour parler de la Cittāmatra, d'abord, je me sers de trois *gāthās* pour vous aider à connaître les huit consciences :

Les cinq sens sont : la vision, l'ouïe, l'odorat, le goût et le toucher,

Le mental peut les réunir, mais aussi les séparer,

Le Manas transmet les sensations comme un messager,

L'Ālayavijñāna est grand comme la montagne et profond comme la mer.

L'Ālayavijñāna est le maître en coulisses,

Il envoie le Manas en avant-garde,

Le mental s'assied au centre pour commander,

Et les cinq sens agissent suivant le vent.

*Les huit frères vivent dans un même village,
Chacun s'occupe d'une partie des tâches du village.
Cinq d'entre eux font du commerce à l'extérieur,
Le mental reste à la maison et dirige seul.
Les yeux regardent, les oreilles écoutent et le nez flaire,
La langue goûte, le corps touche, et le mental s'agite,
Le Manas s'attache au moi et joue les messagers,
L'Ālayavijñāna accumule et conditionne les futurs heurs
et malheurs.*

Selon l'école Cittāmātra, l'homme possède huit consciences : Les yeux perçoivent les objets, puis distinguent leur couleur, leur forme, etc. : c'est la conscience des yeux (la vision). Les oreilles captent les sons et les analysent : c'est la conscience des oreilles (l'ouïe). Le nez sent les odeurs et réalise l'idée d'aimer ou de ne pas aimer : c'est la conscience du nez (l'odorat). La langue goûte et fait la différence des sensations : c'est la conscience de la langue (le goût) et le corps touche les choses et crée des effets discriminatifs, c'est la conscience du corps (le toucher). Le cœur se rappelle le passé ou imagine le futur ou encore, discrimine ce qu'il voit, entend, sent, goûte et touche en ce moment : c'est la conscience du cœur (le mental). La vision, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher et le mental sont appelés les six premières consciences. La septième s'appelle le *Manas* : c'est le centre de l'opinion personnelle, c'est elle qui engendre toutes les mauvaises habitudes : égoïsme, avidité, orgueil, entêtement, etc. Peu importe ce que les six premières consciences enregistrent : que ce soit bon ou mauvais, la septième conscience le transmet à la huitième conscience, comme le ferait un messenger intègre. C'est pourquoi, on l'appelle aussi la conscience de transmission. La huitième conscience s'appelle *l'Ālayavijñāna*, et aussi conscience de dépôt. Elle est comme un entrepôt : que les semences soient bonnes ou mauvaises, saines ou

malsaines, elle les accumule pour les faire reparaître plus tard. Ainsi, tous les bonheurs et malheurs du monde sont produits par les karmas, sains ou malsains, créés par nos six premières consciences.

Le mental (cœur et consciences) est l'origine de notre vie et de notre mort. Quand notre corps meurt, les yeux, les oreilles, et le nez... se putréfient, seuls nos cœur et consciences ne disparaissent pas. Ils sont l'essence fondamentale du cycle de samsara et ce, quel que soit le royaume où nous renaîtrons. Ainsi, tous les honneurs et richesses que nous aurons accumulés durant cette vie, disparaîtront avec notre corps. Seuls les karmas, sains et malsains, accumulés dans la huitième conscience, la suivront pour nous guider dans notre réincarnation.

Il est dit dans les sūtras : « le cœur existe et tous les phénomènes existent ; le cœur meurt et tous les phénomènes meurent » ; « le cœur est comme un peintre, il peut peindre tout objet ». Tous les événements, objets et phénomènes de ce monde, ne sont que l'œuvre de notre cœur. Le cœur est comme un architecte, il peut bâtir des gratte-ciel, à partir de rien. Il est aussi comme un artiste, il peut peindre toute situation imaginée. Souvent, grâce à la force du cœur, ce que nous désirons se réalise. Chez les animaux, certains sont capables de modifier leur couleur pour se protéger. Ce n'est en fait que la force du cœur et le désir de survivre. Si un homme a un cœur pur et vertueux, progressivement, son caractère changera. La force du cœur est inimaginable.

Un voyageur marche péniblement par monts et par vaux. Par mégarde, il tombe dans un profond ravin. Comme la région est désertique, il pense y laisser sa vie. Tremblant de frayeur, il fixe le ciel et pense sans cesse : « Si je pouvais voler ! Si je pouvais voler ! » Soudain, un irrésistible élan le fait jaillir hors du trou... C'est la force du cœur.

C'est pourquoi, il ne faut jamais négliger ce cœur : il peut nous faire devenir bouddha et il peut aussi nous faire chuter dans les trois mauvais royaumes. Notre cœur cache d'infinis trésors et peut créer

toute sorte d'objets. Les phénomènes de l'univers sont originellement inchangeables, c'est le côté discriminatoire de nos consciences qui leur donne des apparences différentes.

En fait, où réside habituellement notre cœur ? Souvent, il se trouve dans les objets de perception, ou encore dans les désirs et les passions. Cependant, pour devenir bouddha, nous avons besoin de notre cœur. Voilà pourquoi, apprendre Bouddha, c'est d'abord soigner le cœur. Si le cœur est en paix, le corps sera en paix et si le corps est en paix, l'endroit où nous sommes sera en paix. Si nos corps et cœur sont en paix, il n'est pas nécessaire de vivre dans un palais, car une chaumière peut posséder la grandeur du dharmadhatu.

Les anciens disaient : « Pour être élégante, une pièce n'a pas besoin d'être longue et le parfum des fleurs ne dépend pas de leur quantité. » Si nous arrivons à baigner nos corps et cœur dans les vertus : bienveillance, compassion, sagesse, dans la voie du milieu du prajñā ou dans l'état des bouddhas et bodhisattvas... aurons-nous encore besoin d'aller vers une autre Terre ? Aurons-nous besoin de chercher quelque autre Terre pure ? En fait, notre Terre pure bouddhique peut se réaliser grâce à nos cœurs et consciences. Quand nous méditons, nous devons y mettre tout notre cœur, car le cœur peut donner naissance à tous les phénomènes. Ainsi, si nous voulons créer un monde meilleur, une vie meilleure... commençons par cultiver un cœur Chan !

« Savoir et vision du Tathāgata » et « Signification dharmique des quatre véhicules », selon le sixième patriarche.

Ce que l'on appelle « savoir et vision du Tathāgata », c'est ce que le Tathāgata sait et voit. Comme il est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « Les cœurs des êtres, le Tathāgata les connaît et il les voit tous ». Le mot : « Les êtres », ne se limite pas aux hommes de cette Terre, elle inclut ceux des cieux et de l'enfer, et s'y ajoutent les *preta* et des

animaux. Chaque cœur, chaque nature, le Tathāgata le connaît et le voit. C'est comme un miroir : peu importe ce qu'on lui présente, il le reflète tel quel. Le cœur de Bouddha a déjà transformé les huit consciences en cette sagesse parfaite du grand miroir. C'est pourquoi, les illusions, les discriminations des êtres, sont claires et nettes dans le cœur de Bouddha. Les hommes ordinaires prennent souvent le faux pour le vrai, l'illusion pour la réalité et parfois, face aux phénomènes, hommes et objets, ils ne voient que la moitié des choses, à cause des préjugés. Ainsi, le savoir et la vision des hommes et ceux du Tathāgata se situent à des niveaux différents.

Parlons d'abord du « savoir et vision » de l'homme ordinaire : celle que l'on appellera « la compréhension juste ». « Apprendre Bouddha », c'est apprendre la compréhension juste de Bouddha, comprendre la causalité, la force des karmas sains et malsains, l'impermanence, la souffrance et la vacuité, l'éternité de la voie de Bouddha... Dans ce monde, on peut ne pas croire à beaucoup de choses, mais on ne peut nier la causalité ni la rétribution karmique. On ne peut nier le bien et le mal, on ne peut nier l'impermanence et la vacuité de tous les phénomènes et surtout, on ne peut nier l'existence d'un état nirvana permanent, plaisant, personnel et pur. Telle est la compréhension primordiale qu'un adepte bouddhiste doit avoir. Telle est la juste compréhension de l'homme ordinaire.

Ensuite, on franchit un degré supplémentaire, pour comprendre la loi de la coproduction conditionnelle et acquérir ce « savoir et vision » des *dviyāna*. La coproduction conditionnelle est une doctrine qui explique que l'existence de la vie dans l'univers, est basée sur l'interdépendance. Sans eau, la Terre est un désert ; sans les arbres, les plantes, l'eau ... toute vie disparaît. Le plus petit oiseau ou insecte, a besoin des arbres, des plantes et d'eau pour se nourrir. L'homme a besoin de ses semblables : lettrés, paysans, industriels et commerçants, pour satisfaire ses besoins. Le corps humain est aussi formé par les

quatre *Mahābhūta* : les os de l'élément terre ; les larmes, les mucus, l'urine ... de l'élément eau ; la température du corps de l'élément feu et les souffles de l'élément vent. C'est grâce à la combinaison de ces quatre conditions que notre existence est possible. Dès que les quatre *Mahābhūta* se dissocient, l'homme disparaît. Ainsi, vivant dans le monde, on doit aider les autres, créer de bonnes conditions et ne pas être malintentionné. En éliminant les autres, personne ne saurait survivre seul. Tel est le « savoir et vision » des *dvīyāna*.

En gravissant un degré supplémentaire, on aborde ce « savoir et vision » des bodhisattvas, qu'est la vacuité. Dès que l'homme entend le mot « vacuité », il s'inquiète, croyant que vacuité signifie « néant ». Et pourtant, si la maison n'est pas vide, où vivront les hommes ? Si le terrain n'est pas vide, comment y construire des maisons ? Si l'univers n'est pas vide, comment les phénomènes pourraient-ils s'y manifester ? De même, si la poche n'est pas vide, comment y ranger des objets ? Si les organes (yeux, oreilles, nez, pores...) sont bouchés, l'homme meurt. C'est en comprenant la vacuité qu'on peut connaître le vrai visage de l'univers car la vacuité ne nuit pas à l'existence : au contraire, elle est la clé de l'existence de tous les phénomènes de l'univers. Tel est le « savoir et vision » des bodhisattvas.

Le « savoir et vision » du Tathāgata, c'est le prajñā.

A l'époque, au palais, Bouddha était Prince Siddhārthā. Plus tard, il est devenu Bouddha parce qu'il a acquis le prajñā. Le prajñā est la mère de tous les bouddhas de tous les temps : tous les bouddhas de l'univers sont nés du prajñā. Le prajñā est un état que seuls les bouddhas peuvent réaliser : c'est le « savoir et vision » des bouddhas. « Les cœurs des êtres, le Tathāgata les connaît et les voit tous » et ce, uniquement parce que le Tathāgata possède la sagesse prajñā, le « savoir et vision » des bouddhas.

Quand Bouddha acquit l'éveil sous l'arbre Bodhi, sa première idée fut d'entrer au parinirvāna et non de prêcher. Il avait pourtant

quitté le palais du roi, avec pour objectif, de chercher la Vérité et de libérer les êtres de leurs afflictions. Pourquoi, ayant trouvé l'éveil, voulut-il renoncer ? Bouddha s'en est expliqué en disant : « La Vérité que j'ai prouvée, est complètement opposée au « savoir et vision » des hommes. Ce qui est réel pour moi : le dharmakāya, l'Ultime-vérité, la nature propre... sont ignorés des hommes qui pensent qu'ils n'existent pas. Ce qui est irréel pour moi : les honneurs, la réputation, la richesse... sont encensés par les hommes. La Voie qui m'a illuminé et celles que suivent les hommes sont complètement opposées ! Comment ces êtres égarés pourraient-ils comprendre ? »

C'est à ce moment-là que survint *Mahā-brahmā-deva* qui pria Bouddha de rester sur Terre : « Ô Bouddha ! C'est justement parce que les êtres sont égarés, qu'ils ont besoin de votre rosée bienfaisante. Ceux qui ont l'affinité avec vous, seront libérés immédiatement. Quant aux autres, il suffit que vous leur offriez les causes et conditions pour se libérer. Alors, même s'ils ne sont pas libérés maintenant et ici, au Mont des Vautours, plus tard, aux trois rassemblements sous l'arbre *nāga-puṣpa*, ils finiront par l'être. »

Et c'est ainsi que Bouddha est resté dans le monde Sahā pour prêcher le Dharma.

Dans le *Sūtra du Diamant*, il est dit : « Ne pas être obnubilé par l'apparence du *moi*, de *l'autre*, des *êtres*, et du *temps* »... tel est le « savoir et vision » du Tathāgata. Ne pas être obnubilé par l'apparence du *moi* est le savoir et vision de Bouddha. C'est en quittant l'illusion qu'on peut trouver le vrai *moi*, l'état parfaitement transcendant du nirvana, où il n'y a ni vie ni mort, ni moi ni l'autre... Voilà ce que le Tathāgata sait et voit.

Dans ce chapitre, le sixième patriarche donne aussi le sens dharmique des quatre véhicules qui fait également partie de notre compréhension juste. Habituellement, on distingue Mahayana et Hinayana : c'est ce que l'on appelle les deux véhicules. Sravakayana

et Pratyekabuddhayana sont également désignés par l'expression : les deux véhicules. Les quatre véhicules dont on parle ici sont : le petit véhicule, le moyen véhicule, le grand véhicule et le suprême véhicule. Quand on commence à étudier le bouddhisme, c'est-à-dire : voir, entendre et réciter, on appelle cela le petit véhicule. Après avoir compris et réalisé le sens profond du Dharma, ce sera le moyen véhicule. Ensuite, pratiquer en se conformant aux doctrines et les appliquer, ce sera le grand véhicule. Finalement, comprendre totalement tous les phénomènes sans s'y attacher, ce sera le suprême véhicule.

Cependant, le vrai Dharma ne comporte qu'un véhicule : l'Unique véhicule. C'est pourquoi, le sixième patriarche dit :

Il n'y a rien à voir, cependant le cœur pense au concept de 'sans voir',

C'est comme ces nuages passagers, qui voilent la lumière du soleil.

Il n'y a rien à comprendre, mais le cœur s'attache à l'idée du 'sans savoir',

C'est comme un éclair qui éclate dans un ciel pur.

Si nous sommes dans le petit véhicule, nous ne faisons que voir, entendre et réciter et le sixième patriarche souhaite que nous comprenions le sens de ce que nous faisons. Etant illuminés, il nous faut encore pratiquer en nous conformant aux principes, pour accéder au grand véhicule. Ensuite, nous devons réaliser que « le Dharma est dans le monde, qu'il ne faut pas le chercher en dehors du monde » et encore « se servir des pensées transcendantes pour réaliser des affaires mondaines ». C'est seulement à l'instant où l'on aura assimilé tous les dharmas, où on les possédera tous au complet sans pour autant s'y attacher, que l'on aura acquis le suprême véhicule, celui vers lequel le sixième patriarche voulait nous mener.

Ces quatre véhicules rappellent les niveaux d'études successifs qu'un étudiant doit suivre : d'abord la maternelle, puis le primaire, ensuite le secondaire et enfin, le supérieur. S'il y a des étapes, on doit les passer sans s'arrêter. Ainsi, à la fin, chacun acquerra la plus haute concentration, le plus haut niveau de dhyāna et le suprême véhicule. Le but final du sixième patriarche quand il parle des quatre véhicules, est d'espérer que tous puissent acquérir le plus haut niveau de dhyāna grâce au « savoir et vision » de Bouddha, afin de comprendre le Dharma du suprême véhicule.

Le samādhi du nirvāna

La plupart des gens pensent que le nirvana dont parle le bouddhisme, est synonyme de la mort. C'est une erreur capitale, car le nirvana ne signifie pas la mort, mais bien la vie éternelle.

Le bhikṣu Zhidao était un disciple du patriarche, natif de Nanhai, Guangzhou. Il étudiait le *Nirvana-sūtra* depuis plus de dix ans, mais n'avait toujours pas saisi le sens fondamental du nirvana. Il se présenta donc, un jour, chez le patriarche pour lui demander l'explication.

Le patriarche lui demanda : « Quelle est la partie que tu ne comprends pas ? »

Zhidao répondit : « *Tous les phénomènes sont impermanents, telle est la loi de la vie et la mort ; une fois ces deux notions transcendées, on connaîtra la joie de la béatitude du parfait repos* »... Ces paroles m'intriguent. »

De plus, comme nous le savons, tous les êtres ont deux corps : le corps physique et le corps dharmique (*dharmakāya*). Le corps physique est impermanent, il vit et meurt ; le corps dharmique est permanent, il n'a ni connaissance ni sensation.

Or, le sūtra dit : « *Lorsque ces deux notions sont transcendées, on connaît la joie de la béatitude du parfait repos* » et je m'interroge : quel corps connaît le parfait repos ? Quel corps connaît la joie ?

Si c'est le corps physique, les quatre éléments (*Mahābhūta*) se dissolvent quand il meurt. C'est donc la souffrance et l'on ne peut parler de joie.

Si c'est le corps dharmique, qui n'a ni connaissance ni sensation, dès qu'il entrera dans l'état du parfait repos, il ressemblera aux objets inertes... Comment pourra-t-il alors, connaître la joie ? »

Pour répondre à ces questions, le patriarche lui dit : « Tu es un moine bouddhiste... Pourquoi apprends-tu les visions perverses de rupture et de permanence, des hérétiques ? Tu penses que le corps physique est impermanent et que le corps dharmique est éternel. Avec ces deux visions : rupture et permanence, comment peux-tu comprendre le suprême Dharma ? Je te le dis maintenant : en dehors du corps physique, il n'y a pas de corps dharmique. En quittant la vie et la mort, où vas-tu trouver le parfait repos ? Il est dit : « le kleśa, c'est le nirvāna », dans le corps physique, on peut aussi voir le corps dharmique et il n'existe pas de nirvana en dehors du corps. Ainsi, le corps peut bénéficier du nirvana, mais si tu t'attaches à cet avantage, tu nourriras toujours de la convoitise pour les plaisirs mondains. Tu dois savoir que le temps n'a ni vie ni mort et qu'il n'y a pas non plus de vie et de mort à éteindre. Certains peuvent en bénéficier, d'autres non. Il ne faut pas garder ces visions perverses de rupture et de permanence, car ce serait une diffamation du Dharma. Il faut comprendre que le grand nirvāna suprême est parfait, splendide, calme et lumineux. Les hommes ordinaires et ignorants l'appellent la mort, les hérétiques parlent d'annihilation. En réalité, le vrai nirvana est « *calme comme rêves et illusions. Il ne faut pas avoir de visions d'homme ordinaire ou de sage, ni chercher à interpréter le nirvāna qui, lui, transcende les deux bords et les trois temps* ».

Enfin, pour que le maître Chan Zhidao comprenne un peu le nirvāna, il ajouta : « *J'essaie aujourd'hui de t'instruire, afin que tu puisses abandonner ta vision perverse. Si tu n'essaies pas d'interpréter les paroles, tu comprendras quelque peu leur signification.* »

Ayant entendu la gāthā, Zhidao fut illuminé et heureux Il salua le patriarche et dès cet instant, comprit finalement le vrai sens du nirvāna.

En chinois, Nirvāna se traduit aussi par Tranquillité parfaite :

« Tous les obstacles karmiques sont purifiés » (Tranquillité) et « Toutes les vertus sont prêtes » (parfaite)

Le nirvana possède quatre caractéristiques : il est permanent, paisible, personnel et pur. Sāriputra a donné une explication du nirvāna en disant : « L'élimination définitive de l'avidité, la colère, l'ignorance et de toutes les afflictions... tel est l'état du nirvana. » C'est pourquoi, on peut dire que le nirvāna est l'accomplissement de la personnalité d'un homme.

A l'époque, sous l'arbre Bodhi, Bouddha a atteint l'Eveil, on appelle cela « le nirvāna ».

Ainsi, le nirvāna, c'est :

- L'état du plus haut idéal du bouddhisme.
- Le but final de la recherche de la Vérité de Bouddha.
- La plus profonde exploration de la pensée humaine.
- La vie la plus valorisée.
- L'aboutissement le plus parfait de la vie.
- La Terre de joie, d'abondance et de bonheur.
- L'origine de l'univers, la base de tous les phénomènes.
- L'état le plus parfait, le plus permanent, paisible, personnel et pur.

On peut atteindre l'état du nirvāna au cours de sa vie. Il est dit dans les sūtras : Bouddha a deux disciples, Mahākāśyapa et Piṇḍola. Les corps de ces deux honorables existent toujours dans le monde. On appelle cette situation : « nirvāna avec reste d'existence (*sopadhisesa nirvāna*) ».

Dans le *Sūtra du Diamant*, il est dit : « Toutes les sortes d'êtres, qu'ils soient nés d'un œuf, d'une matrice, de la moisissure ou même

spontanément... Qu'ils soient avec forme ou sans forme, avec perception ou sans perception, avec non-perception ou sans non-perception... je les conduis toutes vers le *Nirupadhisesa nirvāna*, pour les libérer de leurs afflictions. » *Nirupadhisesa nirvāna* est le nirvāna sans reste d'existence, c'est un état sans apparition et sans extinction, où tous les obstacles sont écartés et la mort transcendée... où l'on atteint le dharmakāya et la tranquillité parfaite. Il est aussi appelé « Mahaparinirvāna ».

Il est dit dans l'*Avadāna-sūtra* : « Être en bonne santé est le meilleur avantage, savoir se contenter est la meilleure richesse, les bons amis sont les meilleurs proches, le nirvāna est la meilleure joie ». C'est pourquoi, nous, apprentis bouddhistes, payons le prix de mille fatigues pour pouvoir acquérir cet état de permanence, de joie, de personnalité et de pureté... : le parfait nirvāna. Cependant, l'acquisition du nirvāna n'entraîne pas obligation de quitter le monde, mais simplement de se libérer du samsara et des afflictions. Grâce à la sagesse, ceux qui ont atteint le nirvāna, ne s'attachent plus à la vie ou à la mort et, grâce à la compassion, ils ne s'attachent pas au nirvāna. On peut dire que ceux qui ont atteint la Voie, continuent à suivre le samsara, pour libérer les êtres, tout en jouissant de la joie de la tranquillité dans le nirvāna. C'est ce qui est dit dans le *Sūtra du Diamant* : « le cœur pur doit être éveillé sans aucun attachement ». Exister sans être attaché : tel est le nirvāna.

Aussi, l'état du nirvāna est :

- La tranquillité totale
- La joie suprême
- Le bonheur perpétuel
- Le bonheur et la sagesse accomplis
- Le détachement absolu
- La libération parfaite
- Le moi éternel
- Le monde réel.

Pour comprendre l'état du nirvāna, lisons ce poème qui le définit parfaitement :

*Les illimités, vents et lunes, sont dans nos yeux,
Les infinis, ciel et terre, sont notre dharmakāya,
Des milliers de maisons derrière le vert foncé du saule et
l'éclat des fleurs,
Où que vous frappiez, quelqu'un vous répond.*

Que nous faudra-t-il donc faire, après avoir acquis le nirvāna ?

- Être à l'aise en toute circonstance, comme le sixième patriarche qui a vécu plus de quinze ans au milieu des chasseurs, alors même qu'il avait connu l'illumination.
- Vivre avec ses affinités : tels les nuages ou les cours d'eau, libres et insouciantes.
- Être à l'aise face à soi-même : comme le bodhisattva Avalokiteśvara, être à l'aise face aux hommes, aux circonstances, aux événements et à soi-même.
- S'adapter à toute circonstance : comme le bodhisattva Avalokiteśvara, être partout où il est sollicité.

Le nirvāna, c'est transformer l'illusion en illumination, la souffrance en joie, la souillure en pureté, le mouvement en silence... c'est-à-dire, transformer le monde Sahā en Terre pure. Si nous pratiquons en nous conformant au Noble sentier octuple, nous pourrions atteindre le nirvāna.

Comment obtenir le nirvāna ? En suivant ces quatre points que je vous enseigne :

- Se conformer à la Discipline : respecter la loi peut conduire au nirvāna.
- Vivre avec bienveillance et compassion : pratiquer la voie peut conduire au nirvāna.

- Saisir le sens du Dharma : comprendre les doctrines peut conduire au nirvāna.
- Demeurer dans l'égalité : connaître sa nature propre peut conduire au nirvāna.

Le véritable nirvāna, c'est atteindre le « vrai moi » à partir du « non moi »... Laisser tout aller sans le moindre attachement. Tel est l'état du nirvāna que le sixième patriarche souhaite nous enseigner.

Comment Maître Xingsi et Maître Huairang ont acquis le Dharma chez le sixième patriarche.

Maître Xingsi et Maître Huairang étaient deux disciples représentatifs du sixième patriarche : ses deux bras en quelque sorte. C'est pourquoi, il est naturel que les gens s'intéressent à leur acquisition du Dharma.

Le maître Chan, Xingsi, était né dans la famille Liu de An-cheng à Jizhou. Son nom posthume est « Hongji ». Il a suivi le patriarche depuis l'âge de vingt ans, et ce, durant dix ans. Au début, quand il se rendit chez le patriarche, il lui demanda :

« Que faut-il faire pour acquérir la Voie, sans passer par les étapes de progression ? »

Le patriarche rétorqua : « Qu'as-tu déjà fait ? »

Xingsi répondit : « Pas même la Suprême-vérité », voulant dire par là : « je ne veux même pas devenir bouddha.

Le patriarche lui demanda de nouveau : « A quel stade es-tu parvenu ? »

Xingsi répondit : « Comment parler d'étape, si je refuse même de m'occuper de la Suprême-vérité ? »

Sa réponse provoqua le respect du patriarche, qui le nomma à la tête des disciples.

Un jour, le patriarche lui dit : « Depuis toujours, la robe et le Dharma se transmettent de génération en génération, la robe faisant

la foi, le Dharma, l'esprit. Depuis que j'ai hérité de la robe et du bol du cinquième patriarche à Huangmei, mon vie a été remplie de malheurs. Si je continue à les transmettre, il y aura sûrement beaucoup de disputes. C'est pourquoi le kesa restera ici pour maintenir l'ordre au monastère : il ne fera l'objet d'aucune transmission. Tu dois aller dans une autre région pour promouvoir le dharma, afin qu'il puisse se perpétuer. »

Ces mots équivalaient à une transmission du Dharma. De là, on peut comprendre la place qu'occupait Maître Xingsi, aux yeux du sixième patriarche.

Trois ans avant le décès du patriarche, Maître Xingsi s'en fut à Jiangxi, dans une pagode sur le Mont Qingyuan. Comme il était moine éminent et disciple du sixième patriarche, beaucoup vinrent lui demander conseil. Un élève lui demanda un jour : « Quelles sont les grandes lignes du Dharma ? » Maître Xingsi lui répondit : « Combien coûte le riz à Luling ? » (Luling est le Jiangxi actuel). Il voulait lui dire que, tous les dharmas étant égaux, la question qu'il avait posée évoquait un marchandage entre un client et le marchand de riz. Pour acquérir la Voie, il ne faut pas bluffer, il ne faut pas discriminer, il faut l'assumer sans détour.

Cette conversation nous fait mieux comprendre celle qu'il avait tenue jadis avec le sixième patriarche : « Comment parler d'étape si je refuse même de m'occuper de la Suprême-vérité ? » La Voie n'est pas une épice, il n'y a pas de différence entre les étapes !

Peu avant que le sixième patriarche décédât, un novice nommé Xiqian demanda à son maître sur son lit de mort : « Maître ! Quand vous serez parti, où dois-je aller ? »

« 尋思去 ! » Répondit le sixième patriarche.

Xiqian comprit « Réfléchis bien ! », alors, tous les jours, il persévéra dans la méditation.

Par la suite, un vieux bonze lui dit : « Pourquoi ne fais-tu que méditer ? »

Xiqian répondit : « Le sixième patriarche m'a dit de bien réfléchir. »
« Tu t'es trompé ! Ton maître t'a dit « 尋思去 » parce que tu as un Dharma-frère qui s'appelle Xingsi (行思). C'est un maître Chan, qui enseigne le Dharma au Mont Qingyuan, tu dois aller le trouver. »

Xiqian se rendit donc immédiatement au Mont Qingyuan. A son arrivée, Maître Xingsi lui demanda :

- D'où viens-tu ?
- De Caoqi.
- Qu'as-tu obtenu, là-bas ?
- Même sans y aller, je ne l'ai pas perdu, (Voulant dire par là : Ma nature de Bouddha existe naturellement, je n'ai jamais rien perdu)
- Si tu n'as rien perdu, pourquoi es-tu encore allé à Caoqi ?
- Si je n'étais pas allé à Caoqi, comment aurais-je pu savoir que je n'avais rien perdu ?

Sans aller à Caoqi, comment aurait-il pu savoir qu'il n'avait rien perdu ? Mais en allant à Caoqi, il n'a quand même rien eu de plus !

C'est pourquoi, Maître Xingsi apprécia énormément ce jeune dharma-frère, qui, par la suite, devint le célèbre maître Chan, Shitou Xiqian.

Le maître Chan, Huairang, naquit dans la famille Du, à Jinzhou. Il rendit d'abord visite au Mont Song chez le maître impérial An, qui l'envoya à Caoqi pour rendre hommage au patriarche. En le voyant, le patriarche lui dit :

- D'où viens-tu ?
- Du Mont Song.
- Quel est l'objet qui est ainsi venu ?

Sur le moment, Maître Huairang ne sut que répondre. Il lui fallut attendre d'avoir trente-et-un ans, pour finir par comprendre. Alors, il se rendit chez le patriarche et lui dit :

- J'ai trouvé une porte d'entrée. J'ai une réponse maintenant.
- Qu'est-ce que tu as compris ?
- Dire qu'il ressemble à un objet n'est pas juste.
- Peut-il être cultivé et approuvé ?
- Certes, il a besoin d'être cultivé et approuvé, mais il ne peut être souillé.
- Seuls ceux qui ne peuvent être souillés, sont protégés par les bouddhas. Tu es déjà ainsi et moi aussi.

Voilà pourquoi, le patriarche lui transmet le Dharma.

Après avoir hérité du Dharma, Maître Huairang resta au service du sixième patriarche. Il ne quitta Caoqi que deux ans avant l'entrée au nirvana de son maître.

Les maîtres Chan illuminés regardent parfois la vie et la mort de manière indifférente, mais ils sont attentifs à la parfaite union des cœurs et pensées. Un poème dit :

*Le carré d'étang d'un demi-arc est comme un miroir,
Les reflets du ciel et des nuages y errent librement ;
Je demande à l'étang : pourquoi l'eau est-elle si claire ?
Il répond : au sortir de la source, il y a de l'eau vive.*

Le cœur est la source de notre voie, de notre illumination : c'est l'infinie eau vive de la pratique de méditation. Si l'on est illuminé, on sera comme l'eau vive qui coule, sans jamais s'arrêter.

Maître Huairang a vécu vingt-quatre ans à Nanyu. Comparé à Maître Xingsi, il était de quelques générations plus jeune. Cependant, on les considère tous deux comme septièmes patriarches, et même, dans le tableau généalogique de l'école Chan, Maître Huairang surpasse Maître Xingsi. Son héritier dharmique Maître Mazu Daoyi fut considéré comme étant le plus remarquable. Il hérita de la pensée

« Le cœur ordinaire, c'est la voie » de Maître Huairang. Quand Maître Huairang rencontra le sixième patriarche pour la première fois, ce dernier lui dit que Prajnātara de l'Inde avait prédit : « Parmi tes disciples, il va émerger un pur sang, capable de surpasser tous les hommes de ce monde », il s'agissait de Maître Mazu Daoyi.

La rencontre de Mazu Daoyi et de Maître Huairang fait aussi partie d'un des Gong'an les plus connus, de l'école Chan. A l'époque, Maître Huairang se trouvait à la pagode Prajñā de Jiangxi. Tous les jours, il voyait un jeune homme qui pratiquait la méditation dans la grande salle de Bouddha. Il pensa que c'était un jeune talentueux et lui demanda : « Que faites-vous ici ? »

Le jeune homme n'apprécia pas d'être dérangé et il répondit froidement : « Je médite ».

« Pourquoi méditez-vous ? »

« Pour devenir bouddha. »

« Comment peut-on devenir Bouddha en méditant ? »

Le jeune homme ne répondit pas, comme s'il pensait que ce vieux moine était trop bavard.

Alors, ne pouvant faire autrement, Maître Huairang prit une brique et se mit à la polir à côté du jeune homme. Après plusieurs jours, finalement, le jeune homme lui demanda avec curiosité :

« Que faites-vous ici tous les jours ? »

« Je polis la brique ! »

« Pourquoi polissez-vous la brique ? »

« Pour en faire un miroir ! »

« Comment peut-on obtenir un miroir en polissant une brique ? »

dit le jeune homme, plein de scepticisme.

« Si l'on ne peut obtenir de miroir en polissant une brique, alors, comment pouvez-vous devenir Bouddha en méditant ? »

Stupéfait, le jeune homme oublia son orgueil, se leva et le vénéra respectueusement : « Que dois-je faire alors ? »

Maître Huairang répondit gentiment : « C'est comme mener une charrette : si elle n'avance pas, que doit-on faire ? Fouetter le bœuf ... ou la charrette ? »

Entendant ces mots, le jeune homme lui demanda : « Que dois-je faire pour atteindre l'état du samādhi sans apparence ? »

Maître Huairang répondit : « Apprenez la doctrine du cœur (dispositions foncières), comme l'ensemencement. Je vais vous expliquer les principes, qui sont comme la rosée tombée du ciel et, dès que les causes et conditions seront remplies, vous trouverez la Voie. »

Le jeune homme trouva enfin l'illumination. Il devint en fait, un grand maître de l'école Chan : Maître Mazu Daoyi.

Chapitre 8

Le subitisme et le gradualisme

A l'époque, le sixième patriarche séjournait à la pagode Baolin de Caoqi et le vénérable maître Shenxiu, à la pagode Yuquan de Jingnan. Les deux écoles étaient très réputées, on les nommait « Neng du sud et Xiu du nord ». Les deux écoles se différenciaient par le subitisme au sud et le gradualisme au nord, mais les adeptes ne connaissaient pas leurs théories fondamentales.

Le Patriarche dit à l'assemblée : « Le Dharma est à l'origine d'une seule école, mais il y a les hommes du nord et ceux du sud. Comme il n'y a qu'une sorte de dharma, la différence se situe dans leur capacité de compréhension. Que signifient Subitisme et Gradualisme ? Le Dharma n'est ni subit, ni graduel... c'est l'homme qui est plus ou moins vif ou plus ou moins obtus, d'où les deux appellations. »

Cependant, les disciples de Shenxiu se moquaient constamment du patriarche de l'école du sud : « Il est analphabète ! Quel talent peut-il bien avoir ? » Shenxiu leur dit : « Il a acquis la sagesse par lui-même et compris les doctrines du suprême véhicule. Je ne peux pas l'égaliser. De plus, mon maître, le cinquième patriarche, lui a transmis personnellement la robe et le Dharma, ce qui n'est pas une mince affaire ! Je regrette de ne pas pouvoir lui rendre visite et de devoir rester ici à profiter indignement des bienfaits de la nation. Mais vous-autres, ne restez pas ici : Vous devez vous rendre à Caoqi pour vous instruire. »

Un jour, il dit à son disciple Zhicheng : « Tu es intelligent et habile ; tu es capable d'aller écouter le Dharma à Caoqi pour moi. Si tu entends des choses intéressantes, retiens-les et tu me les rapporteras. »

Zhicheng se rendit à Caoqi, il se joignit à l'assemblée, sans se déclarer.

Le Patriarche dit à l'assemblée : « Il y a un voleur de Dharma dans cette assemblée ». Zhicheng sortit du rang, il vénéra le patriarche et lui expliqua les raisons de sa présence.

Le Patriarche lui dit : « Tu es venu de Yuquan ? Tu dois être un espion... »

« Non, je ne le suis pas. »

« Pourquoi dis-tu non ? »

« Avant que je me présente, c'était oui ; mais maintenant, c'est non. »

« Comment ton maître instruit-il les hommes ? »

« Il conseille souvent aux gens de concentrer leur attention et de contempler la tranquillité... de pratiquer la méditation assise et de ne pas s'allonger. »

« Concentrer son attention et contempler la tranquillité, est une maladie et non le Chan. Rester toujours assis ne fait qu'emprisonner le corps et c'est sans intérêt pour la compréhension de la doctrine. Ecoute cette *gāthā* :

*Quand on vit, on reste assis sans s'allonger,
Quand on meurt, on reste allongé sans plus jamais
s'asseoir.*

*Quels mérites et vertus a bien pu apporter
Ce qui n'est qu'un squelette puant ? »*

Zhicheng le vénéra de nouveau et dit : « J'ai suivi le Grand maître Shenxiu durant neuf ans, sans pouvoir trouver l'illumination. Aujourd'hui, je vous ai entendu et j'ai tout de suite compris. Je me rends compte que « la vie et la mort » est une chose importante. Que le maître se montre compatissant et m'indique la voie. »

Le patriarche lui dit :

« J'ai entendu mon maître enseigner à ses disciples, la doctrine de « Discipline, Concentration et Sagesse ». Peux-tu me dire ce qu'en pense ton maître ? »

« Maître Xiu a dit : Eviter les actions négatives s'appelle Discipline, effectuer les actions positives s'appelle Sagesse, purifier son propre esprit s'appelle Concentration. Et vous, quel dharma enseignez-vous ? »

« Si je te dis que j'ai un dharma à enseigner, je t'aurai menti. Mais, pour faciliter la compréhension, je l'appelle momentanément Samādhi. Les « Discipline, Concentration et Sagesse » dont parle ton maître sont, en vérité, unimaginables et mon point de vue reste différent. »

« Il n'y a qu'une seule « Discipline, Concentration et Sagesse » ; comment peut-il y avoir une quelconque différence ? »

« Les « Discipline, Concentration et Sagesse » de ton maître s'adressent aux gens du grand véhicule ; les miennes, à ceux du suprême véhicule et ceux-ci n'ont pas la même facilité de compréhension.

Ecoute ce que je te dis et vois si c'est semblable à ce que dit ton maître : Le dharma que j'enseigne ne s'écarte pas de la nature propre. Prêcher le dharma en s'éloignant de l'essence, c'est prêcher en se basant sur l'apparence et la nature propre est alors, souvent oubliée. Sache que tous les phénomènes sont issus de la nature propre : voilà ce qu'est la doctrine « Discipline, Concentration et Sagesse ».

Ecoute cette *gāthā* :

*Le cœur sans faute est la Discipline de la nature propre,
Le cœur sans stupidité est la Sagesse de la nature propre,
Le cœur sans trouble est la Concentration de la nature propre ;
Comme le diamant, la nature propre est intangible,
Elle va et vient librement, car elle est le Samādhi. »*

Après avoir entendu la *gāthā*, Zhicheng remercia le patriarche, puis il lui en offrit une autre :

*Les cinq agrégats se rassemblent pour former le corps
illusoire,
Etant illusoire, comment pourrait-il être parfait ?
Et même si l'on revient vers la nature propre de
l'Ultime-vérité,
L'impureté persistera, si l'on reste attaché au dharma.*

Le Patriarche l'approuva et le félicita. Puis il lui dit franchement : « Les « Discipline, Concentration et Sagesse » de ton maître, sont faites pour encourager les hommes de petites racines de sagesse. Les miennes sont pour ceux de grandes racines de sagesse. Si l'on comprend la nature propre, on n'a pas besoin d'instaurer le bodhi-nirvana, ni les savoir et vision de la libération. C'est en comprenant qu'il n'y a aucun dharma à acquérir, qu'on peut établir tous les phénomènes. Cette compréhension s'appelle le dharmakāya, le bodhi-nirvana et aussi les « savoir et vision » de la libération. Celui qui connaît sa nature propre peut les établir à sa guise : il va et vient librement et sans entraves, il opère et parle à sa guise en suivant les circonstances. Il peut prendre toutes les formes sans jamais quitter sa nature propre et obtenir l'aisance, les pouvoirs surnaturels et l'état de parfaite liberté d'esprit et de cœur. C'est ce que l'on appelle connaître sa nature propre. »

Zhicheng demanda de nouveau au Patriarche : « Que signifie « ne pas établir » ? »

Le Patriarche répondit : « La nature propre n'a aucune pensée fautive, stupide ou troublée. Si, avec chaque pensée, on peut utiliser la sagesse pour examiner sa nature propre et se détacher des apparences de tous les phénomènes, on sera libre et insouciant. Alors, quel

besoin aurait-on d'établir encore quelque chose ? Comprendre la nature propre ne dépend que de soi-même. Aussitôt illuminé, aussitôt réalisé : il n'y a pas de pratique graduelle. C'est pourquoi, on n'établit pas les phénomènes. Ils sont originellement calmes... pourquoi vouloir instaurer un ordre ? »

Zhicheng le vénéra, et émit le vœu de le suivre sans relâche, de jour comme de nuit.

Le bhiksu Zhiche était natif de Jiangxi, son nom de laïc était Zhang Xingchang. Dans sa jeunesse, il était paladin, défenseur de la veuve et de l'orphelin. Après la scission de l'école Chan, les maîtres des deux écoles ne pratiquaient aucune discrimination l'un envers l'autre, mais leurs disciples se haïssaient. A cette époque, les adeptes de l'école du nord avaient nommé Maître Shenxiu sixième patriarche, et ils craignaient que le monde apprit l'histoire de la transmission de la robe. Ils chargèrent donc Xingchang d'assassiner le Patriarche Huineng. Ce dernier avait prévu la chose et préparé dix onces d'or dans sa chambre. Quand la nuit tomba, Xinchang pénétra dans la chambre du Patriarche pour l'assassiner. Le Patriarche lui tendit son cou et Xinchang abattit trois fois l'épée, sans lui causer la moindre blessure. Alors le Patriarche lui dit : « L'épée de la justice n'est pas perverse : brandir l'épée avec un cœur pervers n'est pas une action loyale. Je te dois, à la rigueur, de l'argent mais sûrement pas la vie. »

De frayeur, Xingchang s'effondra et ne se réveilla que bien plus tard. Il se repentit de son acte auprès du Patriarche, implora son pardon et exprima son désir de se faire ordonner. Le Patriarche lui donna l'or et lui dit : « Va-t-en ! Mes disciples pourraient te faire du mal... Plus tard, tu pourras revenir sous une autre apparence et je t'accepterai. »

Xingchang suivit les instructions et disparut. Il devint bonze et persévéra dans la Discipline bouddhiste.

Un jour, il se remémora les paroles du Patriarche et lui rendit visite. Le Patriarche lui dit : « J'ai souvent pensé à toi... Pourquoi as-tu tant tardé ? »

« Jadis, vous m'avez pardonné. Aujourd'hui, j'ai renoncé au monde et je pratique l'ascétisme mais cela ne suffit pas pour revaloir votre vertu. Je pense que seule, la propagation du Dharma pour guider les êtres, pourrait y suffire. Je consulte souvent le Nirvāna-sūtra, mais je ne comprends pas le sens de la « Permanence et Impermanence ». Que le maître veuille bien m'expliquer ! »

« L'Impermanence, c'est la Nature de Bouddha ; la Permanence, c'est la pensée discriminatoire de tous les dharmas, sains et malsains. »

« Ce que vous dites est diamétralement opposé aux textes des sūtras ! »

« Je te transmets les enseignements de Bouddha, comment oserais-je contredire les sūtras ? »

« Les sūtras disent que la nature de Bouddha est permanente et vous dites qu'elle est l'Impermanence. Tous les dharmas, sains et malsains et aussi la bodhicitta, sont impermanents, et vous dites que c'est la Permanence... C'est cette contradiction qui me rend perplexe ! »

« Jadis, j'ai écouté la bhiksuni Wujin Zang, quand elle récitait le *Nirvāna-sūtra* et je le lui ai expliqué. Aucun mot, aucune observation qui fût contraire au texte du sūtra. Il en est de même pour ce que je te dis aujourd'hui : il n'y a pas de versions différentes. »

« Ma capacité de compréhension est médiocre. Que le maître veuille bien m'éclairer ! »

« Le savais-tu ? : Si la nature de Bouddha est permanente, on ne peut même pas parler de dharmas sains et malsains et, même après d'innombrables kalpas, personne ne dira la bodhicitta. C'est pourquoi je dis que la nature de Bouddha est impermanente : c'est ce que Bouddha appelle la doctrine de la « vraie permanence ». Et si tous les dharmas sont impermanents, alors ils possèdent tous la nature propre pour faire face à la vie et à la mort. De ce fait, la nature de « sans vie et sans mort » de la vraie permanence ne sera pas universelle. C'est pourquoi je dis qu'ils sont permanents : c'est ce que Bouddha appelle

la doctrine de la vraie impermanence. C'est parce que les hommes ordinaires et les hérétiques prennent obstinément l'impermanence pour la permanence, cependant que les *dviyāna* eux, soutiennent que la vraie permanence est l'impermanence... Et voilà comment, ensemble, ils créent huit déceptions. C'est pourquoi, dans les instructions du *Nirvāna-sūtra*, Bouddha, pour briser leurs visions extrêmes, révèle les qualités de la vraie permanence, de la vraie joie, du vrai moi et de la vraie pureté du nirvāna. Aujourd'hui, tu suis le sūtra mot à mot et tu vas à l'encontre de sa véritable pensée, en t'attachant à une impermanence comportant des phénomènes d'extinction et une permanence immuable. Ce faisant, tu interprètes mal le sens profond et merveilleux des dernières paroles de Bouddha. Alors, même si tu le lis mille fois, quel intérêt peux-tu en retirer ? »

Xingchang connut soudainement l'illumination et il prononça la *gāthā* suivante :

*A cause du cœur qui s'attache à l'impermanence,
Bouddha dit que le nirvana est permanent.
Ne pas connaître la pratique subtile,
C'est comme vouloir ramasser les débris dans l'étang du
printemps.
Aujourd'hui, je ne m'attache à aucun résultat,
Alors, tout naturellement, la nature de Bouddha appa-
raît devant mes yeux.
Si le maître ne me l'avait pas appris,
Je ne l'aurais jamais saisi.*

Le Patriarche lui dit : « Tu as tout à fait compris (*Che*). Désormais, je te nommerai Zhiche. »

Zhiche le remercia respectueusement et se retira.

Un garçon de treize ans, nommé Shenhui, issu de la famille Gao de Xiangyang, s'en vint de Yuquan, pour rendre hommage au Patriarche.

Ce dernier lui dit : « *Kalyāṇamitra* ! Le voyage a dû être pénible. Es-tu venu avec l'essentiel ? Si oui, tu devrais connaître son maître, essaie de le décrire ... »

« Le non-attachement est l'essentiel. Le comprendre, c'est en être le maître. »

« Toi qui es novice, comment peux-tu parler si étourdiment ? »

Puis Shenhui demanda : « Quand vous méditez, voyez-vous ou ne voyez-vous pas ? »

Le Patriarche prit sa canne et le frappa trois fois : « Je te frappe ! As-tu mal, oui ou non ? »

« J'ai mal et je n'ai pas mal », répondit Shensui.

« Je vois et je ne vois pas », dit le Patriarche.

« Que signifie : Voir et ne pas voir ? », demanda Shenhui.

« Ce que je vois : dans mon cœur, je vois souvent les fautes mais je ne vois pas le vrai et le faux, le bien et le mal d'autrui. C'est pourquoi, je vois et je ne vois pas. Tu dis que tu as mal et que tu n'as pas mal : Si tu n'as pas mal, tu es comme un morceau de bois ou un caillou... Si tu as mal, tu es un homme ordinaire et tu vas te mettre en colère... »

Ce que tu demandes : Voir et ne pas voir... est une vision extrême. Avoir mal et ne pas avoir mal, ce sont les phénomènes de la vie... Tu ne vois même pas ta nature propre et tu oses te moquer des autres ! ...

Pris de remords, Shenhui le vénéra en s'excusant.

Le Patriarche ajouta : « Si tu t'égares et que tu ne vois pas, tu demanderas ta route aux *kalyāṇamitra*. Si tu connais l'illumination, tu verras ta nature propre et tu pratiqueras selon les principes. Tu es égaré, tu ne vois pas ta nature et tu viens me demander si je vois ou ne vois pas. Si je vois ma nature propre, je le sais et ma vision ne peut remplacer l'égarément de ton cœur. Si tu vois ta nature propre, tu ne

peux pas non plus, te substituer à mon égarement. Pourquoi ne pas chercher à comprendre et voir par toi-même, au lieu de venir me demander si je vois ou ne vois pas ? »

Shenhui le vénéra encore en s'excusant et il demeura fidèlement à son service.

Un jour, le Patriarche dit à l'assemblée : « J'ai un objet, sans queue ni tête, sans nom sans prénom, sans pile ni face... Le connaissez-vous ? »

Shenhui sortit et répondit : « C'est l'origine intrinsèque des bouddhas, la nature de bouddha de Shenhui. »

Le Patriarche dit : « Je t'ai dit qu'il n'a ni nom ni prénom, et tu l'appelles « origine intrinsèque de la nature des bouddhas ! Plus tard, même si tu as une chaumière pour t'abriter, tu ne pourras être qu'un enseignant de Dharma. »

Après le parinirvāna du Patriarche, Shenhui se rendit dans la capitale et fit prospérer le subitisme de Caoqi. Son œuvre « Notes illustrant l'Ecole » est très connue dans le monde bouddhiste.

Voyant que les disciples des différentes écoles avaient tous mauvais esprit et posaient des questions oiseuses, le Patriarche les rassembla et leur dit avec compassion : « Les pratiquants de la Voie doivent ôter de leur esprit toutes les pensées bonnes ou mauvaises... Si l'on ne pense ni au bien ni au mal, cet état n'a pas de nom. C'est « la nature propre » et cette nature propre unique est appelée « la vraie nature de l'Ultime-vérité ». Tous les enseignements sont basés sur cette vraie nature, à partir de laquelle on doit percevoir sa nature propre. »

Après avoir entendu ces paroles, chacun le vénéra et voulut être son disciple.

Commentaire

La différence entre le Chan de l'école du sud et celui de l'école du nord

L'école Chan chinoise a débuté avec l'arrivée en Chine du Bodhidharma, vingt-huitième patriarche dans la filiation indienne, qui a transmis le dharma, la robe et l'écuelle successivement à Huike, Sengcan, Daoxin et Hongren. Après Hongren, l'école se scinda en deux branches : celle du sud, et celle de nord.

L'école du sud se constitua autour du sixième patriarche Huineng, tandis que celle du nord était représentée par le Grand maître Shenxiu. Les deux écoles ne cessaient de se chamailler comme dans ces querelles entre frères, à cause de leurs méthodes de pratique différentes et de leurs interprétations divergentes.

Huineng pensait que la nature humaine est intrinsèquement pure et que nous sommes tous originellement des bouddhas. Aussi, dès que l'on connaît son cœur et perçoit sa nature, on peut connaître une subite illumination et redevenir bouddha.

Shenxiu pensait que la nature de bouddha que l'on possède originellement, est recouverte par des scories venues de l'extérieur : illusions, souillures et tentations, et que c'est pourquoi l'on doit travailler sans cesse, pour éliminer ces souillures et acquérir la bouddhité.

Le Chan de l'école du sud préconise l'illumination subite, tandis que celui de l'école du nord est partisan de la pratique graduelle. Ainsi, si l'on veut discuter de la différence entre ces deux Chan, on devra chercher à comprendre la différence entre ce qu'on appelle le subitisme et le gradualisme.

En réalité, « le Dharma vient d'une même école. C'est l'homme et uniquement lui, qui peut-être du sud ou du nord ». Il n'existe donc pas de dharma du sud et de dharma du nord. Ainsi, quand Huineng

rencontra le cinquième patriarche, Hongren, pour la première fois, ce dernier lui demanda d'où il venait et Huineng répondit : « De Lingnan. »

« Lingnan est une région sauvage, les sauvages ne possèdent pas de nature de bouddha », dit le cinquième patriarche.

« Il existe des hommes du nord et du sud, mais il n'existe pas de nord ni de sud dans la Nature de Bouddha », répliqua Huineng.

« Il n'y a qu'une seule sorte de dharma, mais son acquisition peut être plus ou moins rapide. » Il n'y a qu'une seule sorte de vérité, mais la progression peut être rapide ou lente. Le Dharma lui-même ne se divise pas en subitisme ou gradualisme, c'est la capacité d'assimilation des hommes qui diffère.

Certains peuvent se poser la question : Si « L'idée fondamentale du Chan est « sans bon, sans mauvais, sans amour et sans haine », pourquoi alors, ces dissensions entre les deux écoles ? Pourquoi leurs disciples respectifs ne peuvent-ils s'entendre ? Ce sont tous des pratiquants bouddhistes, pourquoi font-ils encore des différences et des comparaisons ? » Tout cela est dû au fait que le pratiquant peut souvent « laisser tomber » le moi, mais qu'il s'attache trop au dharma. Parfois, pour la vérité, pour la doctrine qu'il a réalisée, il n'admet pas qu'on le contredise. Il peut sacrifier sa vie, mais il ne peut abandonner le dharma, car pour lui, ce dernier est bien plus précieux que la vie.

Le Chan de l'école du sud est appelé le subitisme. Il est normal qu'il possède des caractéristiques et un contenu particuliers. Ci-dessous, je cite quelques points importants pour expliquer les idées fondamentales du Chan du Patriarche Huineng.

- Le Patriarche Huineng rejette la discrimination issue de la connaissance, n'aimant pas que l'on débute la pratique à partir des connaissances. Souvent, les gens le croient analphabète ; en réalité, il ne veut pas inciter les gens à faire la différence. Il préconise de « ne

pas s'appuyer sur les mots, mais de rechercher l'origine des pensées » : ce qu'il appelle : « comprendre son cœur, trouver sa nature et devenir bouddha ».

- La théorie et la pratique du subitisme du sixième patriarche représentent, de manière concrète, le Chan chinois. Elles lui permettent de fleurir et de fructifier. Pour l'école Chan du sud, « le cœur, c'est Bouddha ; Bouddha, c'est le cœur. Le cœur et Bouddha ne sont pas deux. » Si le cœur et Bouddha ne sont pas deux, nous possédons le cœur qui lui, englobe Bouddha... Alors, pourquoi perdre du temps à chercher ailleurs ? Le Patriarche dit : « Le cœur ordinaire est la Voie ». La vie, c'est le Chan, tout ce que l'on fait dans la vie, est le Chan. Ainsi, quelqu'un demanda, un jour, à un maître Chan :

- Comment pratiquez-vous ?
- Je m'habille, je mange...
- Qui ne s'habille pas ? Qui ne mange pas ?
- Tu manges, mais tu es exigeant et tu n'apprécies pas ce que tu manges. Tu dors, mais tu penses à toutes sortes de choses et ton sommeil n'est pas serein. Tu t'habilles, mais tu ne sais que choisir parmi tes vêtements et tu es toujours insatisfait. Nous, pratiquants Chan, nous mangeons quand nous avons faim, dormons quand nous avons sommeil... C'est ce qui s'exprime en disant « le cœur ordinaire est la Voie ».

- L'école du sud a cultivé l'efficacité des cris et des coups de bâton et l'instantanéité des questions-réponses. L'usage du « coup de bâton » a débuté quand le sixième patriarche frappa Shenhui, et celui du « cri », entre Maîtres Mazu et Baizhang. Entre le maître et le disciple, parfois, la communication se faisait par des paroles, mais parfois, par un coup de poing ou une gifle. Peu importe que ce soit un froncement de sourcils, un regard, un éclat de rire, ou une réprimande... tout est pédagogie. Le contact, dans l'école Chan du sud, est très simple, rapide et sans compromis.

- La création des écoles et des branches, a permis la propagation rapide et étendue du Chan en Chine. L'école Chan du sud du sixième patriarche Huineng, compte cinq lignées et sept écoles : Issues de l'enseignement de Maître Nanyu Huirang, naissent les lignées « Weiyang » et « Linji » ; de Maître Qingyuan Xingsi, les lignées « Caodong », « Yumen » et « Fayan ». De la lignée Linji, naquirent deux autres écoles : Huanglong et Yangqi, qui, s'ajoutant aux cinq autres, constituent l'ensemble appelé « Les sept écoles ».

- L'école du sud applique des règles tout à fait spéciales dans l'éducation des disciples. Parfois, le maître dit : « Ton affinité n'est pas ici ! Tu serais avisé d'aller voir ailleurs ». Parfois, le maître passe huit ou dix ans, sans adresser la moindre parole à ses disciples, ou bien il va leur imposer de lourdes corvées durant dix ans ou vingt ans... Toutes ces pratiques, à première vue bizarres, ont en réalité pour but de les aider à trouver l'illumination.

En résumé, le subitisme de l'école du sud est différent du gradualisme de l'école du nord. Mais, quelles sont précisément ces différences ?

Le subitisme, c'est l'instantanéité : il n'y a pas de durée ni d'étapes... C'est immédiat, rapide, direct... tel un éclair. On n'a pas le temps de penser, d'hésiter, ni de réfléchir.

Le gradualisme est ordonné et continu, telle une horloge qui tourne imperturbablement.

En réalité, dans la pratique, on ne doit pas parler de subit ou graduel... Vouloir réussir d'un seul coup est chose impossible : comme dit le proverbe : « Toute construction, si haute soit-elle, commence par ses fondations ». En règle générale, on peut, en théorie, acquérir l'illumination subite mais, en pratique, on doit exercer graduellement. C'est pourquoi, par le passé, nombreux furent les maîtres Chan qui ont d'abord acquis l'illumination et se sont exercés par la suite. Les

deux méthodes doivent se compléter mutuellement, car « les chemins sont nombreux, mais le havre de paix est unique ».

La compréhension mutuelle entre Shenxiu et Huineng

Le Chan est arrivé en Chine avec Bodhidharma qui, par la suite, l'a transmis successivement à Huike, Sengcan, Daoxin, et Hongren. Puis, l'école se scinde en deux : celle du sud, avec Huineng, et celle du nord de Shenxiu. L'école du sud préconise l'illumination subite, tandis que l'école du nord insiste sur la pratique graduelle. Et les deux écoles n'ont cessé de se quereller et leurs disciples de se comporter en ennemis.

Mais, voyons à travers les lignes du *Sūtra de l'Estrade*, comment ces deux maîtres se traitaient l'un l'autre :

Selon les *Annales de la transmission de la lumière*, les disciples de Shenxiu se moquaient souvent de Huineng, en le traitant d'analphabète. Pour eux, un paysan qui ne sait pas lire n'était pas qualifié pour être un patriarche.

Dans notre société, souvent les gens d'une même profession se détestent, y compris dans les milieux religieux. Si quelqu'un écrit un livre pour promouvoir le dharma, il y en aura tout de suite un autre pour le critiquer et dire : « il ne fait qu'écrire, il ne sait pas parler. » Puis, quand il aura appris à prêcher, un autre dira : « il ne sait que parler, il ne sait pas pratiquer. » Puis, un autre dira : « Il ne fait que pratiquer, il n'a rien fait de concret. » Ensuite : « Ce n'est qu'un moine laborieux, il ne parle pas l'anglais, ni le japonais, ni ... Il est incapable d'assurer au bouddhisme, une propagation internationale... »

En somme, peu importe ce qu'il fait, il y en aura toujours un autre pour le critiquer. C'est pourquoi, dans le bouddhisme, une phrase dit : « Pour que le bouddhisme prospère, il faut que les monastiques sachent faire l'éloge des autres monastiques. » De même,

dans la société actuelle, nous devons garder en tête la recommandation d' « être bienveillant envers autrui ». Avoir une spécialité est déjà une bonne chose, pourquoi chercherions-nous systématiquement les points faibles ? Si quelqu'un te demande : « Sais-tu tout faire ? » Quelle sera ta réponse ?

Maître Shenxiu ne pensait pas de la sorte et, parlant de Maître Huineng, il disait à ses disciples : « Il a acquis la sagesse lui-même, et compris les doctrines du suprême véhicule... je ne peux l'égaliser. De plus, mon maître le cinquième patriarche, lui a transmis personnellement la robe et le Dharma, ce qui n'est pas une mince affaire ! Je regrette de ne pouvoir lui rendre visite, et de rester ici à profiter indignement des bienfaits de la nation. Mais vous-autres, ne restez pas ici, vous devez aller à Caoqi pour apprendre. Si vous entendez des choses intéressantes, retenez-les et vous me les rapporterez. ». On peut voir par là, que Maître Shenxiu avait un cœur exempt de préjugés et large comme une vallée, et qu'il tenait Maître Huineng en haute estime. De son côté, Maître Huineng appréciait aussi Maître Shenxiu : quand le disciple de ce dernier, Maître Zhicheng, se rendit à Caoqi, il lui tint ces propos : « Les « Discipline, Concentration et Sagesse » de ton maître s'adressent aux gens du grand véhicule, les miennes, à ceux du suprême véhicule. Ils n'ont pas la même capacité de compréhension. »

Dans les *Biographies des moines éminents*, on lit parfois le récit des chamailles entre moines éminents. Mais comme ils étaient très vifs d'esprit, un rien pouvait leur faire connaître l'illumination et ensuite, ils s'appréciaient l'un l'autre. Par contre, les disciples persistaient dans leurs querelles, qui devenaient parfois de véritables affrontements, au gré de leurs caprices.

Un jour, Maître Dingshan et Maître Jieshan devisaient en se promenant. Maître Dingshan dit : « Dans la vie, il n'y a ni bouddha, ni mort. »

Maître Jieshan répliqua : « Dans la vie, si Bouddha est avec nous, nous ne risquons pas d'être égarés dans la vie ou la mort. »

Ils discutèrent sans pouvoir se mettre d'accord. Alors, ils allèrent demander à Maître Damei Fachang, qui leur répondit : « Un vert et un mûr ».

Maître Dingshan redemanda : « Lequel est le mieux ? »

Alors, Maître Damei lui dit : « Le vert ne pose pas de question. Celui qui pose des questions n'est pas vert. »

Les deux maîtres, Jieshan et Dingshan avaient, sur le dharma, des interprétations différentes mais, dès que quelqu'un leur donna un petit coup de pouce, ils trouvèrent tout de suite l'illumination.

Un jour, en marchant, Maître Mazu Daoyi traînait la jambe au milieu de la rue. Survint Maître Yinfeng, conduisant une charrette. En arrivant à la hauteur de Maître Mazu, il lui dit : « Voulez-vous, s'il vous plaît, retirer votre pied ? »

« Je l'ai mis là, je ne le retire pas ! »

« Vous l'avez mis là et vous ne le retirez pas ? Bien ! Moi, j'ai avancé et je ne recule pas. »

Alors, il poussa la charrette et passa sur le pied de Mazu. En rentrant à la pagode, Mazu sortit une hache et dit à tout le monde : « Que celui qui a écrasé mon pied se montre ! »

Maître Yinfeng s'avança et mit sa tête sous la hache. Maître Mazu éclata de rire et le félicita de son courage.

Souvent, nous avons l'impression que les maîtres et les disciples se querellaient, mais en réalité, ce n'était que leur manière de discuter et de se comprendre mutuellement.

A propos des querelles dharmiques, un autre récit des *Biographies des moines éminents* nous conte l'anecdote suivante :

Un jour, Maître Danyuan dit à Maître Yangshan : « Le maître impérial Nanyang Huizhong nous a offert un objet particulièrement précieux : il a fait un dessin avec quatre-vingt-dix-sept cercles.

Maintenant, je te remets ce dessin : tu dois le conserver soigneusement et le considérer comme un des trésors dharmiques de la pagode. »

Maître Yangshan prit le dessin et le brûla aussitôt.

« Quel malheur ! Pourquoi le brûles-tu ? » regretta Maître Danyuan.

« Ne soyez pas navré : ces quatre-vingt-dix-sept cercles, je les ai tous retenus. Si mon acte vous déplaît, je vous en redessine deux. »

En fait, pour une seule chose, ils avaient chacun leur point de vue ; l'un voyait le dharma dans « l'existence », l'autre, dans « l'inexistence », mais ils se toléraient l'un l'autre.

Un jour, Maître Huangbo Xiyun se promenait au Mont Tiantai, quand il rencontra un autre maître Chan et ils continuèrent la visite ensemble. Soudain, ils virent un cours d'eau et voulurent le franchir, mais il n'y avait pas de pont. Alors, Maître Huangbo enleva son chapeau de paille et posa sa canne. L'autre maître Chan lui dit : « Traversons ensemble ! »

« Si vous voulez traverser, allez-y ! »

L'autre remonta le bas de sa robe et traversa. A mi chemin, il se retourna et fit signe à Huangbo : « Venez ! Venez ! »

« Quel égoïste ! » s'exclama Huangbo, très en colère.

On a l'impression que Huangbo critiquait son compagnon en le traitant d'égoïste. En réalité, il voulait lui rappeler que le Chan est une pratique qui vise à « se libérer et libérer autrui ». Comme le disait le vénérable maître Cihang, dans ses dernières recommandations : « Ne pas désertir avant que le dernier soit libéré. »

Un jour, le maître Chan Yaoshan, de la Dynastie Tang, méditait dans la cour, ses deux disciples, Yunyan et Daowu, près de lui. Soudain, il leur montra deux arbres dans la cour : un desséché et l'autre florissant et demanda : « Lequel des deux est le mieux ? »

Daowu répondit : « Le florissant. »

Yunyan dit : « Le desséché. »

A ce moment, survint un serviteur et Yaoshan lui demanda : « Et toi, qu'en penses-tu ? »

« Celui qui fleurit, laissez-le fleurir ; celui qui se dessèche, qu'il se dessèche ! »

En fait, qu'il s'agisse de subitisme ou de gradualisme, chacun a ses raisons d'être. Ce qui est à Shenxiu reste à Shenxiu, ce qui appartient à Huineng reste à Huineng... Nous admirons Maître Huineng mais nous respectons aussi Maître Shenxiu. Car, lorsque l'on veut apprendre le bouddhisme, on doit comprendre que « la théorie et la pratique sont également importantes » et donc que le subitisme et le gradualisme ont tous les deux, leurs mérites ».

Que signifie « voleur de dharma » ?

Maître Zhicheng était le disciple du Grand maître Shenxiu, qui l'avait envoyé à Caoqi chez le sixième patriarche Huineng. Il se faufila dans l'assemblée sans indiquer sa provenance.

Le Patriarche le savait, et il lui demanda d'où il venait et ce qu'il faisait. Maître Zhicheng lui répondit honnêtement.

Le Patriarche lui demanda de nouveau : « Pourquoi viens-tu ici pour voler le dharma ? »

Zhicheng lui répondit : « Avant que je me présente, c'était oui ; mais maintenant, c'est non. » Car, comme il s'était présenté, on ne pouvait plus parler de vol.

Dans le bouddhisme, donner lecture pour promouvoir la doctrine s'appelle prêcher le dharma ; communiquer ses connaissances à ses disciples s'appelle transmettre le dharma. Une transmission non publique est dite secrète. Apprendre en cachette s'appelle voler le dharma. Maître Zhicheng avait caché sa provenance, c'est pourquoi, le Patriarche l'a traité de « voleur de dharma ».

Après qu'il se fut présenté, Maître Huineng l'instruisit. Maître Zhicheng trouva sa pratique extraordinaire, c'est pourquoi il consentit de son plein gré, à se mettre à son service.

Etre assis, couché, debout... est-ce pratiquer le Chan ?

Comment pratique-t-on le Chan : assis, couché, ou debout ? Pour le sixième patriarche, s'asseoir, s'étendre, ou être debout n'est pas Chan. C'est pourquoi, il dit au Maître Zhicheng : « Concentrer son attention et contempler la tranquillité est une maladie et non le Chan. »

Alors, qu'est-ce que le Chan ?

Le Grand maître Zibai a dit :

*Si l'on ne cherche pas à comprendre son cœur,
Méditer ne fait qu'accroître la douleur du karma ;
Si l'on sait protéger ses pensées,
Mal traiter Bouddha peut quand même apporter bénéfice
à la vraie pratique.*

Méditer n'est pas s'asseoir et fermer les yeux : s'asseoir avec les yeux fermés n'est qu'un des moyens pour entrer dans le Chan. Comme disait Maître Nanyu Huairang : « Si le bœuf est attelé la charrette et que celle-ci n'avance pas, faut-il frapper la charrette ou le bœuf ? ».

Frapper la charrette ne sert à rien. Dans la pratique du Chan, le plus important est la contemplation du cœur. Si tu veux comprendre ton cœur et trouver ta nature intérieure, la position de méditation assise n'apporte, à elle seule, un grand intérêt. Pour pratiquer le Chan, le plus important est de le faire avec le cœur.

La vraie méditation met aussi l'accent sur les travaux quotidiens. Maître Baizhang disait : « Porter du bois et des seaux d'eau n'est rien

d'autre que le Chan, un regard ou un clin d'œil n'est rien d'autre que la Voie ». Ainsi, qu'est-ce que le vrai Chan ? Porter du bois et des seaux d'eau, c'est le Chan ; broyer le riz, c'est le Chan ; labourer et piocher la terre, c'est le Chan ; travailler le jour et étudier le soir, c'est le Chan ; endurer et compatir, c'est le Chan ; peiner et se sacrifier, c'est le Chan ; être commode et ingénieux, c'est le Chan ; enseigner avec des cris et des coups, c'est le Chan... Le Chan est comme une fleur dans le monde, une lumière dans la vie ; le Chan est la sagesse, l'humour, le cœur sincère, notre vrai visage... Il est le trésor commun de l'humanité. Avec le Chan, nous n'avons plus peur dans la vie, même face à la mort. Avec le Chan, nous obtenons la concentration, la force...

L'esprit de Chan ne se limite pas à l'espace de la salle de méditation. Durant la journée entière, chaque mouvement est rempli des merveilleux plaisirs du Chan. La joie de Chan ne se trouve pas uniquement dans la méditation en fermant les yeux et contemplant le cœur... Toutes les activités quotidiennes révèlent la merveilleuse habileté du Chan. Le Chan de la vie, c'est appliquer l'exploit de la pratique de méditation à l'exercice des travaux quotidiens, pour pouvoir atteindre l'état de la parfaite sérénité. Le Chan, c'est se servir de tout son corps et de toute son âme pour percevoir les merveilles de l'univers, à partir de tous les événements, même petits et insignifiants... c'est changer la grandeur en simplicité. La moindre chose de la vie quotidienne est capable de nous révéler notre cœur et notre nature. Comme le disait Maître Yongjia : « Marcher est le Chan, s'asseoir est aussi le Chan, le corps reste paisible, que l'on parle ou garde le silence, qu'on soit actif ou immobile ». Pour un vrai méditant, le Chan est partout.

Les points de vue de Huineng et de Shenxiu sur la Discipline, la Concentration et la Sagesse

La Discipline, la Concentration et la Sagesse, sont les pratiques fondamentales du bouddhisme. Pour apprendre le bouddhisme, il faut avant toute chose « cultiver consciencieusement la discipline, la concentration, la sagesse, et abolir l'avidité, la colère et l'ignorance ».

La discipline peut soigner l'avidité, la sagesse, l'ignorance, et la concentration éliminer la colère ; les trois études « sans écoulement » – discipline, concentration, et sagesse – forment la base du Dharma. Il existe de nombreux textes bouddhistes dans les *Tripitaka* et *Dvādaśaṅga-buddha-vacana*, mais aucun ne sort du cadre des trois études : discipline, concentration et sagesse.

L'objectif de la discipline est d'éviter et empêcher les actions malsaines. Dans le bouddhisme, on distingue les cinq préceptes, les dix préceptes, les six majeurs et quarante-huit mineurs bodhisattva-préceptes, les deux-cent-cinquante préceptes des bhiksus, les trois-cent-quarante-huit préceptes des bhiksunis, etc. La discipline peut empêcher les actions malsaines, ajuster nos corps et cœur, et régler notre comportement. L'objectif de la concentration est de calmer notre esprit vagabond, c'est ce qu'on appelle « laisser tomber tous les attachements et éliminer toutes les pensées illusives ». L'objectif de la sagesse est de chasser les illusions, l'ignorance et les afflictions, pour connaître l'Ultime-vérité et atteindre le nirvāna.

En réalité, les trois études sont interdépendantes : de la discipline naît la concentration, qui engendre la sagesse, guidant les gens vers la libération. La sagesse est l'application de la concentration, la concentration est l'essence de la sagesse. Les trois études – discipline, concentration et sagesse – sont les ressources indispensables des pratiquants bouddhistes.

La discipline est un bon remède quand nous sommes malades, une protection quand nous avons peur, une force d'apaisement dans les périodes troublées. La concentration nous apporte la sécurité dans les moments difficiles. La sagesse est comme une lampe qui nous éclaire et nous indique le bon chemin, quand nous sommes égarés. Les trois études peuvent nous apporter santé et protection. Que nous évoluions dans la vie mondaine ou dans la vie transcendante, nous avons besoin des trois études.

Dans le *Sūtra de l'Estrade*, apparaît souvent l'expression « le subitisme du sud et le gradualisme du nord ». Cette distinction est due au fait que les deux Grands-maîtres avaient des points de vue différents concernant les trois études.

Maître Shenxiu se servait de la *Gāthā commune des sept bouddhas* pour expliquer la discipline, la concentration et la sagesse. Il disait : « Eviter les actions négatives s'appelle Discipline, effectuer les actions positives s'appelle Sagesse, purifier son propre esprit s'appelle Concentration. » Il demandait aux gens de ne pas commettre de mauvaises actions et les encourageait à en faire de bonnes. Cette pratique s'adresse plutôt aux gens du grand véhicule mais elle peut aussi mettre en garde, ceux de sagesse inférieure.

Le sixième patriarche, lui, expliquait que : « Le cœur sans faute est la Discipline de la nature propre, le cœur sans stupidité est la Sagesse de la nature propre, le cœur sans trouble est la Concentration de la nature propre. Comme le diamant, la nature propre est intangible, elle va et vient librement car elle est le Samādhi. » Ce que voulait Maître Huineng, c'était la pratique de cœur, la pratique des dispositions foncières. Si le cœur est sans faute, sans stupidité et sans trouble, que chercher d'autre ? Pourquoi faudrait-il encore parler de discipline, concentration et sagesse ? Pourquoi faudrait-il encore répéter d'« éviter les actions négatives et effectuer les actions positives » ? C'est pourquoi, cette doctrine est réservée aux adeptes du suprême

véhicule, gens de grande sagesse et de grandes dispositions. C'est une pratique de l'illumination subite.

De ces interprétations, nous pouvons percevoir la différence entre ces deux Grands maîtres et entre ces deux doctrines.

Pourquoi ces incessantes querelles entre les deux écoles ?

Souvent, les maîtres Chan n'attachent aucune importance aux honneurs ou opprobres qui les visent personnellement. Mais parfois, ils ont du mal à « laisser tomber » l'attachement qu'ils vouent à la vérité dharmique.

Pourquoi les deux écoles (sud et nord), ne cessèrent-elles de se quereller ? Tout d'abord, nous devons noter que les deux Grands-maîtres – Huineng et Shenxiu – se respectaient mutuellement et ne pas oublier que, dans l'histoire de l'école Chan en Chine, Maître Shenxiu fut nommé « Chef de dharma de deux villes impériales et maître de trois empereurs ». Les gens qui affluaient chez lui tous les jours pour le vénérer et lui demander conseil, se comptaient par milliers. Bien qu'il reçût tant d'hommages, il garda toujours beaucoup d'estime pour le sixième patriarche Huineng et souvent, il encouragea ses disciples à aller lui rendre hommage. Il a aussi plusieurs fois proposé au gouvernement, d'inviter Maître Huineng à venir prêcher au nord. Malheureusement, les disciples ne suivaient pas l'exemple de leur maître et ne se toléraient pas mutuellement.

Les querelles des deux écoles atteignirent leur paroxysme avec l'arrivée de Maître Shenhui, disciple du sixième patriarche. Le plus grand vœu de Shenhui fut de renverser Maître Shenxiu, pour assurer à l'école du sud de Maître Huineng, une « place au soleil » reconnue. Il proclama : « La pensée de Caoqi est la seule vraie. Le sixième patriarche : Maître Huineng, est le seul héritier légitime de l'école Chan ». Au nord, Maître Puji, comme son maître Shenxiu, fut nommé Maître

impérial par le gouvernement. Il soutint Maître Shenxiu comme sixième patriarche et s'autoproclama septième patriarche. Alors, il n'hésita pas à contredire Maître Shenhui, en criant sur tous les toits : « Huineng n'est pas l'héritier légitime de Bodhidharma ! »

Finalement, Maître Shenhui riposta, en organisant à la pagode Dayun de Huatai, une assemblée plénière des religieux et fidèles, pour établir la légitimité de l'école du sud. Il voulait montrer que :

1. L'école du nord n'était pas légitime, Maître Shenxiu n'étant pas l'héritier du cinquième patriarche.
2. Le gradualisme de l'école du nord n'était qu'un artifice pédagogique. Le Chan devait être une pratique de l'illumination subite et seul, celui dont parlait le sixième patriarche, était correct.
3. Les deux pratiques étaient fondamentalement différentes et Maître Shenhui se proposait de faire connaître à l'assemblée, ces différences.

Pour soutenir cette cause, Maître Shenhui se battit toute sa vie.

En réalité, il n'est pas nécessaire d'aller de gradualisme en subitisme, pour différencier le dharma : la différence réside uniquement dans le fait que les hommes n'ont pas les mêmes capacités, ni la même vitesse de compréhension. C'est pourquoi, quand nous méditons, il suffit de nous connaître nous-mêmes et de voir notre nature propre, pour être capables de parfaire notre moi.

La lignée dharmique du sixième patriarche Huineng, après sa propagation par ses deux disciples, Huairang et Xingsi, s'est épanouie en « cinq lignées, sept écoles », permettant à « une fleur, cinq pétales » de l'école subitiste du sud de prospérer et d'illuminer les générations à venir. Depuis, le parfum du Chan continue à se transmettre à l'infini dans le monde.

L'école de tous les enseignements, du sixième patriarche

Quel est le contenu du subitisme de l'école du sud du sixième patriarche ? Sur quelles théories et pratiques établit-il cette école ?

1. Le sixième patriarche a établi son école avec les trois corps de sa nature propre. Il enseignait que notre cœur et notre nature propre, sont munis des trois joyaux – Bouddha, Dharma et Sangha – d'essence unique. Pour lui, dans le cœur et la nature propre de chacun de nous, il y a la nature de bouddha, la nature de dharma, et la nature de sangha. Ainsi, la véritable prise de refuge auprès des trois joyaux, consiste à prendre refuge auprès des trois joyaux de notre nature propre.

2. L'enseignement du sixième patriarche attache une grande importance à la prise de résolution des quatre vœux universels, qui sont :

Les êtres sont innombrables, j'é mets le vœu de les libérer tous,

Les afflictions sont illimitées, j'é mets le vœu de les éliminer toutes,

Les doctrines dharmiques sont infinies, j'é mets le vœu de les étudier toutes,

La voie de Bouddha est suprême, j'é mets le vœu de l'accomplir entièrement.

Les quatre vœux universels du Mahayana sont, en fait, assimilables aux quatre noble vérités du Hinayana, qui sont : la souffrance, les causes de la souffrance, la cessation de la souffrance, et les moyens qui mènent à la cessation de la souffrance. C'est parce que les êtres souffrent, qu'il faut émettre le vœu de les libérer. C'est parce que les êtres enfantent des karmas et des afflictions, qu'il faut émettre le vœu

de les éliminer. En dehors des dharmas conditionnés, il existe encore une voie de bouddha, pure et non-agie, à rechercher ; c'est pourquoi, il faut émettre le vœu de l'accomplir. Pour acquérir le fruit de bouddhété, il faut apprendre le dharma ; c'est pourquoi, il faut émettre le vœu d'étudier toutes les doctrines dharmiques.

3. Le sixième patriarche attachait beaucoup d'importance au *mahā-prajñā-paramita*. Quand il était chez le cinquième patriarche, c'est grâce au *Sūtra du Diamant* qu'il acquit l'illumination. C'est pourquoi, il attachait une grande importance au développement de la nature propre prajñā, car seule, la sagesse peut conduire vers le *paramita* et nous aider à nous parfaire nous-mêmes.

4. L'enseignement du sixième patriarche accorde une grande importance à la pratique de la repentance, sans s'attacher à la forme. La repentance est une pratique importante du bouddhisme car elle nous permet de purifier notre cœur. Dans le bouddhisme, peu importe la voie que l'on veut suivre : il est nécessaire de posséder un cœur pur, pour pouvoir recevoir les mérites et vertus. C'est pourquoi, la repentance est un élément nécessaire de la pratique.

Il y a plusieurs repentances : sur les faits, sur les principes, sur les actions, etc. Le sixième patriarche préconise la repentance sans forme. Il est dit : « *Les péchés karmiques n'ont pas de nature propre à l'origine, ils sont fabriqués par le cœur (illusoire). Si le cœur est éteint, les péchés disparaissent.* » Sur la forme, toute cause karmique entraîne des rétributions mais, du point de vue de la nature propre, la nature du péché est originellement inexistante. C'est pourquoi la pratique de la repentance sans forme, est la plus efficace pour éliminer les péchés.

5. La vie quotidienne est la source d'eau vive de l'école Chan chinoise. « Tous les jours sont des jours favorables, tous les lieux sont

des lieux propices »... c'est une sorte d'état de l'école Chan chinoise. C'est pourquoi, le sixième patriarche affirme que « la vie est le Chan » : Dans la vie, on ne peut pas ne pas observer la discipline, sinon, la route de la renaissance vers les royaumes deva et humain sera barrée. On ne peut pas ne pas pratiquer, sinon, on ne peut compléter les mérites et vertus. On ne peut pas ne pas étudier les sūtras, sinon, on ne comprendra aucun raisonnement. On ne peut pas ne pas méditer, sinon, on ne pourra pas connaître son cœur. On ne peut pas ne pas réaliser la Voie, sinon tout ce que l'on verra sera obturé... C'est pourquoi, tous les disciples et les descendants du sixième patriarche préconisent le Chan de la vie : Pour Maître Huangbo Xiqian, méditer, c'est semer, planter, cultiver... Pour le sixième patriarche lui-même, le Chan, c'est broyer le riz, couper le bois, porter les seaux d'eau... Et le maître Chan Baizhang disait : « Porter du bois et des seaux d'eau n'est rien d'autre que le Chan » et « Un jour sans travail est un jour sans repas ».

Ainsi, l'enseignement que préconise l'école du Patriarche Huineng peut s'énoncer comme suit :

- La maladie est un bon remède : Le pratiquant ne doit pas trembler devant une maladie, au contraire : cela peut l'inciter à émettre les vœux.
- La calamité est une délivrance : Face au malheur et aux obstacles, si l'on a la force d'endurance, à l'instant même on sera libéré.
- Les démons sont des compagnons dharmiques : Pratiquer, c'est se battre contre l'armée des démons. Avec du talent et de la force, nous pourrions même les considérer comme des amis.

- Les obstacles sont la pierre de touche de la réussite. Comme il est dit chez Corneille : « à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ».
- Les ennemis sont une ressource : Dans la pratique, l'aide des *kalyāṇamitra* est très importante, mais parfois, les ennemis peuvent être aussi de bonnes ressources. Comme il est dit : « Ce qui est bon peut nous servir d'exemple, mais ce qui est mauvais peut nous servir de leçon ». Car, sans ennemi, ni opposant, aucun progrès n'est possible. Sans les attaques du démon, on ne penserait pas à manifester la grande bodhicitta.
- Etre victime d'une injustice est une occasion de pratiquer.
- Les contrariétés sont des jardins pour les maîtres Chan éminents. Contrairement à la plupart des gens qui se découragent au moindre chagrin, plus la situation leur est défavorable, plus ils se sentent à l'aise.
- La sobriété est une noblesse. L'argent ne représente ni la personnalité ni les vertus. Pour les pratiquants Chan, honneurs et richesses ne valent pas plus que de vieilles pantoufles. Leur échelle des valeurs ne repose pas sur la célébrité ou le profit, mais sur les vérités de l'univers.

Ainsi, dans l'esprit des maîtres Chan, il n'y a ni gloire ni honte, ni honneurs ni richesses...Seuls comptent le grand courage, la grande fermeté, la grande endurance... Le Chan, c'est notre cœur : tous les phénomènes, qu'ils soient mondains, transcendants, existants, inexistant, bons ou mauvais, sont tous dans notre cœur de Chan. Avec le Chan, notre cœur est ouvert et illimité : il peut englober le néant et tous les dharmadhatu.

Chapitre 9

La protection du Dharma

L'an Shenlong 1^{er}, le quinzième jour du premier mois de l'année lunaire, l'Impératrice Wu Zetian et l'Empereur Zhongzong promulguèrent un décret disant : « Nous avons invité les maîtres Huian et Shenxiu au palais. Nous souhaitons qu'ils nous aident à approfondir les doctrines du Véhicule Unique quand nous aurons un moment libre, parmi nos multiples obligations impériales. Les deux maîtres ont décliné l'invitation en nous disant : « Le maître Chan, Huineng, de la région du sud, a hérité en secret de la robe et du dharma, des mains du Patriarche Hongren, qui lui a transmis l'Ultime-vérité de Bouddha. C'est lui que vous devez inviter au palais. » En conséquence et par le présent décret, nous chargeons l'eunuque du palais, Xuejian, d'aller à votre rencontre pour vous accueillir. Que le maître nous accorde cette faveur et prenne rapidement le chemin de la capitale ! »

En réponse, le Patriarche remit à l'émissaire de l'empereur, une lettre authentique, dans laquelle il déclinait l'invitation pour raisons de santé et demandait la permission de passer le reste de sa vie dans les bois et les montagnes.

Ayant reçu cette lettre, l'eunuque, Xuejian, demanda alors au Patriarche :

- Tous les maîtres Chan éminents de la capitale disent : « Pour trouver la Voie, il faut pratiquer la méditation assise, car jamais personne n'a obtenu la libération sans pratiquer la méditation. » Puis-je connaître votre point de vue sur cette question ?

- La Voie ne peut être accomplie que par le cœur et non par le fait de s'asseoir. Il est dit dans le sūtra : « Si quelqu'un dit que le Tathāgata va, vient, s'assied ou se couche... il fait fausse route, car le Tathāgata ne vient de nulle part et ne s'en va nulle part. » ; « Sans apparition et sans extinction », voilà le pur Chan du Tathāgata. La parfaite vacuité de tous les dharmas, est le siège pur du Tathāgata. Il n'existe aucun dharma capable de réaliser l'Ultime-vérité... Pourquoi alors, se soucier de s'asseoir ou de ne pas s'asseoir ?
- Quand je reviendrai dans la capitale, leurs Majestés me poseront certainement des questions. Que le maître veuille bien m'instruire de l'idée fondamentale de son enseignement, afin que je puisse la rapporter à leurs Majestés et aux érudits de la capitale. Avec une lampe allumée, on peut allumer des milliers d'autres lampes et ainsi, tous les endroits encore obscurs seront éclairés et la lumière, jamais ne s'éteindra.
- La Voie (le dharma) ne contient ni lumière ni obscurité. La lumière et l'obscurité n'impliquent que l'idée d'alternance. Quand on dit que la lumière est sans fin, on est dans l'erreur car, en réalité, il y a toujours une fin et la lumière et l'obscurité ne sont que des appellations données, en se basant sur leur opposition. Il est dit dans le *Vimalakīrti-sūtra* : « Dans le Dharma, on ne fait pas de comparaison, à cause de l'inexistence des oppositions. »
- La lumière est comme la sagesse ; l'obscurité, c'est l'affliction. Si le pratiquant ne sait pas se servir de la sagesse pour chasser l'affliction, comment peut-il se libérer du cycle de samsara ?
- Le kleśa, c'est le Bodhi : ils ne sont pas différents. Vouloir se servir de la sagesse pour vaincre l'affliction, c'est la

compréhension des Dviyāna : ceux que Bouddha a instruits avec la parabole des chariots tirés par la chèvre et le daim. Les gens de grande sagesse ne nourrissent pas la même compréhension.

- Quelle est la compréhension du Mahayana ?
- La lumière [l'illumination] et l'obscurité [l'ignorance] sont deux aux yeux des hommes ordinaires, alors que les sages comprennent que leur nature est unique. La nature de la non-dualité, est la vraie nature. Et cette vraie nature, n'est pas moindre chez les hommes ignorants, ni plus grande chez les sages et les saints. Elle n'est pas troublée par les afflictions, ni rassérénée dans l'état de samādhi. Elle n'est ni éphémère ni éternelle, elle ne s'en va pas, elle ne vient pas, elle ne se trouve ni au centre, ni à l'extérieur, ni à l'intérieur... Elle est sans apparition et sans extinction, elle est permanente et immuable... On l'appelle « la Voie ».
- Vous parlez de « sans création et sans extinction ». Où est la différence avec ce que disent les hérétiques ?
- Les hérétiques se servent de l'extinction pour mettre fin à l'apparition, et de l'apparition pour en déduire l'existence de l'extinction. En raisonnant ainsi, l'extinction n'est pas la vraie extinction, pas plus que l'apparition... Quand je parle de « sans apparition et sans extinction », je veux signifier qu'il n'y a pas d'apparition à proprement parler, et donc qu'il n'y a pas non plus d'extinction. Voilà en quoi ma doctrine est différente de celle des hérétiques. Si vous voulez connaître l'idée fondamentale de mon enseignement, ne pensez ni au bien ni au mal... alors, tout naturellement, vous réaliserez l'essence pure du cœur, qui est limpide et calme et d'une efficacité infinie.

Xuejian reçut attentivement l'instruction et en fut subitement illuminé. Il salua le Patriarche et revint à la capitale pour rapporter aux empereurs, les paroles du maître. Le 3 septembre de cette année-là, un décret de louange fut adressé au Patriarche : « Vous avez décliné notre invitation pour raisons de santé et demandé la permission de passer le reste de votre vie dans les bois et les montagnes, afin de pratiquer la Voie pour notre bien. Ceci est vraiment un champ de mérites pour notre nation. Vous êtes comme Vimalakirti, qui prétexta la maladie pour rester à Vaśali, afin de propager le Mahayana, de transmettre les enseignements des bouddhas et de prêcher la doctrine de la non-dualité. Xuejian nous a transmis le savoir et la vision du Tathāgata que vous lui avez enseignés. C'est grâce aux bénédictions héritées de nos actions saines et aux bonnes racines cultivées durant nos vies antérieures, qu'il nous est permis de vivre à la même époque que vous et de connaître la doctrine du Suprême véhicule. Notre gratitude envers l'extrême bienfait du Maître est indescriptible ! »

Les empereurs offrirent également au Patriarche un kesa tissé dans la soie la plus précieuse, brodée de fils d'or et un bol en cristal. Ils ordonnèrent au préfet de Shaozhou, de rénover le monastère et nommèrent l'ancienne résidence du Patriarche : le Temple Guoen⁵⁵.

Commentaire

Le soutien des empereurs Zhetian et Zhongzong au bouddhisme

C'est sous la dynastie Tang (l'âge d'or du bouddhisme), que naquit le sixième patriarche. Il acquit l'illumination grâce à l'enseignement du cinquième patriarche et, bien qu'il prêchât à l'école du sud, les empereurs Zhetian et Zhongzong, lui envoyèrent mainte fois des

55. Guoen (國恩), qui signifie "la gratitude de la nation".

messagers, pour l'inviter à venir à la cité impériale ; ce qui montre à quel point étaient étroites, les relations entre la dynastie régnante et le bouddhisme.

Wu Zhetian fut l'unique impératrice de l'Histoire de la Chine. Elle se voulait fervente disciple de Bouddha et avait acquis une connaissance approfondie du bouddhisme. La *gāthā* de prélude, que les bouddhistes récitent encore de nos jours, est une des ses œuvres. La plus grande contribution de l'impératrice Zhetian en faveur du bouddhisme, fut la création des monastères des huit écoles du Mahayana, base du développement resplendissant des huit écoles bouddhistes chinoises.

Les plus importantes actions de l'Impératrice Zhetian en faveur du bouddhisme, consistèrent à :

Faire du bouddhisme, la première religion en Chine : Sous la dynastie Tang et depuis les empereurs Gaozu et Taizong, le taoïsme avait toujours été classé au-dessus du bouddhisme. Dès son accès au trône, Wu Zhetian publia un édit, rangeant les bhiksus et les bhiksunis au-dessus des moines taoïstes. Elle se servit des cinq préceptes pour instruire le peuple et des doctrines bouddhistes pour gouverner la nation.

Protéger le Dharma et secourir les nécessiteux : L'impératrice Wu fit l'éloge de l'école Huayan. Elle demanda au Vénérable maître, Siksānanda, de traduire le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* (*Āvatamsaka-sūtra*). Pour aider les centres de traduction des textes canoniques, elle suivit l'exemple des anciens gouvernements avec les Vénérables Kumarajīva et Xuanzang : Non seulement, elle se rendait dans les centres, mais elle prenait en charge tous leurs besoins matériels. Chaque fois qu'un ouvrage s'achevait, elle en écrivait personnellement la préface. Le troisième patriarche de l'école Huayan, le

Grand maître Fazang, fit l'objet de sa profonde admiration : elle lui conféra le titre de « Grand maître Xianshou ». Par la suite, lorsque le Grand maître Fazang utilisa la statue du « lion d'or » du Palais, pour interpréter le sens profond de Huayan, l'admiration que lui vouait l'impératrice s'accrut encore et la souveraine lui conféra tout spécialement le titre de « Maître impérial Kangzang ». Grâce à la protection de l'impératrice, l'école Huayan connut une ère de prospérité croissante.

L'impératrice attachait aussi une grande importance au bouddhisme international. C'est ainsi par exemple, qu'elle reçut le moine indien, Bodhiruci, avec les plus grands honneurs, l'installa au temple Foshouji de Luoyang et l'invita à prêcher le Dharma. Quand le Vénérable Yijing revint de l'Inde avec plus de quatre-cents sūtras, textes de Vinaya, sāstras en sanskrit et plus de trois-cents śāra, elle alla l'accueillir personnellement à la Porte-Est. Elle prit exemple sur l'esprit bienfaisant et compatissant de Bouddha, en créant des centres de soins pour aider les malades et les démunis.

Traiter les maîtres impériaux avec respect : Durant son règne, l'impératrice Wu accorda aux monastiques, le statut de fonctionnaires. Elle invita Songyue Huian et Shenxiu, maîtres Chan de l'école du Nord, au Palais, où elle les vénéra personnellement et s'instruisit auprès d'eux, jour et nuit. Elle conféra le titre de Maître impérial à Maître Huian et, après la mort de ce dernier, elle accueillit ses reliques au Palais, pour leur rendre hommage. Maître Shenxiu bénéficia, lui aussi du respect de l'impératrice et reçut le titre prestigieux de « Maître de deux capitales et de trois empereurs ». A sa mort, l'Impératrice Wu décréta cinq jours de deuil chômés, et assista en personne aux obsèques.

Exploiter les grottes : Si l'art de la sculpture du bouddhisme chinois a pu tant briller durant la dynastie Tang, il le doit, pour une

bonne part à la participation de l'impératrice. Sa plus notable contribution fut la statue du Vairocana Bouddha, du temple Fengxian des grottes Longmen. L'Histoire raconte que l'impératrice Wu offrit vingt-mille pièces de monnaie de sa cassette personnelle et présida la cérémonie de la consécration. L'allure grandiose de cette grande statue de Bouddha est le portrait spirituel de la majesté de l'impératrice Wu et de la prospérité de la dynastie Tang de cette époque.

L'Empereur Zhongzong reçut dès son plus jeune âge, l'éducation dharmique que lui dispensait le Grand maître Xuanzang. On l'appela « Foguang Wang (le Roi de la lumière de Bouddha) » et il émit le vœu de devenir moine bouddhiste. Après son couronnement, il soutint le bouddhisme de toutes ses forces. Durant ses cinq années de règne, il réalisa de nombreuses actions telles que :

- Interdire la distribution du sūtra *Laozi Huahu Jing* : un texte qui affirme que Laozi est allé en Inde pour enseigner le Taoïsme à Bouddha.
- Honorer le sixième patriarche Huineng, en lui offrant un kesa en soie brodée, un bol en cristal et autres objets précieux.
- Inviter le Vénérable maître Daoliang et d'autres, à passer leur retraite d'été au Palais et à transmettre les bodhisattva-préceptes à l'Empereur.
- Ecrire personnellement les préfaces, pour les sūtras traduits par le Vénérable Yijing.
- Participer personnellement aux travaux de traduction de Bodhiruci.
- Accorder au Vénérable maître Shenxiu un titre d'honneur posthume.
- Offrir un kesa pourpre au Maître Chan, Huian.
- Sortir personnellement de la ville pour accueillir Siksanda, quand celui-ci revint à Chang'an.

- Faire venir la relique (l'os de Bouddha), au Palais, pour lui rendre hommage.
- En 708, demander aux artistes-peintres de dessiner, sur les murs du Hall Lingguang, les portraits de tous les moines éminents qui avaient participé à la traduction des sūtras et écrire lui-même le texte d'éloge.

L'Impératrice Wu et l'Empereur Zhongzong embrassèrent le bouddhisme avec sincérité et continuèrent à assurer la protection du bouddhisme, initiée par les empereurs Taizong et Gaozong, ce qui permit au bouddhisme de rayonner comme le soleil au zénith. Aussi, dans le *Sūtra de l'Estrade*, nombreux sont les passages qui relatent la situation de l'époque.

Que signifie « la lampe éternelle » ?

Ce que l'on appelle la lampe sans fin ou lampe éternelle, c'est prendre une lampe pour en allumer des centaines et des milliers d'autres, signifiant ainsi que la lumière se transmet de l'une à l'autre et que le vaisseau dharmique vogue dans l'infini et pour l'éternité. Il est dit dans le *Vimalakīrti-sūtra* : « la lampe sans fin, c'est celle qui allume des centaines et des milliers d'autres lampes... alors, tous les coins obscurs sont éclairés et la lumière ne s'éteint jamais. » Dans le bouddhisme, la lampe représente la sagesse, la clarté, le Dharma, la Vérité... Apprendre le bouddhisme, c'est allumer la lampe à l'intérieur de son cœur, pour mettre en lumière ces ignobles afflictions, que nous traînons depuis toujours et que nous devons éliminer. Dans le chapitre « Entrer au dharmadhatu » du *Sūtra de l'Ornementation Fleurie*, il est dit : « La foi est la mèche, la compassion est l'huile, la pensée est l'instrument, la lumière est le mérite ». Il faut se servir de cette lampe éternelle, pour éliminer les trois poisons – avidité, colère, et ignorance –

et allumer la lumière du cœur intérieur. L'objectif de l'apprentissage du bouddhisme est d'allumer la lampe du cœur. Peu importe la puissance des lampes à l'extérieur, elles ne peuvent éclairer le cœur : C'est seulement en allumant la lampe prajñā à l'intérieur du cœur, que l'on peut éclairer, et soi-même, et les autres...

L'école Chan se montre exigeante sur la question de transmission de la lignée. Avant le sixième patriarche, les patriarches des générations précédentes se servaient toujours de la robe et du bol d'aumône comme symboles de leur foi. Le sixième patriarche ne transmet plus la robe et le bol, mais il préconisait la lampe sans fin, encourageant chaque pratiquant de la méditation, à transmettre la doctrine du Chan, comme une flamme passant de lampe à lampe. Comme il est dit : « En moulant le riz jour après jour, on acquiert la dextérité... Le dharma des patriarches, lui, se perpétue grâce à la lampe sans fin ». Avec de la persévérance, on peut transformer une barre de fer en aiguille à broder. Il suffit que notre pratique de Chan atteigne le niveau requis et alors, en allumant la lampe sans fin, nous pourrions transmettre le grand dharma des patriarches, afin qu'il puisse continuer à s'épanouir éternellement.

Le grand véhicule (Mahayana)

On utilise le terme de « Grand véhicule (Mahayana) », pour désigner les bodhisattvas qui ont formé le vœu de suivre les doctrines du Dharma et d'aider les êtres sensibles à s'éveiller. Le terme « Petit véhicule (Hinayana) », désigne les sravakas et les pratyekabuddha qui se concentrent sur leur seule libération personnelle.

« *Yana* » est un terme sanskrit qui signifie véhicule et désigne les doctrines capables de transporter les êtres sensibles, de cette rive des afflictions vers l'autre : celle de l'éveil. S'agissant des bodhisattvas, ils forment le vœu de libérer tous les êtres de leurs afflictions, c'est pourquoi on dit qu'ils font partie du « Mahayana (grand véhicule) ».

Pour ce qui est du « grand véhicule ». Il est dit dans le chapitre 12 du *Mahāyāna-sūtralaṃkāra*, que l'adjectif « maha (grand) », composant du mot Mahayana, a sept significations :

- Grande cause déterminante : le dharma que pratiquent les bodhisattvas, est conditionné par tous les grands principes du Dharma.
- Grande pratique : le Mahayana que pratiquent les bodhisattvas est bénéfique, à la fois pour eux-mêmes et pour autrui. Il recèle potentiellement, toutes les merveilleuses actions.
- Grande sagesse : les bodhisattvas utilisent leur sagesse pour étudier. Ils comprennent que l'être et le dharma sont tous les deux impersonnels et, en toute circonstance, ils restent lucides et détachés.
- Grande diligence : depuis de lointains kalpas, les bodhisattvas prennent de grandes résolutions et pratiquent sans cesse et avec diligence, pour atteindre la bouddhité.
- Grande dextérité : pour aider les êtres à s'éveiller, les bodhisattvas ne quittent pas le samsara : avec dextérité, ils endossent différents corps de métamorphose, pour se manifester dans les six royaumes.
- Grand courage : par leur sagesse, ils appréhendent tous les phénomènes et savent formuler de bons jugements. Devant la foule, ils prêchent tous les dharmas sans commettre la moindre erreur et sans éprouver aucune crainte.
- Grand événement : les bodhisattvas pratiquent le Mahayana dans le but de faire comprendre aux êtres les grandes causes et conditions de leur existence. C'est pourquoi, ils se manifestent mainte fois dans le monde, pour prêcher le grand et merveilleux dharma et indiquer le chemin du parinirvāna.

Dans le chapitre 8 du *Bodhisattva-bhūmi-sūtra*, les sept significations de l'adjectif « grand » du bodhisattva, sont :

- Grand Dharma : ici, le Dharma désigne l'enseignement de Bouddha. Le dharma des *Dvādaśaṅga-buddha-vacana* que les bodhisattvas reçoivent et observent constamment, est le meilleur, le plus grand.
- Grand Cœur : ici, le Cœur représente l'immense Cœur de tous les bouddhas, et aussi l'Anuttara-samyak-saṃbodhi que prononcent les bodhisattvas.
- Grande compréhension : les bodhisattvas observent les *Dvādaśaṅga-buddha-vacana* et comprennent parfaitement le sens de toutes les doctrines, sans être perturbés par le moindre doute.
- Grande pureté du cœur : ayant compris les *Dvādaśaṅga-buddha-vacana*, les bodhisattvas pratiquent en s'y conformant. Ainsi ils peuvent s'éloigner des déceptions et attachements, transcender tous les théories et applications, et obtenir le cœur pur.
- Grand héritage : Tous les bonheurs, vertus et sagesse qu'accumulent les bodhisattvas, sont autant de ressources pour atteindre la bouddhité et réaliser le suprême Bodhi.
- Grande durée de temps : les bodhisattvas ont pratiqué les six paramitas durant trois asaṃkhyeya kalpas, avant d'acquiescer le suprême Bodhi.
- Grand effet : Ayant les six mérites cités ci-dessus pour cause, les bodhisattvas obtiennent le suprême Bodhi comme effet.

C'est parce que les bodhisattvas du Mahayana possèdent ces sept « grand » qu'ils peuvent prononcer la bodhicitta, réaliser la voie du bodhisattva, en faire bénéficier soi-même et autrui, et être le navire qui transporte les êtres vers l'autre rive : celle de la libération.

De plus, le Mahayana possède encore sept grandes natures :

- La nature du grand territoire : le territoire où exercent les bodhisattvas, est le monde des innombrables bouddhas des dix directions, sans limite et sans fin.
- La nature de la grande pratique : la pratique que réalisent les bodhisattvas pour faire bénéficier soi-même et autrui, est immense.
- La nature de la grande sagesse : les bodhisattvas possèdent la sagesse prajñā et rien ne leur est inconnu. Ils peuvent, tout particulièrement, comprendre le non-moi de l'Ultime-vérité du dharmakāya.
- La nature de la grande persévérance : Pendant les trois asaṃkhyeya kalpas de pratique, les bodhisattvas réalisent ce qui est difficile à réaliser, et endurent ce qui est difficile à endurer.
- La nature de la grande dextérité : les bodhisattvas du Mahayana ne s'attachent ni au samsara, ni au nirvana. Comme il est dit : « par sagesse, ils ne s'attachent pas au samsara ; par compassion, ils ne s'attachent pas au nirvana.
- La nature de la grande réalisation : les bodhisattvas ont réalisé les quatre intrépidités et les āveṇikadharmas⁵⁶ du Tathāgata.
- La nature de la grande action : les bodhisattvas du Mahayana parcourent d'éternelles vies et morts, pour présenter tous les Bodhi et établir de grandes actions bouddhiques.

Dans le *Sūtra du Lotus*, une parabole utilise les chariots tirés par les chèvres, les gazelles, les bœufs et le grand bœuf blanc, pour faire des comparaisons : Les sravakas ne se libèrent qu'eux-mêmes, ils sont

56. Les dix-huit différentes caractéristiques des bouddhas comparés aux bodhisattvas.

comme les chèvres qui courent sans jamais se retourner pour regarder derrière elles. Les pratyekabuddha pratiquent les douze nidānas de la coproduction conditionnelle, pour chercher à transcender les trois mondes. Ils ont une petite pensée pour autrui, comme les gazelles qui regardent parfois les autres, derrière elles. Les bodhisattvas ressemblent à des bœufs qui tirent la charge avec patience et endurance. Enfin, le chariot du grand bœuf blanc symbolise le véhicule des bouddhas. Il est dit dans le chapitre « Parabole » du *Sūtra du Lotus* : « S'il y a des êtres qui, en écoutant prêcher le Bhagavat, reçoivent avec foi, pratiquent avec diligence dans le but d'acquérir le sarvajña⁵⁷, sarvathā-jñāna⁵⁸, svayambhū-jñāna⁵⁹ ..., pensent avec compassion à apporter la joie et la paix à tous les êtres et aident les deva et les humains à se libérer de tout, on les appellera Mahayana. » Ainsi, tous les hommes qui possèdent ce genre de pensée et d'esprit et qui prennent la résolution de faire bénéficier soi-même, tout en faisant bénéficier autrui, sont appelés bodhisattvas du Mahayana.

Comment définir « la vraie nature » ?

On l'appelle aussi : nature de bouddha (*bhūtatathatā*), car la nature de bouddha ne porte pas toujours le même nom, suivant les sūtras :

- Dans le *Bodhisattva-bhūmi-sūtra* : Dispositions foncières, pouvant donner naissance aux dix-mille bontés.
- Dans le *Prajñā-sūtra* : Bodhi, dont l'essence est l'éveil ou Nirvana, lieu de l'aboutissement de tous les saints.
- Dans le *Sūtra de l'Ornementation Fleurie* : Dharmadhatu, où tout fusionne harmonieusement.

57. Sagesse acquise par les sravakas et les pratyekabuddhas.

58. Sagesse acquise par les bouddhas.

59. Sagesse que les bouddhas possèdent naturellement.

- Dans le *Sūtra du Diamant* : Tathāgata, qui vient de nulle part.
- Dans le *Suvarṇaprabhāsottama-sūtra* : Tathāgata, permanent et intangible.
- Dans le *Vimalakīrti-sūtra* : Dharmakāya, support des Saṃbhogakāya et Nirmanakāya.
- Dans le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* : Bhutatathata, sans naissance ni extinction.
- Dans le *Nirvāna-sūtra* : Nature de Bouddha, essence du trikāya.
- Dans le *Sūtra de l'éveil parfait (Mahāvaiṣṭya-pūrṇabuddhasūtra-prasannārtha-sūtra)* : Dharani, englobant mérites et vertus.
- Dans le *Śrīmālā-siṃhanāda-sūtra* : Tathāgatagarbha, renfermant la nature essentielle.
- Dans le *Prasannārtha-sūtra* : Eveil parfait, dissipant l'obscurité par son immense clarté.

La nature de Bouddha se nomme aussi parfois : la Vraie apparence, le Prajñā, le Vrai cœur..., mais ces vocables désignent tous, notre visage d'origine. Si nous pouvons nous asseoir côte à côte avec les bouddhas, c'est parce que notre nature propre est équivalente avec celle des bouddhas, qui n'est autre que la Vraie nature. « Elle n'est pas moindre chez les communs et les sots, ni plus grande chez les saints et les sages. Le kleśa ne peut la troubler et le dhyāna ne peut l'insensibiliser ». Elle n'a ni naissance ni extinction, ni croissance ni décroissance, ni souillure ni pureté, ni rupture ni permanence. Elle n'est ni à l'extérieur, ni à l'intérieur, ni au centre. Elle est notre vrai Cœur, notre nature intrinsèque. Elle est comme l'or : tu peux le façonner en boucles d'oreilles, bracelets, bagues ou colliers..., les apparences changeront mais leur nature profonde sera toujours l'or.

La vraie nature ne peut être décrite, ni distinguée : elle est notre dharmakāya, notre vie de sagesse... Le dharmakāya se trouve partout dans le Néant, comme dans les dharmadhatu. Il n'est pas une thèse philosophique, ni une matière de connaissance : il est entièrement un état de pratique et de réalisation.

Un jour, le *stravira* Taiyuanfu donnait lecture sur le *Nirvāṇa-sūtra*. Quand il en arriva à la partie traitant des Trois vertus du Dharmakāya, où il exposait la merveilleuse théorie du Dharmakāya, un maître-Chan, dans le public, éclata de rire. Après la lecture, le *stravira* Taiyuanfu invita le maître Chan à prendre le thé et lui dit :

- Mes recherches sur le bouddhisme se limitent à l'interprétation des mots. Je ne prétends pas avoir une compréhension profonde des intentions du Bouddha. Je suis navré d'avoir été risible à vos yeux et j'espère que vous voudrez bien me donner quelques conseils.
- Si j'en juge par l'interprétation des trois vertus du Dharmakāya que vous avez donnée tout à l'heure, vous ne connaissez pas encore le Dharmakāya.
- Qu'y a-t-il d'inexact dans ce que j'ai dit ?
- Voulez-vous le répéter encore une fois ?
- La théorie du Dharmakāya est comme le Néant : Elle englobe les trois époques et les dix directions, elle apparaît suivant les affinités et il n'est nul endroit qu'elle ne puisse atteindre.
- Je ne prétends pas que ce que vous dites est erroné ; j'affirme simplement que vous n'avez pas encore assimilé la merveilleuse application de l'essence et de la forme du Dharmakāya.
- S'il en est ainsi, voudriez-vous m'ouvrir l'esprit ?
- Avez-vous confiance en moi ?
- Evidemment !

- Alors, à partir de cet instant, cessez de donner lecture pendant dix jours. Restez dans cette pièce, réfléchissez calmement en faisant retour sur vous-même et abandonnez toutes les affinités, saines ou malsaines !

Le *stravira* Taiyuanfu suivit les conseils du maître Chan et médita chaque soir, jusque tard dans la nuit. Très tôt, un matin, le roulement des tambours l'éveilla et, tout à coup, il trouva l'illumination. Alors, il s'en alla frapper à la porte du maître Chan et celui-ci lui dit :

- Je vous ai enseigné la grande doctrine ; pourquoi divaguez-vous encore, la nuit, comme un ivrogne ?
- J'ai seulement compris que je m'étais posé trop de questions sur moi-même quand je donnais lecture dans le passé et que je ne parvenais pas à être libre et insouciant. Dorénavant, je ne vais plus ergoter sur des détails, que ce soit dans les paroles ou dans les écrits !

Dès lors, il cessa de donner ses lectures, voyagea à travers le pays et devint enfin, un grand sage très connu.

Le dharmakāya est le corps de la Vérité, il est aussi notre visage d'origine. Ce corps d'essence est purifié de toute forme de souffrance et de toute forme de dualité, il doit être prouvé en éliminant l'ignorance. Pourquoi pratique-t-on le bouddhisme ? Qu'espère-t-on obtenir ? La réponse est : Se connaître soi-même, comprendre sa nature propre. Si l'on comprend sa vraie nature, alors, on connaîtra son visage d'origine.

Le « Sans naissance, ni extinction » est-il le *nityā-dr̥ṣṭi*⁶⁰ des hérétiques ?

Dans le *Sūtra du Cœur*, il est dit : « ... Tous les phénomènes ont cette apparence de vacuité ; il n'y a ni naissance, ni extinction, ni souillure, ni pureté, ni croissance, ni décroissance ... » Tous les phénomènes de

60. « Eternalisme » : concept qui affirme qu'un être se réincarne éternellement dans le même monde.

l'univers sont nés de causes et conditions. Dès lors, leur existence n'est donc pas réelle, c'est pourquoi on dit qu'il n'y a pas de naissance. Et quand les causes et conditions disparaissent, les phénomènes disparaissent aussi. Etant donné qu'il n'y a pas de naissance, comment pourrait-il y avoir extinction ? C'est pourquoi on dit qu'il n'y a pas d'extinction. L'apparition et la disparition sont des phénomènes semblables, ce n'est ni naissance, ni extinction. Ainsi, « sans naissance, ni extinction » n'est ni l'*uccheda-dṛṣṭi*⁶¹, ni le *nityā-dṛṣṭi* mondain. L'*uccheda-dṛṣṭi* et le *nityā-dṛṣṭi* sont des concepts extrêmes. « Sans naissance ni extinction », est une théorie naturelle, une vérité transcendante.

Dans le bouddhisme, à cause des différentes interprétations des doctrines dharmiques, il existe différentes théories appartenant aux différentes écoles. A notre époque, Maître Taixu et Maître Yinshun ont divisé le Dharma en trois théories et trois sections : les trois sections – la vraie permanence issue uniquement du cœur, l'illusion issue uniquement de la conscience, et la vacuité de la nature propre issue uniquement de l'appellation – de Maître Yinshun, sont aussi les trois théories – la coproduction conditionnelle des dharmadhatu, la Cittāmātra des apparences dharmiques, et la sagesse et la vacuité de la nature dharmique – de Maître Taixu. Dans la section « la vraie permanence issue uniquement du cœur » de la théorie de « la coproduction conditionnelle des dharmadhatu », il est dit que le cœur des êtres est le cœur Mahayana. Tous les êtres possèdent la nature de bouddha qui ne fait pas de différence de grade et qui est immuable. C'est pourquoi le sixième patriarche disait : « Les hérétiques se servent de l'extinction pour mettre fin à la naissance et de la naissance pour manifester l'extinction... ainsi présentée l'extinction n'est pas la vraie extinction et il en va de même pour la naissance. Quand je parle de « sans naissance et sans extinction », je veux dire qu'il n'y a pas de naissance à vrai

61. « Annihilationisme » : point de vue selon lequel la mort est la fin absolue de l'existence.

dire, donc il n'y a pas non plus d'extinction. Voilà en quoi ma doctrine est différente de celle des hérétiques. »

Quand le sixième patriarche disait qu'il n'y a pas d'extinction, il voulait dire qu'aucun phénomène n'étant véritablement né, il ne s'éteint naturellement pas. « Sans naissance et sans extinction »... : Voilà le pur Chan du Tathāgata, la nature de bouddha que les êtres possèdent originellement. Les êtres et Bouddha possèdent la même nature et c'est uniquement à cause des agissements illusoire, qu'elle présente des apparences de « création, installation, changement et extinction » ou « d'illusion, d'illumination, de souillure et de pureté ». Ainsi, le *Traité de l'éveil de la foi du Mahayana* répartit le Cœur des êtres qui englobe tous les phénomènes, en deux portes : la porte de l'ultime-vérité (bhutatathata) et la porte de la naissance-extinction. Cette répartition est connue sous le nom de « Un cœur qui s'ouvre sur deux portes ».

La porte de l'Ultime-vérité, c'est la vraie permanence, issue uniquement du cœur et signifiant que l'essence du cœur ne contient aucune forme de dualité, telles que les « création, installation, changement et extinction » et « illusion, illumination, souillure et pureté ». C'est une essence rationnelle d'égalité parfaite, qui n'a ni naissance ni extinction, ni croissance ni décroissance et qui est réelle et permanente.

La porte de naissance-extinction est la forme active du cœur : la pensée illusoire apparaît et disparaît selon les circonstances, c'est pourquoi se créent des formes de dualité. Si la pensée illusoire est éliminée, l'essence de l'Ultime-vérité apparaît automatiquement. Ainsi, bien qu'il y ait deux portes, elles ne sont en réalité ni les mêmes, ni différentes.

Un poème dit : « L'ombre des bambous balaie la terrasse mais les poussières n'ont pas bougé ; la lune se reflète dans le lac mais la surface de l'eau ne porte aucune trace. » : Les mille phénomènes de l'univers qui s'offrent à nos yeux ne cessent d'empoisonner notre cœur,

mais l'essence rationnelle de notre vrai cœur n'en subit aucune influence. Comme il est dit : « Peu importe la vitesse du cours d'eau, la situation reste calme. Les fleurs tombent une à une, mais s'il est en état de parfaite libération des illusions, le cœur reste toujours paisible. » Alors, même si le monde matériel subit les phénomènes de « création, installation, changement et extinction » et le monde sensible, ceux de « naissance, vieillesse, maladie et mort », notre cœur, lui, reste sans naissance et sans extinction.

Comment obtenir le « cœur pur » ?

On appelle « cœur pur », une nature intrinsèque immuable et sans discrimination. Certes, elle baigne dans le samsara mais elle n'est pas entraînée par lui, tout comme la nature de bouddha, n'est pas souillée pas les impuretés de la vie mondaine. La nature de bouddha ne subit ni gain ni perte, ni augmentation ni diminution, ni souillure ni pureté... Tu es devenu bouddha ? : Ta nature de bouddha n'est pas augmentée d'un point. Tu n'es pas encore illuminé ? : Ta nature de bouddha n'est pas diminuée d'un iota. Les bouddhas et les êtres sont égaux parce que tous, ont un cœur pur et possèdent l'identique nature de bouddha. Bouddha est un être éveillé, les êtres sont des bouddhas qui ne sont pas encore éveillés. C'est pourquoi, le sixième patriarche disait : « Si vous voulez connaître l'idée fondamentale de mon enseignement, ne pensez ni au bien ni au mal, alors, naturellement, vous réaliserez l'essence pure du cœur, qui est limpide et calme. » La notion : « bien et mal » est un concept dualiste acquis si le cœur se nourrit d'illusions, l'idée du bien et du mal surgit. Si l'on peut se détacher des notions de dualité : le vrai et le faux, le bon et le mauvais..., on obtient tout naturellement le cœur pur.

Le cœur pur possède d'incomparables et merveilleuses fonctions. Comme l'écrivait le poète Zhuxi :

*L'étang carré d'un demi-mu⁶² s'ouvre devant les yeux,
La lumière du jour et les ombres des nuages, errent dans
le ciel,
Comment le canal peut-il être si limpide ?
C'est parce que sa source est d'eau vive...*

Les dix-mille phénomènes du monde et de l'univers sont révélés naturellement par notre cœur et notre nature. Notre nature propre est munie aussi de nombreuses fonctions merveilleuses que l'on définit en disant : « les dix-mille phénomènes retournent à l'unité, l'unité donne naissance aux dix-mille phénomènes ». Les manifestations de l'univers sont incessamment changeantes, mais l'essence est unique. C'est pourquoi, un n'est pas peu et un milliard ne représente pas beaucoup. Parce que nous possédons un cœur pur, si nous ne nourrissons pas de pensées illusionnées et si notre cœur est sans attache, alors, nous posséderons la vraie foi, la vraie pratique, la vraie compréhension et la vraie réalisation.

Comment obtenir le cœur pur ? Le plus important est, face aux discordes, de ne pas disputer du bon droit ou du tort, de ne pas se laisser entraîner par le vrai et le faux, car, « ceux qui disputent pour le bon droit et le tort n'ont pas encore compris, ceux qui s'attachent aux circonstances manquent de concentration, ceux qui se noient dans la solitude laissent sommeiller leur sagesse, ceux qui sont orgueilleux ont un moi excessif, ceux qui s'attachent à la vacuité ou à l'existence sont ignorants, ceux qui s'attachent aux mots ou aux preuves sont entêtés, ceux qui cherchent Bouddha par l'ascétisme sont égarés, ceux qui cherchent Bouddha en dehors du cœur sont hérétiques, ceux qui s'obstinent à croire que le cœur est Bouddha sont des démons. » Ainsi, comment obtenir notre propre cœur pur ? En ne pensant ni au bien, ni

62. Mu : Mesure agraire, variable, selon les époques et les systèmes. Environ 675 m²

au mal, en ne s'attachant à quelque pensée que ce soit... Alors, notre visage d'origine apparaîtra instantanément.

Le patriotisme du sixième patriarche Huineng

Le bouddhisme est une religion de patriotes, en commençant par son fondateur Sakyamuni-Bouddha. Non seulement, il aimait le peuple, mais il protégeait aussi son pays. Pour empêcher l'armée du Roi Virudhaka d'attaquer Kapilavastu (son pays natal), il s'est, plusieurs fois assis au milieu de la route, en plein soleil, pour stopper l'avance de l'armée. Et à cause de sa présence, le Roi Virudhaka a retiré ses troupes plusieurs fois. Finalement, il a dit à Bouddha : « Bouddha ! Le soleil est si fort, ne vous asseyez pas au milieu de la route, mettez-vous à l'ombre sous cet arbre de la berme. »

Bouddha lui répondit : « L'ombrage de la lignée familiale est meilleur que tous les autres. » Il voulait dire : la lignée familiale est mon ombrage. Mon pays et ma parenté risquent d'être détruits par ton armée... Quel confort m'apporterait l'ombre d'un arbre ?

On peut ainsi voir que Bouddha était un homme à la fois loyal et pieux.

Le sixième patriarche Huineng était aussi un Grand maître qui aimait son pays et ses compatriotes. Il avait des dispositions innées de grande compassion. Quand il était réfugié dans la colonie des chasseurs, il essayait toujours de libérer les petits animaux piégés. Il prêchait pour protéger l'ordre et accroître la moralité de la société.

Selon le *Sūtra de la contemplation du Cœur*, celui qui gouverne un pays doit être muni des dix vertus suivantes :

- Savoir regarder le monde avec les yeux de la sagesse.
- Grâce aux mérites, aux vertus et à la sagesse, rendre la nation et la société plus nobles.

- En apportant la paix et la joie au peuple, rendre le pays prospère et le peuple insouciant.
- Eliminer les rancunes et les haines pour éviter les calamités.
- Supprimer le malheur pour éliminer frayeurs et terreurs.
- Attribuer la gestion des affaires nationales à des personnes sages, capables de servir le pays.
- Offrir au peuple une vie paisible.
- Gérer le monde avec le Dharma.
- Prendre en charge tous les karmas collectifs, sains et malsains.
- Etre un guide pour le peuple.

Ainsi, le Patriarche Huineng promut sans cesse l'idée d'« apporter la paix au peuple, et (de) bien gouverner le pays ». Depuis toujours, le rôle qu'a joué le bouddhisme au sein du pays et de la société, a eu pour effet de purifier le cœur des hommes, de maintenir l'ordre social, et d'aider, par ses conseils, le pouvoir impérial. On peut dire que le bouddhisme est une position clé de la noblesse d'âme du peuple car, grâce au bouddhisme, les hommes apprennent les notions de causalité, de moralité et de vertu. Le bouddhisme peut combler les imperfections de la loi et contribuer au bon fonctionnement de la vie politique. Le bouddhisme et la politique ont ce même objectif de conduire les hommes et sont donc en étroite intimité et connexion. L'Histoire nous montre que, durant les périodes où le bouddhisme était florissant, le pays était prospère ; réciproquement, plus le pays était riche et puissant et la politique claire et limpide, plus le bouddhisme se développait.

Du contenu des textes récités matin et soir dans les pagodes, on peut noter l'attention que le bouddhisme porte à l'avenir du pays. Ainsi, dans l'hymne de l'Eloge du précieux vase tripode : « Prions pour la paix du monde, qu'elle soit aussi durable que le ciel et la terre... » ; ou dans la prière du service matinal : « Que les fondements

de la Nation se fortifient, que l'ordre qui règne dans l'Etat brille durablement... » ; ou encore le vœu émis par le maître Chan Changlu : « Que la paix s'installe dans le pays et que la guerre disparaisse. Que le vent soit propice et la pluie opportune et que le peuple puisse être heureux, dans la paix et la joie », etc. Après son séjour en Chine, le maître Zen japonais, Myoan Eisai, écrivit, à son retour au Japon, le *Traité sur la prospérité du Zen pour protéger le Pays*, en trois volumes. Certes, les moines éminents des générations antérieures ne dirigeaient pas la politique, au même titre que les rois et les gouverneurs... mais leur amour pour la Patrie était aussi vif que celui de tout autre citoyen. Ils avaient pris le chemin de l'ordination et quitté leurs familles, mais n'avaient pas, pour autant, tourné le dos à leur pays. Le patriotisme est le même pour tous et s'intéresser à la politique, ne demande pas nécessairement d'avoir un titre ou d'exercer le pouvoir. Aimer sa patrie n'est pas un péché ; par contre, n'avoir aucune notion de la nation et du peuple en est un. Le pays a besoin, dans ses rangs, de nombreux adeptes bouddhistes, qui utilisent les merveilleuses doctrines de leur foi, pour purifier le cœur des hommes, améliorer la mentalité générale, apporter à la société un soutien psychologique et spirituel et, dans les moments difficiles, prodiguer aux hommes, consolation et encouragements.

Pourquoi le sixième patriarche a-t-il décliné l'invitation impériale ?

Nous venons de le dire : le sixième patriarche était un moine éminent, qui veillait sur son pays et aimait son peuple. Pourtant, chaque fois que l'Impératrice Zhetian et l'Empereur Zhongzong l'invitaient à venir au Palais, il déclinait l'invitation sous prétexte de maladie. Le *Sūtra de l'Estrade* ne nous dit pas pourquoi, mais nous pouvons avancer les hypothèses suivantes :

- A l'époque, dans la cité impériale, la réputation de Maître Shenxiu était très grande. Certes, il avait recommandé Maître Huineng au Gouvernement, mais il n'est jamais facile de « faire cohabiter deux tigres dans la même montagne ». De plus, la présence au nord de Maître Shenxiu assurait la pérennité d'un centre bouddhiste dans la région et le sud avait, lui aussi, besoin du sien. Enfin et surtout, le cinquième patriarche Hongren avait dit à Huineng, que sa place était à Lingnan et c'est pour ne pas aller contre les dernières volontés de son maître, que le sixième patriarche a toujours décliné les invitations impériales.
- Tous les pratiquants de Chan veulent s'éloigner des centres urbains pollués et bruyants et se détacher des honneurs et des richesses mondains. Le sixième patriarche était issu d'un milieu très modeste mais, grâce à ses exceptionnelles dispositions, il acquit l'illumination et hérita du Dharma du cinquième patriarche. Dans son cœur, il ne convoitait ni les honneurs ni les richesses : il ne voulait qu'aider les êtres à se libérer de leurs afflictions et c'est pourquoi, il refusait les invitations.
- Le sixième patriarche n'avait pas reçu une éducation approfondie dans sa jeunesse et, physiquement, il était de petite taille, alors que les hommes du nord sont souvent plus grands et mieux proportionnés. Peut-être, Huineng a-t-il craint de ne pouvoir, en raison de son apparence physique, inspirer le respect aux gens... Or, si l'on ne respecte pas l'homme, on ne saurait respecter le Dharma qu'il prêche.

C'est sans doute à cause de ces trois appréhensions qu'il a décliné les invitations.

Ce qui n'empêche pas que, dans l'histoire du bouddhisme en Chine, on trouve nombre de moines éminents présentant une vilaine apparence physique. L'important est dans la prise des résolutions et l'émission des vœux et pas nécessairement dans le fait d'avoir « une apparence majestueuse ». Après le nirvana de Huineng, le grand écrivain Liu Yuxi a rédigé une inscription lapidaire en son honneur :

*Le cinquième patriarche l'appréciait et le considérait
comme son successeur
Il lui transmet donc les précieux instruments.
Et Huineng s'établit à Caoqi,
Où il fonda l'Ecole du Sud.
Les disciples affluaient,
Telles les eaux qui se déversent vers l'Est.
Il leur donnait de merveilleux remèdes,
Pour guérir leur mutisme et leur surdité.
Les décrets de l'empereur ne purent l'attirer
Il (l'empereur) le nomma héros du Dharma.*

La personnalité du sixième patriarche, Huineng, était différente de celle du Grand maître Xuanzang. Ce dernier accompagna maintes fois l'empereur Gaozong, dans ses tournées d'inspection, alors que le patriarche Huineng, se contentait de vivre modestement, à l'écart. Malgré cela, sa réputation et son comportement vertueux étaient respectés par la nation et la société et le prestige des deux maîtres était équivalent.

Les recommandations

Un jour, le sixième Patriarche fit venir ses disciples : Fahai, Zhicheng, Fada, Shenhui, Zhichang, Zhitong, Zhiche, Zhidao, Fazhen, Faru... et leur dit : « Vous êtes différents des autres, après mon nirvana, vous deviendrez chacun le maître d'une région. Je vais vous apprendre comment prêcher, pour ne pas vous éloigner des idées fondamentales de notre école. Vous devez tout d'abord parler des « trois catégories » et employer les « trente-six paires », pour éviter les deux extrêmes. Vous enseignerez tous les dharmas, sans jamais vous éloigner de la nature propre. Si quelqu'un vous interroge sur le dharma, répondez toujours par paires de phénomènes opposés qui sont simultanément la cause l'un de l'autre, jusqu'au moment où leurs contrastes auront complètement disparu. Alors, aucun attachement ne pourra subsister.

Les « trois catégories » sont : les agrégats, les domaines sensitifs et les sites de perception sensorielle. Les agrégats sont les cinq facteurs constitutifs de l'ego (*pañca-skandha*). Ce sont : la forme (*rūpa-skandha*), la sensation (*vedanā-skandha*), la perception (*saṃjñā-skandha*), la formation mentale (*saṃskāra-skandha*) et la conscience (*viññāna-skandha*). Les sites de perception sensorielle sont les douze sites (*dvādaśan-āyatana*) qui comprennent les six objets de perception de l'extérieur : la forme, le son, l'odeur, le goût, le toucher et l'objet de la pensée et les six organes de perception : l'œil, l'oreille, le nez, la langue, le corps et l'esprit. Les domaines sensitifs sont au nombre de dix-huit (*aṣṭādaśa-dhatavaḥ*), incluant les six organes, les six objets

et les six consciences de perception. La nature propre peut englober tous les phénomènes, on l'appelle aussi conscience fondamentale (*Ālayavijñāna*). Avec l'apparition des discriminations, elle devient la conscience mentale souillée (*Mana*). De cette conscience mentale souillée, naissent six consciences, chaque fois que les six organes de perception sont en contact avec les six objets de perception. Ainsi, les dix-huit domaines sensitifs sont des effets produits par la nature propre. Leur acuité dépend de l'état, sain ou malsain, de la nature propre. Le fonctionnement malsain est celui des êtres, le fonctionnement sain est celui des bouddhas. Tout fonctionnement a donc pour origine, la nature propre.

Les « trente-six paires » d'opposés sont :

Les cinq du monde extérieur inanimé : Ciel et terre, soleil et lune, lumière et obscurité, Yin et Yang, eau et feu.

Les douze se rapportant aux apparences et vocables des choses, objets et phénomènes : Parole et Dharma, existence et non-existence, apparence et sans apparence, avec écoulement et sans écoulement, forme et vacuité, mouvement et repos, pureté et impureté, vulgarité et sainteté, monastique et laïque, vieillesse et jeunesse, grandeur et petitesse.

Les dix-neuf provenant du fonctionnement de la nature propre : Long et court, perversité et droiture, égarement et illumination, ignorance et sagesse, trouble et concentration, bienveillance et méchanceté, discipline et désordre, justice et injustice, réel et fictif, accidenté et plat, kleśa et bodhi, permanence et impermanence, compassion et malveillance, joie et colère, générosité et avarice, avancement et recul, naissance et extinction, corps dharmique (*dharmakāya*) et corps physique, corps d'émanation (*nirmanakāya*) et corps de jouissance (*sambhogakāya*).

Si l'on sait comment utiliser ces trente-six paires de dharma, la Voie pourra communiquer librement avec toutes les doctrines

dharmiques sans être attachée aux deux extrêmes. Il faut laisser la nature propre s'exercer en fonction des circonstances et, dans les conversations avec autrui, il faut se détacher des apparences, face aux apparences du monde extérieur, et de la vacuité face à l'intérieur de soi-même. Si l'on s'attache aux apparences, on fera naître des visions perverses et si l'on s'attache à la vacuité, on accroîtra sa propre ignorance. Ceux qui s'attachent à la vacuité, diffament les sūtras quand ils disent que les mots qui y sont écrits sont inutiles. Car, s'ils soutiennent que les écrits sont inutiles, ils ne devraient pas non plus parler, puisque les paroles font aussi partie de la littérature. Et quand ils répètent sans cesse « ne s'écrit pas », ils oublient que « ne s'écrit pas » est une locution, donc des mots. De plus, quand ils entendent les autres prêcher, les voilà qui leur reprochent de s'attacher aux mots ! Vous devez comprendre que ce comportement, non seulement égare son auteur, mais encore, diffame les sūtras. Or, calomnier les sūtras, est un péché mortel !

Ceux qui s'attachent aux apparences extérieures et créent toutes sortes de complications pour rechercher la vérité, ou construisent des centres de culte pour y vaticiner sur l'existence et l'inexistence, ceux-là ne trouveront jamais leur nature, dussent-ils y consacrer d'innombrables kalpas ! Il faut pratiquer en se conformant au dharma, mais surtout ne pas rester indifférent, sous peine de créer des obstructions à la compréhension de la nature de la Voie et, si l'on écoute le dharma sans le pratiquer, on fera naître des pensées perverses. Il nous faut donc pratiquer en nous conformant au dharma, sans nous attacher aux apparences. Si vous comprenez ceci et le mettez en pratique, vous resterez fidèles aux idées fondamentales de notre école.

Si quelqu'un vous pose des questions, répondez-lui « *a contrario* » : S'il vous questionne sur l'existence, répondez-lui par l'inexistence ; s'il parle d'inexistence, répondez-lui par l'existence. Les deux étant simultanément cause et condition l'une de l'autre, la pensée de la voie

du milieu apparaîtra. A toutes les questions vous pouvez répondre ainsi et la pensée de la Voie du milieu ne sera pas perdue.

Si quelqu'un demande : « Qu'est-ce que l'obscurité ? » Il faut lui répondre : « La lumière est la cause, l'obscurité est la condition. Sans la lumière, c'est l'obscurité. Il faut utiliser la lumière pour dévoiler l'obscurité... et l'obscurité pour révéler la lumière. Les deux extrêmes étant les causes simultanées l'une de l'autre, la pensée de la Voie du milieu apparaîtra ». A toutes les autres questions, vous pourrez répondre de la sorte, quand vous enseignerez le dharma. Utilisez cette méthode de l'opposition des formes et restez fidèles aux idées fondamentales de notre école ! »

Au septième mois de la première année de l'ère Taiji⁶³, le Patriarche envoya les disciples au temple Guoen, à Xinzhou, pour construire une pagode et en accéléra l'exécution. Les travaux furent terminés à la fin de l'été suivant. Le premier jour du septième mois, il rassembla les disciples et leur dit : « Au huitième mois, je vais quitter ce monde... Si vous avez des questions, posez-les maintenant et je vais y répondre, pour vous éclairer. Hâtez-vous car, lorsque je serai parti, personne ne sera plus là pour vous instruire. » En entendant ces mots, Fahai ainsi que tous les autres disciples furent émus aux larmes, seul Shenhui resta impassible et garda les yeux secs.

Le Patriarche dit : « Le jeune maître Shenhui a compris que le bien et le mal ne sont pas différents. Il reste inébranlable face aux critiques comme aux louanges, et n'affiche ni joie ni peine, cependant que vous autres qui pleurez, ne connaissez pas encore cet état d'esprit. Qu'avez-vous donc appris durant toutes ces années passées au monastère ? Vous pleurez aujourd'hui, mais pour qui ? Si vous êtes inquiets en pensant que je ne sais pas où je vais, sachez que vous êtes dans l'erreur car, s'il en était ainsi, comment aurais-je pu vous annoncer mon départ ? En fait, vous pleurez, parce que vous ne connaissez pas

63. 712 de notre ère.

l'endroit où je vais aller ; sinon vous n'auriez pas pleuré. Sachez que la nature dharmique est originellement sans naissance ni extinction et asseyez-vous. Je vais vous apprendre une gāthā qui s'appelle la gāthā sur la réalité, l'illusion, le mouvement et le repos. Si vous la récitez, vous comprendrez ma pensée. Vous pratiquerez en vous y conformant et ce faisant, vous resterez fidèles aux idées fondamentales de notre école. »

Les disciples lui rendirent hommage et lui demandèrent de dire la gāthā :

*Aucun phénomène du monde n'est réel,
Ne les prenez pas pour réalité à cause des déliions ;
Les prendre pour réalité,
Est vision totalement illusoire.
Si l'on peut, du fond du cœur, comprendre la vérité :
Le cœur qui se détache des apparences est le cœur vrai,
Si le cœur reste attaché aux apparences,
Il n'y aura pas de vérité et alors, où la trouver ?
En principe, les êtres sensibles comprennent ce qu'est le
mouvement,
Seuls les insensibles restent inertes.
Si l'on persiste à pratiquer l'immobilité,
On sera semblable à ceux du monde inerte.
Si l'on cherche la vraie impassibilité de son cœur propre,
On la trouve en fait, dans le mouvement.
L'immobilité veut simplement dire rester sans bouger,
Et les insensibles, eux, ne possèdent pas la racine de
Bouddha.
Il faut savoir bien distinguer tous les phénomènes,
Et rester imperturbable dans la vérité transcendante;
Si l'on peut regarder les choses ainsi,
On comprendra l'efficacité de l'Ultime-vérité.*

*Je vous le dis, Ô pratiquants de la Voie,
 Outre faire des efforts, il faut savoir réfléchir ;
 Il ne faut pas, tout en étant dans le Mahayana,
 Continuer à vous attacher au cycle du samsara.
 Que ceux dont l'esprit concorde,
 Se rejoignent pour parler des doctrines du Dharma ;
 Et que ceux dont les points de vue diffèrent,
 Soient heureux et se traitent avec respect.
 Il ne doit pas avoir de dispute au sein de l'école ;
 Dès qu'il y a dispute, la doctrine perd sa vraie valeur ;
 Pour ceux qui s'obstinent dans les attachements et les
 querelles,
 Leur nature propre suivra le cycle du samsara.*

Après avoir entendu la gāthā, tous les disciples saluèrent le patriarche. Ayant compris les intentions du maître, ils concentrèrent tous leur attention et pratiquèrent en se conformant au dharma reçu. Surtout, ils n'osèrent pas se quereller, sachant que le maître allait bientôt les quitter.

Maître Fahai s'avança et, après lui avoir de nouveau rendu hommage, il lui demanda : « Après votre parinirvāna, à qui reviendront la robe et le dharma ? »

Le patriarche répondit : « Mettez par écrit les enseignements que j'ai donnés à la pagode Dafan jusqu'à ce jour et propagez-les. Ce recueil, vous l'appellerez le « *Sūtra de l'Estrade – Trésor dharmique* ».

« Protégez-le et transmettez-le pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions, car ces instructions sont ce qui est appelé le juste dharma. Je ne fais que vous enseigner le Dharma, je ne transmets plus la robe ancestrale. Votre foi et vos racines sont mûres, vous ne devez plus nourrir le moindre doute : vous êtes aptes à prendre en charge la propagation du Dharma. Selon l'intention du Patriarche Bodhidharma

exprimée dans la gāthā qu'il a laissée, la robe ne doit plus se transmettre. Voici la gāthā :

*Je suis venu sur cette Terre,
 Pour transmettre le Dharma et libérer les êtres égarés,
 A partir d'une fleur, cinq pétales se formeront,
 Naturellement, les fruits pousseront. »*

Le patriarche continua : « *Kalyāṇamitra* ! Que chacun se concentre sur son cœur pur et m'écoute : si l'on veut atteindre la sagesse de sarvathā-jñāna⁶⁴, il faut réussir le *Samādhi de l'apparence unique* et le *Samādhi de la pratique unique*. Si, en toute circonstance, on ne s'attache pas à l'apparence et que, face à cette apparence, on ne ressent ni amour, ni haine, ni désir de possession, ni rejet, ni intérêt, ni succès ni défaite, en restant serein et indifférent à toute vanité, on appellera cela le *Samādhi de l'apparence unique*. Si en toute circonstance, que l'on soit debout, en marche, assis ou étendu... on garde un cœur droit et pur, il sera inutile de faire d'autres démarches dans les centres de culte, car ils sont déjà eux-mêmes des terres pures. Et c'est ce qui sera appelé le *Samādhi de la pratique unique*. Si l'on possède ces deux *Samādhi*, ce sera comme avoir mis la semence en terre et l'avoir soignée, jusqu'au moment où elle portera fruit. Le *Samādhi de l'apparence unique* et le *Samādhi de la pratique unique* sont ainsi. Le Dharma que j'enseigne aujourd'hui, est comme une pluie bienfaisante qui humecte la Terre entière ; votre nature de bouddha ressemble à toutes les semences qui éclosent au contact de l'eau. Ceux qui reçoivent et comprennent mes idées, finiront par obtenir le Bodhi ; ceux qui pratiquent suivant mes instructions en réaliseront le merveilleux effet. Ecoutez cette gāthā :

64. Sagesse de Bouddha. (一切種智)

*Le cœur renferme les différentes semences qui,
Grâce à la pluie bienfaisante, éclosent.
Après avoir compris subitement les mérites des fleurs,
Les fruits du Bodhi se développent tout naturellement. »*

Après avoir dit la gāthā, le sixième patriarche ajouta : « Il n'existe pas deux sortes de Dharma et il en est de même pour le cœur. La voie de bouddha est pure, il n'y a rien à quoi s'attacher. Vous ne devez surtout pas vous attacher aux « contempler le silence » et « avoir le cœur vide ». Le cœur est originellement calme et pur et il n'y a, par principe, rien à prendre ou à laisser. Vous devez vous appliquer chacun de votre côté, suivre vos affinités et prendre soin de vous ! »

A ce moment, tous les disciples rendirent hommage au sixième patriarche et se retirèrent.

Le 8 juillet, le sixième patriarche annonça soudain à ses disciples : « Je dois aller à Xinzhou. Allez vite préparer la barque ! »

Tout le monde voulut le retenir, mais il dit : « Les bouddhas sont venus sur terre en accord avec les affinités, et ils devaient aussi entrer au nirvana. Dès qu'il y a arrivée, il doit forcément y avoir départ : c'est la loi de la nature. Ma chair et mes os doivent eux aussi retourner vers leur lieu de repos. »

La foule lui demanda : « Maître ! Vous allez à Xinzhou aujourd'hui... Reviendrez-vous un jour ici ? »

Le patriarche répondit : « La feuille en tombant retourne à la racine. En fait, aucune loi ne prédit la vie. »

« A qui allez-vous transmettre le juste dharma⁶⁵ ? »

« Ceux qui comprennent la Voie le possèdent. Ceux qui sont en parfait état de libération, le comprennent. »

« Y aura-t-il des drames et des épreuves, dans l'avenir ? »

65. Zhengfayan Zang (正法眼藏) : forme poétique pour désigner l'enseignement fondamental du Dharma.

« Cinq ou six ans après ma mort, quelqu'un viendra pour voler mon crâne. Ecoutez bien ceci : C'est dans le but de me rendre un hommage filial, qu'il voudra prendre ma tête⁶⁶ et c'est pour survivre que le voleur exécutera les ordres reçus. Cet acte regrettable aura pour auteur un certain Man⁶⁷ et surviendra à l'époque où Yang et Liu⁶⁸ seront détenteurs de l'autorité. Soixante-dix ans après ma mort, deux bodhi-sattvas venus de l'est – un monastique et un laïque –feront prospérer l'enseignement bouddhiste, créeront mon école, construiront des pagodes et développeront l'héritage dharmique. »

« Depuis la venue de Bouddha, combien de générations se sont-elles succédées ? Que le maître veuille bien nous en instruire ! »

« Les anciens bouddhas apparus sur Terre, étaient si nombreux !... Je vais débiter par les sept derniers bouddhas : Dans le sublime *kalpa* du passé, figurent Vipasyin-bouddha, Sikhin-bouddha, et Visvabhū-bouddha. Dans le sage *kalpa* du présent, il y a Krakucchānda-bouddha, Kanakamuni-bouddha, Kasyapa-bouddha et Sakyamuni-bouddha. Sakyamuni-bouddha a d'abord transmis le dharma à l'Honorable Mahākāshyapa (1), puis successivement aux Honorables Ānanda (2), Śānavāsa (3), Upagupta (4), Dhrtaka (5), Miccaka (6), Vasumitra (7), Buddhānandi (8), Buddhāmitra (9), Pārśva (10), Punyayaśas (11), Āśvaghōṣa (12), Kapimāla (13), Nāgārjuna (14), Kānadeva (15), Rāhulata (16), Sanghānandi (17), Sanghayaśas (18), Kumārata (19), Śāyata (20), Vasubandhu (21), Manorhita (22), Haklenayaśasa (23), Simhabodhi (24), Vasiasita (25), Punyamitra (26), Prajñātāra (27),

66. Selon le "Récit de l'histoire de la transmission du Dharma 傳法正宗記" Celui qui, dans la nuit du 3 août 722, a voulu voler la tête du sixième patriarche, avait été engagé par le moine siamois Jing Dabei, pour rapporter le crâne au Siam, dans le but de le vénérer.

67. Selon le "Récit de l'histoire de la transmission du Dharma 傳法正宗記", le voleur s'appelait Zhang Jinman.

68. Selon le "Récit de l'histoire de la transmission du Dharma 傳法正宗記", quand Zhang Jinman fut arrêté, le Préfet de Shaozhou était Liu Wutian, et le Chef de district de Qujiang, Yang Kan.

Bodhidharma (28), aux Maîtres Huike (29), Sengcan (30), Daoxin (31), Hongren (32), et moi, Huineng, je suis le trente-troisième patriarche. Les patriarches cités ci-dessus ont tous hérité de l'enseignement de leur prédécesseur. Vous devez vous aussi, par la suite, le transmettre, sans faille, aux générations suivantes. »

Le troisième jour du huitième mois de l'an deux de l'époque Xiantian⁶⁹, au temple Guoen, à la fin du repas, le patriarche s'adressa à ses disciples : « Prenez place suivant l'ordre, je dois vous dire adieu. »

Fahai demanda : « Vénérable maître ! Quel dharma laissez-vous aux hommes égarés des générations futures, afin qu'ils puissent trouver leur nature de bouddha ? »

Le patriarche répondit : « Ecoutez attentivement ! Si les hommes égarés des générations futures comprennent les êtres sensibles, la nature de bouddha sera là. S'ils ne comprennent pas les êtres sensibles, alors, même dans dix-mille kalpas, ce sera difficile de rencontrer un seul bouddha. Maintenant, je vais vous apprendre comment connaître les êtres et trouver la nature de bouddha de votre propre cœur. Si vous voulez voir Bouddha, il suffit de connaître les êtres. Seuls les êtres ont des illusions au sujet de Bouddha : le Bouddha lui, a une vision parfaitement claire des êtres. Si la nature propre est illuminée, les êtres sont des bouddhas, si la nature propre est illusionnée, le bouddha n'est qu'un être. Si la nature propre est égale pour tous, les êtres sont des bouddhas, si la nature propre est perverse, le bouddha n'est qu'un être. Si votre cœur est pernicieux, alors Bouddha se trouve parmi les êtres ; si la pensée est droite, alors, les êtres sont devenus bouddhas. Si Bouddha est dans mon cœur, il est le vrai bouddha ; si Bouddha n'est pas dans mon cœur, alors où pourrais-je le trouver ? Votre propre cœur est Bouddha ! N'en doutez plus ! Aucune chose ne peut s'établir en dehors du cœur, c'est le cœur qui donne naissance à tous les phénomènes. C'est pourquoi, il est dit dans le sūtra : « Le

cœur s'éveille, tous les phénomènes s'éveillent ; le cœur s'éteint, tous les phénomènes s'éteignent. » Maintenant, je vous laisse une gāthā, puis je vous dirai adieu. Cette gāthā s'appelle « le vrai bouddha de la nature propre ». Les hommes des générations futures qui comprendront le sens de cette gāthā trouveront leur nature propre et acquerront la Voie de Bouddha. »

Voici la gāthā :

*La nature propre de l'Ultime-vérité est le vrai Bouddha,
La vision perverse et les trois poisons sont les rois Marā.
Quand on est pervers et égaré, Marā est dans le corps,
Quand on possède la vision juste, Bouddha est dans le
cœur.*

*Si la vision perverse et les trois poisons apparaissent,
C'est que Marā est venu s'installer.*

*La vision juste peut éliminer les trois poisons du cœur,
Et alors, Marā devient Bouddha. C'est, sans aucun doute,
la vérité.*

*Le Dharmakāya, le Saṃbhogakāya, et le Nirmanakāya,
Les trois corps sont originellement uniques.*

Si l'on peut se voir dans sa nature propre,

Ce sera une source de Bodhi pour devenir Bouddha.

La nature pure est née, en fait, du Nirmanakāya

Et elle perdure dans le Nirmanakāya.

*La nature conduit le Nirmanakāya pour suivre le noble
sentier,*

*Pour parfaire, dans l'avenir, le Saṃbhogakāya et acqué-
rir d'infinis mérites.*

La débauche est issue de la pureté et,

En éliminant le désir débauché, la nature pure réapparaît.

En écartant un à un les cinq désirs,

69. L'an 713 de notre ère.

A l'instant où l'on perçoit sa nature propre, on est le vrai bouddha.

Si l'on a l'occasion de connaître le subitisme dans cette vie, Et de réaliser soudain sa nature propre, on verra le Bhagavat.

Si l'on veut pratiquer pour devenir bouddha,

Et ne pas savoir où trouver la vérité,

Si l'on peut voir la vérité dans son propre cœur,

Dès qu'on voit la vérité, on trouve la cause pour devenir bouddha.

Celui qui ne voit pas sa nature propre et cherche Bouddha à l'extérieur,

Celui qui pense de la sorte, n'est qu'un grand ignorant.

Aujourd'hui, je vous laisse la doctrine du subitisme,

Si vous voulez aider les autres, vous devez d'abord pratiquer vous-mêmes.

Je le dis à vous et aux pratiquants du futur,

Ne pas saisir cette compréhension serait vraiment trop stupide !

Après avoir dit cette *gāthā*, le patriarche ajouta : « Vous devez bien vous comporter après ma mort : ne faites pas comme ces hommes ordinaires, affligés et éplorés. Quand les gens viendront présenter leurs condoléances, si vous les recevez en habits de deuil, vous ne serez pas dignes d'être nommés mes disciples et ce ne sera pas conforme aux enseignements du tathāgata. Il suffit de connaître son propre cœur, pour comprendre que sa nature propre est originellement sans mouvement et sans repos, sans apparition et sans extinction, sans va et vient, sans vrai et sans faux, sans demeurer et sans partir. De peur que vous soyez égarés et ne compreniez pas ma pensée, je vous renouvelle ma recommandation, afin que vous puissiez retrouver votre

nature propre. Après ma mort, si vous pratiquez suivant mes instructions, ce sera comme si j'étais encore en vie. Si vous enfreignez mon enseignement, même si j'étais encore là, cela ne vous servirait pas à grand-chose.

Puis, il dit la *gāthā* :

Rester paisible sans chercher à faire de bonnes actions,

Jouir de ses loisirs sans créer d'actions malsaines ;

Demeurer tranquille et s'éloigner de tout ce que l'on voit et entend,

Vivre librement avec un cœur sans attache.

Après avoir dit la *gāthā*, il resta assis jusqu'à minuit, puis, soudain il dit à ses disciples : « Je m'en vais. » et, sur le champ, il mourut. A ce moment, un parfum suave envahit la pièce, dehors, un arc en ciel relia le ciel à la terre, les arbres dans le bois devinrent tout blancs et les animaux gémirent.

Dans le onzième mois de cette année, les fonctionnaires et les disciples monastiques et laïques des districts de Guangzhou, Shaozhou et Xinzhou, se disputaient pour accueillir les restes du Patriarche. Ne parvenant pas à se mettre en accord, ils allumèrent l'encens en disant : « Là où se dirigera la fumée, là sera le lieu de repos du maître. La fumée partit dans la direction de Caoqi et, le treizième jour du onzième mois, le cercueil du patriarche, ainsi que la robe et le bol dont il avait hérité, y furent transférés.

L'année suivante, le vingt-cinquième jour du septième mois, le corps fut extrait du cercueil. Le disciple Fangbian enduisit le cadavre du maître d'un onguent parfumé, et les disciples, se rappelant la prédiction du sixième patriarche au sujet du « vol de sa tête », utilisèrent des feuilles de métal et de la toile vernie, pour protéger son cou, avant de déposer le corps dans le stupa. Soudain, une lumière blanche jaillit

du stupa, s'éleva droit au ciel et ne se dissipa que trois jours plus tard. Le Préfet de Shaozhou rapporta le fait à l'empereur qui ordonna d'ériger une stèle, pour rappeler la vie exemplaire du patriarche.

Le sixième patriarche a vécu soixante-seize ans. Il a hérité de la robe à l'âge de vingt-quatre ans et s'est fait ordonner à trente-neuf. Il a prêché durant trente-sept ans et les disciples qui ont hérité de son dharma, n'étaient que quarante-trois, mais le nombre d'adeptes qui, ultérieurement, ont connu l'illumination grâce à son enseignement, est incalculable. La robe transmise par Bodhidharma, le kesa et le bol précieux offerts par l'Empereur Zhongzong, de même que la statue et les accessoires modelés par Fangbian, sont devenus les trésors assurant la protection du temple Baolin. Les disciples répandirent le *Sūtra de l'Estrade – Trésor dharmique*, pour affirmer l'idée fondamentale du subitisme de l'école Chan, faire prospérer les Trois Joyaux et en faire bénéficier tous les êtres.

Commentaire

Les trente-six paires de phénomènes

Le sixième patriarche a vécu soixante-seize ans. Il a hérité de la robe à l'âge de vingt-quatre ans et s'est fait ordonner à trente-neuf. Il a prêché durant trente-sept ans. Les disciples qui ont hérité de son dharma n'étaient que quarante-trois mais le nombre d'adeptes qui, ultérieurement, ont connu l'illumination, grâce à son enseignement, est incalculable.

Avant sa mort, il fit venir ses disciples Fahai, Zhicheng, Fada, Shenhui, Zhichang, Zhitong, Zhiche, Zhidao, Fazhen, Faru etc., et leur dit : « Vous êtes différents des autres. Après mon nirvana, vous deviendrez chacun le maître d'une région. Je vais vous apprendre comment prêcher, pour ne pas vous éloigner des idées fondamentales de

notre école. Vous devez surtout comprendre les trente-six paires de phénomènes »

Les « trente-six paires de phénomènes », telles que présentées par le sixième patriarche, sont les suivantes :

- Cinq appartenant au monde extérieur inanimé : Ciel et terre, soleil et lune, lumière et obscurité, Yin et Yang, eau et feu.
- Douze se rapportant aux apparences et appellations des choses, objets et phénomènes : Parole et Dharma, existence et non-existence, apparence et sans apparence, avec écoulement et sans écoulement, forme et vacuité, mouvement et repos, pureté et impureté, vulgarité et sainteté, monastique et laïc, vieillesse et jeunesse, grandeur et petitesse.
- Dix-neuf provenant du fonctionnement de la nature propre : Long et court, perversité et droiture, égarement et illumination, ignorance et sagesse, trouble et concentration, bienveillance et méchanceté, discipline et licence, justice et injustice, réel et fictif, accidenté et plat, Kleśa et Bodhi, permanence et impermanence, compassion et intention de nuire, joie et colère, générosité et avarice, avancement et recul, naissance et extinction, corps dharmique (*dharma-makāya*) et corps physique, corps d'émanation (*nirmanakāya*) et corps de jouissance (*sambhogakāya*).

Le Dharma est fondé sur la Voie du milieu : toutes les notions de dualité qui s'écartent de la Voie du milieu, que ce soit vacuité ou existence, forme ou cœur, n'expriment pas la finalité. Parce que, dans l'Ultime-vérité, tout est originellement vide, il n'existe pas de notions opposées tel le bien et le mal, le bon et le mauvais, la naissance et l'extinction, ou l'existence et l'inexistence...

Un jour, le Premier ministre Du Hongjian, de la dynastie Tang, discutait du Dharma avec le maître Chan, Wuzhu, derrière la

pagode. Juste à ce moment, sur le grand arbre de la cour, un corbeau se mit à croasser. Maître Wuzhu demanda au Premier ministre Du, s'il avait entendu le cri du corbeau et Du répondit : « Oui, je l'ai entendu. »

Peu de temps après, le corbeau s'envola, Maître Wuzhu demanda alors au Premier ministre, Du, s'il entendait encore le cri du corbeau et Du répondit honnêtement : « Non, je ne l'entends plus. »

Alors, très sérieusement Maître Wuzhu lui dit : « Moi, j'entends toujours le cri du corbeau. »

Surpris, le Premier ministre lui demanda : « Le corbeau est déjà parti, il n'y a plus aucun bruit. Pourquoi dites-vous que vous entendez toujours le cri du corbeau ? »

Maître Wuzhu expliqua : « Entendre ou ne pas entendre n'est pas lié à la nature de l'ouïe. Originellement, il n'y a pas de naissance, comment pourrait-il y avoir extinction ? Quand son il y a, c'est le son et lui seul qui apparaît, quand il n'y a plus de son, c'est le son et lui seul qui s'éteint mais l'ouïe reste : elle ne vient pas à cause du son et elle ne disparaît pas avec lui. En comprenant cette nature de l'ouïe, on ne sera pas influencé par les sons entendus. Sachez que le son est impermanent, mais que sa nature n'a ni naissance ni extinction ; c'est pourquoi, le croassement du corbeau va et vient avec l'oiseau, cependant que notre ouïe demeure. »

Tous les phénomènes du monde sont des phénomènes marqués par la dualité, comme le dessus et le dessous, le va et le vient, l'existence et l'inexistence, la naissance et l'extinction, le grand et le petit, l'intérieur et l'extérieur, toi et moi, le vrai et le faux, le bien et le mal, le bon et le mauvais, etc. et ils ne sont pas en état de finalité. Le sixième patriarche enseignait aux disciples le principe de dualité avec pour objectif de leur apprendre à connaître le sens de la Voie du milieu, à partir de ce même principe de dualité. Car seule la Voie du milieu permet la transcendance.

Souvent, les hommes dans le monde ne savent pas jouir de la vie médiane : ils passent leurs journées à faire la différence entre des phénomènes opposés et c'est pourquoi les afflictions et les querelles sont incessantes. L'idée fondamentale du Dharma est de nous détacher des deux extrêmes, au point de nous amener à laisser tomber, et le bien et le mal. Face aux phénomènes de dualité mondains, si on les assimile, si on sait les transcender, alors, on pourra se transcender soi-même, transcender la dualité et ainsi, vivre librement et dans l'insouciance.

Comment parfaire la signification de la Voie du milieu ?

La Voie du milieu est une des caractéristiques qui fait différer le Dharma du bouddhisme des autres dharmas mondains. Si l'on peut comprendre la Voie du milieu, on obtiendra le sens réel du Dharma.

Dans le chapitre « Les recommandations » du *Sūtra de l'Estrade*, le sixième patriarche citait trente-six paires de phénomènes. Il voulait par là, indiquer à ses disciples qu'il faut transcender les phénomènes de dualité pour pouvoir entrer en concordance avec la Vérité de la voie du milieu.

Selon lui, si l'on peut les comprendre et les appliquer, alors, on pourra assimiler toutes les doctrines dharmiques. Si quelqu'un pose des questions sur « l'existence », il faut utiliser « l'inexistence » pour casser tout « éternalisme ». Pour des questions sur « l'inexistence », il faut utiliser « l'existence » pour éliminer tout « annihilationisme ». Si l'on demande ce qu'est « l'ordinaire », il faut utiliser « la sainteté », pour briser sa vision entachée de vulgarité et réciproquement, pour ce qui est « la sainteté », il faut utiliser « l'ordinaire » et ainsi, rompre sa vision de supériorité. L'essentiel est, comme dit le dicton : d'« utiliser ta lance pour éprouver ton bouclier ». C'est aussi chasser la vacuité par la vacuité, affronter le dharma avec le dharma. Ainsi, les deux extrêmes se conditionnent et s'écartent immédiatement et

font apparaître la doctrine de la Voie du milieu sans attache, sans pour autant perdre l'essence rationnelle de la Voie du milieu.

Après son éveil, à sa première mise en mouvement de la roue du Dharma, Bouddha dit aux cinq bhiksus : « La voie de la délivrance, c'est de se détacher des deux extrêmes et de pratiquer suivant la Voie du milieu. C'est dire qu'en ce qui concerne la pratique, il ne faut pencher ni vers l'ascétisme ni vers l'hédonisme. En ce qui concerne la pensée, il faut s'écarter des visions extrêmes comme l'existence ou l'inexistence, « l'éternalisme » ou « l'annihilationisme »... C'est après six années d'ascèse que Bouddha a réalisé qu' « en pratiquant la souffrance, l'esprit s'égare et que, dans les situations plaisantes, le sentiment s'attache aux plaisirs. C'est pourquoi, ni la souffrance ni le plaisir n'est une bonne méthode dans la recherche de la Voie. En pratiquant la Voie du milieu, le cœur devient tranquille ».

En fait, dans ce monde, aucun des dix-mille phénomènes de l'univers qui ne soit un phénomène de dualité. Les trente-six paires citées ne sont que des exemples. Ainsi, quand quelqu'un demandait : « Qu'est-ce que l'obscurité ? » Le sixième patriarche répondait : « La lumière est la cause, l'obscurité est la condition. Sans la lumière, c'est l'obscurité. Il faut utiliser la lumière pour dévoiler l'obscurité, et l'obscurité pour dévoiler la lumière. Les deux extrêmes étant les causes simultanées l'une de l'autre, la pensée de la Voie du milieu apparaîtra ». Toutes les autres questions peuvent recevoir une réponse semblable.

C'est pourquoi, l'école Faxiang utilise *la conscience pure* comme principe de la voie du milieu, l'école des Trois Traités utilise les huit négations, l'école Tiantai se sert de la réalité ultime et l'école Huayan, du dharmadhatu. Nous devons nous éloigner des deux extrêmes : « souffrance » et « plaisir », pour pouvoir atteindre la Voie du milieu.

Qu'est-ce que la vie bouddhiste ? C'est « Un cœur ordinaire ». Le cœur ordinaire, c'est la Voie du milieu, c'est aussi ne pas pencher vers les extrêmes : existence/inexistence et souffrance/plaisir.

Trop de souffrance peut rendre l'homme pessimiste et affligé et par contre, au comble de la joie succède la tristesse. En ne s'attachant pas aux extrêmes, on atteindra un état transcendant la souffrance et la joie. Nous ne devons pas avoir un esprit trop extrémiste, car il peut nous entraîner à être dégoûté du monde et de ses mœurs, récriminer contre le Ciel et s'en prendre aux hommes... Dès lors, la vie sera sans plaisir aucun.

Si nous pouvons utiliser les trente-six paires de phénomènes du sixième patriarche, pour vivre une vie médiane, perfectionner notre corps et notre esprit... Alors, notre vie présentera un tout autre charme.

Quel est le sens profond de la « gāthā sur la réalité, l'illusion, le mouvement et le repos » ?

Quand il eut soixante-seize ans, le sixième patriarche sentit que sa dernière heure était proche. Il rassembla de nouveau ses disciples pour leur adresser ses dernières recommandations. A ce moment, beaucoup d'entre eux ne pouvaient s'empêcher de pleurer. Le sixième patriarche leur dit de ne pas s'attrister, et il leur exposa une gāthā appelée « Gāthā sur la réalité, l'illusion, le mouvement et le repos ».

L'essentiel de cette gāthā porte sur le mouvement et le repos : le mouvement représente le samsara, le repos, le nirvana. Le mouvement, c'est le va-et-vient, le repos, c'est le *tathāgata*.

Dans notre monde, nombreux sont les gens incapables de rester tranquilles. Tous les jours, ils se hâtent dans la foule grouillante et ne savent où donner de la tête. Pourtant, ils se sentent bien, dans cette vie agitée. Si on leur demande de se calmer un peu et de ne plus bouger, les voilà mal à l'aise. D'autres par contre, aiment le calme et se plaisent dans l'oisiveté. Donnez-leur une tâche à accomplir ou demandez-leur de bouger un peu et les voilà bien malheureux.

C'est ainsi pour le mouvement et le repos, c'est encore ainsi pour la richesse et la pauvreté : Beaucoup de gens sont incapables de survivre dans la pauvreté. Tant qu'ils ont de l'argent, ils savent bien profiter de la vie. S'ils s'appauvrissent, ils deviennent misérables. D'autres, au contraire, se satisfont de leur pauvreté : Pour eux, l'argent est une source de soucis et les met mal à l'aise.

L'existence, l'inexistence, le mouvement et le repos, ne sont pas de vrais dharmas : le vrai dharma est ni animé ni calme.

Le grand érudit de la dynastie Song – Sudongpo – avait une grande culture du Chan. Un jour, il écrivit une gāthā résumant le fruit que son esprit avait retiré de ses études et chargea son jeune disciple de la porter à la pagode Jingshan, de l'autre côté de la rivière et de la remettre à Maître Foyin, pour qu'il juge de son niveau de compréhension. La gāthā disait :

*Prosterné, le front au sol, j'exprime mon respect à Bouddha,
La lumière de sa sagesse éclaire tout l'univers.
Les huit vents ne me font pas bouger d'un cil,
Assis, très droit, dans la fleur de lotus mauve.*

Le bouddhisme dénombre huit états : « la moquerie, la louange, la diffamation, la gratification, le gain, la perte, la tristesse, la joie » qui peuvent aisément influencer sur le monde intérieur de notre cœur ; il les nomme « les huit vents ».

Sudongpo croyait que son cœur ne subissait plus les influences du monde extérieur, il pensait que Maître Foyin allait le féliciter en lisant la gāthā. Cependant, sans dire un mot, Maître Foyin écrivit « Tu pues ! » sur le papier et le renvoya.

En voyant ces deux caractères écrits sur son poème, Sudongpo entra dans une colère folle et se dit : « Espèce de vieux bonze ! Je te respecte et j'écris une gāthā pour demander ton avis et voilà que, non

seulement, tu ne me félicites pas mais, de plus, tu m'insultes ! » Et il ordonna au jeune disciple de préparer la barque.

Comme s'il savait qu'il allait venir, Maître Foyin attendait Sudongpo devant le portail de sa pagode. En le voyant arriver, le Maître éclata de rire et lui dit : « Je croyais que les huit vents ne vous faisaient pas bouger d'un cil ! Comment mes deux caractères ont-ils donc pu vous souffleter jusqu'à ce côté-ci de la rivière ? ».

Les hommes ordinaires ne connaissent pas leur propre cœur. Leur esprit n'est pas concentré et se laisse entraîner par les circonstances extérieures. Si l'on comprend son propre cœur et ne se laisse perturber ni par le mouvement ni par le calme, alors tous les phénomènes obéiront à la volonté du cœur. Car, comme il est dit : « Tout est régi par le cœur ». Le sixième patriarche a aussi instruit Fada en lui disant : « Quand le cœur est égaré, on est entraîné par la Fleur du Dharma. Quand le cœur est illuminé, on fait tourner la Fleur du Dharma. ». Il voulait dire que l'essentiel de la récitation du sūtra consiste à en comprendre l'idée fondamentale. En l'assimilant, on retrouve sa nature propre et alors, les mérites acquis par la récitation sont illimités. Par contre, si l'on récite sans comprendre, serait-ce des centaines et des milliers de fois, on sera toujours conditionné par les circonstances extérieures et l'on s'égarera de plus en plus. Il est dit aussi dans le *Surangāma-sūtra* : « Si l'on peut changer tout objet, on sera comme le tathāgata. » Tel est aussi le sens réel de la « Gāthā sur la réalité, l'illusion, le mouvement et le repos », exposée par le sixième patriarche.

Pourquoi le sixième patriarche n'a-t-il pas transmis la robe et le bol ?

La lignée Chan a pris source au Mont des Vautours, quand Bouddha a transmis le dharma à *Mahākāshyapa*. Des vingt-huit patriarches de l'Inde, jusqu'aux six patriarches de la Chine, la transmission s'est

toujours matérialisée par la remise de la robe et du bol patriarcaux. Pourtant, avant que Maître Huineng entre en parinirvāna, son disciple Fahai lui demanda : « Après votre parinirvāna, à qui reviendront la robe et le dharma ? » Le patriarche répondit : « Je ne fais que vous enseigner le Dharma, je ne transmets plus la robe ancestrale. »

Pourquoi le sixième patriarche ne transmet-il plus la robe et le bol ?

Il y a trois raisons principales :

1. Le legs : « La robe et le bol », est à l'origine de disputes et peut entraîner des querelles entre les disciples, car chacun pense qu'il est le meilleur, le plus digne d'en hériter. Pour éviter cela, le patriarche a décidé de ne plus transmettre les deux objets symboliques.

2. Selon la gāthā du Patriarche Bodhidharma :

*Je suis venu sur cette Terre,
Pour transmettre le Dharma et libérer les êtres égarés,
D'une fleur, cinq pétales se formeront,
Naturellement, les fruits pousseront.*

Le sixième patriarche voulait réaliser la volonté du Bodhidharma. C'est pourquoi, il décida de transmettre « le Dharma », et non « la robe et le bol ».

3. La robe et le bol ne pourraient être transmis qu'à une personne. Par contre, le Dharma, lui, peut être transmis à plusieurs. C'est pourquoi, le sixième patriarche dit : « Les enseignements que j'ai donnés à la pagode Dafan jusqu'à aujourd'hui, mettez-les sur papier pour les propager et appelez ce recueil : « *Sūtra de l'Estrade. Joyau du Dharma* ». Protégez-le et transmettez-le pour aider les êtres à se libérer de leurs afflictions. Ces instructions sont ce que l'on appelle le juste Dharma. »

Ultérieurement, alors que le sixième patriarche se préparait pour aller mourir à Xinzhou, un disciple lui demanda : « Vous ne transmettez pas la robe mais uniquement le Dharma. A qui allez-vous le transmettre ? »

Le patriarche répondit : « J'ai déjà transmis le Dharma, ne posez plus de questions. Plus de deux décades après ma mort, le dharma pervers s'installera et mes idées fondamentales en seront troublées. A ce moment, quelqu'un se présentera, au mépris de sa vie, pour défendre le bouddhisme et ses idées fondamentales. C'est la raison pour laquelle je ne transmets maintenant, que le Dharma et non la robe. »

De fait, son disciple Shenhui a, un jour, devant la « Grande assemblée des religieux et fidèles » au Temple Dayun de la Province de Henan, brandi la bannière du dharma pour rétablir la légitimité de la lignée dharmique du sixième patriarche et permettre aux mérites de ce dernier de briller au firmament de la culture chinoise.

Comment pratiquer « le Samādhi de l'apparence unique » et « le Samādhi de la pratique unique » ?

Samādhi est un terme sanskrit qui signifie : établissement dans l'éveil, concentration, etc. C'est à dire atteindre une sorte d'état paisible en fixant le cœur sur un endroit ou une situation.

Dans le passé, les gens pensaient généralement que la pratique de Chan se limitait à la méditation assise. En réalité, on peut pratiquer le Chan dans n'importe quelle circonstance. L'illumination est affaire de cœur : elle est indépendante de la disposition physique du corps. Le Cœur est le maître de tous les phénomènes : toutes les pratiques sont basées sur la compréhension de son cœur et de sa nature propre.

Avant de dire comment pratiquer « le Samādhi de l'apparence unique » et « le Samādhi de la pratique unique », on doit d'abord réunir les quatre conditions suivantes :

- Croire fermement à la causalité.
- Respecter rigoureusement la discipline.
- Consolider sa foi.
- Décider de sa manière de pratiquer.

Ces quatre points doivent être acquis complètement et aucun ne peut manquer. C'est ce que l'on veut faire entendre quand on dit que : « les causes sinueuses entraînent des effets tordus ». Ils sont tous les quatre une manière de préparation psychologique et c'est en étant bien préparé que l'on obtient la force suffisante pour prendre en charge le grand dharma.

Pratiquer « le Samādhi de l'apparence unique » ou « le Samādhi de la pratique unique » nous permet de comprendre à fond ce qu'est l'état de « l'indifférence entre l'illusion et l'illumination » et de « l'égalité entre le commun et le sage ». C'est pourquoi, le sixième patriarche disait : « Si l'on veut atteindre la sagesse de sarvathā-jñāna⁷⁰, il faut réussir le *Samādhi de l'apparence unique et le Samādhi de la pratique unique*. »

Si en tout temps et en tout lieu, on ne s'attache pas à l'apparence et que, devant cette apparence, on ne ressent ni amour, ni haine, ni désir de possession, ni rejet, ni intérêt, ni succès et ni défaite et que, chaque jour, on laisse son corps et son cœur s'installer dans un état serein, paisible, harmonieux et détaché... alors on appellera cela le *Samādhi de l'apparence unique*.

Si en toute circonstance, qu'on soit debout, en marche, assis ou étendu, on garde un cœur droit et pur, sans faire d'autres démarches dans les centres de culte, car ils sont déjà eux-mêmes des terres pures, c'est ce qui sera appelé le *Samādhi de la pratique unique*.

Les dix-mille phénomènes ne sont que des produits conditionnés de nos consciences et les trois mondes, ceux de notre Cœur. Si, en toute circonstance, face à toute apparence, on peut garder un cœur

pur, alors, partout la Terre pure sera. Il est dit dans le *Vimalakīrti-sūtra* : « Pour gagner la Terre pure, purifiez d'abord votre cœur ; dès que le cœur sera pur, la Terre le sera. » Telle était aussi l'idée du sixième patriarche quand il enseignait la pratique du « Samādhi de l'apparence unique » et du « Samādhi de la pratique unique ».

La lignée de l'école Chan

La lignée dharmique de l'école Chan débute par Sakyamuni-Bouddha lui-même, qui a d'abord transmis l'héritage à Mahākāshyapa. Après plusieurs épisodes de communion-succession, fut illuminé le Bodhidharma, qui fut le vingt-huitième patriarche de la lignée de l'Inde. C'est lui qui des Indes, transplanta la doctrine Chan en Chine. C'est pourquoi il est considéré comme le fondateur, le premier patriarche, de la doctrine Chan des Terres orientales. Puis vinrent les Grands-maîtres Huike, Sengcan, Daoxin et Hongren. L'école de Hongren donna naissance aux deux Grands-maîtres : Shenxiu et Huineng, que l'on appelait « Neng du Sud et Xiu du Nord ». Puis, grâce aux efforts des sages et durant plusieurs générations, l'école Chan du Sud prit la tournure que l'on désigne par « Cinq lignées et sept écoles ». Cependant, à partir du Patriarche Huineng, les détenteurs du Dharma se multiplièrent. On les classe par génération et on ne leur donne plus le titre de « patriarche ». Les patriarches de l'école Chan, que les hommes d'aujourd'hui reconnaissent, sont au nombre de trente-trois :

1. Honorable Mahākāshyapa
2. Honorable Ānanda
3. Honorable Śānavāsa
4. Honorable Upagupta
5. Honorable Dhrtaka

70. Sagesse de Bouddha. (一切種智)

6. Honorable Miccaka
7. Honorable Vasumitra
8. Honorable Buddhanandi
9. Honorable Buddhamitra
10. Honorable Pārśva
11. Honorable Punyayaśas
12. Honorable Aśvaghōṣa
13. Honorable Kapimāla
14. Honorable Nāgārjuna
15. Honorable Kānadeva
16. Honorable Rāhulata
17. Honorable Sanghānandi
18. Honorable Sanghayaśas
19. Honorable Kumārata
20. Honorable Śayata
21. Honorable Vasubandhu
22. Honorable Manorhita
23. Honorable Haklenayaśas
24. Honorable Simhabodhi
25. Honorable Vasiasita
26. Honorable Punyamitra
27. Honorable Prajñātāra
28. Honorable Bodhidharma
29. Maître Huīke
30. Maître Sengcan
31. Maître Daoxin
32. Maître Hongren
33. Maître Huineng

En réalité, pour trouver l'origine du Chan, on doit remonter aux anciens bouddhas qui se sont manifestés dans notre monde, mais il

est impossible de les compter. Aujourd'hui, on ne peut prendre en compte que les sept bouddhas du passé : Vipasyin-Bouddha, Sikhin-Bouddha, et Visvabhu-Bouddha dans le sublime *kalpa* du passé ; Krakucchandha-Bouddha, Kanakamuni-Bouddha, Kāśyapa-Bouddha et Sakyamuni-Bouddha, dans le sage kalpa du présent.

Qu'il s'agisse des anciens bouddhas du passé ou des trente-trois patriarches du monde Sahā, ainsi que des moines éminents des générations précédentes de l'école Chan, c'est grâce à la transmission successive de leur savoir que la lampe du Dharma ne s'est jamais éteinte. Leur vie représente le Dharma, c'est la lampe sans fin de la continuité de l'artère dharmique.

Comment connaître « les êtres de son propre cœur » ?

Le vocable : « les êtres », est un nom traduit du sanskrit *sattva*, qui signifie : être, créature, fœtus, existence, réalité, nature, essence, force, énergie, courage, esprit, souffle vital, principe vital, intelligence, conscience, vérité, pureté, etc. Il est dit dans le *Samyuktāgama-sūtra* : « Etre obsédé par la *forme* est appelé « être ». Etre obsédé par la *sensation*, la *perception*, la *formation mentale* et la *conscience* est appelé « être ». Dans le *Dirghāgama-sūtra*, il est dit : « Il n'y a pas de différence entre mâle et femelle, noble et humble, supérieur et inférieur... Il n'y a pas non plus de dénominations différentes, tous coexistent dans le monde et c'est pourquoi on les appelle « êtres ». Les *Notes sur l'Abhidharma-kosa* disent qu'ils ont subi de nombreuses vies et morts, c'est pourquoi on les appelle « êtres ». Dans le *Mahāyana-bhisamaya-sūtra* et le *Mahā-prajñā-paramita-sāstra*, il est dit que les « êtres » sont créés par la réunion des conditions : skandhas, etc.

Ainsi, pris au sens restrictif, les êtres sont les hommes ; au sens large, toutes les créations conditionnées sont des « êtres », y compris les animaux, les plantes et le monde inerte.

Les bouddhas et les bodhisattvas font donc aussi partie des êtres : « le cœur, Bouddha et les êtres, ne sont pas différents » : « égaré, on est un être, illuminé, on est bouddha ». Aussi, les êtres ne se trouvent pas en dehors de notre cœur, pas plus que la nature de bouddha : tout le monde la possède et il est vain de la chercher ailleurs.

Avant le parinirvāna du sixième patriarche, son disciple Fahai lui demanda : « Comment les hommes égarés des générations futures retrouveront-ils leur nature de bouddha ? ». Le patriarche répondit : « Si les hommes égarés des générations futures comprennent les êtres sensibles, ils verront la nature de bouddha. » Il est également dit dans le *Vimalakīrti-sūtra* : « Les êtres sont notre Terre pure ; les êtres sont notre voie de Bouddha ; les êtres et moi sommes égaux, ni deux ni différents. »

Pour approfondir l'idée : « Connaître les êtres de sa nature propre, c'est voir la nature de bouddha de son propre cœur », le sixième patriarche a dit : « Si vous voulez voir Bouddha, il suffit de connaître les êtres. Seuls les êtres ont des illusions au sujet de Bouddha, le Bouddha lui, est parfaitement lucide pour ce qui est des êtres. Si la nature propre est illuminée, les êtres sont des bouddhas ; si la nature propre est illusionnée, le bouddha est un être. Si la nature propre est égale pour tous, les êtres sont des bouddhas ; si la nature propre est perverse, le bouddha est un être. Si votre cœur est perverti, Bouddha se trouve parmi les êtres ; si la pensée est droite, alors, les êtres deviennent bouddhas. Si Bouddha est dans mon cœur, il est le vrai bouddha ; si Bouddha n'est pas dans mon cœur, où pourrais-je trouver le vrai bouddha ? Votre propre cœur est Bouddha, n'en doutez plus ! Aucune chose ne peut s'établir en dehors du cœur, car c'est le cœur qui donne naissance à tous les phénomènes. »

Le bouddhisme utilise souvent le terme « hérétique » : En chinois, il s'écrit en deux caractères : Wai (extérieur) et Dao (la voie). Etre hérétique, c'est chercher la voie à l'extérieur du cœur, or plus on cherche, plus on s'éloigne. Pourquoi l'homme s'égare-t-il ? C'est à cause des

illusions qui cachent son vrai cœur et qui lui interdisent de voir les êtres de sa nature propre.

Après la mort de son maître Xueyan, le maître Chan, Dongshan Liangjie, fut illuminé en voyant son reflet dans l'eau et il écrivit une *gāthā* :

*Il ne faut jamais chercher ailleurs.
Tout ce qui est loin de moi m'est étranger ;
Maintenant que je marche seul,
Partout je rencontre des canaux.
Celui-là, que je vois dans le canal, c'est bien moi,
Pourtant, ce n'est pas moi qui suis dans le canal ;
C'est en comprenant cela,
Que l'on peut assimiler la Vérité.*

Le cœur enregistre les phénomènes sous des formes diverses et différenciées et pourtant, leur essence est sans apparence et sans différences. Dans l'univers, les montagnes et les cours d'eau, les milliards d'êtres... ne sont que ma nature propre. Ainsi, si je comprends que les êtres et moi ne sommes pas différents, je pourrai dire que je connais les êtres de mon propre cœur. Ils sont tous, mes êtres les plus chers. N'est-ce pas là chose magnifique ? Alors, pourquoi devrais-je les rejeter ?

La *gāthā* du vrai bouddha de la nature propre

Dans le bouddhisme, le terme : « nature propre » possède de nombreux synonymes : l'ultime-vérité, le dharmakāya, la vraie forme, le prajñā, le tathagatagarbha, etc. Les appellations sont différentes et pourtant elles représentent toutes notre essence. Et ces différents noms que l'on retrouve dans les sutras, sont là pour nous apprendre à nous connaître nous-mêmes, à voir notre nature propre.

Dans ce chapitre, le sixième patriarche nous a proposé une *gāthā*, appelée « la *gāthā* du vrai bouddha de la nature propre », pour nous expliquer que les bouddhas ne se trouvent pas sur une terre quelconque mais bien dans notre cœur car, comme il est dit : « ce cœur, c'est Bouddha ». Un poème chinois dit :

*J'ai la chance de porter la robe du champ de félicité des moines,
Et d'être un homme oisif, au milieu du ciel et de la terre ;
Etant prédestiné, je reste ; sans être prédestiné, je m'en vais,
Tels les nuages blancs, qui dérivent au gré du vent.*

Si l'on connaît le bouddha de sa nature propre, on n'aura pas besoin de chercher le dharma ailleurs et l'on vivra paisiblement et dans l'insouciance, comme ces nuages qui errent librement au gré du vent.

Ainsi, si ton cœur s'illumine, la Terre entière t'appartient.

A partir de cette *gāthā* du vrai bouddha de la nature propre, on voit que l'objectif du Subitisme du Chan du sixième patriarche, est de nous recommander de ne pas nous perdre, mais au contraire, de nous affirmer. Qui est Bouddha ? Ce n'est pas quelqu'un d'autre, il suffit que tu aies le courage de « faire face » et tu es toi-même un bouddha !

Comment le maître Chan fait-il face à la vie et à la mort ?

L'objectif premier d'un apprenti bouddhiste, c'est de résoudre les problèmes de la vie et de la mort. C'est pourquoi, l'école Jingtū préconise la diction du nom de Bouddha, pour renaître sur la Terre pure et que les pratiquants du Chan cherchent à connaître leur nature propre, dans ce même but de transcender la vie et la mort. Aux yeux de la plupart des gens, la vie est une chose réjouissante et la mort est

désolante. Mais, pour les êtres illuminés, la vie et la mort ne sont que les deux faces d'une même chose ; la succession de la vie et de la mort est une loi naturelle. Comme le disait le maître Chan, Zongyan : « La vie et la mort d'un homme, c'est comme une goutte d'eau, la bulle se forme puis disparaît, pour redevenir de l'eau. » Et ce que disait le maître Chan, Daokai avant sa mort est encore plus significatif : « J'ai soixante-seize ans et mon affinité avec ce monde s'achève. Tant que je vis, je ne soupire pas après le paradis et, après ma mort, je ne crains pas l'enfer. J'expire en dehors des trois mondes, en suivant mon destin. Qu'est-ce qui pourrait me retenir ? »

Parmi les maîtres Chan, certains organisèrent leurs funérailles avant de mourir, certains moururent assis, d'autres entrèrent dans l'eau en chantant, d'autres encore creusèrent leur tombe pour s'y coucher le moment venu. En somme, de leur vivant, ils ne convoitèrent rien et, à leur mort, ils n'éprouvèrent aucune frayeur. Aux yeux des pratiquants du Chan, la vie et la mort ne sont rien de plus que des libérations.

Avant de quitter ce monde, le Maître Chan, Baofu, de la dynastie Hou-Tang, s'adressa à ses disciples en leur disant : « Ces derniers temps, je vais m'affaiblissant : Je pense que l'affinité que j'ai avec ce monde, va bientôt s'achever. »

Confus, les disciples lui répondirent : « Votre santé est encore bonne », « Nous avons encore besoin de notre guide », « Que le maître reste dans ce monde pour prêcher le Dharma aux êtres », etc. Et parmi eux, il y en eu un pour lui demander : « Quand ce sera le moment, vous voudrez partir, ou vous souhaitez rester ? »

Maître Baofu lui répondit affectueusement : « A ton avis, quel est le mieux ? »

Sans hésitation, le disciple lui répondit : « Peu importe ! Le mieux est de prendre les choses comme elles viennent ! »

Maître Baofu éclata de rire et lui dit : « Je me demande depuis quand, tu as écouté en cachette les paroles qui sont dans mon cœur ! »

Sur ce, il s'assit en croisant les jambes et s'éteignit.

Etre à l'aise devant la vie et la mort, revient à les transcender. Les maîtres Chan, eux, peuvent décider eux-mêmes de leur vie et de leur mort. Le maître Chan Puhua, fut un de ceux-là. Il était au service de Maître Linji et, un jour, il s'en fut par les rues pour demander qu'on lui fit l'aumône d'une robe dharmique. Un adepte lui offrit un kesa de très bonne qualité, mais il refusa l'offrande.

Quelqu'un rapporta l'évènement à Maître Linji. Ce dernier acheta alors un cercueil et l'offrit à Puhua, qui en fut très heureux et s'exclama : « J'ai eu ma robe ! »

Et il chargea le cercueil sur ses épaules et dit à tout le monde : « Linji m'a préparé une robe dharmique, je pourrai la porter pour partir. Demain matin, j'irai mourir à la Porte de l'Est ».

Le lendemain, à l'heure annoncée, il se rendit à la Porte de l'Est avec le cercueil. Il y avait une foule considérable, car tout le monde voulait assister à cet étrange évènement mais Puhua leur dit : « Il y a trop de monde aujourd'hui, j'irai mourir demain à la Porte du Sud. »

Et ainsi durant trois jours, de la Porte du Sud à la Porte de l'Ouest, de la Porte de l'Ouest à la Porte du Nord... Personne ne croyait plus à ce qu'il avait promis. Tous disaient : « Nous avons été dupés par Puhua ! Comment une personne en bonne santé pourrait-elle mourir ainsi du jour au lendemain ? Demain, nous ne tomberons plus dans son piège ! »

Le quatrième jour, Puhua porta son cercueil à la Porte du Nord où il n'y avait plus que quelques personnes. Tout content, il leur dit : « Vous avez vraiment été patients ! Je peux mourir maintenant pour vous montrer. »

Puis, il se mit dans le cercueil, referma le couvercle... et ce fut le silence.

Les maîtres Chan savent que leur « cœur intrinsèque » ou leur « nature intrinsèque » est « sans mouvement ni repos, sans naissance

ni extinction, sans vrai ni faux, sans partir ni rester ... ». C'est pourquoi, ils ne craignent pas la mort mais la considèrent même comme un jeu, qu'ils appellent « Libération ». Certes, leur corps physique périt, mais leur dharmakāya, leur vie de sagesse, leur Cœur et leur nature propre, restent éternellement dans l'univers.

Quelle place occupent le sixième patriarche et le Sūtra de l'Estrade, en Chine ?

Les textes canoniques dans le *Tripitaka* et les *Dvādaśāṅga-buddha-vacana*, sont des enseignements donnés, soit par Bouddha lui-même, soit par ses disciples, soit par les deva. Le seul ouvrage révélé par un moine chinois et qui peut être classé dans la catégorie des sūtras, c'est bien ce *Sūtra de l'Estrade – Trésor dharmique du sixième patriarche*.

Le *Sūtra de l'Estrade – Trésor dharmique du sixième patriarche*, est le recueil des enseignements du sixième patriarche Huineng, rédigé par ses disciples : Fahai et d'autres. Son contenu exprime les grands principes de la nature propre, avec des mots simples et des idées riches, des raisonnements clairs et des exemples complets... englobant tous les enseignements des bouddhas et bodhisattvas. Cette somme est issue de la nature propre du sixième patriarche, après qu'il eut assimilé le sens profond du Dharma. Il voulait que nous abandonnions les écrits et nous encouragea à chercher notre nature propre et à devenir Bouddha. D'ailleurs, Bouddha, à son époque, n'eut pas recours aux écrits pour transmettre ce trésor spirituel qui révèle la vraie doctrine du Dharma : il le fit uniquement de cœur à cœur et le sixième patriarche Huineng assumait cette charge sans hésitation. Grâce à son enseignement et à la large diffusion de « Une fleur, cinq pétales », le Dharma a pu se développer de manière spectaculaire dans la société chinoise.

Le Grand maître Taixu a dit : « La particularité du bouddhisme chinois repose sur le Chan et, pour la connaître, il faut lire le *Sūtra de*

l'Estrade. » Grâce à la diffusion du *Sūtra de l'Estrade*, plus de mille-trois-cents hommes célèbres, ont inscrit leur nom dans l'histoire de la Chine. Grâce à la propagation du *Sūtra de l'Estrade*, le monde de la philosophie chinoise a donné naissance à la pensée néo-confucianiste des dynasties Song, Yuan et Ming et ce, durant six-cent-quatre-vingts ans.

On peut dire que, depuis l'apparition du *Sūtra de l'Estrade*, l'école Chan a fusionné avec la vie des hommes de l'époque et avec le néo confucianisme. Après la dynastie Song, tous les érudits des écoles de Confucius : Mengzi, Laozi, Zhuangzi... ont étudié et pratiqué le Chan. Le résultat de cette fusion entre le bouddhisme et le confucianisme fut que, non seulement le bouddhisme influença la civilisation chinoise et la rendit plus harmonieuse mais que, de plus, il donna naissance à la fine fleur du bouddhisme, celle qui caractérise la culture chinoise : le Chan.

Comme il s'est diffusé pendant fort longtemps, le *Sūtra de l'Estrade – Trésor dharmique du sixième patriarche*, possède plusieurs versions et leurs contenus et structures sont parfois bien différents, ce qui n'enlève absolument rien à la valeur du sūtra.

Les grands écrivains classiques : Liuzongyuan, Wangwei, Liuyuxi... étaient tous favorables au sixième patriarche et l'honorèrent en rédigeant pour lui, des inscriptions lapidaires. A notre époque, le professeur Qianmu⁷¹ estime que le *Sūtra de l'Estrade* est l'un des ouvrages que les chercheurs spécialisés en culture chinoise, doivent absolument avoir lu.

Depuis la dynastie Tang, le *Sūtra de l'Estrade* a toujours passionné les lettrés chinois, qui lui ont tous rendu hommage. On peut dire que ce sūtra perpétue les anciennes générations et stimule les nouvelles, dans le courant de la pensée chinoise. Ainsi, on peut percevoir une petite partie de l'importance du sixième patriarche et de son œuvre et mieux se rendre compte de la place qu'ils occupent dans l'histoire de la culture bouddhiste chinoise.

71. 1895-1990, un des plus grands historiens et philosophes chinois du 20ème siècle.

Fo Guang Shan International Translation Center

Fo Guang Shan International Translation Center se consacre à la traduction et la diffusion des traductions de qualité des textes bouddhistes classiques ainsi que des œuvres des enseignants et érudits bouddhistes contemporains. Nous préconisons le bouddhisme humaniste et promouvons l'écriture bouddhiste qui est accessible, axée sur la communauté, et adaptée à la vie quotidienne. Sur le site FGSITC.org, vous pouvez parcourir l'ensemble de nos publications, les lire en ligne et même les télécharger gratuitement, ainsi que demander des copies imprimées pour vous ou pour votre organisation.